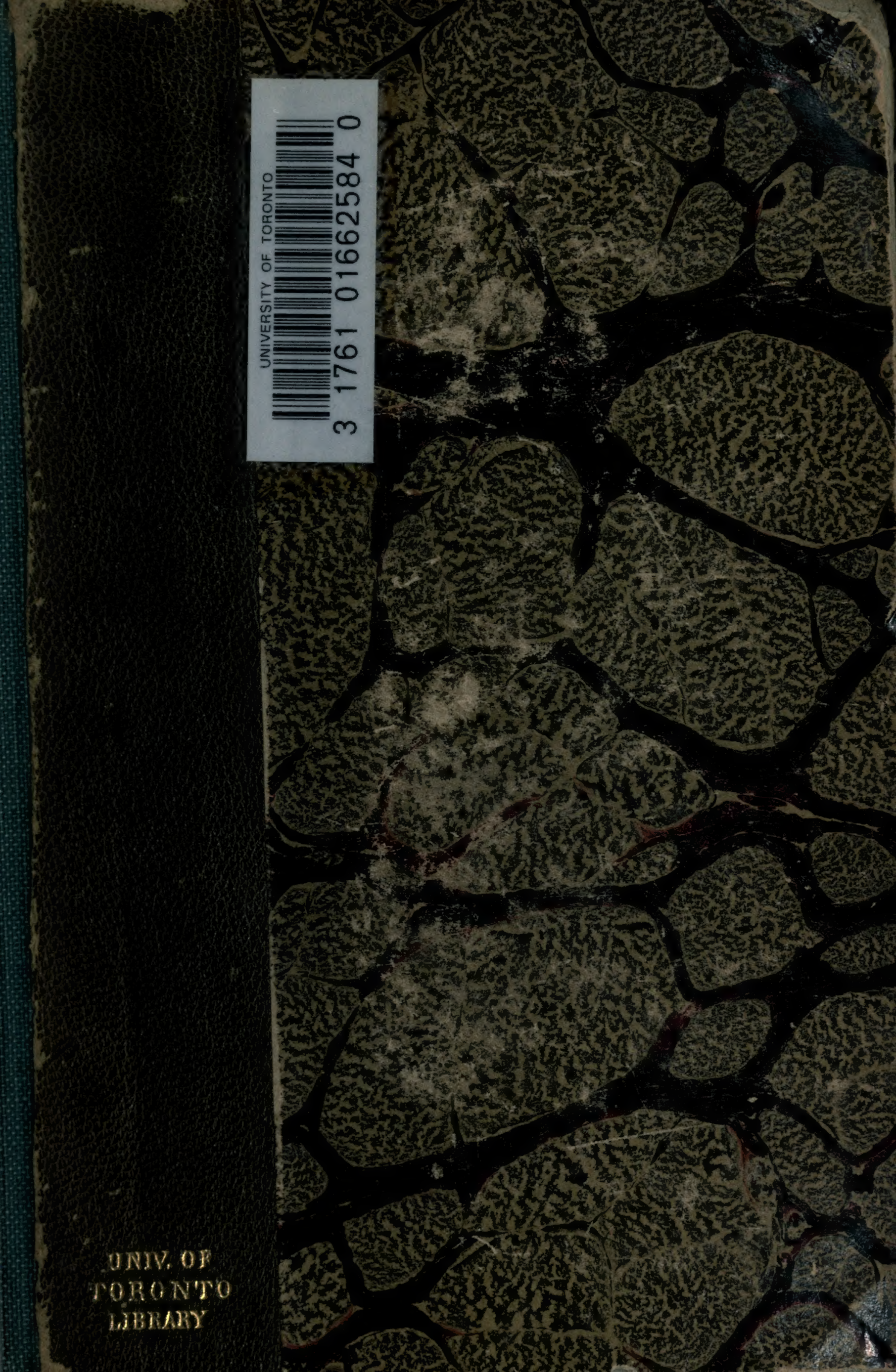

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01662584 0
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

ŒUVRES

CHOISIES

DE PIRON

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7.

ŒUVRES

CHOISIES

DE PIRON

AVEC

UNE ANALYSE DE SON THÉATRE ET DES NOTES

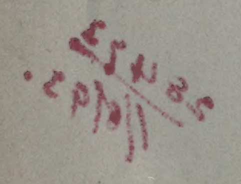
PAR M. JULES TROUBAT

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR M. SAINTE-BEUVE

de l'Académie française

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



ALEXIS PIRON

> « Vous savez ma façon vive de conter et de broder dans un premier mouvement. Je vis l'heure où M. D... allait passer en l'autre monde sur les ailes de mon esprit conteur, à force de rire et de pleurer. Cela ne fait pas le même effet sur vous, parce que ceci n'est rien, dénué des circonstances et du détail de la chose.....
>
> » Vous dire mes bons mots, mes apostrophes, mes invectives, ce serait vouloir arranger les combinaisons des atomes. » (*Lettres de Piron.*)

Piron, le sel et la gaieté même, est un sujet qui tente, mais auquel il est difficile de faire tenir tout ce qu'il promet; on ne ressuscite pas la gaieté pure : elle a jailli, elle a sauté au plafond, elle s'est dissipée. Représentons-nous les gais causeurs, les hommes de verve et de mimique excellente que nous avons connus ou que nous possédons, ceux qui, dans une soirée, les portes closes, en parodiant ou nos auteurs, ou nos orateurs, ou nos simples bourgeois, nous font rire aux larmes, — Henry Monnier, Vivier, feu Romieu, Méry

le conteur, et toi aussi, aimable Alfred Arago! — essayez au sortir de là d'en donner idée à ceux qui ne les ont pas entendus : tout s'est refroidi. Il en est de même pour Piron; il a laissé une réputation de folie, de luronnerie, d'enluminure joviale, que ses écrits ne soutiennent pas ou ne justifient qu'imparfaitement. C'était moins encore un auteur qu'une nature, une spécialité de nature, quelque chose d'impromptu et d'irrésistible. Pour bien connaître Piron et pour le faire connaître, il faudrait avoir dîné avec lui Essayons pourtant, après tant d'autres[1], de l'esquisser.

I

Né le 9 juillet 1689, à Dijon, il tient de sa province en général et de sa famille en particulier. C'est un fruit du terroir et d'un certain cru. Les Piron étaient une souche de chansonniers, de malins compères et de satiriques. Le père d'Alexis, Aimé Piron, maître apothi-

1. Parmi ces *autres*, il est juste de distinguer les notices de M. Arsène Houssaye, de M. Édouard Fournier, et un croquis très-vif de MM. de Goncourt. — Ne pas oublier deux articles de M. Cuvillier-Fleury, dans le *Journal des Débats* des 15 et 29 mai 1859.

caire de son état, et qui vécut quatre-vingt-sept ans, fut l'ami et le rival de La Monnoye, ou plutôt son second en matière de *noëls*. Il eut un jour maille à partir avec Santeul, autre poëte de tempérament, qui accompagnait le prince de Condé aux États de Bourgogne : ils se prirent de bec et ne se réconcilièrent qu'en buvant. On est ici dans les vieilles mœurs; il faut s'y faire et ne point froncer les lèvres pour commencer.

« Aimé Piron, dit un biographe bien informé[1], avait un grand esprit de prévoyance, et, voulant connaître à fond le caractère de ses trois fils dans leur jeunesse, il les enivra un jour. *In vino veritas.*

» Puis, le lendemain, il parla ainsi à chacun d'eux : « Toi, » dit-il à l'aîné, qui s'appelait Aimé comme lui, tu as le vin d'un » porc ; » parce qu'il s'était endormi aussitôt après avoir bu un peu plus que de raison. — « Toi, dit-il à Jean, son second fils, » tu as le vin d'un lion ; » parce que, dès qu'il fut gris, il ne chercha qu'à se battre. — « Et toi, dit-il à Alexis, tu as le vin » d'un singe ; » parce qu'il avait été très-gai et avait eu une foule de saillies plus plaisantes les unes que les autres, et qui l'avaient fort amusé. »

De ces trois fils, l'aîné fut de l'Oratoire et prêtre; c'était une franche bête, nous dit Piron (j'adoucis les

1. *Les Piron, ou Vies anecdotiques d'Alexis Piron, de son père et de son neveu,* par M. Auguste de....., imprimé chez Hennuyer et Turpin, aux Batignolles, 1844; une plaquette in-8.

termes); le second fut apothicaire comme son père et armé en guerre toute sa vie contre je ne sais quoi; ce lion-là, malgré tout, laisse à désirer; mais le troisième, le nôtre, fut bien réellement singe et poëte. Ces prédictions se faisaient en patois, la langue habituelle d'Aimé Piron. C'est, en vérité, une parodie burlesque, et à la Rabelais, de l'épreuve héroïque et terrible que fit un jour le vieux don Diègue, père du Cid, sur ses trois fils. On est tombé de la patrie du *Romancero* au pays des gais *noëls*.

Piron et son père eurent bien des brouilleries et des querelles; car ce père si joyeux voulait faire de son fils, malgré l'horoscope, tout autre chose que l'indiquait dame nature; un poëte payant et payé en monnaie de singe n'entrait pas dans ses vues; il maltraitait son fils et le maudissait de lui trop ressembler et d'avoir le gros lot. Mais Piron était fier de son père. En revanche, il l'était peu de sa mère, fille pourtant du célèbre sculpteur Dubois, mais qui paraît avoir été une personne assez insignifiante, étroite de cœur et d'esprit; elle ne lui avait guère laissé de tendres souvenirs. Recevant un jour à Paris la visite de son frère l'apothicaire, qui venait le remercier de lui avoir fait un discours pour complimenter le prince de Condé aux États de Bourgogne, notre Piron s'exprimait ainsi :

« Cela m'a valu sa visite, je ne l'avais pas vu depuis près de quarante ans. Son entrée chez moi fut un coup de théâtre ; il crut voir mon père, et moi ma mère. Il est dévot, sérieux, taciturne ; jugez du contraste. Pour moi, je crois que l'Altesse eût gagné à l'échange, et que j'aurais un peu mieux représenté le joyeux Piron (c'est-à-dire le père) qui plus de quarante à cinquante fois dans sa vie a fait l'âme du repas du tiers état. Une fois entre autres, étant assis à côté du maire de Beaune, le maire de Châtillon, qui était à la gauche du maire de Beaune, se trouvant dans un moment d'enthousiasme, se leva et s'adressa au prince : *Monseigneur, à la santé de Votre Altesse et de tous vos illustres aïeux !* Dieu sait la risée. Le bruit cessé, mon pauvre père, que Dieu absolve ! cria du même ton : *Monseigneur, ce n'est qu'un regaigneux; il a dérobé cela dans la poche du maire de Beaune* (je traduis le patois). Celui-ci en fureur voulait battre mon père, qui se défendit. Le prince les sépara. Parlez-moi de ces scènes du bon temps[1]... »

Beaune passait pour la Béotie de la Bourgogne, toute balourdise, toute ânerie se mettait sur le compte des Beaunois ; c'était de règle. Presque chaque grosse ville en province a ainsi sa plus petite près d'elle, qu'elle taquine et qu'elle nargue, qui lui sert de plastron : Lille et Turcoing, Montpellier et Lunel, etc

1. Voir les *Portraits intimes du XVIIIe siècle* (deuxième série), par MM. de Goncourt, p. 55. La lettre, qui est du mois d'août 1754, est donnée un peu différemment à la p. 11 de *l'Evairement de la Peste* (les moyens de se préserver de la peste), poëme bourguignon par Aimé Piron... Dijon, 1832; une plaquette in-8.

Le petit Alexis annonça de bonne heure ce qu'il serait. Il y avait à Dijon une procession dite de la Sainte-Hostie ou de l'Hostie miraculeuse; c'était une dévotion du pays. Son père étant échevin, Alexis fut choisi pour y figurer et porter une croix. Une grande pluie survint à l'improviste; tout le clergé se dispersa pour se mettre à l'abri; le petit Piron, resté seul, voulut faire comme les autres, et il jeta sa croix au beau milieu du ruisseau en disant : « Tiens, puisque tu as fait la sauce, bois-la! »

Les impiétés de Piron comptent peu; elles ne partent pas d'un fonds d'incrédulité; ce sont de pures saillies, comme on en avait au moyen âge, du temps des fabliaux; il les expiera par une fin repentante. Et puisque nous avons mis l'insulte, mettons en regard tout aussitôt la réparation. Le même Alexis, à quatre-vingts ans, écrira au bas d'un crucifix qu'il avait dans sa chambre le quatrain suivant :

O de l'amour divin sacrifice éclatant :
De Satan foudroyé quels sont donc les prestiges ?
Admirons à la fois et pleurons deux prodiges :
Un Dieu mourant pour l'homme, et l'homme impénitent.

Le dernier vers est bon, mais le reste est bien mauvais; les repentirs, en général, sont moins agréables et moins lestes que les fautes.

Mais apprenons déjà à connaître Piron : que ce fût le bon Dieu, un ami, un parent, n'importe qui, quand un bon mot lui venait au bout de la langue, il ne le retenait pas. Quelqu'un a dit : La Fontaine poussait des fables, Tallemant portait des anecdotes, Pétrarque distillait des sonnets, Piron *éternuait* des épigrammes. *Éternuer*, c'était son mot à lui. Eh bien, on ne retient pas un éternuement.

Un jour, dans une querelle avec son père sur le choix d'un état, les choses en vinrent au pire, si bien que, pour éviter une correction, Alexis dut se sauver et prendre l'escalier au plus vite; mais, après la quatrième marche, il se ravisa en criant : « Halte-là, mon père! vous savez qu'après le quatrième degré on n'est plus rien. » Le père rit et fut désarmé, au moins ce jour-là.

Piron nous a raconté lui-même, dans la préface de *la Métromanie*, comment ses parents, tout bons Gaulois qu'ils étaient, prétendaient l'engager dans un état régulier et le voulurent faire prêtre d'abord, puis médecin, puis avocat. Il ne put et ne voulut rien être que ce qu'il fut, un bel esprit, une belle humeur, et, comme l'a défini Grimm, une *machine* à saillies, à rimes et à traits, à épigrammes. La nature l'avait fait inepte à d'autres professions, et quand il ne l'aurait pas été absolument, l'éducation n'avait rien fait pour redresser à temps la nature. Les raisons qu'il donne à sa décharge

dans sa prose un peu hétéroclite sont des plus sensées : on vous élève ou l'on vous élevait en ce temps-là au collége à ne rien tant admirer que Virgile, Horace, Ovide, Térence, à faire des vers à leur exemple, à ne voir la belle et pure gloire que de ce côté. De mon temps, c'était encore ainsi. On cultive donc dans les études, on surexcite des talents qu'il faudrait aussitôt après rengaîner et rendre inutiles. Le logis et la classe sont en guerre : d'un côté, l'on prêche le positif; de l'autre, on vous pousse ou l'on vous poussait au jeu de poésie. Pour peu que le génie de l'enfant s'y prête, il sort de là dans un parfait désaccord avec la société où il doit vivre, et tout disposé à mettre son *hoc erat in votis* dans quelque belle élégie, quelque composition touchante, quelque comédie applaudie. Les tendres ne rêvent que Tibulle, les libertins se jettent du côté de Martial; les uns comme les autres prennent le chemin de traverse en sortant.

On a publié, dans ces derniers temps[1], des vers et des lettres de Piron datant de sa première jeunesse ; il était amoureux d'une sienne cousine et soupirait pour elle sous le nom de *Lysis ;* il chantait les beautés

1. Voir page 167 et suivantes des *OEuvres inédites de Piron*, publiées par M. Honoré Bonhomme (Poulet-Malassis, 1859, 1 vol in-8.)

d'*Amaryllis* et se plaignait de ses rigueurs. On a beau essayer de lire ces vers et cette prose également fades, on ne peut se faire à l'idée que ce soit de Piron. Piron, sentimental et langoureux, n'était pas encore lui-même ; en donnant dans l'idylle et dans l'élégie, à la suite de Segrais ou de madame de La Suze, il payait le tribut que toute première jeunesse doit à l'imitation. Il faut le chercher ailleurs.

Ses premières armes véritables se firent dans sa province et dans les guerres domestiques de clocher à clocher. On sait les plaisanteries proverbiales des Dijonnais sur Beaune, les *ânes* de Beaune! Entre voisins et vis-à-vis, ces agréables démêlés, entretenus et ravivés chaque matin, sont capables de durer une éternité ; cela n'exige pas de grands efforts d'invention : on a les honneurs de l'esprit à peu de frais. Piron, à qui tout sujet était bon, vécut d'abord là-dessus et broda le thème en cent et une façons qui pourront paraître des plus plaisantes en effet, pour peu que l'on se prête à la circonstance et que l'on consente à entrer dans le jeu. On a publié [1] et republié [2] de nos jours son *Voyage*

1. *Voyage de Piron à Beaune, écrit par lui-même.* (Dijon, 1847; une plaquette in-8.)

2. *Voyages de Piron à Beaune,* seule relation complète, publiée par M. Honoré Bonhomme. (Paris, Jules Gay, 1863 `

à Beaune pour les fêtes de l'arquebuse en 1717. Il avait déjà déclaré ouvertement la guerre aux gens du lieu; son père, de tout temps, avait fait de même : bon chien chasse de race ; c'était chez lui héréditaire; on l'avait vu un jour, aux environs de Beaune, s'amusant à abattre à coups de canne et à la Tarquin des têtes de chardons. « Que faites-vous là? » lui demanda un passant. — « Ne le voyez-vous pas? je coupe les vivres aux Beaunois. » De tels mots arrivaient vite à leur adresse. Signalé à l'animadversion locale, on lui conseillait de ne point la braver en allant dans la ville avec les autres Dijonnais, chevaliers de l'arquebuse ; car la bêtise est aisément violente, et l'on pouvait lui faire un mauvais parti. Mais lui, riant de ces appréhensions, et d'un ton d'Ajax, il répondait :

> Allez ! je ne crains point leur impuissant courroux,
> Et quand je serais seul, je les *bâterais* tous.

Chacun de ses mots était ainsi une aggravation et une récidive. A peine arrivé à Beaune, le soir, à la comédie, à un endroit des *Fourberies de Scapin*, comme on riait trop, un jeune homme du parterre s'écria : « Paix donc, messieurs ! on n'entend pas. » — « Ce n'est pas faute d'oreilles, » riposta Piron à haute voix ; et sur l'immense colère que souleva une pareille saillie, il dut sortir de la salle au plus tôt. Mainte autre aventure

succéda à la première; j'y renvoie et ne puis que les indiquer. Ce sont des historiettes inséparables du nom de Piron.

Sa fameuse *Ode à Priape* était déjà faite en ce temps-là, et elle date de quelques années auparavant; il avait vingt ans, dit-il, quand elle lui échappa, ce qui la reporterait à 1710 environ. Il s'est peut-être fait un peu plus jeune qu'il ne l'était en effet, pour mieux s'excuser. Un autre jeune homme, qui n'était rien moins que conseiller au parlement de Dijon, M. Jehannin l'aîné, l'ayant provoqué un jour à un cartel de débauche et de poésie, il en sortit cette ode trop vantée. Je parle sans aucune hypocrisie de langage; quand on l'a lue, on dit avec une sorte de dégoût : « Ce n'est que cela; ce n'était pas la peine d'être si grossier et si immonde. » Pour que l'ode de Piron fût un chef-d'œuvre dans son genre, comme on l'a trop dit, il faudrait que l'ode de J.-B. Rousseau *au comte du Luc* fût aussi un chef-d'œuvre dans le sien. On l'a cru pendant quelque temps; la comparaison avec les vraies œuvres des lyriques, depuis les chœurs d'Aristophane jusqu'aux stances byroniennes du *Don Juan*, a guéri les générations nouvelles de ces petites idolâtries qu'on avait pour ses dieux Lares quand on n'était pas sorti de chez soi.

Piron, mandé, pour cette débauche d'esprit, devant le procureur général, était dans toutes les alarmes : le

président Bouhier le tira d'affaire. Cet homme de haute et fine érudition, et le moins gourmé des doctes, très-gourmet d'ailleurs, qui se régalait à huis clos, avec son ami La Monnoye, de tous les *erotica* et *pædica* de l'Anthologie grecque copiés par Saumaise sur le manuscrit d'Heidelberg, fit venir Piron et lui dit : « Jeune homme, vous êtes un imprudent ; si l'on vous presse trop pour savoir l'auteur du délit, vous direz que c'est moi. » Qu'il lui ait fait sa leçon en ces termes, parlant à lui-même, ou qu'il la lui ait fait faire par le canal de M. Jehannin, le trait n'en est pas moins original et rare. C'est ainsi que la poursuite s'arrêta au début. Mais l'ode fâcheuse resta suspendue sur la destinée de Piron pendant toute sa vie, et à tous les moments décisifs elle reparaissait comme un spectre fatal pour lui barrer le chemin. La délation veillait et tenait en main son arme ; elle ne s'en dessaisit jamais. L'antiquité, qu'on nous vante toujours, nous trompe sans cesse ; nous ne sommes plus au temps d'Horace et de Pétrone, où ce genre de peccadille ne semblait que jeu et gentillesse. En ce monde des anciens, un honnête homme, tel que Pline le Jeune, prétendait bien ne pas mourir sans avoir scandé et tourné en hendécasyllabes une bagatelle dans ce goût-là. Les Boissonade, les Hase s'en gaudissaient hier encore, s'y délectaient à plaisir, et le premier en tirait mainte citation impunément ;

mais c'était en grec. L'ex-abbé Noël, inspecteur général de l'Université, s'est compromis et a fait mal parler de lui pour s'y être complu trop ouvertement en latin[1].

Piron, trop à la gêne dans sa ville natale, vint à Paris vers 1719 : c'était un grand enfant, beau drille de cinq pieds huit pouces, belle mine sans élégance aucune, robuste en tout; avec cela, myope, ce qui lui donnait l'air singulier. Il commença pauvrement, fut copiste chez le chevalier de Belle-Isle, puis auteur pour le théâtre de la Foire. Il y débuta en 1722 par *Arlequin-Deucalion*, monologue en trois actes : Arlequin, qui est censé échappé au déluge, après avoir fait toutes les turlupinades imaginables, repeuple le monde à coups de pierre. Cela ressemble aux farces et moralités du temps de Gringoire. La Harpe a cherché malice et philosophie dans quelques paroles d'Arlequin refaisant des hommes selon le procédé mythologique, et intervertissant le rang de ces nouvelles poupées,

1. Le mal est plus prompt à se propager que le bien. Cette *Ode à Priape* avait couru la France et l'Europe avant même que Piron ait eu le temps de donner sa *Métromanie* et de se faire autrement connaître. On la savait, on la récitait, on la traduisait, et on ignorait le nom de l'auteur. Le réfugié berlinois Jourdan, dans son *Voyage littéraire en France* (1733), y mentionne ceci comme une nouvelle : « Un de mes bons amis m'apprit que Piron, poëte de Paris fort estimé, était l'auteur de l'*Ode à Priape*. » Pour bien des gens, Piron est resté l'auteur de l'*Ode à Priape*, rien de plus.

mettant le laboureur en tête, puis l'artisan, l'homme d'épée ne venant que le troisième; avec cet homme d'épée qui tranche du capitan, Arlequin commence par lui jeter bas d'un revers de main le chapeau à plumet qu'il a insolemment sur la tête :

« Chapeau bas devant ton père, quand tes deux aînés sont dans leur devoir. Ne croit-il pas avoir été formé d'une pierre plus précieuse que les autres? Mon gentilhomme, un peu de modestie; tout ton talent sera de savoir tuer, pour tuer ceux qui voudront tuer tes frères et les troubler dans leurs respectables professions. »

Le robin, l'homme de loi ou le procureur, qui ne vient qu'en quatrième lieu, reçoit aussi sa leçon, et la mieux sanglée ; c'est le plus sacrifié des quatre. Mais il n'y a pas là dedans de philosophie véritable; et quoique Arlequin dise encore, à la barbe de la noblesse, en promulguant la charte de ses futurs neveux : « Ma suprématie aura soin de les égaliser : les cadets seront frères de leurs aînés, et, l'inégalité détruite, je réponds du bon ordre et de la félicité universelle ; » malgré ces boutades d'un bon sens bariolé d'humeur, il ne faut voir en toutes ces pages que de la gaieté gauloise, narquoise, des hardiesses comme du temps du bon roi Louis XII, et non des révoltes comme au lendemain de J.-J. Rousseau Piron est, en politique comme en reli-

gion, un railleur du vieux temps, non un novateur à aucun degré; quand il a lancé son trait, il est content, et il n'a pas la *pensée de derrière*, la seule dont la portée aille loin.

Les premières pièces de Piron, espèces de vaudevilles, jouées au théâtre de la Foire et qui lui valurent de Voltaire le sobriquet de *Gilles* Piron, avaient titre *opéras-comiques*, et c'étaient en effet les opéras-comiques du temps. Ce genre de spectacle, depuis si charmant et si français, alors au berceau, était des plus humbles et des plus bas; il consistait en de simples parades qui, nées sous la Régence, et grâce aux libres mœurs qu'elle favorisait, en avaient pris le ton. La licence qui signalait le genre à son origine, et qui lui attirait de fréquents démêlés avec le lieutenant de police, devait être imputée bien moins aux auteurs qu'au public même, qui le voulait ainsi. Tout est relatif : Le Sage, Fuzelier, Dorneval et Piron furent les premiers, nous dit Favart, qui tentèrent d'ennoblir ce théâtre; ils n'y parvinrent que fort incomplétement. Piron visait peu, je le crois, à rien ennoblir; ce cadre pour lui en valait un autre; il vivait au jour la journée et s'amusait en amusant.

C'est de Piron, sans s'en douter, et d'un de ses opéras-comiques, que parlait Mathieu Marais lorsqu'il écrivait au président Bouhier le 18 novembre 1726 : « J'ai

lu à ma campagne une petite comédie qui devait être jouée par les danseurs de corde et qui a été refusée à la police. Elle a pour titre *la Rose;* cela est en chansons, et l'idée est prise du *Roman de la Rose :* il y a des choses très-fines, mais d'autres un peu fortes. » Et Mathieu Marais en donne une légère idée. Rosette (c'est le nom de la jeune fille) sait très-bien disputer et garder à travers maint péril la fleur de rosier qu'elle ne doit donner qu'à l'hymen ; un jeune berger, en définitive, l'emporte sur un vieillard chargé de pommes d'or et sur un bel esprit qui est d'une Académie. Ce passage est assez piquant :

ROSETTE.

Vous êtes un bel esprit ! Et quelle bête est cela, qu'un bel esprit ?

LE BEL ESPRIT.

Diable ! un bel esprit n'est pas une bête. Malepeste ! c'est la plus rare espèce d'homme qu'il y ait. J'ai lu même, dans les relations d'un voyage en Occident, qu'il y a un royaume là, des plus peuplés, où l'on n'en comptait que quarante.

ROSETTE.

Que quarante beaux esprits dans un royaume ?

LE BEL ESPRIT.

Non ; et si encore il y avait dans l'*errata* du livre : *quarante,* lisez *quatre.*

C'est la première version du mot si connu : « Ils sont quarante et ils ont de l'esprit comme quatre. » — *Et si encore* est une locution vieillie et pas trop académique, qui veut dire *et même, et pourtant*

Arrivé tard à Paris, fortement marqué du cachet de sa province, Piron ne le perdit pas ; il n'eut jamais le ton, les belles manières d'un homme à la mode, ni même les simples façons d'un homme du monde : où les aurait-il apprises? Il n'en réussit pas moins de sa personne par cette verve d'autant plus originale et qui n'était qu'à lui ; les femmes l'appelaient le grand *nigaud*, le grand *dadais*, le petit *binbin*. Très-bien reçu chez la marquise de Mimeure, en qualité de Bourguignon, il y rencontra quelquefois Voltaire ; mais par une vocation et comme une pente naturelle, quand Voltaire faisait sa cour à la dame, Piron s'en prenait à la suivante : chacun son niveau. Piron eut pour maîtresse la femme de chambre, — d'autres disent la dame de compagnie de madame la marquise : il en fit plus tard sa femme. Elle lui apporta une humeur assortie à la sienne, et de plus quelque avoir.

Il se dit pourtant qu'il fallait aborder la haute scène et le grand genre, pour montrer ce dont il était capable. Son compatriote Crébillon l'y encourageait. Il débuta au Théâtre-Français par la comédie en vers des *Fils ingrats*, en 1728 ; et en 1730, par la tragédie de

Callisthène. Ce furent un demi-succès et une chute.

Il n'était pas homme à s'en attrister. Malgré cette nouvelle prétention d'auteur tragique, sa vie resta entrelardée de toutes les gaietés bachiques qui étaient son fort. Après la tragédie, la farce. On en raconte une de ce temps-là, après *les Fils ingrats* et *Callisthène.* On en a fait des légendes et maint récit; je prendrai la version de Diderot comme plus courte. Piron donc, suivant ce dernier, s'était un soir enivré avec un acteur, un musicien et un maître à danser; il s'en revenait bras dessus bras dessous avec ses convives, faisant bacchanal dans les rues. On les prend, on les conduit chez le commissaire La Fosse, frère de l'auteur de *Manlius.* Le commissaire demande à Piron qui il est; celui-ci répond: « Le père des *Fils ingrats.* » Même question à l'acteur, qui répond qu'il est le tuteur des *Fils ingrats;* — au maître à danser, au musicien, qui répondent, l'un qu'il apprend à danser, l'autre qu'il montre à chanter aux *Fils ingrats.* Le commissaire, sur ces réponses, n'a pas de peine à deviner à qui il a affaire. Il accueille Piron, il lui dit qu'il est un peu de la famille et qu'il a eu un frère qui était homme d'esprit.— « Pardieu, lui dit Piron, je le crois bien; j'en ai un, moi, qui n'est qu'une... bête. »

Ajoutez les gros mots, qui sont de rigueur; car le plus souvent, en fait de bons contes, le mot honnête

mis à la place de l'autre gâte tout. Cela faisait rire le guet, le commissaire lui-même et, le lendemain, tout Paris. Je ne sais si le lecteur en rira autant. Ce que je sais bien, c'est que l'homme d'esprit qui promène ainsi son imagination dans le ruisseau ne sera jamais un auteur tragique digne de ce nom, c'est-à-dire capable de concevoir en soi et de ressusciter le génie des temps, la flamme des passions et l'âme des grands hommes.

En 1734, on donna de Piron, le même jour, *l'Amant mystérieux*, comédie, et *les Courses de Tempé*, pastorale, avec musique de Rameau : le public siffla la première pièce, et incontinent après il applaudit la seconde, par où le spectacle finissait ; ce qui faisait dire par l'auteur à ceux qui l'embrassaient en sortant : « Messieurs, baisez-moi sur cette joue et souffletez l'autre. »

En 1733, pour se relever de son échec de *Callisthène*, il donna la tragédie de *Gustave Vasa*. Grimm la jugeait ainsi, bien des années après, en mars 1766, à l'occasion de la pièce de La Harpe sur le même sujet :

« Notre Piron a fait une tragédie de *Gustave*, il y a une trentaine d'années. Cette pièce eut beaucoup de succès ; elle est même restée au théâtre, et on la joue de temps en temps. Tout cela est fait à la française ; mais aussi longtemps que nos auteurs dramatiques ne sauront pas peindre les mœurs des personnages qu'ils mettent sur la scène, ni l'esprit des peuples et

des siècles dont ils empruntent leurs sujets, je regarderai leurs pièces comme des ouvrages faits pour amuser ou épouvanter des enfants ; mais jamais je ne les croirai dignes de servir d'instruction et de leçon aux souverains et aux nations ; c'est pourtant là le véritable but de la tragédie. »

Il nous est impossible aujourd'hui — à moi du moins — de nous former une idée nette de ces pièces, surtout des tragédies d'alors, ni d'y saisir quelque différence à la lecture ; elles me semblent à peu près toutes pareillement insipides et d'un ennui uniforme. La distance les a égalisées.

Voltaire, moins impartial que Grimm et moins en position de l'être, écrivait à ses amis, dans le temps même des premières représentations de la pièce et quand elle était dans sa nouveauté (février 1733) :

« On joue encore *Gustave Vasa,* mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal que je n'ai pas eu la curiosité de le voir... M. de Maupertuis dit que ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événements en une heure. Boindin dit que c'est l'*Histoire des révolutions de Suède,* revue et augmentée. On convient que c'est une pièce follement conduite et sottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait mise au-dessus d'*Athalie* à la première représentation ; mais on dit qu'à la seconde on l'a mise à côté de *Callisthène.* »

Et à un Genevois de sa connaissance il écrivait quelques mois après (septembre 1733) :

« Je ne suis point étonné que vous n'ayez pu lire la tragédie de *Gustave*; quiconque écrit en vers doit écrire en beaux vers, ou ne sera point lu. Les poëtes ne réussissent que par les beautés de détail. Sans cela, Virgile et Chapelain, Racine et Campistron, Milton et Ogilby, le Tasse et Rolli, seraient égaux. »

Ce fut pourtant un succès pour Piron, et des juges même assez sévères, comme le fut l'abbé Prévost dans son *Pour et Contre*, rendaient justice chez lui à une certaine force d'imagination : « Il peint vivement, il a de grands traits. » C'était l'éloge qu'on lui accordait généralement.

Une particularité de composition, chez Piron, et qui lui est commune avec d'autres poëtes, mais qu'il poussait plus loin qu'aucun, c'est qu'il travaillait de mémoire; il avait non pas lu, mais récité ses *Fils ingrats* à l'assemblée des comédiens, de manière que la pièce avait été reçue avant que l'auteur en eût écrit un seul vers. Il leur récita de même par cœur toutes ses autres pièces. « Je me rappelle, disait Fréron, l'avoir entendu dans une société déclamer ainsi toute sa tragédie de *Fernand Cortez*, qu'il avait entièrement composée de mémoire et dont il n'avait pas encore écrit un seul vers. » Il se montait à lui-même la tête en récitant d'un air de rapsode, et il se refusait ensuite aux corrections et observations des comédiens. — Mais Voltaire, lui disait-on, s'y prête bien et corrige. — « Il travail

en marqueterie, répondait Piron; moi, je jette en bronze! » C'était pure illusion et jactance; il prenait sa chaleur de tête pour la température du dehors. Ces crâneries de poëte nous sont connues : quand ce ne sont pas des gasconnades à la Lormian, ce sont des entêtements à la Lemierre.

II

Venons-en à son chef-d'œuvre, *la Métromanie*, pour aquelle il se départit de sa roideur absolue, et par où il a bien mérité du théâtre et de la haute littérature (janvier 1738). Pour en bien juger, il convient de se remettre à la perspective du temps et de baisser un peu la lumière de la rampe; dans ce jour modéré et qui permet de mieux écouter chaque vers, l'ouvrage devient très-agréable à entendre. Piron, en faisant de la fureur poétique le sujet et le mobile de la pièce, et d'une pièce en cinq actes, a beaucoup osé; il a fait une comédie, pour ainsi dire, individuelle : *la Métromanie*, c'est sa propre histoire idéalisée, embellie, c'est *la Piromanie*, comme l'appelait Voltaire. On a dit qu'il avait voulu tourner celui-ci en ridicule sur un point, en prê-

tant à son Damis la même méprise dans laquelle était tombé le célèbre poëte avec d'autres beaux esprits du temps; ils avaient paru admirer sous la cornette un rimeur déguisé dont ils avaient fait fi d'abord, quand il s'était présenté à eux sous son vrai nom. Mais Damis, malgré ce coin de mystification, n'est nullement sacrifié, et la raillerie ici n'a rien de bien cruel. Quoi qu'il en soit, l'action ne porte que sur une pointe d'aiguille; Piron a su soutenir et animer l'ensemble par d'heureux incidents, et surtout par une verve continue de dialogue. Voilà le mérite : un entrain vif, perpétuel, inattendu, une folie légère qui circule entre tous ces personnages et qui les met au ton :

> Ici, l'amour des vers est un tic de famille.

Sous air de comique et de ridicule, que d'heureuses vérités d'art poétique l'auteur trouve moyen d'insinuer et de débiter !

> La sensibilité fait tout notre génie;
> Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer,
> Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.
> . . . .
> Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
> Éprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

Ce *M. de l'Empyrée*, malgré son titre ambitieux, n'est-ce pas Piron lui-même, à table, dans les joyeux

festins chez le comte de Livry, partout où il arrive et où il est le bienvenu ?

On tenait table encore. On se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens : j'entre en verve et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres.

Sous air d'emphase, c'est la vérité. Le feu prenait vite aux poudres avec Piron. La pièce est semée de vers devenus proverbes. Que dire de tous ces auteurs comme nous en voyons surgir chaque année à l'époque de nos prix d'Académie, honnêtes gens sortis des bureaux ou du commerce, anciens directeurs de l'enregistrement, généraux en retraite, qui se mettent à traduire en vers les Odes ou les Épîtres d'Horace, ou qui font des poëmes sur l'*Art militaire*, sur la *Peine de mort*, des fables surtout, des fables, — que dire d'eux, sinon ce qu'a dit Francaleu une fois pour toutes :

Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva,
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva !

Et tant d'autres saillies ; des mots à jamais fixés dans toutes les mémoires et qui font partie de toute conversation un peu lettrée, qui sont de la monnaie courante :

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?...
. . . . J'ai ri ; me voilà désarmé...

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!...
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante...

C'est une très-jolie situation et fort comique, que celle de l'oncle et du neveu mis nez à nez, à l'improviste, pour répéter un rôle qui se trouve être précisément celui de leur condition véritable, et que cette première confusion involontaire de la réalité et de la feinte. Francaleu, qui voit l'oncle Baliveau s'étonner si au naturel, ne peut s'empêcher de lui crier *bravo!* il prend la vérité même de la chose pour la perfection du jeu. Cela rappelle, dans un autre genre, certaine scène du *Saint-Genest* de Rotrou. La suite de cette scène entre l'oncle et le neveu poëte, et quand celui-ci fait entendre sa noble profession de foi, est de tous les temps : elle est encore du nôtre, car les familles n'ont pas changé, et le duel à mort entre la bourgeoisie et la poésie recommence à chaque génération. On a retenu les principaux points de cette plaidoirie ardente, éloquente :

Ce mélange de gloire et de gain m'importune...
Que peut contre le roc une vague animée?...

Il y a élévation à force de verve. Le monologue du jeune auteur dramatique, pendant qu'on représente sa pièce pour la première fois, est d'un charmant et toujours vrai naturel. Piron a mérité tous les éloges qu'on

donna à sa comédie dans le moment. Le peu clément abbé Des Fontaines, avec qui il se brouillera bientôt, disait :

« Tout le monde sait assez que le génie de M. Piron s'est formé lui-même : il est à lui-même son modèle. Il me suffit de vous dire, en général, que je trouve dans le cours de cette comédie, qui est d'un goût tout nouveau, autant de génie que d'esprit, et, si je l'ose dire, autant de jugement que d'imagination : c'est ce que bien des gens sont incapables d'apercevoir ; car enfin tout y est préparé, amené, combiné, filé, contrasté, raisonné, conduit, comme dans les ouvrages des plus grands maîtres. Si l'on n'y trouve pas un certain intérêt de cœur, il y a un intérêt d'esprit qui le remplace... La pure imagination ne fut jamais si heureuse. »

Ce jour-là, jour bien inspiré, Piron se montra en vers de l'école de Régnier, de Molière, de Regnard. La première comédie qu'il avait vue à Paris à son arrivée avait été le *Tartuffe ;* on raconte que, pendant la représentation, il répétait souvent entre ses dents : *Ah! quel bonheur !* et ses voisins s'étant montrés curieux de savoir pourquoi : « Ah ! messieurs ! répondit-il, ne voyez-vous donc pas que si cet ouvrage sublime n'était pas fait, il ne se ferait jamais ! » Piron avait raison en parlant ainsi : lui-même, bien que si piqué au jeu par l'hypocrisie, il n'eût jamais pu ni osé aborder, même en idée, pareil sujet ; il n'avait ni assez de sérieux ni

assez de hauteur dans l'âme. Mais il se rabattit à faire, après le maître, une des pièces les plus vives et les mieux venues dans ses propres données familières; il se surpassa et ne recommença plus. On pense involontairement à lui quand on entend ce vers de Casimir Delavigne :

Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage.

Pour expliquer la différence prodigieuse qu'il y a de *la Métromanie* aux autres ouvrages de Piron, on raconte (ce qui est fort probable) que la pièce dut beaucoup aux conseils de mademoiselle Quinault et de son frère Dufresne, qui avaient tous deux infiniment de connaissances et de goût. Il y a telle scène, Grimm nous l'assure et paraît le tenir de bon lieu, qu'on lui fit recommencer vingt fois; le miracle est qu'il y consentit. Mais mademoiselle Quinault avait pris le plus grand ascendant sur son esprit, et, à force d'adresse et de soins, elle sut obtenir de lui tous les sacrifices. Il est vrai que, la pièce faite et représentée avec succès, Piron se redressa, et comme les autres comédiens avaient joué assez négligemment les deux premiers jours, il leur en fit le reproche en plein foyer, devant témoins. Mademoiselle Quinault et son frère se trouvèrent offensés de l'incartade, qui d'ailleurs ne les concernait point; il y eut une brouille entre elle et Piron, qui dura le reste de l'année, et qui ne se ter-

mina qu'au prochain jour de l'an, moyennant l'envoi d'une fable de lui, assez baroque, *l'Ours et l'Hermine*. Il est l'ours, et elle la blanche hermine.

La Métromanie se joue rarement ; elle est en effet fort difficile à bien représenter. « C'est une pièce sublime, disait le prince de Ligne, mais qui n'est faite que pour les loges et quelques amateurs du parquet. Il faut bien l'écouter, sans cela l'on ne s'y retrouve plus : *l'Empyrée* est plus difficile à jouer que *Pyrrhus*, et *Francaleu* qu'*Agamemnon*[1]. »

III

Ayant atteint le chef-d'œuvre et le sommet, nous laisserons les autres pièces du théâtre de Piron, qui ne méritent pas qu'on y revienne ; son *Fernand Cortez*, plein de vers durs et barbares, que rien ne rachète, ne

1. Je consulte quelques anciens amateurs de la Comédie française, et aussi l'excellent sociétaire Régnier. Baptiste aîné jouait Baliveau à ravir. Quand on lui demandait : « Lisez-vous *le Mercure?* » il répondait admirablement : « Jamais ! » Ce *jamais* était dit de conviction et du fond des entrailles. Le tragédien Lafon faisait tous les dix ans, plus ou moins, un essai d'entrée dans la comédie, il

vaut pas mieux que le reste; ne parlons désormais que du petit genre, où il excella et où il est vraiment piquant et réjouissant. *La Métromanie* est sa pièce de montre, son œuvre endimanchée; son talent de tous les jours était l'épigramme. Il en faisait ou, comme il dit, il en *éternuait* une ou deux chaque matin. Il faut dire de lui comme de Martial : dans le nombre il en a de bonnes, de médiocres et même de mauvaises en quantité ; je ne m'arrêterai qu'aux meilleures.

Et contre Des Fontaines d'abord, sa bête noire : — c'est l'éternelle guerre du poëte contre son critique. Piron avait eu à se louer de lui, on l'a vu, à l'ocasion de *la Métromanie*; ils n'étaient pas ensemble en très-mauvais termes, et Des Fontaines n'abusait pas trop du permis de chasse que le poëte lui avait donné. Un matin, en effet, il était venu trouver Piron et, après quelque préambule, lui avait déclaré que de tous côtés on lui coupait les vivres, qu'il n'y avait plus de nouveautés, qu'il ne savait plus, en sa qualité de critique, à qui se prendre ni où tirer un coup de fusil; qu'il lui demandait de ne pas trouver mauvais qu'il chassât quel-

prenait volontiers le rôle de Damis, *M. de l'Empyrée*. Damas faisait aussi Damis, et s'en acquittait fort bien. Régnier jouait Mondor. Mais le public est resté toujours un peu froid. Il faudrait à *la Métromanie* un auditoire de jeunes auteurs en herbe, d'étudiants, un public d'Odéon.

quefois sur ses terres. C'était une demi-déclaration de guerre, mais il y mettait du procédé. Piron fit le galant homme et prit d'abord la chose du bon côté : « De tout mon cœur, monsieur l'abbé, lui répondit-il; grand bien vous fasse ! Grêlez sur le persil ! tombez sur moi ! Taillez, coupez, tranchez ! On ne refuse pas une permission de chasse à qui ne tire sa poudre qu'aux moineaux. » Mais, quelque temps après, Des Fontaines s'avisa de citer le passage d'une lettre de J.-B. Rousseau à Racine fils, où le poëte exilé se félicitait d'avoir Piron en visite à Bruxelles : « Je possède ici, depuis quelques jours, un de mes compatriotes au Parnasse, M. Piron, que le Ciel semble m'avoir envoyé pour passer le temps agréablement. M. Piron est un excellent préservatif contre l'ennui ; mais il s'en va dans huit jours, et je vais retomber dans mes langueurs. » L'abbé, dans sa citation, soit malice, soit inadvertance, oublia la dernière ligne et s'arrêta après le *mais*, en ajoutant un *et cætera* qui laissait le lecteur libre de remplir la phrase de toute espèce de malice. Ce trait de faux bonhomme irrita Piron, surtout quand d'obligeants amis lui en eurent fait sentir le venin. Il prit feu ; la moutarde, comme on dit, lui monta au nez, et les épigrammes contre Des Fontaines ne cessèrent plus. Il en fit jusqu'à cinquante-deux, comme plus tard il en fera trente-deux contre Fréron. Quand on tire tant de coups de fusil, il en est plus d'un

qui rate. Voici la meilleure, sans contredit, de ces épigrammes contre Des Fontaines, et vraiment fort belle, digne de l'auteur de *la Métromanie :*

Cet écrivain fameux par cent libelles
Croit que sa plume est la lance d'Argail[1] :
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail ?
S'y plairait-il ? penserait-il y plaire ?
Non. C'est l'eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien et nuit à qui veut faire.

Malgré cette petite guerre, il paraît que Piron voyait Des Fontaines, qu'il le visitait même, et l'on raconte qu'à cette occasion il trouva moyen, en contrefaisant le bonhomme, d'amener l'abbé à écrire sous sa dictée la sanglante épigramme dirigée contre lui; ce fut un vrai tour d'adresse; les circonstances nous échappent : il est permis d'y suppléer. Nous ne sommes pas dans un genre sévère ; une anecdote n'est pas de l'histoire ; on peut essayer de broder un conte, et pour moi je m'imagine très-bien que la scène en question a pu se passer ainsi ou à peu près.

Un matin donc, Piron se présente chez l'abbé ; celui-ci, en le voyant entrer : « Quoi ! vous avez le front

1. L'Argail, guerrier qui en vient aux mains avec Ferragus, dans le *Roland amoureux* du Bojardo.

de venir ici ? — Pourquoi pas ? Je suis un effronté qui brave la pudeur, vous le savez. — Après l'infâme épigramme que vous faites courir contre moi ? — Pas si infâme ; elle est fort jolie. Vous êtes homme de goût, je vous en fais juge. — Elle est infâme, vous dis-je. — On l'aura changée en nourrice. La voulez-vous toute pure, telle qu'elle a jailli de mon cerveau ? — Vous n'oseriez me la dire ! — Moi ! je vais vous la dicter si vous voulez ; vous aurez le bon texte, le texte authentique, *ad usum Delphini*. C'est le mieux ; en fait de classiques, vivent les bonnes éditions ! Tenez, mettez-vous là, écrivez. » — L'abbé se met en devoir d'écrire ; Piron commence :

Cet écrivain fameux par cent libelles...

L'abbé : « *Libelles*, *libelles*, cela vous plaît à dire. — Vous savez, nous autres poëtes... il y a des nécessités de rime. » — Il continue :

Croit que sa plume est la lance d'Argail.

Des Fontaines écrivant : « *Argail, Argail!* c'est pour la rime encore ; ce n'est pas trop bon, je vous en avertis. » — Piron continue de dicter :

Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.

Des Fontaines ne regimbe pas trop en écrivant ces deux vers : on le redoute, on le craint ; il se trouve assez à son avantage comme cela. Mais gare au prochain vers :

> Que fait le bouc en si joli bercail ?

« Le bouc ! moi, un bouc ! je n'écrirai jamais cela. — *Aries, dux gregis*, c'est pourtant joli. Eh bien ! si vous ne voulez pas du mot entier, mettez tout simplement un b..... suivi de points, on devinera ce qu'on voudra. » — Et de rire. Piron avait obtenu son effet et en était venu à ses fins. Il avait mis son épigramme en action.

Une autre fois, du temps de leur meilleure liaison, pendant les répétitions de *la Métromanie*, comme Piron entrait au café Procope en habit magnifique, qu'il s'était fait faire exprès pour servir de modèle à *M. de l'Empyrée*, Des Fontaines, en le voyant, s'écria : « Quel habit pour un tel homme ! » Sur quoi Piron, prenant le rabat de l'abbé, riposta, à la grande jubilation de tous : « Quel homme pour un tel habit ! » Son triomphe était dans ces ripostes à bout portant. Il aurait pu s'appeler, de son vrai nom, *Noli tangere ;* gare à qui me touche ! — Il avait son esprit au bout des doigts ; il en sortait des étincelles.

Il faut bien connaître aussi cette race de critiques d'autrefois dont l'abbé Des Fontaines était le père ou

l'oncle, et que nous avons vue finir : lui, Des Fontaines ; — Fréron, qu'on a voulu réhabiliter de nos jours et regalonner sur toutes les coutures (une courageuse entreprise), — Geoffroy, — Duviquet ; voilà la filiation, le gros de l'arbre ; il y en avait, à droite et à gauche, quelques rameaux perdus ; tous plus ou moins gens de collége, ayant du cuistre et de l'abbé, du gâcheux et du corsaire, du censeur et du parasite ; instruits d'ailleurs, bons humanistes, sachant leurs auteurs, aimant les lettres, certaines lettres, aimant à égal degré la table, le vin, les cadeaux, les femmes ou même autre chose ; — Étienne Béquet, le dernier, n'aimait que le vin ; — tout cela se passant gaiement, rondement, sans vergogne, et se pratiquant à la mode classique, au nom d'Horace et des anciens, et en crachant force latin ; — critiques qu'on amadouait avec un déjeuner et qu'on ne tenait pas même avec des tabatières ; — professeurs et de la vieille boutique universitaire avant tout ; — et j'en ai connu de cette sorte qui étaient réellement restés professeurs, faisant la classe : ceux-là, les jours de composition, ils donnaient régulièrenent les bonnes places aux élèves dont les parents ou les maîtres de pension les invitaient le plus souvent à dîner : Planche, l'auteur du *Dictionnaire grec*, en était et bien d'autres ; race ignoble au fond, des moins estimables, utile peut-être ; car enfin, au milieu de toute

cette goinfrerie, de cette ivrognerie, de cette crasse, de cette routine, ça desservait, tant bien que mal, ce qu'on appelait le Temple du Goût; ça vous avait du goût ou du moins du bon sens. Les avez-vous jamais vus à table, un jour de Saint-Charlemagne ou de gala, chez quelque riche bourgeois qui leur ouvrait sa cave? Ça buvait, ça mangeait, ça s'empifrait, ça citait au dessert du Sophocle, du Démosthène, ça pleurait dans son verre : où le sentiment de l'antique va-t-il se nicher?

IV

Passons à d'autres. Piron se prit à mieux, et quelques-unes de ses meilleures épigrammes s'adressent à Voltaire lui-même. On a beau chercher pourquoi Piron et Voltaire ne s'aimaient pas, il n'y a qu'une bonne raison à en donner: c'est qu'ils ne pouvaient s'aimer et qu'ils étaient incompatibles, antipathiques. Était-ce rivalité, jalousie, comme entre ambitieux et beaux esprits qui courent la même carrière? Il y avait bien un peu de cela; mais je crois en discerner de plus vraies raisons encore. Au fond, Voltaire dédaignait et méprisait Piron et le lui faisait sentir; Piron, de son côté,

sentait à merveille certains faibles de Voltaire, et il lui lançait sa pointe à ces endroits, à ce défaut du talon; mais il ne le comprenait pas dans la supériorité de ses talents et de son esprit. Il y avait donc entre eux, indépendamment des petites causes, une mésintelligence essentielle et une inimitié d'instinct. Prenons tout de suite la meilleure des épigrammes que Piron ait décochées contre Voltaire; bien lue, elle va tout nous dire :

Son enseigne est *à l'Encyclopédie.*
Que vous plaît-il? de l'anglais, du toscan?
Vers, prose, algèbre, opéra, comédie?
Poëme épique, histoire, ode ou roman?
Parlez! c'est fait. Vous lui donnez un an?
Vous l'insultez!... En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout... Peste! voici merveilles!
Et la besogne est-elle bonne?... Oh! non.

Dans cette épigramme, il y a deux choses: Piron, homme du métier, sentait bien l'incomplet de Voltaire, l'inachevé de ses œuvres d'art et ses *à peu près* dans l'exécution; il touchait juste là-dessus. Mais Piron, ignorant, paresseux, nullement philosophe, n'entendait rien aux lumières de Voltaire et à cette universalité de goûts, d'études et de curiosités agréables ou sérieuses qui font sa gloire : « Mon cher ami, écrivait

» Voltaire à Cideville (février 1737), il faut donner à
» son âme toutes les formes possibles. C'est un feu
» que Dieu nous a confié ; nous devons le nourrir de
» ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire
» entrer dans notre être tous les modes imaginables,
» ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les
» sciences et à tous les sentiments ; pourvu que tout
» cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout
» le monde. Je veux m'instruire et vous aimer ; je
» veux que vous soyez newtonien et que vous enten-
» diez cette philosophie comme vous savez aimer. »
Cette noble ambition d'une intelligence élevée et toujours en progrès, ce beau feu d'une curiosité allègre et légère qu'il a exprimée d'un mot :

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme;

ce zèle à propager ce qu'on croit vrai, ce que l'on sent aimable, et à y faire participer, à y convertir ses amis et l'univers, étaient lettre close pour Piron. Duclos dénonçait, vers 1750, un mouvement nouveau dans le siècle, « une certaine fermentation de raison universelle » qui devenait partout sensible et qui promettait de belles suites si on ne la laissait se dissiper : qui donc avait plus contribué à ce progrès et à ce mouvement que Voltaire ? Mais si l'on avait parlé à

m'aperçut : « Ah! bonjour, mon cher Piron ! Que venez-vous faire à la Cour ? J'y suis depuis trois semaines ; on y joua l'autre jour ma *Marianne*. On y jouera *Zaïre :* à quand *Gustave ?* Comment vous portez-vous?... Ah ! monsieur le duc, un mot ! je vous cherchais. » Tout cela dit l'un sur l'autre, et moi, resté planté là pour reverdir, si bien que, ce matin, l'ayant rencontré, je l'ai abordé en lui disant : « Fort bien, monsieur, et prêt à vous servir. » Il ne savait ce que je lui voulais dire, et je l'ai fait ressouvenir qu'il m'avait quitté la veille en me demandant comment je me portais et que je n'avais pas pu lui répondre plus tôt. »

Ce sont ces légers travers, ces enivrements du poëte qui se croit arrivé et qui nage en pleine gloire, ces airs de petit-maître enfin, qui choquaient Piron et lui faisaient porter un jugement trop définitif d'après ce qui n'était qu'une impression très-juste et prompte, mais d'un seul moment.

Une autre fois, c'est à Bruxelles qu'ils se rencontrent, et l'on a une scène encore, racontée par Piron à Mlle de Bar, sa maîtresse et sa future femme : ce sont là les petites comédies de Piron ; il y mettait de l'importance ; donnons-nous le plaisir d'y assister, puisque nous le pouvons [1] :

« Entre autres âmes damnées que la Providence a confinées

1. *OEuvres inédites de Piron,* publiées par M. Honoré Bonhomme, p. 55 et suiv.

ici, écrit-il (22 juillet 1740), il y a Rousseau, Voltaire et moi : ce n'est pas là un trio de baudets, non plus que trois têtes dans un bonnet. Nous logeons tous les trois porte à porte. Je fus voir Voltaire dès que je le sus arrivé ; on le céla ; mais, un moment après que je fus rentré, on me vint prier de sa part à souper. Je n'y soupai pas, mais je le vis, et il me cassa tendrement le nez à coup de joues. Je lui dis que sans doute il allait voir le roi de Prusse. Il me jura que non et qu'il ne quitterait pas ses amis de dix à quinze ans pour un nouveau venu... »

Toutes les lettres qui se succèdent sont pleines de médisances contre Voltaire, de méchancetés même, et aussi, on va le voir, de saletés, — de celles, d'ailleurs, que *le Malade imaginaire* nous a accoutumés à entendre et qu'on peut, à la rigueur, citer. Piron enrhumé a gardé la chambre trois jours, et il dit que de plusieurs côtés on a envoyé savoir de ses nouvelles :

« Voltaire, avec tant d'autres, a envoyé régulièrement chez moi ces trois jours-là ; aussi hier je ne l'oubliai pas dans mes visites. Il a déjà changé de logis. Son hôte m'en parla fort mal et me dit surtout qu'il avait plus besoin de demeurer chez un apothicaire que chez un marchand de vins. Il est vrai qu'il voyage avec les provisions de Médalon [1]. Je fus le chercher chez son nouvel hôte, et je le trouvai sur sa chaise percée. Il me fit bien vite rebrousser à la salle d'audience, où il me suivit

1. L'allusion échappe : ce Médalon était un de leurs amis. Mlle de Bar l'appelle en un endroit « ce truand de Médalon. » Cela ne nous dit pas de quelle nature étaient ses provisions de voyage.

m'aperçut : « Ah! bonjour, mon cher Piron ! Que venez-vous faire à la Cour ? J'y suis depuis trois semaines ; on y joua l'autre jour ma *Marianne*. On y jouera *Zaïre :* à quand *Gustave ?* Comment vous portez-vous ?... Ah ! monsieur le duc, un mot ! je vous cherchais. » Tout cela dit l'un sur l'autre, et moi, resté planté là pour reverdir, si bien que, ce matin, l'ayant rencontré, je l'ai abordé en lui disant : « Fort bien, monsieur, et prêt à vous servir. » Il ne savait ce que je lui voulais dire, et je l'ai fait ressouvenir qu'il m'avait quitté la veille en me demandant comment je me portais et que je n'avais pas pu lui répondre plus tôt. »

Ce sont ces légers travers, ces enivrements du poëte qui se croit arrivé et qui nage en pleine gloire, ces airs de petit-maître enfin, qui choquaient Piron et lui faisaient porter un jugement trop définitif d'après ce qui n'était qu'une impression très-juste et prompte, mais d'un seul moment.

Une autre fois, c'est à Bruxelles qu'ils se rencontrent, et l'on a une scène encore, racontée par Piron à Mlle de Bar, sa maîtresse et sa future femme : ce sont là les petites comédies de Piron ; il y mettait de l'importance ; donnons-nous le plaisir d'y assister, puisque nous le pouvons [1] :

« Entre autres âmes damnées que la Providence a confinées

1. *Œuvres inédites de Piron,* publiées par M. Honoré Bonhomme, p. 55 et suiv.

ici, écrit-il (22 juillet 1740), il y a Rousseau, Voltaire et moi : ce n'est pas là un trio de baudets, non plus que trois têtes dans un bonnet. Nous logeons tous les trois porte à porte. Je fus voir Voltaire dès que je le sus arrivé ; on le céla ; mais, un moment après que je fus rentré, on me vint prier de sa part à souper. Je n'y soupai pas, mais je le vis, et il me cassa tendrement le nez à coup de joues. Je lui dis que sans doute il allait voir le roi de Prusse. Il me jura que non et qu'il ne quitterait pas ses amis de dix à quinze ans pour un nouveau venu... »

Toutes les lettres qui se succèdent sont pleines de médisances contre Voltaire, de méchancetés même, et aussi, on va le voir, de saletés, — de celles, d'ailleurs, que *le Malade imaginaire* nous a accoutumés à entendre et qu'on peut, à la rigueur, citer. Piron enrhumé a gardé la chambre trois jours, et il dit que de plusieurs côtés on a envoyé savoir de ses nouvelles :

« Voltaire, avec tant d'autres, a envoyé régulièrement chez moi ces trois jours-là ; aussi hier je ne l'oubliai pas dans mes visites. Il a déjà changé de logis. Son hôte m'en parla fort mal et me dit surtout qu'il avait plus besoin de demeurer chez un apothicaire que chez un marchand de vins. Il est vrai qu'il voyage avec les provisions de Médalon [1]. Je fus le chercher chez son nouvel hôte, et je le trouvai sur sa chaise percée. Il me fit bien vite rebrousser à la salle d'audience, où il me suivit

1. L'allusion échappe : ce Médalon était un de leurs amis. Mlle de Bar l'appelle en un endroit « ce truand de Médalon. » Cela ne nous dit pas de quelle nature étaient ses provisions de voyage.

tout bre... J'eus avec ce foi....-là une heure ou deux d'entretien aigre-doux auquel je fournis assez joliment mon petit contingent. *C'est un fou, un fat, un ladre, un impudent et un fripon.* Un libraire de Bruxelles l'a déjà traduit devant le magistrat pour cette dernière qualité, et depuis quatre jours qu'il est ici il a déjà pris six lavements et un procès. Les belles aventures de voyage!... »

Ce chapitre des lavements tient fort à cœur à Piron. Ce fils d'apothicaire se pique de n'en jamais prendre, et il a en pitié cette frêle machine de Voltaire, ce peu de tempérament, et toujours échauffé, qui l'oblige à se médicamenter sans cesse. Un des termes de comparaison qu'affectait Piron était : « ... plus que Crébillon en sa vie n'a fumé de pipes, que Voltaire n'a pris de lavements, et que Piron n'a bu de bouteilles [1]. » Piron, dans cette même lettre, continuait en annonçant le duel pour le lendemain :

« Demain, nous dînons ensemble chez le général Desbrosses.

1. Vieux, à propos de son buste qu'il avait envoyé à Dijon, il écrivait en plaisantant sur la différence de teint entre son propre visage et la copie en plâtre : « J'ai la face du roi de Cocagne, vive, fleurie et rubiconde. Ce vilain coloris (du buste) irait comme de cire sur le portrait de Voltaire, qui ne se nourrit et ne s'abreuve de haut en bas que d'électuaires, d'eaux minérales et de décoctions. Pour moi, voici mon régime : un pain et deux bouteilles de vin pur du pays... »

Je vous avoue que j'en ai une joie maligne. Je suis las du tête-à-tête avec lui; je ne les aime qu'avec de bonnes gens... Je ne lui en donnai que pour son argent, par l'inutilité qu'il y aurait eu de le pousser à un certain point entre quatre-z-yeux; mais demain qu'il y aura grande compagnie, je l'attends. J'ai tâté son jeu assez pour ne le guère craindre. Il est avantageux en diable et demi, et prompt à l'offensive. Patience! disait Panurge. Je vous gâterai mon Dindenault qu'il n'y manquera rien. Est-ce donc à l'auteur de *Cortès* à plier devant le faiseur de *Zulime?* Qu'en dites-vous, ma Minerve? Pour qui gagez-vous? Au reste, l'envoyé de Sardaigne, que je vis aussi hier, et le général Desbrosses ensuite, m'ont dit tous deux qu'il leur avait dit beaucoup de bien de moi; mais, outre que ces messieurs lui avaient donné le ton, c'est de cette sorte de bien qui ressemble aux saluts de protection. »

Le mot est lâché : c'est, plus que tout, ce ton de protection qui choquait Piron, lequel dans toute cette affaire, on le voit, ne se montre pas si bonhomme ni si à son avantage qu'il le suppose. « Il passait cependant pour un bonhomme, nous dit Condorcet, parce qu'il était paresseux, et que, n'ayant aucune dignité dans le caractère, il n'offensait pas l'amour-propre des gens du monde. »

Le lendemain donc, le dîner a lieu ; en voici la relation ou le bulletin tout au long, car c'est une victoire, et Piron entonne son propre *Te Deum :*

« Chantez tous ma gloire et commencez ainsi le psaume :

Je chante le vainqueur du vainqueur de la terre,
Binbin qui mit à bas l'invincible Voltaire.

Rapportez-vous-en bien à moi. Si le sort des armes m'eût été contraire, je vous avouerais ma turpitude comme je me *jacte*. Mais ma défaite n'était pas possible; Voltaire est le plus grand pygmée du monde. Je lui ai scié ses échasses rasibus du pied. Cela s'est passé devant les *Quatre-Nations* : vous voyez que ce n'est pas loin de chez vous (monsieur le comte, point de pommes[1] !).

» Il y avait le comte de Bentheim, la seconde personne des États de Hollande; M. Trévor, ministre d'Angleterre; le marquis Arioste, Italien, de la famille du divin Arioste; Voltaire, etc., etc. Vous voyez que les spectateurs valaient la peine du spectacle : aussi le jeu a-t-il bien valu la chandelle. Tout s'est passé le plus gaiement du monde, excepté dans le cœur altier de votre illustre *momie*[2]. Le bon, c'est qu'il a cherché noise. Je lui faisais d'abord assez bénignement patte de velours, bien sûr que sa *fatte* Majesté en abuserait; ainsi a-t-il fait. Il a jugé à propos, avec une charité peu chrétienne, de

1. Il faudrait à tout instant un commentaire pour expliquer toutes ces allusions et ces ricochets de bons mots à double entente. Sachons donc que Mlle de Bar, à qui Piron écrivait, demeurait rue des Saints-Pères, dans l'hôtel du comte de Carvoisin, neveu de la marquise de Mimeure, et qu'elle était, par conséquent, voisine du collége des *Quatre-Nations*. De plus, le comte de Carvoisin, qui voyait les lettres de Piron, aurait pu trouver le calembour mauvais et lui jeter des pommes, comme on fait aux mauvais acteurs dans les petits théâtres. Mais assez de ces sortes d'explications ; le lecteur supplée ou accorde bien des choses.

2. Voltaire, une momie ! On ne s'attendait pas à celle-là !

me plaindre d'avoir perdu le plus beau de mon imagination à l'Opéra-Comique. J'ai répondu, avec un air de contrition aussi sincère que sa charité, que ce que je me reprochais le plus, dans ces écarts de ma muse naissante, c'était de m'être moqué de lui sur ce théâtre-là ; et tout de suite j'ai raconté la scène d'Arlequin sur Pégase qui culbute aux deux premiers vers d'*Artémire*[1]. Tous les vins du général, qui sont sans nombre, se sont changés en vins de Nazareth. Voltaire en est devenu butor ; je n'ai plus lâché ma proie, en lui demandant toujours pardon de *la liberté grande*. Ensuite, je me suis mis sur mes louanges, et en homme qui songeait bien à ce qu'il disait, j'ai dit que du moins tout le peu que j'avais donné au Théâtre-Français avait réussi. Il a bien vite excepté *Callisthène :* c'est où je l'attendais, ayant à lui répondre, comme je l'ai fait sur-le-champ, que c'était celle qui avait eu le succès le plus flatteur pour moi, puisque c'était la seule dont il eût dit du bien ; et cela est vrai, comme je vous l'ai dit dans le temps. J'avais si fort les rieurs de mon côté, qu'il a pris le parti de s'en mettre lui-même (du bout des dents, comme bien jugez), me disant, d'un air de protection, qu'il aimait mieux m'entendre que me lire. — Dites la vérité, monsieur, lui ai-je répondu, avouez que vous aimez l'un autant que l'autre. — On n'a pas eu de peine à tourner cette réponse de ses deux côtés, et ç'a été le coup de grâce. De là, en avant, je n'ai été que de mieux en mieux. Le poëme du *Cheval de Bronze* a donné lieu à la scène du monde la plus comique entre *Binbin* et ce héros. Il était au désespoir de la

1. Des deux vers d'*Artémire*, dont Piron avait paru se moquer dans son *Arlequin-Deucalion*, il en est un fort beau :

Oui, tous ces conquérants rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre et rois après sa mort...

profanation et de je ne sais quel ridicule agréable que cela jetait sur sa *Henriade*.

» En un mot, lisez la fable du *Lion* et du *Moucheron*, et vous lirez notre histoire; et le tout sans la moindre aigreur, sans que rien de ma part ait eu le moindre air d'hostilité. *Binbin* toujours, jusqu'au bout des ongles, mais *Binbin* couronné d'acclamations, au point qu'il n'est plus ici question que de ma victoire, sans que je m'en mêle aucunement. Rousseau, fâché comme tout [1], l'a mandé à nombre de gens à Paris. « Voltaire, dit-il dans ses lettres, est venu perdre ici la seule réputation à laquelle il avait sacrifié toutes les autres, sa réputation de bel esprit. » La vanité m'a donné des yeux pour en tant écrire; mais, réflexion faite, j'ai vaincu avec si peu de péril, que j'en dois triompher sans gloire. Adieu ma vanité; adieu ma vue! Bonjour, ma tante. »

On dira, après avoir lu, que ce n'est pas la peine à Piron de tant se vanter et que vraiment il n'y a rien dans tout son rôle de si piquant et de si rare : c'est que cela se joue, s'improvise, se fait applaudir après boire, se raconte de vive voix le lendemain et ne s'écrit pas. Le récit, toutefois, ne fût-ce que comme cadre et canevas, est tel que rien ne saurait le suppléer. On a les deux hommes en présence : Piron fait bien de noter complaisamment ses triomphes d'un

1. Rousseau, *fâché* comme tout... Cet endroit du texte me paraît suspect; Rousseau ne doit pas être fâché, mais charmé de la défaite de Voltaire. Si c'est une ironie, elle n'est pas assez marquée. Il peut y avoir eu qeulque mot oublié dans la rapidité du récit.

soir ; Voltaire tient le haut bout auprès des neveux : il le gardera. Je doute que ce récit triomphant, même à le prendre au pied de la lettre, grandisse l'un et diminue l'autre.

Gœthe, très au fait de cette partie de notre littérature, a dit, à ce propos, avec bien de la justesse : « Jamais Piron ne put démentir sa nature indisciplinée ; ses vives saillies, ses épigrammes mordantes, l'esprit et la gaieté qui toujours étaient à ses ordres, lui donnèrent une telle valeur aux yeux de ses contemporains qu'il put, sans paraître ridicule, se comparer à Voltaire, qui lui était pourtant si supérieur, et se poser, non pas seulement comme son adversaire, mais comme son rival. » Et les premiers traducteurs de Gœthe, renchérissant sur sa pensée et jaloux de la compléter, ajoutent assez spirituellement et par une image qu'il n'eût point démentie : « Comme il était le *Voltaire du moment*, on l'excusait de se mettre en parallèle avec le *Voltaire des siècles*. L'éclat de son esprit faisait alors l'effet du feu d'artifice qui semble éclipser les astres du firmament, et qui, dans le petit espace et dans l'instant rapide où il nous éblouit, brille plus que les flambeaux de l'univers. »

Diderot, par la bouche du *Neveu de Rameau*, nous apprend que dans les maisons où vivait ce parasite et ce bohème, une des disputes littéraires les plus habi-

tuelles, après le café, était de savoir *si Piron avait plus d'esprit que Voltaire?* Et l'amphitryon chez qui l'on avait dîné, s'éveillant au bruit de la querelle et s'informant du sujet: « Entendons-nous bien, messieurs! c'est d'esprit uniquement qu'il est question, n'est-ce pas? il ne s'agit point de goût? car du goût, votre Piron n'en a pas, — ne s'en doute pas! » Et, là-dessus, on s'embarquait dans une dissertation sur le goût. L'amphitryon chez lequel on a dîné est toujours un homme de goût, et il s'en pique.

Le parallèle entre Voltaire et Piron était donc à l'ordre du jour parmi les contemporains, mais dans la petite littérature seulement. Tout, d'ailleurs, contraste en eux, là même où ils sembleraient se rapprocher. Leur libertinage diffère comme leur irréligion. Le libertinage de Voltaire est raffiné, délicat, élégant, perfide; il recouvre et recèle de l'impiété calculée: Parny le disciple est au bout avec sa *Guerre des Dieux*. Le libertinage de Piron montre tout et ne cache rien; il n'est que ce qu'il paraît, et c'est bien assez; il dégoûte et n'allèche pas. C'est la gaudriole, l'éternelle gaudriole des aïeux, plus ou moins grossière et remaniée en tous sens; rien de plus. Aussi, lorsque dans le recueil des *Poésies diverses* de Piron (Londres, 1779) on a mis *les Trois Manières* de Voltaire, et autres contes de la même veine, on a fait un contre-sens.

C'est pour le coup que, s'il avait assez vécu pour être témoin de ce pêle-mêle, le chatouilleux vieillard aurait bondi et réclamé.

Déjà on lui avait attribué, à lui-même, certaine *Épître* de Piron *à Mademoiselle Chéré*, et il s'était défendu de la paternité comme un beau diable ; cette fois, en voyant mettre ses plus charmants contes sous le nom et à l'enseigne de Piron, il aurait crié plus fort que jamais *au welche*.

Voltaire avait très-peu de considération pour Piron, et, en aucun temps, il ne parut s'occuper beaucoup de lui ; mais, dans les dernières années, il le reniait absolument et prétendait ne l'avoir connu qu'à peine : « Je ne crois pas avoir entrevu Piron trois fois en ma vie, » écrivait-il au *Mercure de France* (19 avril 1776). Nous avons la preuve que, trois fois au moins, il avait fait plus que de l'entrevoir. Il va un peu loin encore, lorsque, désavouant un propos qu'il aurait tenu au roi de Prusse à son sujet, il écrit : « Le roi de Prusse peut m'être témoin qu'il ne m'a jamais parlé de Piron, et que je ne lui ai jamais parlé de ce *drôle de corps*, qui était alors absolument inconnu. » Piron, en 1740, n'était point « absolument inconnu ; » mais Voltaire a complétement raison lorsque, dans une lettre de cette même année 1776, il donne ce jugement aussi modéré que bref, définitif, et qui achève de

régler leurs comptes à tous deux devant la postérité :

« Mes amis m'ont toujours assuré que, dans la seule bonne pièce que nous ayons de lui, il m'avait fait jouer un rôle fort ridicule. J'aurais bien pu le lui rendre; j'étais aussi malin que lui, mais j'étais plus occupé. Il a passé sa vie à boire, à chanter, à dire des bons mots, à faire des priapées et à ne rien faire de bien utile. Le temps et les talents, quand on en a, doivent, ce me semble, être mieux employés. On en meurt plus content. »

On touche du doigt maintenant comment et pourquoi Voltaire et Piron ne purent jamais s'entendre, et comment ce dernier, qui avait commencé avec son cadet par quelques avances et par lui adresser même un compliment en vers qui s'est retrouvé, avait fini par le prendre en grippe, d'une façon obstinée et très-peu digne. La haine de Voltaire était devenue un des tics de Piron.

Après cela, on croira, si l'on veut, qu'un ami étant venu un jour lui annoncer brusquement la fausse nouvelle de la mort de Voltaire, Piron se trouva presque mal de saisissement et qu'il s'écria : « Quelle perte ! c'était le plus bel esprit de la France. » On dit bien que Rossini s'est trouvé mal en apprenant la mort de Meyerbeer.

V

En fait d'épigrammes, il y aurait à en citer encore de très-jolies de Piron sur d'Olivet, La Chaussée, l'abbé Le Blanc ; celle-ci contre La Harpe est vigoureuse ; quoique de l'extrême vieillesse, elle ne sent pas du tout son vieux Priam :

Quand la Harpie, oracle du *Mercure*,
Du grand Rousseau vient déchirer le nom ;
Que pour le prix de cette insulte obscure
Voltaire élève au ciel ce mirmidon ;
Expliquez-nous qui des deux, je vous prie,
De plus d'opprobre a souillé son pinceau :
Ou la Harpie, en déchirant Rousseau,
Ou bien Voltaire en louant la Harpie ?

Oui, fort bien ! Mais si vous lisez les lettres de Piron pendant son second séjour à Bruxelles, vous y voyez celui qu'il appelle en public « le grand Rousseau, » traité sans respect ni affection, comme un hypocrite et un tartufe, un envieux, un méchant qui ne dit du bien de personne, comme « un consommé de Panurge et de La Rancune, » comme un homme enfin, dont *la*

conduite et le caractère sont des énigmes et la honte des animaux raisonnables :

« Il va et vient pourtant, s'ajuste encore soigneusement ; et, malgré la pesanteur et la caducité visible où l'a jeté son apoplexie, il porte une perruque à cadenettes très-coquette et qui jure parfaitement avec un visage détruit et une tête qui grouille. Il m'a dit que, pour fermer sa carrière, il composait une ode adressée *à la Postérité*. Gare que cet écrit *in extremis* n'aille pas à son adresse ! »

Qu'aurait écrit de pire, je vous le demande, le plus grand ennemi de J.-B. Rousseau ? Certes, La Harpe n'en a pas tant dit. Le caractère de Piron gagne peu à cette confrontation exacte entre ses rimes et sa prose.

Il put lire (quoique je doute qu'il l'ait fait) les écrits de l'autre Rousseau, de Jean-Jacques ; il ne parle de lui dans une épigramme que comme d'un *fou*. Il n'était pas homme à sentir la portée des idées, l'éloquence des sentiments ; cela ne rentrait pas dans son genre.

Tenons-nous-en à son esprit, à son humeur, à ce qui en jaillit de petillant. Une de ses victimes favorites était l'abbé Le Blanc, tout Bourguignon qu'il était. Le peintre Latour avait fait son portrait. Voici l'inscription à mettre au bas par Piron :

Latour va trop loin, ce me semble,
Quand il nous peint l'abbé Le Blanc ;

N'est-ce pas assez qu'il ressemble,
Faut-il encor qu'il soit parlant?

Une autre victime, c'était La Chaussée, l'inventeur de la comédie larmoyante, un gibier à sa portée :

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie?
L'une est chaussée et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus,
Nargue de *la chaussée*.

Il touchait juste en appelant Marmontel *vieil apprenti*, et en voyant une *Poétique* de sa façon, il disait :

Hé! l'ami, fais-nous des poëtes;
Sois-le toi-même, si tu peux...

Il en voulait à mort à Marmontel et à La Harpe, comme aux deux aides de camp de Voltaire.

Ce n'est pas à nous de redire toutes ses épigrammes contre l'Académie, tous ses bons mots devenus proverbes et monnaie courante au point d'en être usée : ce qu'il importe raisonnablement de faire remarquer, c'est que l'Académie n'eut aucun tort envers lui. Il y était appelé et désiré ; il était nommé, il allait l'être (juin 1753); on l'avait même dispensé cette fois des

visites d'usage, lorsque les dévots agirent en cour et qu'il y eut défense de passer outre. Au moment de procéder au vote, le directeur, qui était alors Montesquieu, se vit obligé de rendre compte à la compagnie que le roi l'avait mandé pour lui dire que le choix que l'Académie se proposait de faire de M. Piron ne lui était pas agréable[1]. L'élection fut remise à un autre jour. Montesquieu, homme excellent, obtint, à l'instant même, par Mme de Pompadour, un dédommagement pour le pauvre exclu, une pension équivalente au traitement académique (1,200 livres). Louis XV, dit-on, à qui l'évêque Boyer porta la fameuse ode qui était le péché de jeunesse de Piron, fit l'ignorant et se donna le plaisir d'en faire réciter au prélat les premiers vers. Piron, en vrai bel esprit qui ne veut perdre aucune occasion de briller, ne dut pas être au fond très-fâché d'une exclusion ainsi compensée, et qui lui rouvrait toute une veine inépuisable de bons mots. Le meilleur de tous et le plus célèbre :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien,

n'est point parfaitement exact ; car Piron consentit à être académicien de Dijon, après s'être assuré que cela

1. *Mémoires du duc de Luynes*, t. XII, p. 477

ne l'obligeait à aucun compliment en vers ni en prose ; il fit une simple lettre de remercîment.

L'épigramme étant son vrai talent, il y aurait à lui assigner son rang dans ce petit genre. Il y est moins agréable, moins facile, moins simple, moins naïf que Marot ; moins travaillé et moins artificieux que Rousseau. Il se rapproche de Saint-Gelàis dans le genre libre : dans l'épigramme littéraire, il est souverain, et ce qui le distingue, c'est une certaine vigueur et hauteur dans laquelle Le Brun seul l'a égalé ou même surpassé.

Les trois plus belles épigrammes littéraires que je connaisse sont — celle qu'on a lue tout à l'heure de Piron contre Des Fontaines, — celle de J.-B. Rousseau contre Fontenelle : *Depuis trente ans un vieux berger normand*, etc., — et la troisième, vraiment sublime d'indignation, fulminée par Le Brun contre La Harpe qui avait parlé à la légère du grand Corneille : *Ce petit homme à son petit compas...* J'appelle cette dernière la reine des épigrammes. Les deux autres sont également parfaites. Racine, par deux ou trois épigrammes aussi polies que malicieuses qu'on a de lui, promettait d'être, pour tout dire, le Racine du genre ; mais il s'est contenu et a laissé cette palme à cueillir à d'autres.

Un homme d'esprit, compatriote de Piron, M. Fois-

set, parlant des poëtes du cru, a dit : « Sans doute le sel dijonnais est loin du sel attique, et la vulgarité provinciale perce plus d'une fois sous l'âcreté bourguignonne. » Piron, même là où il est bon, n'échappe pas à ce que cette appréciation a de sévère. La vulgarité n'est pas seulement dans sa vie ; elle se fait sentir jusque dans les jeux de sa verve. Il y porte aussi de l'âcreté, et il a plus de mordant que de délicatesse [1].

Son grain d'âcreté le distingue essentiellement d'un autre original dont on est tenté parfois de rapprocher le nom du sien, Scarron, le premier d'un vilain genre, mais le premier, et un burlesque de nature. Il y a de la belle humeur dans la raillerie de Scarron ; chez Piron épigrammatiste il n'y a pas plus de belle humeur proprement dite que d'enjouement léger et de badinage : il a un montant qui pique.

On a dit que, quoique né pour l'épigramme, il avait la satire en horreur. C'est aller un peu loin. La distinction est peut-être à faire avec lui ; mais entendons-nous bien. L'épigramme chez Piron est quelque chose de court, de prompt, d'irrésistible ; la saillie lui part

1. Il n'en avait aucune. Buffon, qui, avec tous ses talents, n'était guère mieux pourvu de ce côté, goûtait fort une épigramme de Piron contre le petit Poinsinet, et c'est à lui que nous devons de la connaître ; je renvoie à sa *Correspondance inédite,* publiée en 1860 (t. I, p. 113). Cette littérature stercoraire n'est nullement notre fait.

aussitôt ; il ne la retient pas et n'amasse pas assez de bile pour composer toute une satire. Je n'en conclurais pas pour cela à l'entière bonhomie du personnage ni à l'absence de bile : seulement son cerveau ne portait pas à long terme. A peine sentait-il la démangeaison, il se grattait vite et le bourgeon lui sortait.

Ce qu'il avait bien et plus qu'aucun, c'est la verve ; il se montait en un clin d'œil ; il était si prompt et si alerte à l'à-propos qu'il lui arrivait même parfois de le devancer. Un jour, on parlait devant lui du maréchal de Belle-Isle, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qui se mêlait à tout. Enfin, disait-on, il est certain qu'il n'a fait le roi son légataire universel que dans l'espérance d'être enterré à Saint-Denis, à côté de M. de Turenne. Piron écoutait ; son front s'enflammait ; il était impatient : « Est-ce que le roi le lui a accordé ? » demanda-t-il. — « Non, » répondit-on. — « Tant pis ! Je tenais déjà son épitaphe, et la voici ; elle n'est pas longue :

« Ci-gît le glorieux à côté de la gloire !... »

C'était dommage, il ne put ce jour-là trouver où placer son épigramme ; mais elle était faite.

Une justice que les gens du métier lui doivent, c'est que, s'il ne craint pas d'être rude comme versificateur,

il n'est jamais banal ; il sort du cercle usé ; il aborde de front les rimes quelconques et soutient hardiment la gageure. J'omets les exemples trop techniques, mais il ne recule jamais sur la difficulté : elle l'excite. Il y va comme à l'assaut, il monte tout droit à la brèche Il est l'un des maîtres et des affronteurs de la rime.

VI

La vie domestique de Piron est éclaircie aujourd'hui, plus même qu'il n'était besoin. Elle n'a rien de flatteur, tant s'en faut ! rien non plus de déshonorant. Très-pauvre et assez peu en état de se gouverner, il eut des amis généreux, qui lui firent accepter, sans se nommer, de petites rentes viagères. Il vécut longtemps à l'aventure. Enfin il se maria. Collé, en un endroit de son *Journal*, a dit avec la causticité ou la crudité qui en fait le ton :

« Le 17 de ce mois (mai 1751), la femme de Piron est morte ; il y avait trois ans qu'elle était folle [1]. Quoiqu'elle eût été pen-

1. Elle était tombée en paralysie, et par suite en démence, à la suite des fatigues et des ennuis d'un double déménagement, en mai 1749. On a là-dessus des lettres de Piron, fort honorables par les

dant plus de deux ans furieuse jusqu'à battre son mari, Piron n'a pourtant jamais voulu consentir à s'en séparer. M. de Fleury, le procureur général, lui avait fait offrir une maison où elle aurait été bien traitée et bien soignée moyennant 400 livres de pension; cette maison n'avait rien d'odieux ni de malhonnête; ce n'était ni l'hôpital, ni les petites-maisons. Piron n'a jamais voulu se prêter à cet arrangement, et il a cependant souffert tout ce que l'on peut souffrir d'une personne qui a perdu entièrement la raison, et qui se portait quelquefois aux dernières violences... Qu'on imagine quelles devaient être les peines de son âme! Quel supplice de voir toujours sous ses yeux une personne que l'on aime, dans une situation aussi déplorable! Il l'aimait effectivement, et je viens de le voir dans la plus grande affliction et abîmé dans une véritable douleur. Il y a trente-deux ans qu'il vivait avec elle; il lui avait toutes sortes d'obligations; elle l'avait soutenu longtemps lorsqu'il était dans l'indigence.

» Elle se nommait *de Bar;* elle était laide à faire peur; moi qui la connaissais depuis vingt-trois ans, je l'ai toujours vue vieille. C'était une de ces physionomies malheureuses qui n'ont jamais été jeunes; elle avait de l'esprit, mais peu agréable; nul goût; au contraire, elle en était l'antipode: je conviens même qu'elle n'a pas peu contribué à détourner Piron de tâcher d'en avoir.

» Elle avait une érudition singulière pour une femme; elle possédait le gaulois. Ses livres favoris étaient le *Roman de la Rose*, Villon, Rabelais, les *Amadis, Perceforest;* enfin tous nos anciens faisaient ses délices.

sentiments qu'il y exprime. (Voir le *Cabinet historique*, revue publiée par M. Louis Paris, 1855, t. I, p. 184.)

» Elle n'avait point de principes. Lui vantant un jour la probité de Pelletier, elle parut surprise de ce que je le louais là-dessus de bonne foi... Ses mœurs étaient basses, et cela n'est point étonnant, ayant été toute sa vie femme de chambre de la marquise de Mimeure, qui n'est morte que depuis cinq ou six ans.

» Piron a vécu au moins vingt ans avec elle avant de l'épouser; ils s'étaient donné réciproquement tous leurs biens, par leur contrat de mariage... S'ils avaient pu avec sûreté se les donner l'un à l'autre sans se marier, ils n'en auraient jamais fait la cérémonie. »

M. Honoré Bonhomme, à qui l'on doit une publication utile sur Piron, s'est inscrit en faux, par pur zèle d'éditeur, contre ces renseignements si précis donnés par Collé, lequel était pourtant le mieux à même de bien savoir, et qui, sans compter sa véracité naturelle, n'avait nul intérêt à donner une entorse à des faits si simples. Il lui reproche, sur l'article des *mœurs* et des *principes*, d'avoir, « d'un trait de plume, dépouillé Mlle de Bar de la plus sainte auréole dont une femme puisse s'entourer. » Elle est jolie, l'auréole ! Laissons ces fadaises. M. Bonhomme n'a réussi tout au plus qu'à faire de Mlle de Bar une lectrice de la marquise de Mimeure, au lieu d'une femme de chambre : on peut admettre, si l'on veut, qu'ayant commencé par être l'une, elle avait fini par devenir l'autre ; elle sera montée en grade avec les années. Ce nom même de

de Bar n'était pas le sien ; Bar était son pays natal ; elle était d'un village proche de Bar-le-Duc : elle s'appelait de son nom Quenaudon, et elle avait eu un premier mari, natif de Copenhague. Les lettres de cette Mlle de Bar justifient en tout ce qu'a dit Collé ; elles sont baroques, surannées. Elle dira : « Je ne m'en *cuide* pas un zeste de plus, » pour : « Je ne m'en *estime* pas... » Dans ses gentillesses, elle écrivait à Piron : « Bonjour, hibou ; aimez-bien *hibouse.* » Piron l'aimait et l'admirait même : « Vous bouillez d'esprit, » lui écrivait-il un jour. Pour nous, à la lecture, nous n'avons pas le bouillon, nous ne voyons que l'écume de ce pot-au-feu.

Entre les poésies badines de Piron, je ne vois guère qu'une pièce, une seule, qui soit vraiment agréable, d'un tour libre et aisé, et que les gens de goût puissent, entre soi, s'avouer avoir lue ou même relue avec plaisir : c'est celle qui a pour titre, *Leçon à ma Femme :*

Ma femme, allez au diable ou vivez à ma mode...

On serait tenté (le genre admis) de savoir gré à Mme Piron d'avoir fourni matière à cette leçon conjugale assez peu correcte et de s'en être accommodée. Mais, en y regardant mieux, on s'aperçoit que la pièce

si osée n'est qu'une imitation libre de l'épigramme de Martial :

Uxor, vade foras, aut moribus utere nostris...

Piron n'avait nul besoin d'être marié pour trouver cette leçon-là.

En général, les lettres de Piron répondent peu à l'idée qu'on se fait d'un si bon compagnon et n'offrent rien d'attrayant à l'esprit. Elles sont rudes, obscures, d'une prose rocailleuse et en quelque sorte capricante, hérissées de dictons qui demanderaient des commentaires à chaque ligne. Celles même qu'il écrit à l'abbé Legendre, frère de Mme Doublet, et le plus gai des hommes, sont d'un goût rabelaisien renforcé qui ne nous revient pas et dont la meilleure partie nous échappe, à nous profanes, qui ne sommes pas du prieuré. Cet abbé Legendre, nous dit Collé, était « le premier homme de table qu'il y ait eu, et le dernier des Français qui en ait encore soutenu les plaisirs ; » c'est sur lui que Piron a fait la joyeuse chanson, célèbre en son temps :

Vive notre vénérable abbé,
Qui siége à table mieux qu'au jubé !...

Sur toutes ces gaietés et joyeusetés du temps jadis,

nous en sommes réduits à être des échos et à répéter nos devanciers, à les croire sur parole.

Piron vieux, presque aveugle, se convertit tout de bon et signala sa pénitence par des Poésies sacrées et des paraphrases des Psaumes, qu'on s'est avisé de nos jours de vouloir réhabiliter, et dont on est parvenu à citer quelques strophes passables; c'est tout ce qu'on a pu. Il fit imprimer, par manière d'amende honorable, sa traduction du *De profundis*, qui parut dans *le Mercure* avec une lettre de lui (avril 1765). « Je m'attends bien, disait-il dans cette lettre, à la mauvaise pitié et aux plaisanteries de nos mondains. » Elles ne lui manquèrent pas. L'abbé de Voisenon disait à ce propos: « Si dans l'autre monde on se connaît en vers, cet ouvrage pourra l'empêcher d'entrer dans le ciel, comme son ode l'a empêché d'entrer à l'Académie. » Piron s'était moqué dans le temps de Gresset chantant la palinodie; arrivé au même point et à l'heure où le moral tourne, il la chanta de même. Il fit comme son confrère Robbé, un autre libertin également converti. On ne saurait s'en étonner, ni douter qu'il ait été sincère d'intention. C'est que son impiété, je l'ai déjà fait observer, n'avait jamais été une incrédulité foncière et raisonnée, mais un libertinage des sens, et, si je puis dire, une ébullition de tempérament. Il n'entendait rien, d'ailleurs, à l'étude de la nature, aux lois physiques

générales. Ce n'était point le grand Pan, le dieu universel, qu'il avait honoré et cultivé, c'était le dieu des jardins, Priape, ce qui est tout différent. On a remarqué qu'on ne revient guère du premier; mais du second, on s'en guérit avec les années; on le quitte ou il vous quitte. Quand le diable devient vieux, il se fait ermite; c'est toute l'histoire de Piron. Le diable, d'ailleurs, avec lui, n'y perdit rien; le malin vieillard continua jusqu'à la fin de copier, tant que ses yeux le lui permirent, ses vers salés, de lâcher ses épigrammes mordantes et de lancer ses bons mots au nez d'un chacun. La dent qu'il avait eue toute sa vie contre Voltaire ne lui tomba jamais. Il avait faibli en tout, hormis en la riposte, qu'il eut jusqu'au bout aussi vive et aussi heureuse que par le passé; on sait ce qu'il répondit à l'archevêque de Paris qui lui demandait s'il avait lu son mandement: — « Non, Monseigneur, et vous? » — Il avait fait venir du pays, après la mort de sa femme, et il avait près de lui, pour le soigner, une personne qui passait pour sa nièce et qui n'était qu'une petite cousine. Il la savait secrètement mariée, sur la fin, au musicien Capron et n'en disait rien, se réservant une dernière malice. Il lui légua par testament, sous ce nom de *femme Capron* qu'elle croyait ignoré de lui, le peu qu'il avait, se donnant ainsi le plaisir de la surprendre et faisant faux bond, du même coup, à son

neveu, qui comptait sur l'héritage et qui se vengea à la Piron, en rimant l'épitaphe satirique de son oncle. C'était dans le sang.

Malgré ses drôleries finales, Piron, dans ses dernières années, était fort découragé et ne voyait pas en beau ; il se sentait passé de mode et décidément relégué sur l'arrière-plan. Il tenait toujours boutique d'épigrammes, mais on n'y allait plus. Le monde appartenait à d'autres, à ceux-là mêmes dont il s'était tant gaussé. Il ne pouvait plus se le dissimuler, il avait complétement perdu la bataille. Tout se rangeait sous « le roi Voltaire, » reconnu désormais de tous et devenu légitime avec le temps. Il en souffrait, sous air d'en rire. Il faut voir les lettres qu'il écrit à son compatriote le docteur Maret, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon et père du premier duc de Bassano ; elles sont pleines de représailles et de railleries qui ne sont pas du tout gaies, et qui sont parfois détestables. Dans une de ses lettres du 7 août 1766, il donne, à sa manière, tout un résumé pittoresque de l'histoire littéraire du siècle et de l'invasion voltairienne. Il vient de parler de son compatriote bourguignon l'illustre Rameau, qui, du moins, avait su et osé résister, jusqu'au dernier moment, aux nouveaux venus et aux rivaux envieux :

« L'immortel Rousseau et notre Crébillon, dans leur art,

malgré leur supériorité, ajoute-t-il, n'ont pas eu tout à fait le même bonheur ou le même courage. Ils étaient sur leur retour aussi, quand le serpent Arouet étala sa première peau brillante au soleil et éblouit nos badauds. Ils calèrent leurs voiles et furent, pour ainsi dire, se cacher dans une anse, attendant que l'ouragan fût passé. Ils n'étaient pas faits pour pouvoir croire que cette bouffée pût tant durer. Ils connurent mal à qui ils avaient affaire; il ne s'agissait pas ici du plus ou du moins de génie, il s'agissait de brouillerie, d'impudence, de lucre et de manége. Voltaire leva son régiment et se rendit maître de la campagne. M. le colonel eut d'emblée, pour officiers subalternes, princes, ducs, marquis, etc. D'Argental, son fidèle *Achates*, se fit porte-enseigne, et sur le taffetas était écrit : « *Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.* » Thiriot fut fait tambour. Ce fut, du petit clergé calotin, à qui serait l'aumônier du régiment; les caillettes de tout parage, du Marais et de Versailles, formèrent le corps des vivandières; et les racoleurs enrôlèrent sans peine tout le badaudois. Ce régiment, aussi nombreux que celui de la *Calotte*, s'étant donc, comme j'ai dit, rendu maître de la campagne, après avoir pillé tout le plat pays, mit le siége devant le Temple du Goût. Une escalade en fit l'affaire : il fut emporté profané, ravagé, mis sens dessus dessous, à ras de terre, et ne fut plus qu'un emplacement où le conquérant fit ériger sa statue[1]. »

C'est du bon Piron, c'est très-vivant, très-spirituel; mais, description à part, n'y cherchez pas le sens commun; il parle de Voltaire comme on ferait d'un Attila

1. Page 296 des *Œuvres inedites de Piron,* publiées par M. Honoré Bonhomme.

ou du roi des Vandales. Au même docteur Maret, à la date du 2 août 1769, il écrivait encore, mais d'un ton plus désespéré, et de plus en plus assombri ; car chaque année, quoiqu'il regimbât de son mieux, lui apportait un peu plus d'ombre :

« Encore si, ne pouvant plus écrire, j'avais du moins ici la consolation de savoir à qui parler et de m'entretenir de vous, de vos nouvelles littéraires, de notre fervente (?) Académie, de l'honneur que lui font ses protecteurs, ses bienfaiteurs et son secrétaire perpétuel ! Mais où suis-je pour cela ? Des Ostrogoths ont envahi le Parnasse ; *je suis un dernier Gaulois transplanté dans la nouvelle France*. Le goût a passé de Paris à Londres...

» L'anglomanie est ici une maladie épidémique contractée exprès pour avilir les chefs-d'œuvre de l'autre siècle et se couronner à peu de frais de la nation rivale de Rome et d'Athènes. Et que dit à cela la cour et sa bonne ville ? Bravo ! bravo ! Vive notre honte et la gloire des voisins ! Dépouillons nos femmes, enrichissons des filles perdues ; ne gardons du beau tragique usé qu'un peu de comique larmoyant ; du haut comique, que des farces et des parades : nous bâtirons les théâtres chez nous ; nos jeunes parasites barbouilleront les pièces ; et nous, marguilliers, échevins, magistrats, officiers généraux, ducs et princes même, nous y jouerons, si l'on veut, les rôles d'Arlequin, Scaramouche, Pierrot, etc. On joue ce soir aux Français *Rodogune* ou *Cinna :* cela nous tournerait la tête du côté qu'il ne faut pas ; allons aux boulevards ! On met les chevaux ; Polichinelle les y attend sur des forêts de tréteaux qui bordent les deux côtés ; il parle en fiacre, dame Ragonde en poissarde, et l'on ne saurait percer à travers la foule des carrosses les plus noblement ar-

moriés. Tabarin est l'Apollon du jour ; que le nôtre s'en retourne chez Laomédon gâcher du plâtre, ou chez Admète garder les dindons. Pour moi, je garde la chambre et je ronge mon frein, riant, buvant et me disant : *Ne vaudrait-il pas mieux rire au mitan des ânes de Beaune*[1] ? »

Et moi je dis : Quand on en est là, quand on voit le monde si fou, si bête, si perdu, si à l'envers ; quand, après avoir passé sa jeunesse à respecter très-médiocrement le goût et les mœurs, on se fait tout d'un coup le champion déclaré du goût et des mœurs ; quand, après avoir composé tant de farces bonnes ou mauvaises pour les boulevards, on crie contre le genre des boulevards ; quand, après avoir fait parler Arlequin et Polichinelle, on s'en prend de tout le mal à Polichinelle et à Arlequin ; quand on en est venu à regretter ses amusettes d'enfants et les *ânes de Beaune*, on n'a plus qu'une chose à faire, c'est de s'en aller.

Piron mourut dans la nuit du 21 au 22 janvier 1773, âgé de quatre-vingt-trois ans six mois et quelques jours. On remarqua que de MM. les Quarante, qui tous avaient été invités, aucun ne se trouva à son enterrement. « C'est qu'ils ont encore peur, même de son Ombre, » dit un malin. La vérité, c'est que Piron avait

1. Ces derniers mots sont en patois dans le texte. (Voir les *Lettres de Piron à M. Maret*. Lyon, 1860, p. 64.)

passé son moment et n'était plus de l'époque : toute cette génération d'académiciens de la première moitié du siècle qui l'admiraient sincèrement et qui, si on l'avait souffert, l'auraient nommé à l'unanimité en 1753, avait disparu. Un de ses grands regrets, en mourant, fut de ne pas survivre à Voltaire, de ne l'avoir pas enterré, comme on dit[1]. Plus âgé de quelques années, il avait trop compté sur sa force de tempérament, à lui, et sur la fragilité de l'autre. On dit que, près de rendre le dernier soupir, il se réveilla comme d'un long sommeil et tint ce propos :

« Voltaire, tant que j'ai vécu, n'a presque pas osé m'attaquer; mais je le connais; le drôle est assez lâche pour m'insulter après ma mort, comme il l'a fait à l'égard de Crébillon, mon illustre compatriote. J'ai prévu sa bonne volonté. Il y a parmi mes manuscrits un petit coffret qui renferme cent cinquante épigrammes en son honneur. Si, quand je ne serai plus, il décoche un seul trait contre moi, je recommande à mon légataire littéraire de faire partir toutes les semaines une de ces épigrammes pour Ferney. Cette petite provision, ainsi ménagée, égayera pendant trois ans la solitude du respectable vieillard de ce canton. »

Quoique racontée par Fréron, l'anecdote n'a rien que

1. Dans la vieille langue, on disait non pas *survivre à quelqu'un*, mais *survivre quelqu'un* : je *l'ai* survécu, je *le* survis. Ce sens actif était beau et répondait à une secrète nuance de sentiment, bon ou mauvais; il impliquait l'idée d'*enterrer* son monde.

de vraisemblable. La maîtresse passion, on le sait, est la dernière à mourir en nous. Les *novissima verba* de Piron devaient être une diatribe à l'adresse de Voltaire.

Le critique du temps qui a le mieux parlé de Piron, et le plus philosophiquement, est Grimm ; il l'a jugé comme une pure matière organisée, un admirable automate formé et monté par la nature pour lancer saillies et épigrammes :

« En l'examinant de près, dit-il, on voyait que les traits s'entre-choquaient dans sa tête, partaient involontairement, se poussaient pêle-mêle sur ses lèvres, et qu'il ne lui était pas plus possible de ne pas dire de bons mots, de ne pas faire des épigrammes par douzaine, que de ne pas respirer. Piron était donc un vrai spectacle pour un philosophe et un des plus singuliers que j'aie vus. Son air aveugle lui donnait la physionomie d'un inspiré qui débite des oracles satiriques, non de son cru, mais par quelque suggestion étrangère. C'était, dans ce genre de combats à coups de langue, l'athlète le plus fort qui eût jamais existé nulle part. Il était sûr d'avoir les rieurs de son côté. Personne n'était en état de soutenir un assaut avec lui ; il avait la repartie terrassante, prompte comme l'éclair et plus terrible que l'attaque... Les gens de lettres avaient peu de liaison ave Piron ; ils craignaient son mordant... Lorsqu'il était quelqu part, tout était fini pour les autres ; il n'avait point de conver sation, il n'avait que des traits. »

Certes, un portrait si plein de feu, auquel il faut joindre, pour le compléter, la vue de l'excellent buste

de Piron par Caffieri, qui est au foyer de la Comédie-Française, ne diminue pas l'idée qu'on peut se faire à distance de ce parfait original. Ces sortes d'organisations impérieuses, douées d'une faculté prédominante et presque unique, ont toujours pour effet d'étonner et d'émerveiller ; le tout est de se remettre en présence.

Le buste de Piron que je viens d'indiquer nous permet également de nous replacer devant lui et nous le montre. Ce buste, le premier de ceux qui furent donnés à la Comédie-Française, et qui inaugura cette curieuse galerie des auteurs dramatiques, est en effet des plus beaux : quelque chose de libre, de négligé, de malicieux et d'inspiré. Le port de la tête est hardi ; chaque muscle de la face remue et joue ; la double fossette, creusée par l'habitude du sourire, est légèrement indiquée ; la lèvre est parlante, comme impatiente, et ne cesse de railler ; les yeux sont petits et ne regardent pas ; la peau du cou pend et flotte sans maigreur, sans mollesse et dans la réalité de la vie ; les draperies sont largement jetées. Il y a de la moiteur dans ce marbre. C'est bien l'inspiré dont Grimm a parlé, et qu'une pointe de demi-vin ou d'ivresse de gaieté anime.

Ainsi fait et créé par la nature, et n'ayant cessé d'abonder en lui-même, on a plus de traits piquants et personnels à citer de lui que de pensées et de maximes

d'une application générale ; en voici une pourtant qui mérite d'être conservée ; Fontenelle, à qui Piron la disait un jour, l'avait retenue et en avait fait un des articles de son symbole littéraire : « La lecture a ses *brouillons* comme les ouvrages [1], » c'est-à-dire que, pour bien comprendre un livre et s'en former une idée nette, *lire* ne suffit pas, il faut *relire*. Relisons donc sans cesse. On ne s'attendait pas, assurément, qu'un mot de Piron irait en rejoindre un autre de Royer-Collard.

Cette originalité de Piron, si verte et si vigoureuse, qui tenait plus encore à sa personne qu'à ses écrits, a reçu sa récompense, telle quelle, et a triomphé : tous le connaissent, il est devenu populaire et ce qu'on appelle un type courant ; il est le premier de son espèce. Qui dit Piron rappelle à l'instant quelque chose et quelqu'un, une figure distincte, et tous, plus ou moins, vous comprennent. Son nom ne réveille rien sans doute de bien délicat ni de bien pur, mais il exprime au plus haut degré la vivacité, la verve, le piquant, le nerf et la gaillardise ; ce nom, rien qu'à le prononcer, est devenu le signe représentatif assez exact et durable de tout ce qu'il y avait de viager en lui. Il est de ces ri-

1. *Bibliographie universelle, Journal du libraire et de l'amateur de livres*, année 1848, p. 47.

ches auxquels volontiers on prête ; il est l'Hercule du genre ; on en a fait un de plusieurs. Somme toute, il n'a pas à se plaindre de la postérité : mélange pour mélange, et sans trop de déchet sur la qualité, on lui rend ou on lui attribue de confiance à peu près autant qu'il a perdu. Les gens de goût, qui vont au butin dans ses œuvres, feraient volontiers, de ses épigrammes, de ses contes et de ses bons mots, une Anthologie qui serait très-courte, mais exquise ; si choisie qu'elle fût, on ne saurait toutefois y mettre pour épigraphe ce vers, qui est de lui et qui lui ressemble si peu :

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Piron, j'ai trop tardé à le dire, a un malheur : il a fait en sorte qu'il est difficile, entre honnêtes gens, et qu'il semble peu honorable de parler longuement de lui. J'ai eu, en m'y mettant, à surmonter mon préjugé à moi-même et à vaincre une certaine répugnance intime ; mais après tout, c'est une figure inévitable dans l'histoire de notre littérature ; il avait droit à l'étude. J'ai tâché, impartialement, sans complaisance comme sans faux scrupule et en ne sortant pas de la sphère du goût, de le voir et de le remettre à son vrai point.

SAINTE-BEUVE.

LA MÉTROMANIE

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS FRANÇAIS

le 7 janvier 1738.

A MONSEIGNEUR

LE COMTE DE MAUREPAS

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT[1]

Noble modèle du vrai sage,
Philosophe au-dessus du sort,
Aussi tranquille en plein orage
Qu'un autre le serait au port.

L'escarboucle miraculeuse
Tient d'elle seule sa clarté :
Et n'en est que plus lumineuse,
Pour être dans l'obscurité.

Telle votre vertu suprême
Luit, quelque part que vous soyez;
Vous y suffisez à vous-même,
Ainsi qu'à tout vous suffisez.

Que ne puis-je dans cette Épître,
Sans vous causer le moindre ennui,
En vous annonçant dès le titre,
M'honorer d'un si bel appui ?

Mais vous ne voulez pas qu'on sache
Que c'est le nom de M***,
Qui dans les étoiles se cache;
Hé bien, ne l'en tirons donc pas.

1. Le comte de Maurepas, fils d'un secrétaire d'État, et ministre lui-même presque au sortir de l'enfance, petit-fils de l'illustre chancelier de Pontchartrain, exerça de hauts emplois ministériels et tint plusieurs portefeuilles pendant la première moitié du règne de Louis XV. Il s'était fait fort aimer et goûter des savants et des gens de lettres. Disgracié en pleine maturité et retiré à son château de Pontchartrain, il supporta ce coup en philosophe et en homme d'esprit. Montesquieu ne se lassait pas d'admirer sa sérénité et a belle humeur. Il s'amusa à recueillir quantité de chansons satiriques et de noëls qui se chantaient à la Cour, et il y mettait peut-être la main. On a ce recueil tenu par lui fort en ordre en plusieurs volumes déposés à la Bibliothèque Impériale, où ils sont souvent consultés. Redevenu ministre sous Louis XVI et après une interruption de tant d'années, M. de Maurepas ne parut nullement rouillé. On l'a, nous le savons, fort accusé de frivolité, et les historiens ne se sont pas fait faute de se copier sur ce thème. De bons juges peu indulgents, tels que le roi de Prusse, Frédéric, lui ont rendu plus de justice au moins pour la politique extérieure, et lui ont reconnu une sorte de grandeur dans les vues.

Je saurai bien, sans qu'il en sorte,
De mon dessein venir à bout,
En désignant l'Humain qui porte
Ce Nom si révéré partout.

Le déchiffreur le plus ignare
N'aura pas fort à ruminer.
Ce qui vous ressemble est trop rare,
Pour qu'on tarde à me deviner.

Parlons d'abord de votre aurore,
Et du mérite personnel,
Qui vous rendit, tout jeune encore,
Si digne du rang paternel.

Votre excessive modestie
S'alarme-t-elle à ce début ?
Pour la satisfaire en partie,
Du premier pas je vole au but.

Aussi bien ce que je vais taire
Serait plus analogue au son
De la trompette de Voltaire,
Que du chalumeau de Piron.

J'abrége donc ; et je renferme
Votre portrait dans un quatrain :
Et, dans ce quatrain-là, le germe
D'un panégyrique sans fin.

Raison, grâces, lumière infuses,
Font qu'en vous seul est exalté
L'homme d'État, l'ami des Muses,
L'amour de la société.

Il faudra, pour que l'on confonde
Qu'ainsi que plus d'un M***,
Il soit plus d'un Phénix au monde ;
Et c'est, je crois, ce qui n'est pas.

Qu'on apprenne donc d'âge en âge,
Si le hasard m'y fait passer,
Lorsque j'adressais un hommage,
Que je savais bien l'adresser.

LA MÉTROMANIE

PRÉFACE

Un chasseur passionné, qui se trouve en automne au lever d'une belle aurore, dans une plaine ou dans une forêt fertile en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui, que dut l'être l'esprit de Molière, quand, après avoir fait le plan du *Misanthrope*, il entra dans ce champ vaste, où tous les ridicules du monde se venaient présenter en foule, et comme d'eux-mêmes, aux traits qu'il savait si bien lancer. La belle journée de philosophe! Pouvait-elle manquer d'être l'époque du hef-d'œuvre de notre théâtre?

Telle était la réflexion continuelle que je faisais en composant *la Métromanie*, le versificateur se trouvant ici dans son élément, à peu près comme ce grand poëte et ce sage persécuteur du ridicule s'était trouvé là dans le sien; mais avec la différence bien fâcheuse pour moi que, dans *le Misanthrope*, le poëte était souverainement doué des talents nécessaires au philosophe; au lieu qu'ici les talents nécessaires au poëte manquaient totalement au versificateur. De là s'élevait en moi, comme s'élèvera sans doute aussi dans l'âme du lecteur, un vif regret que le maître ne se soit pas avisé de traiter un sujet assez fécond, assez piquant, pour n'avoir pu même être tout à fait malheureux entre les mains du disciple. Que n'eût pas dit en effet ce grand homme, où j'ai dit si peu? Quelles fleurs n'eût-il pas fait briller,

quels fruits n'eût-il pas fait naître sur un terrain plus connu de lui que de nul autre, et que je n'aurai tout au plus tapissé que d'un peu de mousse et de verdure?

Pénétré donc de mon insuffisance à si juste titre, la plume à chaque vers eût dû me tomber de la main; mais que peut le raisonnement contre la planète, et de quel poids sont des réflexions balancées par l'ascendant? Je ne prétends point, par les grands mots de planète et d'ascendant, me donner pour un de ces hommes heureusement nés sous l'astre qui forme les vrais poëtes; je ne viens pas de me rendre justice tout à l'heure, pour me contredire si tôt. Je ne me donne que pour ce que je suis, que pour un de ces esprits trop ordinaires, qui reçoivent le jour, non sous l'astre bénin dont l'influence est si rare, mais sous cet astre pestilentiel et non moins dominant, qui fait qu'on a la fureur d'être poëte, et souvent, qui pis est, celle de se le croire.

Je cédai donc à la force majeure : ainsi peut bien s'appeler cette manie qui fait ici, tout à la fois, l'excuse bonne ou mauvaise de l'auteur, et le titre de la pièce, et je lui cédai d'autant plus naturellement, qu'après tout le bien et le mal qu'elle m'a causé, je ne pouvais manquer d'avoir une vive démangeaison d'en dire tout le mal et le bien que j'en pense.

Que de douceurs imaginaires, et que d'amertumes bien réelles n'a-t-elle pas, en effet, répandues sur le cours de ma vie! A commencer par les amertumes, que de persécutions dès mon enfance, et qui n'aboutirent qu'à l'effet ordinaire des persécutions; c'est-à-dire, qu'à rengréger le mal! Je ne péchai plus qu'en secret; et si des pécheurs c'est l'espèce la moins scandaleuse, c'est aussi, comme on sait, la plus endurcie. Que ceux qui veillaient à mon éducation n'eurent-ils un peu d'adresse et de patience, j'étais peut-être sauvé : peut-être que s'ils m'eussent laissé faire, soit dégoût ou légèreté, je me fusse redressé de

moi-même. Cette façon de s'y prendre, toute simple qu'elle est, a corrigé plus d'une sorte de fous. Pourquoi notre jeunesse, par exemple, ne s'égare-t-elle plus dans les douces illusions du tendre amour? A quel heureux manége a-t-elle acquis sur ce point un degré de sagesse auquel nos pères, avec toute la leur, n'arrivaient qu'à peine sur la fin de leur vie? Elle doit ce bonheur au bel usage où sont aujourd'hui les parents de ne la plus réprimer dans ses premières saillies; de l'abandonner à la fougue des passions naissantes; et même de pousser souvent la complaisance jusqu'à vouloir bien prendre la peine de lui donner l'exemple.

Mais je veux que la persécution qu'on me faisait fût juste; comment l'entendait-on, puisque, tandis qu'à la maison ce n'était que châtiments de toute espèce pour rompre l'enchantement; au collége, au contraire, on n'épargnait rien pour en augmenter la force? Les régents nous mettaient en main les poëtes classiques, en chargeaient nos mémoires, en abreuvaient nos esprits, nous en faisaient sentir, et par delà, l'élégance et les grâces, les exaltaient avec enthousiasme, et finissaient par nommer ce langage le langage des dieux. Pour moi, qui les écoutais avidement et de la meilleure foi du monde, je n'en rabattais rien dans ma faible judiciaire. J'observais de plus que ces poëtes, sans avoir essuyé ni la fatigue, ni le danger des armes, et moins encore l'embarras des richesses; sans avoir été ni des *Cyrus* ni des *Crésus*, n'avaient pas laissé, dans le calme de leur cabinet, que de se faire une célébrité sinon plus grande, au moins plus pure, plus personnelle sans doute, et plus durable peut-être que celle de ces hommes si fameux. Est-il jeune tête, pour peu qu'il y petille déjà quelque bluette de feu poétique, qui soit assez ferme, pour ne se pas tourner vers un point de vue si brillant? Se connaissant si peu, que ne présume-t-on pas de soi? Je ne serais pas surpris que l'étourneau sous l'aile en-

core de la mère, apercevant l'aigle au haut des nues, se flattât de l'y suivre au sortir du nid. Un de mes camarades de classes, jeune homme vif et bien fait, *né* brave (car il en est, je crois, du brave comme du poëte : *nascitur uterque*); celui-ci donc, l'imagination échauffée, à sa façon, de la lecture de l'*Iliade*, de l'*Enéide* et de nos merveilleux romanciers, s'enrôla dès l'âge de quinze ans dans les dragons. Je n'en avais que douze ou treize alors; et j'en étais encore à mon premier enthousiasme, quand ce jeune étourdi partait tout rempli du sien. — «*Adieu, mon ami,* me dit-il d'un ton d'Artaban, *j'y perdrai la vie, ou je ferai voir jusqu'où peut monter un brave soldat.*» Il croyait déjà tenir à coup sûr et son épée et le bâton du maréchal Fabert dans le même fourreau : — «*Courage, ami,* lui répondis-je à peu près du même air; *et moi, de mon côté, j'y perdrai mon latin, ou j'aurai moissonné d'aussi beaux lauriers que les tiens. Reviens un Achille, et sois sûr de retrouver en moi, à ton retour, un Homère qui te chantera comme tu l'auras mérité.*» Tels furent nos adieux héroïques. Nous nous séparâmes; et depuis nous avons tous les deux atteint notre but à peu près l'un comme l'autre. Le pauvre garçon, avec quarante-cinq ans de plus et un bras de moins, est mort soldat aux Invalides.

Revenant à mon propos, je crois donc pouvoir dire que les enfants ne sont pas si peu des hommes qu'ils ne soient déjà presque aussi vains que père et mère. Or des vanités, comme de raison, la plus folle doit avoir chez eux le droit de préférence. A l'attrait de celle-ci, qui riait à ma sotte imagination, se joignait l'amour du passe-temps; ajoutons-y le glorieux plaisir de la difficulté vaincue : plaisir vraiment puéril, et qui, si j'ai bonne mémoire, entre pour quelque chose dans tous les jeux de l'enfance aussi bien que dans notre ancienne poésie et notre nouvelle musique. Tout cela posé, n'est-ce pas pour un vieil enfant de dix à douze ans une amusette assez propre à lui piquer

le goût, que celle d'agencer, d'enfiler, et de scander des syllabes françaises; de les arranger ensuite en lignes; et d'ourler enfin ces lignes de rimes qui, selon lui, sont le caractère essentiel de notre poésie? Cependant des mots, petit à petit, naissent les pensées; des pensées, les figures; des figures, les images : l'esprit s'accoutume au mouvement qui, l'échauffant de plus en plus, le fait enfin parvenir jusqu'à former des plans tels quels. Qu'on y réfléchisse un peu; ne serait-ce pas quelquefois cette marche qui, parmi nous, aurait fait insensiblement du petit rimeur un versificateur de profession; comme une version couronnée en troisième aura fait, par hasard, d'un écolier un traducteur? Peut-être n'est-ce même qu'à la faveur de ces premiers pas enfantins, que nos vrais poëtes (sans en excepter les plus illustres) se seront aperçus de la supériorité de leur étoile. Le premier ressort qui fait mouvoir tous ceux du cœur et de l'esprit humain est toujours quelque chose de bien caché. En combien d'erreurs l'envie de découvrir ce premier mobile n'a-t-elle pas induit le jugement des spéculateurs? L'essaim d'abeilles qui, par hasard, se posa sur le berceau de Platon et sur celui de saint Ambroise ne passa que pour un présage de leur éloquence; qui sait s'il n'en fut pas la cause? Cette éloquence, en eux, s'éveilla peut-être moins par leurs dispositions naturelles, que de ce qu'on leur dit que ces abeilles, symboles alors de l'éloquence, s'étaient posées sur leur berceau. Quoi qu'il en soit, laissant là de si hautes destinées, et sans sortir davantage de mon sujet ni de mon humble sphère, tels furent les derniers jeux de mon enfance et mes premiers pas vers le Parnasse. Aux bulles de savon, aux châteaux de cartes, succédèrent immédiatement le badinage de la rime et les châteaux en Espagne.

L'adolescence arrivée, tout cela s'évanouit et s'éboula comme ce qui l'avait précédé. Il fallut, malgré moi, songer au solide, et répondre au sage empressement de mes parents qui me presc

virent le choix d'un état proportionné à la médiocrité de leur fortune et de ma naissance. Ils auraient bien voulu, laissant agir la simple vocation, attendre en moi quelque talent décidé qui me déterminât par moi-même ; mais le témoignage de mes régents les avait habitués à ne m'en supposer aucun. De ce que j'étais de ces jeunes égrillards qui ne sont pas toujours uniquement occupés de leurs tristes devoirs, ces maîtres m'avaient déclaré atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle. Voilà de leurs oracles rigoureux, quand il ne s'agit pas de l'horoscope d'un faiseur de thèmes sans faute, ou d'un écolier appartenant à gens d'une certaine importance, soit par la naissance, par les emplois ou par les richesses ; car alors ils n'adoucissent que trop les termes ; et quelles en sont les suites ? J'ai assez vécu pour en avoir été longtemps le témoin. La plupart de ces héros des classes ont été, durant leur vie, le rebut de la société ; *et secus.*

Je pensais dès lors assez sensément et assez haut de l'état ecclésiastique, pour m'être bien persuadé moi-même et pour avoir également persuadé les autres, que ce ne pouvait ni ne devait jamais être le mien. Cela chagrina beaucoup. Les familles, tant pauvres que riches, n'aiment rien tant que de voir les enfants s'embarquer dans un genre de vie qui débarrasse d'eux à peu de frais, et qui ne laisse pas d'attirer souvent de la considération, et presque toujours de mettre à l'aise. Mais mes parents n'étaient pas gens à me blâmer ni même à jamais oser insister le moins du monde là-dessus. C'étaient de ces bons Gaulois, qui, s'il en existe encore, sont le jouet du siècle poli : on m'entend, je crois : de ces bonnes âmes devenues aussi rares que ridicules, cent fois plus occupées de leur salut et de celui des leurs, que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune. Le ciel les en a bénis dans la personne d'un frère que je viens de perdre chez les Pères de l'Oratoire, et qui pour ses longs travaux

comme pour sa piété, meurt honoré des regrets de son illustre congrégation.

Ce saint état donc mis à part, et s'agissant de fixer un peu les irrésolutions du jeune écervelé, on me mit vis-à-vis de *Justinien*, de *Barême* et d'*Hippocrate*, et l'on me dit de choisir. Je le demande à qui m'a pu connaître : étais-je mieux appelé à pas un de ces trois états qu'au premier? Riant, ouvert, ingénu, sensible et compatissant jusqu'à la faiblesse, élevé dans les principes et sous les exemples de la simplicité la plus franche et la plus naïve, qui pis est, par conséquent, nulle ardeur du gain, pas la moindre étincelle ni d'ambition ni de bonne opinion; étaient-ce là des dispositions pour des états dans lesquels on n'entre et l'on ne réussit plus guère qu'autant qu'avec des qualités toutes contraires à celles-ci, on a la gloire et la fortune en vue? Était-ce être fait surtout pour la finance dont on m'insinua l'option, j'entends pour la finance telle qu'alors[1] on la pratiquait? Car maintenant, ce qu'avec admiration j'apprends au fond de ma retraite, tout est changé de mal en bien; et, malgré le *nos nequiores mox daturos*, tout va de bien en mieux. Le manteau de la saine philosophie s'est étendu, dit-on, sur toutes les conditions, au point que dans celle-ci même, l'urbanité, la rectitude et le désintéressement règnent autant qu'en toute autre; de sorte que nous voilà, grâce au ciel, arrivés à l'âge inespéré où l'on ne peut plus s'écrier qu'en bonne part : *O tempora! ô mores!*

Mis sur les voies, et sous la protection d'un des plus excellents maîtres, je vis donc en vain que, né sous le chaume, on pouvait en ce temps-là, par un chemin très-court, très-facile et très-battu, se flatter de vivre un jour sous des lambris dorés, et, de millions en millions, s'élever par degrés jusqu'à mourir

1. En 1710.

gendre ou beau-père de tout ce qu'il y avait de mieux : tout cela ne me gagna point; deux choses me rebutèrent de cette sorte d'élévation : l'aller et le revenir ; la façon d'y parvenir, et les désagréments d'y être parvenu.

La médecine et la jurisprudence me durent donc infiniment plus tenter. Tout frivole que j'étais, je regardais déjà ces arts du même œil que je les vois encore aujourd'hui. Eh! quoi de plus digne de l'homme en effet, que la science de la nature et des lois? Quoi de plus noble que des emplois dont l'objet est de veiller à la conservation des biens, de l'honneur ou de la vie des citoyens? Né loin des grandeurs et de l'opulence, un homme obscur se peut-il mieux tirer du pair que par l'une ou l'autre de ces deux professions, qui le font également rechercher du peuple, des grands et du prince? Est-il, en un mot, deux plus belles portes ouvertes à des gens de cœur, pour sortir du second néant dans lequel, en les tirant du premier, il a plu, pour ainsi dire, à la Providence de les faire entrer sous la malheureuse enveloppe et le fâcheux titre d'homme de néant?

Mais primo, moi médecin ! Moi qui, par-dessus tous les faibles que je viens d'annoncer, eus toujours celui d'aimer à savoir à peu près ce que je dis, et sans comparaison plus encore ce que je fais, quand surtout il y va, comme il y eût été ici, du plus précieux intérêt de mon cher prochain ! Moi, dis-je, oser prendre possession d'un bénéfice à charge de corps ! Oser exercer un art où le plus grand savoir souvent ne guérit de rien ; et dans lequel une bévue, une impéritie, n'exposent pas à moins qu'à commettre un homicide! Prenons que malheureusement l'habitude et le mauvais exemple m'eussent assez aguerri, pour que bientôt je ne me fusse pas beaucoup soucié d'une faute involontaire, dont on ne croit pas avoir un certain compte à rendre à Dieu, aux hommes, ni à soi-même : serait-ce donc tout? La roue d'Ixion, le rocher de Sisyphe, sont-ils pires que ce que je considère au

delà? Eh quoi! avoir à soutenir de sang-froid, à combattre, à dissiper sans cesse les tristes visions d'un hypocondre! avoir à calmer les impatiences du vrai malade, ou les justes alarmes de l'homme en danger! avoir à répondre aux questions sans nombre d'une famille sensible ou dénaturée qui les environne! avoir enfin, vingt fois par jour, à laisser de porte en porte, e d'un ton décisif, en s'en allant, l'espérance ou le désespoir à la ronde, au hasard d'essuyer à son retour les plus sanglants démentis! Quels dons, quels talents, quel courage ne faut-il pas, pour faire d'un si fâcheux rôle, son rôle unique et perpétuel? *Gaudeant bene nati!* Pour moi, du premier coup d'œil, je reculai d'épouvante; et, franchement, ni la fortune solide, et le puissant crédit de nos médecins, ni leur belle sécurité au milieu de tant d'écueils et de dégoûts, ne m'ont pu faire un moment repentir d'en avoir eu peur et de les avoir évités.

Restait à prendre le parti du barreau; je le pris donc, et ne le pris pas encore sans bien trembler. Cet état, du côté de l'incapacité, n'expose pas une âme délicate à moins de scrupules que le précédent. Car enfin l'avocat, outre la défense des biens de ses concitoyens, a quelquefois encore en main celle de leur vie, et souvent, qui plus est, celle de leur honneur. Une chose me rassurait: c'est qu'ici du moins, outre les principes d'équité naturelle dont tout le monde a sa portion, l'esprit humain a pour second point d'appui l'étude opiniâtre des lois et des coutumes; océan vaste, à la vérité, mer qui, comme les autres, a ses bras, ses détroits, ses courants, ses golfes et ses baies; mais dont l'étendue immense, après tout, n'est pas à comparer à l'abîme impénétrable des règles et des caprices de la nature, qui, tous les jours, au chevet du lit des malades, se joue de la doctrine la plus ferrée, et de la plus longue expérience.

Ce qu'il devrait y avoir, à mon gré, de plus rebutant pour un candidat du barreau, c'est que les fruits d'une si belle et si

longue étude ne puissent percer ni se recueillir qu'à travers les gravois et les halliers de la chicane. Pour moi, j'avais courageusement franchi toutes ces landes. Déjà je possédais assez joliment *Pereze*, *Domat* et le *Praticien français*. J'allais enfin débuter, au grand soulagement des curieux bien ou mal prévenus, et tous également impatientés de tant d'apprêts et de précautions, quand un revers de fortune, accablant tout à coup mes pauvres parents, renversa mes projets et ruina tant d'espérances vaines ou malignes. Devenu du jour au lendemain plus à plaindre cent fois que bien des veuves et des orphelins, ce fut à moi à me reposer de leurs intérêts sur d'autres défenseurs, et à ne plus songer qu'à me tirer moi-même d'affaire par toute autre voie ; car celle-ci me devenait absolument impraticable, la profession d'avocat étant, ce me semble, trop noble pour être compatible avec le besoin d'un écu. Il y fallut donc ou renoncer ou déroger ; et je n'hésitai point : j'y renonçai. En quoi je ne fis pas, à tout prendre, un bien grand sacrifice. Quel regret au fond pourrais-je en avoir, puisque, de la trempe singulière dont je suis, de même qu'à mon premier malade enterré, j'aurais cru devoir abdiquer le doctorat, je sens également que j'eusse mis robe, sac et bonnet bas à la première bonne cause que j'aurais perdue ? Et à qui ce malheur-ci n'arrive-t-il point [1] ?

1. Diderot fut aussi embarrassé que Piron dans sa jeunesse sur le choix d'une profession, ou plutôt il ne fut pas embarrassé, il les refusa toutes. Ces deux contemporains, dont l'un faisait des farces pour les théâtres de la Foire, tandis que l'autre écrivait l'*Encyclopédie*, — dont l'un égayait tandis que l'autre *démolissait*, — eurent tous deux leur diable au corps qui les éloignait d'une vie assermentée et régulière. Il semble que ce soit dans la destinée des écrivains et des poëtes. — Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire de Diderot*, par madame de Vandeul, sa fille, en tête d'un charmant petit volume de la collection Hetzel et Lévy, intitulé : *l'Esprit de Diderot* :

« Ses études finies, son père (coutelier à Langres) écrivit à M. Clément de

Quant aux autres métiers, depuis le plus honorable, qui, si l'on veut, est celui des armes, jusqu'au plus abject qu'il plaira d'imaginer, la nature me les avait tous interdits; j'étais né presque aveugle.

En pareil cas, un provincial infortuné, pour cacher sa misère ou pour y subvenir, n'a d'asile que Paris. M'y voilà donc, nouveau débarqué, un peu plus qu'adolescent, sans yeux, sans industrie, sans connaissances, et, non-seulement sans protecteurs, mais même entièrement dénué de tout ce qui contribue à s'en procurer. Où voudrait-on que je me fusse pourvu de ces rares qualités? Où les aurais-je acquis, ces airs aisés, souples, avantageux, insinuants, capables seuls d'impatroniser le premier sot qui les a, partout où bon lui semble de se présenter? Aurait-ce été dans la poussière d'un collége de province? dans

Ris, procureur à Paris et son compatriote, pour le prendre en pension et lui faire étudier le droit et les lois Il y demeura deux ans; mais le dépouillement des actes, les productions d'inventaires, avaient peu d'attraits pour lui. Tout le temps qu'il pouvait dérober à son patron était employé à apprendre le latin et le grec qu'il croyait ne pas savoir assez, les mathématiques qu'il a toujours aimées avec fureur, l'italien, l'anglais, etc.; enfin, il se livra tellement à son goût pour les lettres, que M. Clément crut devoir prévenir son ami du mauvais emploi que son fils faisait de son temps. Mon grand-père chargea alors expressément M. Clément de proposer un état à son fils, de le déterminer à faire un choix prompt, et de l'engager à être médecin, procureur ou avocat. Mon père demanda du temps pour y songer, on le lui accorda. Au bout de quelques mois, les propositions furent renouvelées; alors il dit que l'état de médecin ne lui plaisait pas, qu'il ne voulait tuer personne; que celui de procureur était trop difficile à remplir délicatement; qu'il choisirait volontiers la profession d'avocat, mais qu'il avait une répugnance invincible à s'occuper toute sa vie des affaires d'autrui. — « Mais, lui dit M. Clément, » que voulez-vous donc être? — Ma foi! rien, mais rien du tout. J'aime » l'étude; je suis fort heureux, fort content; je ne demande pas autre chose. » — Il va sans dire que le père de Diderot supprima la pension. — Piron aimait les vers, et il ne voulait pas faire autre chose.

la solitude obscure des foyers paternels? dans l'austérité d'une éducation simple, grave et singulière, au point d'avoir voulu me faire passer le chant, la danse, les lectures profanes, toute sorte de liaisons, en un mot, tout ce qui peut orner le corps et l'esprit, pour des mondanités dangereuses qu'il était bon d'ignorer ou de négliger toute la vie? Quelle école, en comparaison des colléges et des académies de la capitale, d'où le jeune homme, quel qu'il soit, s'introduit gaiement et de plain-pied aux toilettes des hommes et des femmes, va s'asseoir aux grandes tables, figurer sur les bancs d'un théâtre, et tenir la place d'un rayon dans ces cercles appelés *bonnes compagnies*, sources de lumières, de bonnes fortunes et de protections! Hélas! c'était peu d'avoir été privé de ces dernières ressources! Je ne savais pas, je ne me pouvais pas douter qu'elles existassent; qui me les eût indiquées, me les eût même indiquées vainement : ou je ne l'en aurais pu croire, ou cette malheureuse modestie, si naturelle à la jeunesse trop étroitement morigénée, m'en aurait plus écarté qu'approché.

Voilà donc, comme je viens de le dire, ma nacelle au milieu d'une mer inconnue, le jouet des vents, des flots et des écueils; elle faisait eau de tous côtés; je me noyais, quand la poésie, bien ou mal à propos, me revint à la mémoire. Je m'en saisis comme de la seule et dernière planche que je voyais flotter autour de moi dans mon naufrage. Je sais trop quelle épithète on va donner à cette planche; mais que veut-on? Par inclination peut-être autant que par extrémité, toute métaphore cessant, j'embrassai l'unique et bizarre espèce de profession dont le début et l'exercice n'exigent outils, chefs-d'œuvre, lettres de maîtrise, avances, degrés, naissance, crédit ni protection. L'on s'établit comme on peut.

Je n'entretiens mon lecteur de si petites choses, et n'ose parler de moi si longtemps contre la loi du sage, qu'en vue de me justifier humblement devant la société dont bientôt je me sépare

dans un âge avancé, sans avoir eu le bonheur de lui pouvoir être utile ni nécessaire, n'ayant labouré, bâti, calculé, médicamenté, plaidé, jugé, prêché ni combattu; n'ayant fait pour elle, en un mot, que des vers; et quels vers encore! Des vers, comme on vient de le voir, moins inspirés par Minerve que par la nécessité. Celle-ci, dit-on, est la mère des arts; c'est donc le nôtre excepté; car chacun sait où en était le bonhomme Horace, quand il disait *ohé*. Et si de la nécessité ou de la poésie l'une des deux doit la naissance à l'autre, je suis payé pour croire que c'est à la poésie que sont dus les honneurs de la maternité. Quoi qu'il en soit, n'ayant contribué qu'en si chétive monnaie à ce que la société a droit d'exiger de tous ses membres, je me trouve à son égard dans un tort qui mérite bien, étant involontaire, qu'en partant, je le diminue par quelques excuses mêlées à mes derniers adieux.

Du reste, si mon esprit, dans sa maturité, se rapprocha des folies de mon premier âge, on ne doit pas douter, après ce que je viens de dire, que ce ne fût bien tristement et dans des idées fort éloignées de celles qui, dans ce premier âge, m'avaient enchanté. Quelle différence, en effet, entre ce qui ne fut qu'un amusement et ce qui devient une dernière ressource! N'envisageant pour lors la poésie française que par son vrai côté, j'espérai peu, et présumai encore moins. Quelle carrière à courir, en effet, sur les pas de tant de grands hommes, qui, par leurs ouvrages inimitables, semblent l'avoir fermée plutôt qu'ouverte à ceux qui les y veulent suivre! Mais disons tout aussi: plus d'une pensée consolante me soutenait dans ce coup de désespoir. Le goût pour la retraite; les douceurs de l'indépendance; l'innocence d'un métier dont l'exercice, entre mes mains surtout, ne pouvait ni ne devait faire ombrage, envie, ni tort à personne; enfin, la satisfaction de songer que du moins je saurais, dès les premiers pas, si je m'étais bien ou mal engagé;

n'étant guère possible, quelque illusion qu'on se fasse partout ailleurs, de se la faire ici longtemps. Car ici le but se manque ou se touche, du premier coup, à ne laisser aucun doute. Au théâtre, une comédie fait rire ou bâiller ; une tragédie, pleurer ou rire ; dès lors le maître a prononcé, et prononce sans appel : au lieu qu'en tout autre canton des Muses, dans les sciences d'esprit, de mémoire et de raison, dans les hautes et dans les exactes comme dans les autres, le point de décision, le tort et le droit du savant demeurent à jamais suspendus. Histoire, jurisprudence, physique, morale, une autre science encore sans comparaison plus importante et plus ennemie du problème : tout cela, salles d'armes éternellement ouvertes aux assauts du pour et du contre. Le lecteur et l'écrivain, le professeur et l'étudiant, l'orateur et l'auditoire, le littérateur, son antagoniste et leurs juges, tout reste en l'air. L'un propose, l'autre objecte, tous veulent opiner. C'est que ce sont de grandes matières qui intéressent le repos ou l'orgueil de l'esprit humain ; et dès lors il n'est petit ni grand qui ne veuille intervenir ; on combat pour sa dame, pour la souveraine de ses pensées, pour la vérité dont il sied bien à tous, même à des *Sancho Pança*, d'être les *Don Quichotte*. D'abord on ne cherchait peut-être d'assez bonne foi qu'à s'éclairer les uns les autres ; bientôt la dispute et l'aigreur s'en sont mises ; et de toute part ensuite il y est allé de la gloire à n'en pas démordre ; aussi ne démord-on plus nulle part. De là des controverses à perte de vue, qui, de sophisme en sophisme, jettent les fondements ténébreux d'un pirrhonisme universel. Quel supplice pour les amateurs et pour les défenseurs du vrai, mais surtout pour les auteurs qui seraient pressés de savoir s'ils sont à leur place ou non ! Chez nous, par bonheur, il ne s'agit que de fables amusantes ; le succès de si petites choses ne méritant pas d'exciter la moindre jalousie, et n'intéressant pas plus sérieusement l'amour-propre

des juges du camp, que le véritable honneur des champions, notre cause se décide militairement, et d'ordinaire assez bien. La récolte, il est vrai, de part et d'autre, est ici proportionnée à la valeur du fond ; la perte et le gain, des deux côtés, sont on ne peut moins considérables; il en revient à nos auditeurs une heure ou deux de divertissement ou d'ennui; à nous, un peu de vent dans la tête ou de rougeur au front; rien par delà pour les premiers; mais pour nous, ce qu'au moins nous en rapportons de plus, et d'un peu réel, c'est la certitude d'avoir eu tort ou raison de nous en être mêlés; et sachant ainsi à quoi s'en tenir, pour peu qu'il soit sensé, s'en va d'entre nous content ou corrigé qui veut; perspective qui, selon moi, ne laisse pas d'avoir son agrément.

Mais des perspectives, la plus belle, au gré

Du Souriceau tout jeune et qui n'avait rien vu [1],

c'était l'idée touchante que je m'étais formée de nos auteurs contemporains, dont, en nouveau confrère, je me réjouissais de rechercher la fréquentation; car je ne devais pas douter qu'elle ne fût délicieuse, l'amour des lettres, ce me semble, supposant une âme et des mœurs pareilles à celles des premiers temps. Me voilà, me disais-je en moi-même, ce que le vulgaire appelle un homme à plaindre. O vulgaire bien plus à plaindre que moi! le serai-je donc en fraternisant avec ce qui te ressemble si peu, avec ce que je conçois de plus rare et de meilleur en ce monde, avec les restes précieux de l'âge d'or? Où se trouveraient-ils, en effet, les restes de ce bel âge, si ce n'est parmi les seules gens qui le dépeignent si bien et qui sans cesse le regrettent si fort? Enfin je vais n'être et ne respirer qu'avec le bel esprit, la

1. La Fontaine, fables : *le Cochet, le Chat et le Souriceau.*

saine raison, l'aimable candeur et le désintéressement philosophique. Quel état ravissant! Comme eux, sans cupidité, sans prétention, sans artifice, puis-je manquer de sympathiser avec eux? Ils seront mes amis et mes protecteurs. Vivent de pareils appuis, et non les riches et les grands,

> Gens faisant tel bruit, tel fracas,
> Que moi qui, grâce au ciel, de courage me pique,
> J'en ai pris la fuite de peur [1].

Ceux-là, *doux, bénins, modestes, veloutés, d'humble contenance*[2], sont bien mieux mon fait. Ils m'aideront dans mes tentatives, me relèveront dans mes chutes, me prôneront dans mes succès. L'amour du travail, avec de tels secours, s'il ne me tient lieu de talent, m'en donnera du moins l'apparence qui souvent mène plus loin que le talent même. Pensant et raisonnant ainsi, je ne craignais, je ne désirais presque plus rien. Je pleurais de joie. Cette belle espérance, au sein de la misère, était un rayon de lumière, qui, du plus léger crépuscule en moi, faisait d'avance un bel orient, et déjà de l'espèce d'enfer où j'étais, un paradis terrestre.

Il y eut bien dans tout cela quelque petite erreur de calcul. Les riches et les grands (la reconnaissance me force à l'avouer) ont un peu plus fait pour moi que messieurs de l'âge d'or. A tout bon compte revenir. Somme toute, restèrent de net, comme je l'ai dit plus haut, quelques plaisirs chimériques et nombre de maux réels dont le souvenir m'induisit à composer *la Métromanie*.

Je ne compte pas entre ces maux réels le manque de gloire et de fortune qui m'a tenu si fidèle compagnie dans tout le cours de ma carrière. J'eus toujours trop mollement l'une et

1. La Fontaine, fables : *le Cochet, le Chat et le Souriceau.*
2. Même fable.

l'autre en vue, pour avoir dû me trouver fort sensible à ces deux privations. J'espère qu'on m'en croira facilement quant au mépris de la fortune. Ce mépris est inné dans tout cœur passionné pour la liberté. Être libre et faire fortune, on le sait trop, ce sont deux bonheurs incompatibles; qui veut jouir de l'un, doit absolument lui sacrifier l'autre. Où l'on pourrait donc n'en pas croire aisément ici le poëte à sa parole, c'est lorsqu'il tranche encore de l'indifférent pour la gloire, s'entend pour cette gloire de succès passagers et d'honneurs littéraires si vivement poursuivis par les auteurs, et dont aucun d'eux n'ose parler du ton que je fais, sans se faire aussitôt jeter au nez la fable du *Renard* et des *Raisins*. En effet, la manie de versifier passant pour un travers, persuaderai-je qu'un travers jouisse d'un des plus solides avantages de la vertu, en soutenant, comme il est pourtant vrai, qu'il se peut suffire comme elle et seul se servir à lui-même de récompense? Non, je n'y parviendrai point. Faisons donc mieux; supposons, pour avoir la paix, accordons même s'il le faut, qu'en moi seul soit rassemblé tout le sot orgueil dont on veut que notre espèce entière soit enivrée; la belle indifférence dont je me pare n'en restera pas, pour cela, moins naturelle ni moins vraisemblable. Eh! qui ne sait que le sot orgueil, en cas de revers, a des ressources infinies; et que plus il est mortifié, plus il est ingénieux à se forger des motifs de consolations? Or, n'entrevoit-on pas d'ici ceux qui, sur l'article de la gloire dont je parle, peuvent s'offrir tout d'un coup à l'esprit d'un auteur présomptueux et mécontent? Le disgracié, dans son chagrin, n'a qu'à se représenter non-seulement par quelles voies et sur quels fronts le plus souvent tombent aujourd'hui les couronnes littéraires, mais encore combien de gens célèbres sont morts sans les obtenir. Avec le talent que sans faute il aura de savoir altérer un peu le fond des choses à son avantage, il trouvera là bientôt de quoi se

consoler; et même, sans de grands efforts de raisonnement, de quoi se faire de son propre abaissement un triomphe secret et fondé. Eh bien! me suis-je enfin rendu croyable? Est-on content?

Les seuls et vrais malheurs qui mirent donc et qui durent mettre ma faible constance à l'épreuve, ce sont ceux dont l'oncle menace le neveu, acte III, scène VII, quand il dit :

> Tremble, et vois sous tes pieds mille abîmes ouverts!
> L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
> On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
> Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
> A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

Le poëte répond laconiquement :

> A ses mœurs.

Réponse de théâtre; bout rimé. Le plaisant bouclier que les meilleures mœurs du monde à présenter aux traits de la calomnie appuyée sourdement par des rivaux accrédités, malfaisants et rusés! La scélératesse attaquée en opposerait un d'Ajax, où la probité nue n'en aurait jamais d'autres que la négative et les larmes. Irréprochable tant qu'il vous plaira; la perversité qui jura votre perte de sang-froid, peut-être par passe-temps, le croirait-on? et simplement pour exercer son industrie, n'en sera que plus âpre et que plus subtile à dresser ses machines. Les ressorts jouent; voyons ce qu'ici fera pour vous cette innocence étonnée, peu sur ses gardes, et, comme je dis, moins versée mille fois que le crime dans l'art de se défendre; bien pis, ignorant même le plus souvent qu'elle est accusée, au moment qu'on la flétrit et qu'elle succombe. Le temps, je le veux, dévoile enfin la vérité. On vous réintègre vous ou votre mémoire. A la bonne heure, quoique toujours

trop tard; mais jusque-là, que n'aurez-vous pas souffert pendant que vos bourreaux auront savouré tranquillement votre affliction? Et n'ont-ils pas encore de reste, pour se consoler de la justice qui vous est enfin rendue, la secrète et damnable satisfaction de vous laisser sur le *papier rouge?* Le sage à cela vous crie : Que vous importe? et déclame des merveilles. Mon Dieu, le sage voit les choses de moins près que l'affligé ne les sent! J'en atteste ces victimes reconnues sans tache à la fin d'une vie traînée dans l'humiliation, tandis que leurs persécuteurs triomphants n'en haussaient que plus orgueilleusement la tête et le sourcil.

Que sera-ce donc, pauvre poëte, si jadis vous avez donné malheureusement à ces faux inquisiteurs la moindre prise sur vous, par une heure ou deux de feu mal employé dans votre première jeunesse? Ce n'auront pas été, comme on croit bien, des volumes de contes lascifs et dangereux, ni des livres complets de satires mordantes, dont le fiel aura distillé sur l'honneur du prochain, et peut-être sur ce qu'on reconnaît de plus sacré dans ce monde-ci et dans l'autre; oh! non sans doute; une si prodigieuse dépense n'est pas l'iniquité ni l'ouvrage d'un moment. Ce n'aura même heureusement rien été de comparable à tout cela; rien de satirique, de séduisant, ni d'impie; rien que vous ayez ni produit au grand jour, ni même avoué jamais. Qu'aura-ce donc été? Une folie, une débauche d'esprit fugitive et momentanée, une exagération burlesque, un croquis non moins informe qu'inconsidéré, auquel votre cœur ne doit pas être plus accusé d'avoir eu part, que celui d'un peintre en peut avoir à de légères études d'après le nu; que celui de nos poëtes tragiques en eut à l'expression qu'ils donnent aux sentiments affreux de leurs scélérats, et d'un personnage incestueux, perfide, sacrilége ou sanguinaire. Que vous dirai-je enfin? Ce n'auront été que des rimes cousues presque en pleine table, à de la prose qui s'égayait à la ronde sur la fin d'un repas. Folie très-blâ-

mable ; on ne peut trop le dire ni trop le répéter ; mais si courte, qu'en faveur et de l'âge et des circonstances, un sage, un vrai dévot même n'aurait attendu qu'à peine au lendemain pour passer l'éponge dessus, n'eût-ce été que pour étouffer le scandale à sa naissance. Belle intention qui n'est pas celle des méchants.

> Périsse le pécheur, et vive le scandale !
> En ces sortes de cas, voilà de leur morale.

Vous vous êtes mis à dos cette peste de la société, qui, sans se soucier de la vertu, sans se donner même la peine de la pratiquer extérieurement, sans la connaître enfin que de nom, s'arme de ce nom si beau, dès qu'il est question de nuire, et l'arbore alors effrontément : semblable à ces pirates qui, selon la rencontre et le besoin, font usage de tout pavillon. Plus de prescription pour vous. Quarante années de repentir sincère, de mœurs irrépréhensibles, d'ouvrages approuvés et décents ; oui, ces quarante années, vis-à-vis de deux heures de fol enthousiasme, ne seront plus pour vous, grâce à la charité de ces honnêtes zélateurs, qu'un moment, et qu'un moment perdu.

En effet, au bout de ce temps, quelques succès vous ouvrent-ils passage aux honneurs de votre profession ; c'est à ce passage étroit qu'on vous attend. Vous ne le tenterez pas, dites-vous ; vous ne rechercherez point ces honneurs, soit par une modestie extrêmement en place, et de peur même qu'en les recherchant, par cela même, vous ne les méritiez encore moins ; soit par prudence seulement, et pour échapper à la malveillance embusquée. Fort bien ; mais à quoi bon, si, malgré cette inaction louable ou judicieuse, vous n'échappez point à la bienveillance de ceux qui confèrent ces sortes d'honneurs ? Ne vous y fiez pas ! Oui, vous dis-je, il peut arriver par un hasard bien rare à la vérité, mais non sans exemple, que ces sages, quoique instruits

des saillies de votre jeunesse, d'une voix unanime, et de leur propre mouvement, daignent vous appeler entre eux. Plus votre bonheur alors paraît grand, plus votre malheur va le devenir. Au bruit d'une si glorieuse acclamation, l'envie inquiète, éveillée par conséquent avant vous et debout la première, se revêt en prude, et vole au tribunal de la vraie piété, trop simple souvent, pour n'être pas quelquefois un peu crédule; souvent aussi trop délicate, pour n'être pas d'autres fois un peu trop sévère ou trop prompte. Là, votre ennemie,

Sous le dehors plâtré d'un zèle spécieux[1],

vous dénonce humblement; ouvre en gémissant et comme à regret son mémorial scandaleux; y donne à lire sur votre compte deux ou trois lignes presque effacées par vétusté; aide elle-même, en se signant, à les déchiffrer; y joint des faits et des écrits supposés; et de cette sorte, armée à la fois et d'une lueur de vérité et d'un nuage épais de mensonges, forte surtout du sommeil d'un accusé, qui ne se doute cependant ni de son danger, ni de sa gloire, elle allume la foudre à son aise, et vous écrase en riant. Le beau triomphe! Ne vaut-il pas mieux encore être sous les roues que sur le char?

Mais je m'aperçois que, sans le vouloir et d'abondance de cœur, tout en déclamant contre la calomnie et la détraction qui l'une et l'autre m'ont, de tous les temps, poursuivi sans relâche, j'ai insensiblement fait un factum et conté ma propre histoire. Ce l'est en effet. Qu'on m'y reconnaisse : je l'adopte en rougissant, et la ratifie dans tous ses points. Aussi bien vient-on de la manifester, en l'incrustant assez malproprement dans un éloge funèbre de M. le président de Montesquieu, prononcé à Berlin en pleine Académie. Ah! si ce grand homme (qu'on me

1. Molière, *Tartuffe*, acte I. scène v.

pardonne ce cri de la nature), si ce grand homme, du haut des demeures célestes où sa belle âme a revolé sans doute, s'intéresse encore aux misères d'ici-bas, on se le doit peindre bien surpris d'avoir été l'occasion d'un écart si bizarre et si peu décent! Comment ne le désavouerait-il pas avec indignation? Lui la sagesse, l'équité, la politesse et l'humanité même! lui qui m'honora d'une si constante amitié! vrai philosophe qui, malgré mille vertus reconnues et couronnées, ayant essuyé comme un autre les plus vives persécutions, voyait ma faute et ma disgrâce d'un œil si différent de celui de son dur panégyriste [1]! Cette faute était toutefois de nature à mériter plus d'indulgence de ce dernier, que de qui que ce soit; car enfin

Ce sage qui si haut, crûment, et sans détour,
Relève les excès de la gaîté cynique,
Qui, du nord au midi, va battant le tambour,
Et contant ma disgrâce aux échos d'alentour,
Pour la rendre plus grande, en la rendant publique;
Ce philosophe errant de portique en portique,
A *Vénus Uranie* a-t-il bien fait sa cour,
Quand sa muse accoucha de la *Vénus physique?*
Cette muse, aujourd'hui si grave et si pudique,
Avant d'être sur le retour,
A-t-elle été si pure et si morigénée,
Qu'on ne lui puisse rien reprocher à son tour?
Et ne lisons-nous pas dans un livre du jour,
Qu'en demoiselle assez mal née,
Qui de Paphos aimait outrément le séjour,
Elle envia la destinée
Des colimaçons en amour?

Mais en loyal adversaire, au lieu d'user de représailles en

1. Maupertuis.

badinant avec un tel agresseur, je prends au contraire fort sérieusement le parti de le seconder, en confessant de tout mon cœur, et pour une première fois de ma vie, la fâcheuse vérité qu'il craignait si fort qu'on n'ignorât. A vingt ans (mauvais exemple, jeunesse, mais bonnes leçons), à vingt ans, je tombai dans le court égarement dont je viens de parler, et je le payai cher à soixante. Sans parler de plus d'une grâce accordée sous nos yeux en des cas peut-être plus graves, ne devais-je pas du moins un peu compter sur la double prescription? Puisse enfin cet humiliant et libre aveu, qui d'ailleurs manquait essentiellement au sceau de ma condamnation, achever d'expier une si vieille extravagance! Puisse le regret mortel que j'en eus presque en la commettant, regret que ma vénération pour les bonnes mœurs me fait emporter au tombeau, puisse-t-il me mériter le pardon dans les deux mondes! Du reste, comme il est très-juste, *Veniam petimusque damusque vicissim*; je veux dire que de ma part je pardonne aussi très-sincèrement tant à mes délateurs qu'à leur suppôt. Ce me serait même une espèce d'ingratitude envers les premiers, de conserver le moindre ressentiment contre eux, vu l'heureux tour que l'affaire a pris, grâces, il est vrai, à la noble et courageuse amitié d'un Montesquieu; au puissant crédit d'une Dame[1] qui n'en use que pour le signaler par des bienfaits; à la généreuse protection d'un Ministre également bien voulu du Royaume et du Roi; grâces enfin à l'extrême bonté de ce Roi, le plus clément, le plus aimé, le plus auguste et le plus admiré des monarques. Quel rare concours

1. Mme de Pompadour. C'est par son intermédiaire que Montesquieu, n'ayant pu faire agréer de Louis XV le choix de Piron à l'Académie française, obtint cependant de lui une pension annuelle de mille livres sur la cassette royale pour l'auteur de *la Métromanie*, qu'il ne cessa depuis d'appeler *son cher confrère*, malgré l'échec académique du poëte.

de forces et de vertus, nécessaire au salut d'un malheureux dont un homme ou deux de mauvaise volonté, sans haine particulière et de gaieté de cœur, avaient médité la ruine! L'oncle a-t-il donc tort de dire à son neveu :

> Tremble, et vois sous tes pieds mille abîmes ouverts?

Celui-ci, que je m'étais creusé si follement, n'est pas même si bien cicatrisé, malgré tant de puissance et de bénignité conciliées en ma faveur, qu'il n'en sorte encore, comme on voit, de terribles exhalaisons. Elles ne me suffoquent pas; je respire; mais non si fort à l'aise, qu'il ne m'en reste encore un peu d'oppression. C'est ce qui me fit dire dans le temps :

> D'être gai, *Paul* a cent raisons pour une.
> Des gens de bien il est goûté, chéri;
> Tous, en leurs cœurs, ont plaint son infortune.
> Quelques méchants seulement avaient ri.
> D'Achille enfin la pique a tout guéri;
> *Paul* toutefois n'est pas si gai qu'on pense.
> En France heureux, *Paul* est un peu marri
> Qu'en Prusse *Pierre* ait crié sa sentence.

Passons de ce qui peine à ce qui soulage; et puisque, de l'entier et volontaire aveu de nos fautes s'ensuit naturellement le droit de protester contre celles qui nous sont faussement imputées, saisissons l'occasion de m'inscrire ici contre mille misères en tout genre, répandues sur mon compte dans des recueils abominables, dont les compilateurs, après avoir foulé aux pieds toute pudeur et tout respect humain, ne se sont pas moins fait un jeu de nos réputations et de nos noms. La pièce sur laquelle, entre tant d'autres, depuis longues années je vois

le mien avec le plus de douleur, en est une, intitulée : *le Débauché converti*. Mélange horrible et révoltant d'ordures et d'impiétés. Le *Débauché*, devenu peut-être depuis ce qu'assurément alors il était fort peu, ferait beaucoup à l'acquit de sa conscience, si, pour pénitence, il s'imposait le juste et pieux effort de me laver, en faisant sa confession publique ainsi que je fais la mienne. N'a-t-il pas assez joui de mon malheur? S'il pense autrement, et qu'il fasse état d'en jouir longtemps encore, je lui parle en ami :

Qu'il soit prudent du moins, s'il n'est pas généreux.

Qu'il se garde de ces écumeurs de manuscrits, dont le plus fameux et le plus vigilant de nos poëtes vivants a plus que jamais à se plaindre aujourd'hui, et dont en effet il se plaint si fort. Qu'il jette au feu son portefeuille, enflé, dit-on, de pièces d'un style et d'un goût pareils, qui, publiées, le décèleraient sans réplique, et, me justifiant malgré lui, me récompenseraient enfin de la plus méritoire peut-être et de la plus pénible des discrétions.

Les sottises d'autrui souvent, comme on voit, sont donc mises sous notre nom; souvent aussi ce que nous aurons pu faire d'un peu raisonnable sera mis sous le nom d'autrui Ainsi, déshonorés d'un côté sous les plumes du geai, de l'autre quelquefois nous voyons le geai se glorifier sous les nôtres. Tels sont les jolis émoluments du métier. Mais de ses vrais malheurs et de ses grands dangers dont je me suis plaint d'abord, passer à ses désagréments, ce serait, par une gradation vicieuse, passer à l'infini, et descendre dans des détails qui doivent être aussi indifférents au public, qu'ils lui peuvent être connus par les contes qu'on n'en fait que trop. Qui ne sait nos

séchcresses, nos insomnies, nos tortures pendant le cours des compositions? Qui ne rit de ce que doivent nous coûter ensuite les cérémonies d'une lecture et d'une réception; les corrections qu'on nous demande, et qui nous répugnent peut-être avec raison; les pas qu'il faut faire, les ménagements sans nombre qu'il faut avoir à la distribution des rôles? L'un dédaigne le sien, l'autre envie celui de son camarade. Est-ce du tragique; l'actrice en faveur, à qui vous présentez le sceptre, vous dira majestueusement : *Que Monsieur un tel* (désagréable au public) *soit prince, ou cherchez vos princesses.* Dans le comique, tout de même : *Que mademoiselle une telle,* vous dit fièrement l'Hector ou le Sganarelle en vogue, *fasse la soubrette, ou cherchez vos valets*, etc., etc., etc. Que faire? L'auteur eût-il la réputation d'un Corneille, le crédit d'un Molière, la force d'un parterre, il faut qu'il cède ou qu'il laisse tout là. En est-il aux répétitions; autre galère. *Ce rôle-ci est trop long, celui-là trop court.* On vous rogne l'un de pleine autorité; on vous force d'allonger l'autre. N'est-ce pas être logé chez cet hôte inhumain, qui faisant coucher les passants dans son lit, les tiraillait ou les tronquait par la tête ou par les pieds, selon qu'ils étaient plus ou moins longs que ce maudit lit, et qui ne cessait d'accourcir ou d'étendre, que l'homme et le lit ne fussent de niveau? Tel est, à peu près, le traitement que reçoivent nos pièces. Quel ensemble, après ces dislocations et ces démembrements faits à la hâte, veut-on qu'il reste d'un corps organisé par des années de travail et de réflexion? Plus d'un bon ouvrage pourrait bien y avoir péri. La toile enfin se lève; et ce sont ici les grandes angoisses. Pour se les peindre, on n'aura qu'à passer au monologue, par où s'ouvre le cinquième acte. Cependant d'un rôle mutilé, d'un autre défiguré, de celui-là mal su, de celui-ci joué à contre-sens, du *ferment* d'une cabale, d'une *lubie* du parterre, de tout cela joint à nos propres fautes, résultent assez

naturellement des chutes; et de ces chutes, mille beaux compliments de condoléance de la part de gens qui seraient bien fâchés d'en avoir d'autres à nous faire. Ne soyons guère moins contents qu'eux; car si par hasard nous eussions réussi, mieux nous eût valu peut-être cent fois avoir essuyé les disgrâces du théâtre, que celles qui nous eussent ailleurs été machinées par l'envie active et souterraine. Nous ne laissons pas de nous rembarquer tous les jours du milieu de ces dégoûts et de bien d'autres que je tais, parce qu'après tout, avec un peu d'ardeur, de verve, ou de virilité, le *Métromane*, sans un grand fond de philosophie, les oublie ou les brave aisément.

A travers ces milliers d'épines, avant que de finir, j'en distinguerai seulement encore une, qui, pour n'être pas tout à fait si *poignante* que celles dont j'ai parlé d'abord, ne laisse pas d'incommoder étrangement la marche de tout honnête écrivain. J'en ai touché quelque chose dans la Préface de ma Pastorale[1].

1. *Les Courses de Tempé*. Cette pastorale avait bien réussi à la première représentation. Piron y eut « l'agréable surprise d'un succès inespéré. » Il venait d'avoir dans la même soirée une chute, ce qui fut pour Piron l'occasion d'un bon mot, cité par M. Sainte-Beuve en tête de ce volume : « Messieurs, disait Piron à ceux qui le félicitaient, baisez-moi sur cette joue et souffletez l'autre. » Mais une critique qu'il n'avait point prévue, et contre laquelle il s'élève chaleureusement et tout à fait au désavantage de son Aristarque, fut celle dont il se plaint ici : bons mots à double entente qu'on lui reproche, expressions choquant la morale dont il a bourré sa pièce, plaisanteries offensantes pour les bienséances, etc., etc., tout ce dont Molière s'est défendu dans *la Critique de l'École des femmes*. — Et où serait cependant l'esprit français si on le voulait tout à fait sans malice? — Un dameret bel esprit des plus brillants et alors des plus courus, connu aussi pour ses fredaines, se chargea de scandaliser les dames, de les avertir là où elles devaient rougir, et troubla le bon ordre du spectacle par ses exclamations : « Oh! c'en est trop! cela ne se peut supporter! je n'y tiens plus! » L'indignation fournit ici à Piron, dans sa Préface, une petite comédie :

« Ceux qui m'ont conté la chose me le représentent là, dit-il, se dressant

Ce sont les allusions indécentes et les applications dangereuses que la sottise, le libertinage ou la malignité savent tirer de nos productions les plus mesurées; écueil d'autant plus à craindre que, vu la tournure des esprits du jour, il devient de plus en plus inévitable à la circonspection la plus en garde; et circonspection dont on nous doit tenir d'autant plus de compte, que tandis qu'il n'y a qu'à perdre, à plus d'un égard, en tâchant d'éviter cet écueil, nous voyons sur les cheminées, les toilettes et le théâtre même, qu'il y a tout à gagner, d'une certaine façon, à le heurter de pleine proue, la corruption exercée

en pied au milieu des bancs du théâtre, publiant ses découvertes (les découvertes de toutes les expressions malhonnêtes qu'il trouvait dans la pièce) aux échos d'alentour, — car il y a bien des échos dans ce pays-là, — au théâtre, — quand il n'est pas désert! distribuant glose et paraphrase à la ronde, et s'échauffant dans son faux harnais, jusqu'à s'alarmer bien sérieusement pour la pudeur des premières loges.

» Plein d'une si charitable inquiétude, il y vole, force les portes, fait retourner les dames, les avertit du scandale qui leur vient d'échapper, les exhorte à ne plus revenir voir cette pièce, ou du moins à lever une autre fois l'éventail à tels et tels endroits qu'il leur indique et qu'il leur interprète à sa manière; le tout, d'un air et d'un ton si pénétrés du zèle de l'honnêteté publique et de leur intérêt particulier, que d'abord les plus simples, ou celles qui connaissaient peu le personnage, durent ne savoir trop bonnement qu'en penser; tandis que les clairvoyantes admiraient la singularité d'un jeu pareil, et riaient sous cape de voir ce vertueux et nouveau Bellérophon se gendarmer si gratuitement pour elles; et, sur son hippogriphe en l'air, s'escrimer à toute outrance contre une chimère de son invention, invisible à tous les yeux, et de nature, en tous cas, à devoir moins blesser les siens que ceux de qui que ce fût. Une de ces dames, impatientée (et je le sais d'elle-même), ne put se tenir de lui dire : « Mais taisez-vous donc, chevalier! avez-vous perdu l'esprit « avec vos idées? Laissez nos innocences en paix! je n'entends ni ne veux en- « tendre aucune malice à tout cela; et la seule que je crois entrevoir ici, c'est « la vôtre. » — « La mienne, madame! quoi! vous... » Il allait la rembarrer de bonne sorte à mes dépens, quand le parterre, lui ayant fait quelques remontrances sur la paix, l'obligea de remettre à d'autres temps ou de porter ailleurs ses hostilités. »

à tourner toujours la décence en ridicule, ne manquant jamais, par le même principe, d'applaudir à la licence ouverte. Et c'est un abus qui fut de tous les temps :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Le mal ne se soutient qu'en détruisant le bien,
Et ne détruit le bien qu'en soutenant le mal.

Mais nous manquent à jamais tous suffrages, plutôt que jamais nous en méritions un seul, ni l'obtenions à pareil prix!

D'après un sentiment si juste et si naturel, à force d'attention, je m'étais flatté d'être parvenu à mettre ces *hourets de haut nez* en défaut, du moins quant aux applications. J'avais espéré l'impossible. Je fus relancé et relancé par les aboyeurs dont je me devais le moins défier, parce qu'étant ceux dont justement je m'étais défié le plus, j'avais pris, pour leur échapper, les meilleures mesures que je pouvais prendre. On en va convenir.

En conservant à mon poëte quelques-uns des petits ridicules essentiels à la profession, je n'en avais pas moins fait un jeune homme bon, franc, généreux, brave et désintéressé. C'était, je crois, pour le temps où j'écrivais, se précautionner assez bien contre le danger des applications. Personne aussi ne s'avisa d'en faire : mon poëte, aux yeux de tous, resta l'unique original de son espèce. Seulement deux ou trois jeunes auteurs, alors plus ou moins célèbres, persuadés que de parler d'un bon poëte, c'était devoir les montrer au doigt, jugèrent à propos, pour fixer sur eux les regards, de se compromettre un peu, en s'honorant beaucoup, et se plaignirent tous à l'envi qu'ils étaient visiblement personnifiés dans M. de l'Empyrée. *Me peut-on méconnaître à ce trait malin*, disait l'un? — *Et moi, à celui-là?* criait l'autre. C'était, pour ainsi dire, à qui s'arracherait la prétendue insulte des mains; ou plutôt, comme j'ai dit, à qui voulant bien

partager avec ce personnage quelques travers très-excusables, donnerait superbement à entendre qu'il était l'aimable original en entier; comme si le peintre, avec un grain de leur bonne opinion en tête, n'eût pu s'écrier aussi de son côté : *Anch' io son poeta*, et revendiquer ou s'appliquer à titre égal la part bonne ou mauvaise qu'ils prétendaient avoir à son tableau. Mais fussé-je plus poëte cent fois qu'eux et moi nous ne le sommes, à Dieu ne plaise que jamais j'eusse, à leur place, osé me plaindre ou me parer d'une si glorieuse ressemblance! Le caractère moral de M. de l'Empyrée l'emportant sur notre prétendu mérite littéraire, autant que la belle âme l'emporte sur ce qu'on veut bien appeler bel esprit, se plaindre ici de la *personnification*, c'est moins se plaindre que se glorifier; c'est moins jouer le rôle d'un homme offensé, que celui d'un *Fier-en-fat*. Cela dit une bonne fois, je me repose de mon apologie auprès des complaignants, sur leur modestie, ou sur le secret témoignage de leur conscience.

Véritablement, voyant avec chagrin que dans tous les temps, et chez toutes les nations, les poëtes en général étaient livrés à la risée du public par les poëtes mêmes, et de plus les voyant taxés, par ce public, de bien des vices, qui sont, quoi qu'en puisse dire le beau monde, pires que des ridicules, j'avais pris à tâche de présenter sur la scène un poëte, qui, sans sortir de son caractère singulier, fût une fois fait de façon à nous relever d'un préjugé si peu favorable; un poëte tel qu'il y en eut sans doute, et qu'il y en peut avoir encore; un poëte enfin lequel après qu'on a dit :

On peut être honnête homme et faire mal des vers,

pût faire aussi dire et penser,

Qu'en faisant bien des vers, on peut être honnête homme.

J'eus seulement grand soin d'éviter le ton de la nouvelle comédie, qui, tristement guindée sur les échasses de la morale, n'aurait pas manqué de nous régaler ici d'un poëte grave et rengorgé, d'un pédant hérissé de ces trivialités édifiantes auxquelles on applaudit en bâillant, et qui ne passent en effet guère plus à l'âme des spectateurs, qu'elles ont l'air de venir de celle de l'auteur. Je crus donc devoir m'y prendre tout d'une autre façon. *M. de l'Empyrée*, honnêtement fourni des ridicules de son état, ne laisse pas d'être leste, gai, doux, sociable et galant; qualités engageantes, qui, jointes aux essentielles, en le rendant agréable et divertissant, ont eu le bonheur d'intéresser pour lui jusqu'à m'attirer des reproches d'avoir négligé sa fortune au dénoûment. Du moins l'Aristarque de ce temps-là le veut-il ainsi persuader. « *On est fâché*, dit-il[1], *de lui voir prendre congé des spectateurs, pauvre et déshérité.* » Peut-être ce qu'il donne ici pour le sentiment général n'est-il que le sien particulier; et certes, en ce cas, il y aurait à me féliciter d'avoir su l'attendrir : mais ne serait-ce pas, aussi bien que son sentiment particulier, une critique déguisée, qui m'avertit que, selon lui, je renvoie les spectateurs mécontents? A quoi je réponds qu'il faut savoir mieux entrer dans le caractère des gens, quand on veut décider de leur bonheur ou de leur malheur. Si le journaliste eût voulu s'abaisser ou s'élever jusqu'à l'âme d'un vrai poëte, dont, sans en avoir les talents, je conçois très-bien la rare façon de penser, il n'eût pas eu, ou plutôt il n'eût pas affecté une commisération que celui-ci ne demande point. Il se trouve fort bien comme il est. Que M. l'abbé Desfontaines, avant de publier ses Observations et son extrait, n'avait-il parcouru la brochure un peu moins légèrement que de coutume? *M. de l'Em-*

1. *Observations sur les Écrits modernes*, lettre CLXXV. — C'est le titre d'une feuille périodique fondée par l'abbé Desfontaines.

pyrée l'aurait, avant moi, redressé là-dessus en vingt endroits; entre autres, quand il dit positivement, *que sa vertu se borne au mépris des richesses*, etc., et ailleurs :

> Ce mélange de gloire et de *gain* m'importune.
> On doit tout à l'honneur, et rien à la *fortune*.
> Le Nourrisson du Pinde, ainsi que le Guerrier,
> A *tout l'or du Pérou* préfère un beau laurier.

Ou si, pressé par le jour de la vente, il n'eut que le temps de faire transcrire les huit ou neuf pages de vers dont il nourrit sa feuille, et dans lesquelles même ceux-ci se trouvent sans qu'il y ait pris garde, du moins pouvait-il d'un coup d'œil apercevoir ces deux derniers de la pièce :

> Vous à qui cependant je consacre mes jours,
> Muses, tenez-moi lieu de *fortune* et d'amours!

Faute de cela, il se laisse entraîner à sa façon de penser, laquelle a trop influé sur son raisonnement. Voilà les écrivains périodiques. Sérieusement et par état occupés de ce qu'ils appellent le *solide*, ils n'ont garde de concevoir ni de soupçonner l'héroïsme ou la folie du vrai poëte, qui, vis-à-vis de la misère, pense, en parlant de sa Muse, comme, vis-à-vis d'un avenir menaçant, en parlant de son fils, pensait Agrippine : *Moriar modò regnet*. Quel soin en effet prirent de leur fortune le divin Homère, l'immortel Plaute, le grand Corneille, le délicieux La Fontaine, etc.? Furent-ils pour cela des objets de pitié? Pas plus que la mémoire des Midas de leurs temps et des nôtres est digne d'envie.

Je ne dois pas finir sans dire un mot du personnage singulier

de *Francaleu*, et d'une partie de son rôle, ni sans bien marquer la distinction qu'il faut faire de ce personnage, en entier de mon imagination, et de son rôle qui, renfermant un événement du temps, semblerait par là démentir l'attention que j'eus d'écarter toute application maligne. Voici quel fut cet événement.

Un homme d'esprit, de talent et de mérite s'était diverti pendant deux ou trois ans au fond de la Bretagne, à nous donner le change, en publiant tous les mois, dans les *Mercures*, des pièces fugitives en vers, sous le nom supposé d'une *Mademoiselle de Malcrais de la Vigne*. La mascarade avait parfaitement réussi. Ces pièces ingénieuses et joliment versifiées, en droit par conséquent de plaire déjà par elles-mêmes, ne perdaient rien, comme on peut croire, à se produire sous l'enveloppe d'un sexe dont la seule et charmante idée suffit pour disposer les cœurs à la complaisance, et les esprits à l'admiration. La Sapho supposée fit donc honneur et profit à ces *Mercures*. Elle triompha au point que la galanterie bientôt mit pour elle en jeu la plume de plus d'un bel esprit qui vit encore, et qui, s'il écrivait jamais son histoire amoureuse, nous soufflerait assurément cette anecdote. Ils rimèrent des fadeurs à *Mademoiselle de Malcrais*. Elle, de riposter; l'intrigue se noue; les galants prennent feu de plus en plus; tout allait le mieux du monde au gré du public amusé; et la comédie n'était pas pour finir si tôt, si notre poëte breton, ayant ri ce qu'il en voulait, et désirant jouir de sa gloire à visage découvert, n'eût précipité le dénoûment en venant mettre le masque bas à Paris. Il y perdit peu sous les yeux du public, qui, désabusé sur le sexe, ne rabattit presque rien de ses éloges; en cela plus sage et plus équitable que nos beaux esprits, chez qui la chose se passa bien différemment, lorsqu'en leurs cabinets, où peut-être ils étaient à polir encore un madrigal pour *Mademoiselle de Malcrais*, on la leur vint annoncer. Grand cri

de joie! La plume tombe des mains; les portes s'ouvrent à deux battants; on vole au-devant de la muse les bras en l'air, que... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de *M. Desforges-Maillard*[1]. La politesse, après un court éclaircissement, eut beau les relever pour en venir à la froide accolade : la barbe du poëte y piqua si fort, qu'on ne la lui pardonna point. Il faut dire aussi la vérité : certaine espérance frustrée met de bien mauvaise humeur. On ne se souvint pas que M. Desforges-Maillard eût seulement fait un bon vers en sa vie. Les talents et les éloges tombèrent avec le cotillon. Voilà, s'écrie ici *Francaleu*, dans la même situation que ce poëte aussitôt méconnu que démasqué :

> Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût!
> L'ouvrage est peu de chose; et le nom seul fait tout.

Apostrophe qui, tous les jours, serait bien de mise en plus

1. Desforges-Maillard, né au Croisic en Bretagne en 1699, mort le 10 décembre 1772. Il doit toute sa réputation aux *Poésies de Mlle Malcrais de la Vigne. Le Mercure* n'avait rien voulu insérer de lui sous son vrai nom. Il prit alors le parti de se déguiser en demoiselle et d'envoyer, sous un masque féminin, des vers de province signés du nom d'un vignoble, appelé *Malcrais*. De La Roque, rédacteur du *Mercure*, qui avait refusé précédemment à Desforges-Maillard toutes ses poésies, répondit à Mlle Malcrais par une déclaration : « Je vous aime, ma chère Bretonne; pardonnez-moi cet aveu; mais le mot est lâché. » Voltaire y fut pris tout le premier; ce prince des beaux esprits de son temps lui adressa l'Épître : « *Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives.* » En peu de temps il ne fut plus question que de Mlle Malcrais, Mlle Malcrais fut à la mode. C'était la Muse du jour. La Muse enhardie crut au succès de ses vers; elle n'avait qu'à conserver son sexe supposé pour devenir un grand poëte; elle revint à Paris, montra son menton, mais le masque ôté, le charme cessa. Tout ce que Mlle Malcrais avait vu de loin à ses pieds se releva et tourna le dos à Desforges. Voltaire cependant lui conserva sa protection un peu railleuse, mais généreuse encore, car il lui écrivait en avril 1735 : « Je me souviens toujours des coquetteries de Mlle Malcrais.

d'un cas. Suivons celui-ci. De bonne foi, était-ce une aventure à dérober au plaisir public, sur un théâtre d'où nos mauvais sérieux (car il en est pour le moins autant que de mauvais plaisants) n'ont que trop banni le plaisir et la joie? Pouvais-je imaginer jamais une scène plus comique et plus du ton de mon sujet? Je la produisis donc, mais avec l'attention de ne la produire que sous le jeu d'un personnage dépouillé de tout ce qui pouvait faire tourner les yeux sur le poëte estimable à qui nous la devons d'original, ni sur quelque autre que ce fût. Plutôt que de manquer à cette bienséance, j'aimai mieux pécher à mon escient contre les bonnes règles de la comédie qui n'admet que des caractères tels que la société, chaque jour, en présente sur la scène du monde. J'en forgeai de ma tête un qui vraisemblablement n'exista jamais : un bonhomme qui se plaît à faire de méchants vers, les sachant tels, et ne les faisant que pour son amusement, et que pour celui de ses amis qui s'en

malgré votre barbe et la mienne; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir cet été M. le contrôleur général. Je chercherai *mollia fandi tempora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du *Plutus* de Versailles en faveur de l'*Apollon* de Bretagne. » Malgré le procédé gracieux de Voltaire, la spirituelle supercherie d'un poëte médiocre à laquelle tant de beaux esprits s'étaient laissé prendre, et lui surtout, resta célèbre et attachée à son nom comme une bonne plaisanterie dont il avait été dupe. Piron la releva encore, — c'était de trop bonne guerre, et en tira parti contre Voltaire dans *la Métromanie*. Voltaire aiguillonné écrivait à Thieriot le 25 janvier 1738, dix-huit jours après la première représentation de la nouvelle comédie, et au plus beau moment de son succès : « Je suis bien aise que Piron gagne quelque chose à me tourner en ridicule. L'aventure de la Malcrais-Maillard est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très-galants; car, quand Maillard nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers; quand Mlle De La Vigne nous écrivit, nous lui fîmes des déclarations. » Piron a beau défendre Desforges-Maillard; après le jugement de Voltaire, il ne reste plus que Mlle Malcraïs de la Vigne.

divertissent. Aussi le critique observateur ne manque-t-il pas son coup : «*C'est*, dit-il fort bien, *un Mécène bourgeois, un riche et vieux rimailleur, qui, connaissant distinctement son impertinence et la confessant hautement, forme un caractère purement* IDÉAL ET SANS EXEMPLE [1]. » J'ai donc très-bien pris mes mesures pour ne compromettre personne. Ainsi *Francaleu*, non plus que *mademoiselle de Malcrais*, n'est qu'un fantôme qui n'entraîne aucune application. Ainsi la partie du rôle relative à l'événement du jour ne se peut nommer qu'une réalité encadrée dans une chimère.

Qu'un fait public et tout arrangé comme celui-là, mis sur le théâtre, fasse grand honneur à l'imagination du poëte : je ne le dis pas ; mais que nous devions être jaloux aussi de nous tout devoir à nous-mêmes, jusqu'à dédaigner de nous accommoder quelquefois, en passant, d'un incident qui se trouve heureusement sous la main, et que n'eût peut-être jamais créé cette imagination ; ce n'est pas non plus mon sentiment. Qu'importe au plaisir public d'où lui viennent ses sources? Et que fait tant à notre gloire, après tout, le mérite de l'invention? Tels auteurs à qui ce don ne fut que médiocrement departi, en ont vu, du haut des nues, d'autres, qui le possédaient supérieurement, ramper bien au-dessous d'eux, n'eussé-je à citer que Malherbe et Saint-Amant, que Racine et Th. Corneille. Pour moi, je prétends si peu me targuer ici de ce don particulier, qu'au contraire je n'entends qu'à regret appeler souvent le sujet de cette pièce, une pointe d'aiguille sur laquelle on s'étonne, dit-on, que j'aie entrepris d'élever un édifice de cinq actes. Oui, loin de me prévaloir de l'erreur ou du compliment, j'en reviens au début de cette préface en la finissant. L'édifice fût-il mieux étoffé cent fois, des seules recoupes l'architecte en élèverait un,

1. Même lettre citée plus haut des *Observations sur les Écrits modernes*.

bien supérieur à celui que, taillant en pleins matériaux, présente ici le maçon. Enfin, je le répète : sous la plume d'un auteur tel que celui du *Misanthrope*, *la Métromanie*, sans en être plus longue ni moins régulière, contiendrait, à coup sûr, une fois plus, et mille fois mieux.

PERSONNAGES

FRANCALEU, père de Lucile.
BALIVEAU, Capitoul, oncle de Damis.
DAMIS, poëte.
DORANTE, amant de Lucile.
LUCILE, fille de Francaleu.
LISETTE, suivante de Lucile.
MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de plaisance aux portes de Paris.

LA

MÉTROMANIE

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paraît un bon gîte.
Je voudrais bien ne pas en décamper si vite :
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTTE.

Tu l'appelles?

MONDOR.

Damis. Le connais-tu?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR, revenant.

On m'a pourtant bien dit : chez Monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Vous jouez chez vous la comédie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde?

LISETTE.

A ne pas nous connaître.

MONDOR.

Illuminations, bal, concert?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en serait, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine? Ses habits? Son état? Sa façon?

MONDOR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile à peindre, non.
Car, selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire;
Qui va, vient, veille, sue, et, se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien;
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne,
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne :

Misanthrope, Étourdi, Complaisant, Glorieux,
Distrait... ce dernier-ci le désigne le mieux;
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,
S'approchant, pas à pas, d'un haha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien.
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe, et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche! il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais va-s-y seul : on vient, et je crains les caquets.

SCÈNE II

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici! Dorante!

DORANTE.

Ah! Lisette! ah! ma belle!
Que je t'embrasse! Eh bien, dis-moi donc la nouvelle!
Félicite-moi donc! Quel plaisir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé longtemps à mon amour!
De la chose, avant moi, tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?
Que je vais... que je puis... conçois-tu?... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si Monsieur vous trouvait! Songez donc où vous êtes.
Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès...

DORANTE.

Bon! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près!
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manége,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir;
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh! je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfant : je suis opiniâtre :
Je le veux; qu'il le veuille : autrement (j'ai des mœurs),
Je ne lui manque point : mais je fais pis, je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce.
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre père ose en appeler?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis, de grâce, et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un père?
Le nôtre y voudra-t-il consentir?

DORANTE.

Je l'espère.

LISETTE.

Moi, je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle?

DORANTE.

Ah! laisse-là ta peur!
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois; c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement.
Une idole du Nord, une froide femelle,
Qui voudrait qu'on parlât, que l'on pensât pour elle;
Et, sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.

Et vous voulez qu'elle aime? Elle, avoir une intrigue!
Y songez-vous, monsieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés,
Que votre ami compose, et que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle,
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi! mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien! je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime!
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté?
Un trait pouvait m'y faire aisément reconnaître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non! vous dis-je, non! Vous auriez tout gâté.
L'indifférence incline à la sévérité.
Il fallait bien d'abord préparer toutes choses,
De l'empire amoureux lui déplier les roses,

L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir;
Surtout quand un amour qui n'est plus guère en vogue
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,
Ou, tout le jour assis aux pieds de leurs bergères,
Et, couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore.
Damis se lève exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISETTE.

Damis?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empyrée?

DORANTE.

Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée.
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons-là son églogue.

DORANTE.

Ah ! soit : je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connaît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille.
Le père, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raison qui m'attire?

LISETTE.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Désirez de jouer avec nous. Justement,
Quelques acteurs nous font faux-bond en ce moment.

DORANTE.

Oui-da, je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire.
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi...

DORANTE.

Voici notre poëte. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine. .

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici,
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue; elle est faite.

DORANTE.

Eh! n'allons pas si vite!...

DAMIS.

Oh! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois...

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord...

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons; je vous demande...

DAMIS

Oui, du noble et du tendre.

DORANTE, perdant patience.

Non! du tranquille.

DAMIS, tirant ses tablettes.

Aussi, vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerais mal!

DAMIS.

Mieux qu'un autre. Écoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement!

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS lit.

« *Daphnis et l'Écho, dialogue.*

DAPHNIS... »

DORANTE, à part.

Au diable soient l'écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS, *avec emphase.*

« Écho, que je retrouve en ce bocage épais... »

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Écho. Paix! dis-je; une bonne fois : Paix!
Sinon...

DAMIS.

Comment, monsieur! Quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode? épître? cantate?

DORANTE.

Ahie!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Eh bien!

DAMIS.

Portrait? sonnet? bouquet? triolet? ballet?

DORANTE.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le dois,

La bonté que ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer,
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, avec émotion.

Ah ! vous aimez ?

DAMIS.

Qui donc aimerait, je vous prie ?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE, à part.

Je le crois mon rival. (Haut.) Quelle est votre bergère ?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour?

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, à part.

Ah! c'est Lucile! (Haut.) Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrais.

DORANTE.

A qui tient-il? (A part.) Son froid me tue!

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE, à part.

C'est elle. (Haut.) Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtraient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE.

De son goût pour les vers! (Bas.) Mon infortune est sûre :
Mais n'importe; feignons, et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient tant d'aparté?

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez; me voilà prêt. Que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrais un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourrait me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami; ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours, par quelque faible, on paya le tribut.

Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et, malheureusement, ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même, il en raille, il en rit.
Grimace! l'auteur perce; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire; et, pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et, charmé du flatteur, le paye en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient, je veux lasser votre homme;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairais fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé; l'autre, aux eaux; l'autre, mort.
C'est bien prendre son temps!

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

FRANCALEU.

Je croyais célébrer le retour de ma fille.
A grands frais, je convoque amis, parents, famille,
J'assemble un auditoire et nombreux et galant;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant?

DAMIS, froidement.

Certes, les trois sujets étaient bons; c'est dommage.

FRANCALEU.

Quelle sérénité! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi?

DAMIS.

C'est que je vois, monsieur, bon remède à ceci.

Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

FRANCALEU.

Et l'amant?

DAMIS, présentant Dorante.

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, à Francaleu.

Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.

FRANCALEU, à Damis.

I' a d'un amoureux tout à fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été.
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

DAMIS, avec un rire malin.

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout près d'épouser.

DORANTE, outré.

Ma situation sans doute est peu commune;
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon! tant mieux! vous voilà selon notre désir.
Venez; et, croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(Il sort avec Dorante.)

DAMIS, seul.

J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte.
Mais, grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

FRANCALEU, revenant.

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

(Il s'en retourne.)

SCÈNE V

DAMIS.

Et je n'armerais pas contre ce guet-apens?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue et l'achève et le serre.
Partons.

SCÈNE VI

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une lettre à Damis.*

Ah! grâce au ciel, enfin je vous déterre!
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint, au bord de l'eau, vos visions cornues;
Que, cherchant quelque rime, et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Cloud.

DAMIS, *resserrant la lettre qu'il a lue.*

Oh! oh! bon gré mal gré, voici qui me retarde!

MONDOR.

Écoutez donc, monsieur : ma foi, prenez-y garde!
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise! après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connaître;
Et, dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquais encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute. Comment donc aurais-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui; j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères.
Sous leur nom véritable, ils ne s'illustrent guères;
Et, parmi ces messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc?...

DAMIS.

De l'Empyrée;
Et j'en oserais bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empyrée? Oui-da! n'ayant sur l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse allonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien.

Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici-bas, souffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche, et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles.
Tout le monde voudrait nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu
Par un impertinent que je connaissais peu.
C'est lui qui me présente; et, dupe du manége,
Je sers de passe-port au fat qui me protége.
On tenait table encore. On se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens : j'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres;
J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les cieux;
Et c'est là, qu'à grands cris, je reçois des convives
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives...

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule, en un quart d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante, et bois : le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance, soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Et quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La Fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Hein?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux dont votre sort dépend;
Qui du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent;
Prétendant, sur son goût, régler votre génie;

De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici!
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà que vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignait, et que, dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, licences poétiques.
Ah! monsieur, redoutez son indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.

DAMIS, lui donnant un papier.

Mondor, porte ces vers à l'auteur du *Mercure*.

MONDOR, refusant de le prendre.

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermonneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, secouant la tête.

on! de l'honneur!

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci, vous les paierez très-mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs; et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie,
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant, cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste,
Que leur cour vous talonne, et vous suive à la piste;
Tirez-vous-en vous seul; et voyons une fois...

DAMIS, lui tendant le même papier.

Tu me rapporteras *le Mercure* du mois;
Entends-tu?

MONDOR, le prenant.

Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, sortant.

Oh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR, revenant.

Les paierez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Et de quelle monnaie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, à part.

Ouais! serait-il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, à part.

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur ?

MONDOR, d'un ton radouci.

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A la lingère ? A l'hôte ? Au perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur ?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A l'aubergiste ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR, faisant d'humbles révérences.

Monsieur...

DAMIS.

Combien ?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui, je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect;
Mais le passé rendait l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or, qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille,
J'ai concouru partout; partout j'ai fait merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer;
Rouen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingère; et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non, ne doutons de rien; et, sur un fonds meilleur,
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute, et sur un fonds de la plus noble espèce.

Le Théâtre-Français donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas ;
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette incomparable, après, qu'espérez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux ;
Demain... Où vas-tu donc, Mondor?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi, tu n'es pas sage. Eh quoi! tu te révoltes
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes!
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons en un point de précision sûre
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir une partie, et l'autre après-demain.
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente!
Vois naître tour à tour, de nos feux triomphants,
Des pièces de théâtre et de rares enfants!
Les aiglons généreux et dignes de leurs races,
A peine encore éclos, voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi, nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman:
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion, vous êtes un rare homme;
Et, sur cet oreiller, vous dormez d'un bon somme;

Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée, une autre dans la tête;
Une où je joue; une autre à lire toute prête :
Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps perdu.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'heureux tempérament! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire; enfin, toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore, et que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date;
Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout; joueur, amant, convive;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU.

Quel travers!

FRANCALEU.

Pas tout à fait comme eux, car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poëte à la douzaine;
Mais, en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait, dans *le Mercure*, applaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Comment?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU, à part.

Il est devenu fou!

FRANCALEU.

Lisez-vous *le Mercure?*

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tant pis, morbleu! tant pis! bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor,
Comme aux dépens d'un fou, je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse,
Jusque-là qu'il me nomme une dixième muse,
Et qu'il me veut, pour femme, avoir absolument.
Moi j'ai, par un sonnet, riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable!
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous, poëte! Eh! bon Dieu, depuis quand? Vous!

FRANCALEU.

Moi-même.

Je ne saurais vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux, chez moi, que tout chante et tout rie.
L'âge avance et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurais fixer le temps ni les désirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente;
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui ne ferait chez vous de moi qu'un trouble-fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encore?

BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avais conçu la plus haute espérance;
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;

Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte?),
Il est depuis cinq ans, à Paris, de bon compte.
J'arrive, je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connaissant personne et vous sachant ici,
Je venais...

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci.

FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

BALIVEAU.

Un rôle! à moi?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

BALIVEAU.

Soit. Mais...

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Je l'avoue.

FRANCALEU.

Assez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

BALIVEAU.

Eh fi! que dirait-on?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

BALIVEAU.

Un Capitoul!

FRANCALEU.

Eh bien?

BALIVEAU.

La gravité !

FRANCALEU.

Sottise !

BALIVEAU.

Ma noblesse, d'ailleurs !

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, lui faisant prendre le rôle.

Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! Je serais venu ?...

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc...

FRANCALEU.

Oui, oui, j'en suis garant ;
Demain on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre ;

Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu, car il est temps de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude;
Et là, gesticulant et braillant tout le soû,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

SCENE II

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle; et toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulais un beau rôle, et tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux.
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux;
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien;
J'ai sa taille; j'aurai son geste et son maintien.
Enfin je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnaisse à la fadeur du rôle:
Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.

Car, monsieur, excusez ; mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.

FRANCALEU.

L'indolence, en effet, laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer?
Le danger vole autour de la simple colombe ;
Et, sans lumière, enfin, le moyen qu'on ne tombe !
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connaître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé ;
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente ;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur,
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse,
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît ; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poëte?

FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerais à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Eh bien! j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux : c'est passe-temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois, dans ce choix libre, un contre-temps à craindre,
Qui rendrait votre fille extrêmement à plaindre.

FRANCALEU.

Et quel?

LISETTE.

C'est que son choix pourrait tomber très-bien
Sur tel qui, sur une autre, aurait fixé le sien;
Et pour lors il serait moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCÈNE III

FRANCALEU, DORANTE, *écoutant sans être vu que de Lisette;* LISETTE.

FRANCALEU.

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous?

(Dorante redouble ici d'attention.)

FRANCALEU.

On dit, à propos, que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très-positivement songez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être sûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCENE IV

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, se présentant devant Lisette.

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non; j'écoute, j'admire et je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé? Tout des mieux! J'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace!

Quoi! tu peux, sans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserais-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon là!

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grâce, fais-moi voir...

LISETTE.

Oh! qui va rondement

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte était jurée.

Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empyrée.

Il aime, il a su plaire ; oui, je le tiens de lui.
J'ignorais seulement quel était son appui ;
Mais, sans voir ta maîtresse, il osait tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osais rien dire ;
Et ta bouche infidèle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntais le déclarait l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poëte?

DORANTE.

Oui, perfide.

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient?
Et quand enfin... Allez ! je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

DORANTE.

Encore ? A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes,

Pour ce qu on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisait dans Lucile?

LISETTE.

Oh ! que non ! L'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde en duègne sévère.

DORANTE.

Eh bien ! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience.

LISETTE.

Dans un quart d'heure au plus, je vous livre audience

DORANTE.

Dans un quart d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas,
Tenez; dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE, hésitant.

Quel supplice !

LISETTE.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter !

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah ! que c'est à regret !

(Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer, au moment qu'il paraissait tenté d'aborder.)

SCÈNE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connaître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avais, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, aurait la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galants le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous? On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul, votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir ni ne le connais même.
Mon père le désigne; il défend que je l'aime;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer, lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh ! non.

LUCILE.

Mais devait-on, sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par delà ma froideur,
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber,
Et sur lui seul, enfin, mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

LISETTE.

C'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence était un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu ? C'est là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connaître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et, sûre de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi! ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! quelle délicatesse!
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant!
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire et plaît sans doute à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre! Mais j'y songe : et s'il était la vôtre?
Vous riez! et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étaient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui, je vous reconnais traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empyrée approche, un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée;
Et mon âme jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, seule.

Bon! Ce préliminaire est, je crois, suffisant
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCÈNE VI

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici? Qu'il disparaisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non; tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor?

MONDOR.

Lucile est à Damis; donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître? Ah! tout beau! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE, *s'en allant.*

La belle avance!

MONDOR, courant après.

Écoute!

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le temps.

SCÈNE VII

DAMIS, seul, le Mercure à la main.

Oui, divine inconnue! oui, céleste Bretonne!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je désertais ces lieux, et volais où vous êtes.

SCÈNE VIII

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendants on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, se croyant toujours seul.

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.

Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut. L'univers le saura.

(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savait là? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutais? Eh bien! raille, blâme, conteste.
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois! Je suis heureux!

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t ouïr,
Je ne me repaissais que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinait guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil!
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierais.
Celle-ci seule a tout ce que je désirais.
De ma muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudrait en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux, peut-être!
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,
Comme à l'Observatoire un savant sait les cieux;
Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami! Va, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses
Est un astre, vers qui l'entendement humain
Dresserait d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence;
Et, par le sentiment, suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage :
Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu;
Et, de grâce, en français mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille;
Élégance, fraîcheur, et beauté sans pareille;
Taille de nymphe...

MONDOR, regardant aux loges.

Après. Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderais-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu! je le crois bien, puisqu'il n'existait pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez!

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur?

DAMIS.

A la folie!

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie!

DAMIS.

Oui, je l'aimais, avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente :
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne était bergère et nymphe tour à tour.
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve;
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pourrait vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide;
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah! que j'ai bien pour elle exercé mon génie,
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naissance et le rang de la dame
Renfermaient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurais-tu fait pour t'en être aperçu?
Elle-même elle était aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espèce
Pourrait prendre son vol bien par delà l'Altesse.

DAMIS.

N'en doute pas, et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons, que fait ce que nous sommes?
L'astre du jour se lève; il luit pour tous les hommes,
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon; rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux! A l'autre.

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore,
Je revois son image; et mon esprit l'adore.
Pour la dernière fois, tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer.
Plus de commerce! Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!

L'union était belle. Et que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose,
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers; et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bonhomme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bonhomme?

MONDOR.

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non; foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! ne voilà-t-il pas encore un quiproquo!
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige, qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer, quelque jour, l'illustre Deshoulières;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimper-Corentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci! L'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an, sa plume en instruit l'univers.
Elle a, douze fois l'an, réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez!

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'était un monstre?

DAMIS.

Oh! tais-toi! Tu m'excèdes.
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS.

Le messager des dieux. Lui-même. *Le Mercure.*

MONDOR.

Oh! oh! bel entrepôt, vraiment, pour coqueter!

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR lit.

Sonnet de Mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper en Bretagne, à Monsieur Cinq Étoiles...

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles;
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui! Qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif, et l'Hippocrène à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée!

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicanerait franchement aurait tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir et voyez en elle la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultait sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre et que l'on ne voit pas.
Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà, dans mon cerveau, roule un épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
Et donner au *Mercure*, en paiement du sonnet.
Muse, évertuons-nous! Ayons les yeux, sans cesse,
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse!
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons;
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(Il va s'asseoir à l'écart.)

MONDOR, seul.

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX

DORANTE, LUCILE, DAMIS à l'écart et sans être vu.

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentiments
Que je viens d'appuyer du plus saint des serments;
A tout ce que j'ai craint, madame; à ce que j'ose;
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconnaissez que j'aime; et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus, qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire;
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir, près de moi, ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'amants, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur?

LUCILE, tirant des vers de sa poche.

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur;
Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, apercevant Damis.

On nous écoute!

LUCILE.

Eh! c'est monsieur de l'Empyrée!
Lisons-les-lui, ces vers, il en sera charmé.

DORANTE, à part.

Est-ce lui, juste ciel! ou moi qu'elle a nommé?

LUCILE, à Damis.

Venez, monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence;
Il s'agit d'une idylle où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poëtes,
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté;
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame, on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez; et s'il m'arrive
Quelque distraction dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie

Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.

Damis lui présente la main qu'elle accepte, au moment que Dorante lui présentait aussi la sienne.)

DORANTE, seul.

Est-ce un coup du hasard ou de leur perfidie?
Voyons, il faut, de près, que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité,
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, *ramassant des tablettes.*

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.

(*Il les ouvre.*)

Épithalame. Ah! ah! j'en reconnais le maître.
J'y pourrais bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCÈNE II

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile,
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah ! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimais, l'adorais, l'idolâtrais; mais rien
N'exprime mon état, depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle.
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur,
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avais, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé, mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non. Mais j'aurais voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi? Qu'elle eût dit : Monsieur, je suis folle de vous.
Je voudrais que déjà vous fussiez mon époux.
Mais oui; c'est avoir l'âme assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu,
Comme je témoignais la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu (dirai-je avec douceur?) :
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais.
Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence.
C'était me démasquer. Sous cape, il en riait,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifiait!
Le serais-je en effet? Serait-ce lui qu'on aime?
Me joueraient-ils tous deux? Me jouerais-tu toi-même?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons! rendez grâce, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se ferait bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,
Dit-elle! Encore un coup, je n'en suis point l'auteur.

Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie;
Où donc est encor là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur; et j'aurais souhaité
Une source plus pure à ma félicité!
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un autre, dans moi-même!

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poëte était encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule, avec son valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étaient vos complots? D'où vient paraître émue?
Réponds.

LISETTE.

Tout bellement! vous prenez trop de soin;
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde,
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.

Cependant, allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III

LISETTE.

M'épier ! doucement ! ce serait une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah ! c'est peu d'être injuste ; il ose être importun !
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCÈNE IV

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatronisé, que pour être avec toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

LISETTE.

Monsieur de l'Empyrée ? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers, en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirais quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh ! bien, bien, double joie, en ce cas, pour le nôtre !
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre ;
L'autre aussi bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout à fait l'air d'un homme de bon goût ;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire, et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.

Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc si tôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va, je me charge, moi...

SCÈNE V

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

Ah! c'est vous! comment va la mémoire?

BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnements que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose :
Pour s'y résoudre, il faut, à cet original,
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire?

FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.

Cependant soyez gai. Débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talents à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles;
Nos palais devenir des salles de spectacles;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans faiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse...
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton,
Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde,
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde.
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venait répéter avec vous?

BALIVEAU.

Je voudrais que ce fût déjà fait.

FRANCALEU, appelant ses valets.

Holà! hée!

Que l'on aille chercher Monsieur de l'Empyrée.

(A Baliveau.)

Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paraîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberait des nues;
Car c'est l'esprit du rôle, et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort, ou d'une Académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable, et j'espère...

SCÈNE VI

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, à Damis.

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle; allons, concertez-vous un peu,
Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.

(A Baliveau, voyant son profond étonnement.)

Comment diable! A merveille! A miracle! Courage!

Personne ne jouera mieux que vous, du visage.

(A Damis.)

Vous avez joué, vous, la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, à Francaleu.

C'est que lorsqu'on répète un tiers est importun.

FRANCALEU.

Adieu donc ; aussi bien je fais languir quelqu'un.

(A Damis.)

Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon, car voilà votre maître.

(A Baliveau.)

Bravo ! bravo ! bravo !

SCÈNE VII

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, à part.

Le sot événement !

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi ! mon oncle, c'est vous? Et vous êtes des nôtres !
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paraît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom : Monsieur de l'Empyrée?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU, levant la canne.

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.

Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connaît point chez nous de primauté.

BALIVEAU, à part.

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, gaiement.

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

BALIVEAU, à part.

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un père...

BALIVEAU.

Eh! oui, bourreau, tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père,
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance,
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;
Me suffire à moi-même en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au Temple de Mémoire.

BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce Temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil se repaît de fumée.
Eh ! malheureux ! crois-moi, fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise;
Qui te distingue et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité,
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau !

BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte ?
De ce dernier la gloire est durable et complète ;
Il vit longtemps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.

Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte, et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant si tôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse anoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait : pour barreau, je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

BALIVEAU.

Eh bien! porte plus haut ton espoir et tes vues.
A ces beaux sentiments les dignités sont dues.
La moitié de mon bien remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs, s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,

Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre au droit de la juger.

DAMIS.

Non, mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux et le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent;
Mais presque tout consiste au mépris de la vie,
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu nous confond,
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
La mienne donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des héros de toutes les espèces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constants,
Et leurs noms et le mien des injures du temps.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore, et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux!

BALIVEAU.

Quelle étrange manie! et dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais
Il faut ou les atteindre ou ramper à jamais?

DAMIS.

Eh bien! voyons le rang que le destin m'apprête;
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avaient les leurs en débutant,
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnaient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance;
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

BALIVEAU.

Va, malheur à toi-même, ingrat! cours à ta perte!
A qui veut s'égarer, la carrière est ouverte.

Indigne du bonheur qui t'était préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avais tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer !
Va, des auteurs sans nom, grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés
Dont les écrits mordants sur les quais sont semés!
Déjà dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Va, après t'être vu, sur leur scène, avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli !

DAMIS.

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien ! tu braveras la honte et le besoin.

Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;
Que, de ton vivant même, on admire tes vers;
Tremble, et vois sous tes pas mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des outrages?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU.

Et comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? Par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce.
Je suis un malheureux, mon oncle me renonce;
Je me tais; mais l'erreur est sujette au retour;
J'espère triompher avant la fin du jour,
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU.

Quoi ! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que ce soir, aux Français, l'on doit représenter ?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira, mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers
Et m'entendre louer sans rougir.

BALIVEAU.

Volontiers.
(A part.) À demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles!

SCÈNE VIII

DAMIS.

Il ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrais, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès serait sûr. Du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, serait des plus complètes.
Tout à l'heure, à la main, je les avais encor.
Ah! je suis ruiné! J'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces commencées;
Caractères, portraits, maximes et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains!
Que j'ai regret, surtout, à mon épithalame!
Hélas! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,

Dans un premier transport venait de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher ?

SCÈNE IX

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah ! monsieur ! secourez les Muses attristées !
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi ! cherchons-les ! aidons-nous !

DORANTE, les lui rendant.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel, car je vous signifie
Qu'il faut, en ce logis, ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative ! un ami la propose !
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause ?

DORANTE.

Eh fi! l'air ingénu sied mal à votre front,
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité, j'ignore...

DORANTE.

Quoi, monsieur? Que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté, c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi!

DORANTE.

Vous. Plus je souffrais, plus je vous voyais rire...

DAMIS.

De ce qu'innocemment, la belle, malgré vous,
Révélait un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette âme cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.

C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe.
Je veux, de mon côté, mettre aussi les railleurs,
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante !

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main !

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile :
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille,
Et je vois...

DORANTE.

Oh ! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même, un mot eût pu vous rendre ;
Je ne le dirais plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourrait nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons !

SCÈNE X

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU, prenant Dorante par le bras et ne le lâchant plus.

Eh! venez donc, monsieur! depuis une heure,
Je vous cherche partout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, monsieur?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, à part.

Autre esprit à l'envers!

FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, à Damis.

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui,
Il voudrait qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE à Damis.

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien : l'envie ! Oui, c'est un envieux,
Qui voudrait, sur lui seul, attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortais encore à vous entendre.

DORANTE, bas à Damis.

Vous osez m'attester?...

DAMIS, bas à Dorante.

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

FRANCALEU.

On me voudrait pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez : et qu'il admire; il ne saurait mieux faire.

DORANTE, bas.

Tu crois m'échapper. Mais...

DAMIS, à Francaleu.

D'autant plus que monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU, tirant un gros cahier de sa poche.

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;
Et pour cela d'abord, je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvait pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS, bas à Dorante.

Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.
Je vous attends.

FRANCALEU, à Damis.

Et vous, vous n'en voulez pas être?

DORANTE, au même, s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.

Je ne vous quitte point.

DAMIS, à Francaleu.

Monsieur, excusez-moi,
J'aime; et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

(Il s'en va.)

DORANTE, voulant courir après lui.

Par la même raison...

SCÈNE XI

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, le retenant ferme.

Laissez, laissez, de grâce!
Il en veut à ma fille; et je serais charmé
Qu'il parvînt à lui plaire, et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu, qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles!

FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment?

FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt, satisfait doublement.

(Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante s'évade; et Francaleu continue sans s'en apercevoir.)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

(Il déroule son cahier et lit :)

LA MORT DE BUCÉPHALE...

(Se retournant.) Où diable est-il? Comment!
On me fuit! Oh! parbleu, ce sera vainement.
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape;
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

MONDOR, LISETTE, habillée pour jouer, et tirant Mondor après elle d'un air inquiet.

MONDOR.

A quoi bon, dans le parc, ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger ?

LISETTE.

Mondor !

MONDOR.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Tu ne voyais pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous épiait.

MONDOR.

Quand ?

LISETTE.

Le voilà bien sot !

MONDOR.

Qui ?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel? qu'est-ce? quoi? quand? qui? L'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille,
Dorante.

MONDOR.

Eh bien! Dorante?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,
Ainsi que tu croyais m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi, l'un vaut l'autre; et surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il petille;
Il se glisse, et nous suit le long de la charmille.
Moi qui, du coin de l'œil, observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparais toujours :
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour longtemps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant, comme il faut.
Je ferais encor pis, si je pouvais pis faire.
De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire

Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux;
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh parbleu! ce n'est pas le faible de mon maître!
Au contraire, il se livre aux gens, sans les connaître;
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenait en brave cavalier;
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire, à laquelle il ne coure.
Le bel esprit, en nous, n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas : telles gens, tel patron;
Et, dès que je le sers, peut-il être un poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étais ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui. J'ai, de sa conquête, honoré ta maîtresse.

Celle qu'il recherchait ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paraît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentirait de les avoir suivis.
Envers et contre tous, je protége Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante.
Car étant né poëte au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime et l'estime;
Du père de Dorante, il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet à ce père adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtrait de jour en jour.
Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile, au récit du combat.

D'une tendre frayeur, le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue, et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis, ils se sont même entretenus longtemps,
Et s'étaient séparés, l'un de l'autre contents,
Lorsque, dans cet esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement
Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poëte et sa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettrait père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche.
Adieu. Que devant nous, tout s'abaisse en ce jour;
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCÈNE II

LISETTE.

Telle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourrait bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil; et mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU, à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.

Lucile, redoublez de fierté pour Dorante,
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle; et je défends cela
Tout net! entendez-vous, ma fille!

LISETTE, se tournant et faisant la révérence.

Oui, mon père.

FRANCALEU.

Ah!
C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Eh bien! c'est moi, je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez? Jouerai-je bien son rôle?
L'œil du père s'y trompe; et je conclus d'ici
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

FRANCALEU, à Damis.

Admirez, en effet, comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

FRANCALEU.

Tout à l'heure; on s'assemble.

Cepenlant, va chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

SCÈNE IV

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle?

DAMIS.

Sur un malentendu : pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourrait m'être permis;
Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,

Qui, n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père, un fils n'est pas garant:
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le temps, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurais été poëte onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.
Je lui croyais du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque, en un mot, et qui me choque au point
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resterait point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bonhomme avec qui vous jouez,
Plaît-il? Que vous en semble? Excellent! Avouez.

DAMIS.

Admirable!

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle!
Heim! comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne saurait faire un meilleur acquêt.

FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU.

Vous pouvez, à la Cour, lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! Il n'est rien que pour lui je ne fisse

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS.

Un fat
Avouerait que la Cour fait de lui quelque état;
Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croirait lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poëte, à la Cour, est de bien mince aloi.
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire; on y songe à l'utile :
Ou si, vers l'agréable, on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi, je n'oserais vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptais sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, vivement.

Oh! je le servirai, si ce n'est que cela;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

FRANCALEU, voulant rentrer.

Non, non, laissez! Parbleu! j'admire ma sottise!

DAMIS, l'arrêtant.

Quoi donc?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi!

FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serais très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu! laissez-moi faire! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence?

DAMIS.

Plus grande encore.

FRANCALEU.

Oh non!

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce soir, ce soir même, est content?

FRANCALEU.

Ce soir! Ah! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire;
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, monsieur, on dirait à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute, et j'ai raison. L'oncle me fait pitié,
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas;
Car vous me fréquentez et vous suivez mes pas.

Des travers du jeune homme un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devrait faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez, mais je parle en père de famille.

SCÈNE V

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi! la pièce...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquait que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs ni d'auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale!

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une pièce nouvelle
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah! j'en suis!

LISETTE.

L'heure presse et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le scupé.

DAMIS.

Quelle rage! A quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main,
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.

D'ailleurs ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empyrée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole,
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

DAMIS, à part.

Oui-da, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, à part.

Un peu de hardiesse !
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce.
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.
(Haut.) Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnait juste, et votre attente est vaine,
Car la pièce est mauvaise et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non, mais c'est ce que mande un connaisseur en titre
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connaisseur dont le goût est si fin...

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrais bien savoir sur quelle conjecture?

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui! L'auteur! Hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours?..

DAMIS.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours!

LISETTE, à part.

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe! Oh! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,

Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de Cour, son Cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit :
Et l'événement seul toujours le contredit.

(A Lisette.)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentais; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(Elle veut sortir.)

DAMIS, la retenant.

Lisette!

LISETTE.

Hé bien?

DAMIS.

De grâce!... Étourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement!

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Hé! ne me faites pas ce déplaisir sensible!
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante.
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réussissez, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien, en ce cas-là, monsieur, je me tairai.

(Dorante, du fond du théâtre, les voit et les écoute.)

DAMIS, baisant les mains de Lisette.

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

SCÈNE VII

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, bas, apercevant Dorante, et lui tournant brusquement le dos.

Le jaloux nous surprend; le voilà furieux;
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, se tenant à trois pas derrière elle.

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle était la promesse, et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on aurait de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure, et presque au même lieu,
Mot à mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, madame; adieu! Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais!

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, bas.

Donnons-nous à notre aise ici la comédie,
Car il va revenir.

(Elle s'assied à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, et lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE, croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, et sans avancer.

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé, presqu'au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi, d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paraissant prête à verser des larmes :
« Dorante ! ou je fléchis mon père, ou de mes jours,
A l'asile où j'étais, je consacre le cours! »
Quels étaient vos desseins? Répondez-moi, cruelle!
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle,
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et ne pas en perdre un?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais, hélas! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès longtemps, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé;
Et quand vous me disiez que j'en étais la cause,
Quand vous me promettiez bien plus que l'amour n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole; on ne l'a tantôt que différée,
Et ma rage, à vos yeux, l'aurait déjà tirée;
J'attaquais devant vous le traître en arrivant,

Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche!
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche;
Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé;
Vous ne me verrez plus que mort, ou que vengé!

LISETTE, effrayée.

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidèle!
Elle tremble, il est vrai : mais pour qui tremble-t-elle?
N'importe : je l'adore; écoutons-la. Parlez.

(Se rapprochant.)

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le passé sur l'inexpérience :
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper.
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah! Lucile! Ai-je pu si tôt perdre le vôtre?
Vous me haïssez!

LISETTE, tendrement.

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre!

LISETTE.

Eh non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Eh bien, je n'en veux plus douter! Ne sais-je pas
Que l'infidélité, surtout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime, au fond, qu'une faiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

(Il s'approche enfin d'elle tout transporté.)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, sans mettre bas encore l'éventail.

Il est vrai.

DORANTE, se jetant à ses genoux, et lui prenant la main.

C'est assez! mon âme satisfaite...

SCÈNE VIII

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, haut, du fond du théâtre.

Veillé-je ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

LISETTE, baissant enfin l'éventail et se levant.

Lui-même! et qui me fait fort joliment sa cour.
(A Dorante.)
On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour;
Songez à bien jouer le rôle que je quitte;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite:
Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE.

Je croyais en effet, madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitait, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituerais un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre, à ma place, eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devais cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi! Dorante, après mille et mille assurances,
Qui, tout à l'heure encor, passaient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissaient vos discours,
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,

Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étaient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma faiblesse autorise à tout craindre;
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Entendons-nous, de grâce! encore un coup, madame,
Bien loin, qu'en tout ceci, je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serais pas digne de vous aimer.
Devais-je voir en paix...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer, qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avaient fait toute une autre peinture.
Juste sujet, pour moi, de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos, pour le perdre à ce prix;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté ..

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie!
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerais de mes soins les plus doux,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étais promise!
Lisette, je t'ai crue; et toi seule, tu m'as...

LISETTE, à Dorante, voyant pleurer Lucile

N'avez-vous point de honte?

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas!
Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes,
Lucile! retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui, toutefois, pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant, quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur..

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me presse.
Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassurait si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venaient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi?...

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon âme,
J'inspirais le poëte, en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenait faiblement!
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?
Et ma sincérité m'aurait-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime.

Dorante; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étais indifférente, et je ne le suis plus;
Et je sens que, sans vous, je le serais encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE, à Dorante.

Trêve de beaux discours! il est temps que j'y pense.
De par monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom!

LUCILE.

Ah! tu me fais trembler!

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous : rentrez, madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avait, tantôt, d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue, à présent il peut lire :
Je l'écoute ; ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chute des pièces?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire? Oui ; pour un, j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter, pour aller aux François,
Sur ce qui se jouera, faire éclater l'orage.

La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller...

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah! j'en serais d'avis : faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant, lui; car, à votre père,
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager? et sur quoi?
Les plaisants intérêts pour balancer les vôtres.
Une pièce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait; rien ne l'arrête :
Il lui donne sa fille, et croirait aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir, et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles!

SCÈNE X

LISETTE, seule.

Ah! ah! monsieur l'auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens; vous écrivez sous main;

Vous avez du manége; et votre esprit superbe
Croit déjà, sous le pied, nous avoir coupé l'herbe!
Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous savez alors quel est notre marché

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

DAMIS, *seul.*

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même, enfin, depuis deux heures.
Ma pièce, auparavant, me semblait des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie :
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé,
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes, dans mon cœur,
Font naître également le trouble et la terreur.

(*Regardant à sa montre.*)

Voici l'heure fatale, où l'arrêt se prononce!
Je sèche. Je me meurs. Quel métier! J'y renonce.

Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car, enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe.
Où me cacher? Où fuir? Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir?

(Après quelques moments de silence et d'agitation.)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége, au moins d'un an, le nombre de mes jours.

SCÈNE II

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, à Damis.

Eh bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avais donc tort tantôt de vous prêcher
Que, lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté... flambée!

DAMIS, à part.

Et mon sort décidé! Je respire. (Haut.) Tombée?

FRANCALEU.

Tout à plat!

DAMIS.

Tout à plat!

BALIVEAU.

Oh! tout à plat.

DAMIS, froidement.

Tant pis.

(A part.) C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

BALIVEAU.

Sifflée et resifflée!

DAMIS.

Et le méritait-elle?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

FRANCALEU.

Celui-ci pourrait bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance ;
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce, en effet,
Au tintamarre affreux qu'au parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vu des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.

La pièce était vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim des nuées!
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des *paix là! paix!*
J'ai trouvé...

BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu! je le maintiens : j'ai trouvé... telle rime...

(A Damis qui l'écoutait avidement, et qui ne l'écoute plus.)

Oui, telle rime digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur, avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourrait vous en croire,
Et demeurer oisif, au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux et leur noire malice,
Le parti qui lui reste, est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force même à venir l'admirer.

Le nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage.
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil, dans le métier des vers :
Et, pour y triompher, il y faut des revers.

FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poëte!

(A Baliveau.)

Vous êtes stupéfait? Moi non. Je le répète.
Vivent les grands esprits, pour former les grands cœurs!
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs.

(A Damis.)

N'est-ce pas, mon confrère?

SCÈNE III

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, à Mondor qui le veut tirer à part.

Eh bien?

MONDOR, bas et sanglotant.

Je vous annonce...

DAMIS.

Je sais, je sais. Ma lettre?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous, je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi,
Je compte vous rejoindre : et, laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCÈNE IV

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

Oui, changeons de propos, et laissons tout cela.

FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là...

BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.

FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

BALIVEAU.

Belle prérogative!

FRANCALEU.

Une lice! un nocher!
Comme nous n'allons droit, qu'à force de broncher!
Plaît-il? Vous l'entendiez?

BALIVEAU.

Moi? non; j'avais en tête
La lettre de cachet, qui, dites-vous, est prête.

FRANCALEU.

Ce jeune homme n'est pas du commun des humains.
Peste! les grands seigneurs se l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage! revenons, de grâce, à la promesse
Dont vous m'avez, tantôt, flatté pendant la pièce.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une pièce? Ah! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis; c'est moi qui le promets;
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.

BALIVEAU, s'emportant.

Parlez! aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre?

FRANCALEU.

Eh! tranquillisez-vous! soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir!
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et, tenez, son retour va vous tirer de peine;
Car je gagerais bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant? qui?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plaît-il?

FRANCALEU.

Êtes-vous sourd? Cet homme de mérite.

BALIVEAU.

Monsieur de l'Empyrée?

FRANCALEU.

Et qui donc?

BALIVEAU.

Quoi! c'est lui,
Dont le zèle, pour moi, sollicite aujourd'hui?

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouïez en maître;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois, parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égarements de votre enfant prodigue.
Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.

BALIVEAU.

Adieu.

FRANCALEU, l'arrêtant.

Comment donc?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges!

FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur!

FRANCALEU.

Mais encore, entre amis, l'on s'explique.
Ne pourrait-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi! lorsque nous tenons...

BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Est-il possible?

BALIVEAU.

Le voilà! maintenant soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor...

BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble!
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que, par vous-même, au mal elle soit enhardie,

Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un appui?
Il versifiera donc! Le beau genre de vie!
Ne se rendre fameux qu'à force de folie!
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands!
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs, elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devrait l'étouffer.
Oui! comment souffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'État, pour les leurs, pour eux-mêmes?
De la société véritables frelons,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien! l'œuvre est très-méritoire!

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenez...

BALIVEAU.

Apprenez de moi qu'on ne voit guère
Les honneurs, en ce siècle, accueillir la misère :
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses;
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait, on veut que je le voie?
Soit! à vos visions, je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse! il est libre. Adieu!

FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête;
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que son mérite;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille, avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Avec cent mille écus?

FRANCALEU.

Eh bien! est-il à plaindre?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre...

Holà ! Quelqu'un !... Vous-même en jugerez ainsi.
(A un valet.)
Que l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.
(A part.) Aussi bien elle hésite, et rien ne se décide.
(A Baliveau.)
Qu'est-ce? Vous mollissez? Votre front se déride?
Vous paraissez ému !

BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait!
Un procédé si noble est-il imaginable!
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
Quand, à faire des vers, un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis, de ce côté, se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvais pardonner son malheur;
Mais, dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCÈNE V

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, à Damis.

Venez, venez, monsieur! Une autre fois encore

Vous serez à la Cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter monsieur.

DAMIS, à Baliveau.

M'avez-vous trahi?

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie,
Qui signale à tel point son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
(Voyant Damis interdit.)
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre;
Car, de quelques talents dont vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie aurait dû, suspendant sa puissance,
Avoir déjà fait place à la reconnaissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, d'un air embarrassé.

Mon oncle...

BALIVEAU.

Eh bien?

DAMIS.

Je suis...

FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile;

Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.

FRANCALEU.

Ah!

BALIVEAU, à Francaleu.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui, tout à l'heure, était un phénix, un trésor!
Eh bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Va! maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre en devenant ton père!

SCÈNE VI

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauraient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,

A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment! La connaîtrais-je?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit *le Mercure*.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.

FRANCALEU.

Quoi! ce serait?... Quoi! c'est... la muse originale,
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale!

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair...

DAMIS.

Eh! oui.

FRANCALEU.

Mériadec... de Kersic... de Quimper...

DAMIS.

En Bretagne. Elle-même! Il faut être équitable.
Avouez maintenant, rien est-il plus sortable?

FRANCALEU, *éclatant de rire.*

Embrassez-moi!

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt;
Mais nous l'apaiserons; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU.

Oh! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur? Qu'insinue un pareil verbiage?

FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! Vous aurez beau dire!

FRANCALEU.

Et vous, beau protester!

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non!

FRANCALEU.

Parbleu si! Parions.

DAMIS.

Bagatelle!

FRANCALEU.

La personne pourrait, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira! suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais, laissez dire un mot; et vous verrez que non!

DAMIS.

Rien! Rien!

FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irais à Rome.

FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

FRANCALEU.

Quel homme!

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser!
A m'épouser, vous dis-je! Oui, moi! moi! c'est moi-même,
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point?

FRANCALEU.

Non; mais, en vérité,

J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté,
Quand, sous le masque heureux qui vous donnait le change,
Je vous faisais chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
Oh çà ! laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela, je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime?

DAMIS, à part.

Ah! Lisette la suit! malheur à l'anonyme!

SCÈNE VII

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

FRANCALEU.

Mignonne, venez çà! vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talents...

LISETTE.

Ses talents! c'est où je vous arrête...

FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Apprenez...

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir?

DAMIS, bas à Francaleu.

Faites qu'elle nous laisse un moment; et pour cause.

FRANCALEU.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, à Francaleu.

Maintenant elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, bas à Lucile.

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma première estime :
Loin de là; votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si malhabile...

LUCILE.

Mon père...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler.

D'un père, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor, vous vouliez, disiez-vous,
Que, par mon propre choix, je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse :
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

Au fait! (Bas.) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

FRANCALEU.

Ah! fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire
Est le seul justement que vous aviez exclu.

FRANCALEU.

Quoi! Quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, était selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre :
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore, et de moi, près de vous, secondé...
Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévère!
Eh bien! j'ai mérité toute votre colère :
Je n'ai pas, contre moi, fait d'assez grands efforts;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts?
Car enfin, c'est à quoi je serais condamnée,
S'il fallait à tout autre unir ma destinée.
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père! Accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde à qui j'étais rendue!
Hélas! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais!

FRANCALEU.

La sotte chose en nous, que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle?

DAMIS.

Eh! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur! ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignais, après ma lettre lue,

Que pour servir Dorante à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune, et ne songez qu'à lui.

FRANCALEU.

Votre ennemi mortel! qui voulait aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine...

DAMIS, lui remettant une lettre ouverte.

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DORANTE, se jetant aux genoux de Francaleu.

Écoutez-moi, monsieur; ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide!
Il est temps que je rompe un silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez, et souffrez cependant que j'espère.
Un malheureux procès vous brouille avec mon père.
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement;
Le procès finirait par son désistement.

Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres,
Faire, à vos intérêts, immoler tous les nôtres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir!

(A Damis.)

D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire, à Paris, contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

FRANCALEU lit.

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
» Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
» Par son médiateur, il est des mieux servis;
» Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
» La rigueur, il est vrai, serait très-inutile;
» Et je défère à vos avis.
» Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
» Il n'aura que trop mon aveu;
» Celui de monsieur Francaleu
» Puisse-t-il s'obtenir de même!
» Parlez, pressez, priez! Je désire à l'excès
» Que sa fille, aujourd'hui, termine nos procès,

» Et que le don d'un fils qu'un tel ami protége,
» Entre votre hôte et moi, renouvelle à jamais
» La vieille amitié de collége.

« MÉTROPHILE. »

Maîtresse, amis, parents, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

Ah! monsieur! ô mon père! (A Lucile.) Enfin je vous possède.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède?

DORANTE.

Cher Damis! vous devez en effet m'en vouloir,
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir!
Je suis un monstre!

DAMIS.

Non; mais, en termes honnêtes,
Amoureux et Français, voilà ce que vous êtes.

DORANTE, aux autres.

Un furieux! qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissait si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi?... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étais l'auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues;
Et veux, après-demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non! j'appelle, en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte, au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours!

FIN DE LA MÉTROMANIE

LES
OPÉRAS-COMIQUES DE PIRON

LES

OPÉRAS-COMIQUES DE PIRON

I

On sait le reproche que Voltaire faisait à Piron, d'avoir passé sa vie à boire, à chanter, à dire de bons mots et *à ne rien faire de bien utile*. Un jour, dînant avec lui, il affectait de le plaindre « d'avoir perdu le plus beau de son imagination à l'Opéra-Comique. » Piron éparpilla en effet son talent et son esprit un peu dans tous les genres qui y prêtaient. Il commença par travailler pour le théâtre de la Foire, comme il aurait, de nos jours, écrit pour tous les théâtres de genre, Déjazet, les Variétés ou les Bouffes, en compagnie de M. de Saint-Rémy. Il y a des esprits qui vont à la farce comme d'autres à la tragédie. On le voit par l'exemple des plus grands seigneurs quand ils sont gens d'esprit. C'est pour les vaudevillistes, librettistes, les Favart et les Offenbach du dix-huitième siècle et du nôtre, et aussi à l'adresse de leurs joyeux interprètes, les comédiens de toutes les petites scènes, que Diderot a dit : « Tout ce qui amuse et fait rire est fort bon. » Il y en a, parmi ces auteurs, d'humeur gaie, à la fois sarcastique et douce, d'esprit malin et d'une plaisanterie inoffensive, qui *croient* à leur art, qui ont cette croyance bien ancrée que rien ne se fait sans conviction, qui en mettent dans la confection d'une pantomime, et qui finissent par opérer des révolutions au théâtre des Funambules. Un fragment d'*Armide*, le vieil opéra de Glück, ou un menuet de Mozart évoquent dans leur esprit un monde

chimérique et enchanté : il semble que les personnages de Watteau défilent sous leurs yeux quand ils entendent cette musique simple et grande ; sous chaque *portée,* ils tracent un rôle ; ils entendent des soupirs amoureux dans un alto qui gémit, un violoncelle qui se plaint : « Quelle jolie pantomime on ferait ave cette belle musique ! » disent-ils. — Piron n'apportait pas tant de convictions artistiques à la Foire. Sa force était toute dans la gaillarde encolure de son esprit. Jeune, pauvre, sans emploi et plein de gaieté, il y trouva à vivre dès les premiers jours. Son sac à malice était plein de l'inépuisable gros sel dont il nous a laissé la mine dans ses opéras-comiques. La foire Saint-Germain était une ressource qui s'offrait d'elle-même aux auteurs sans fortune et qui se sentaient de la verve narquoise et de l'imagination. Ce qu'on s'y permettait d'épigrammes à bout portant, de railleries, de satire, la liberté en un mot qu'on y prenait devait attirer Piron bien plus naturellement que la Comédie française. Avant de jeter dans le bronze, comme il disait plus tard en faisant allusion à ses ennuyeuses tragédies qu'il croyait immortelles, il moula dans le carton, et il n'a pas à s'en repentir, car l'esprit, le sel et la gaieté (on trouve toujours ces trois mots quand on parle de Piron) qu'il a semés et répandus à profusion dans son petit théâtre, rachètent et font pardonner ses grandes œuvres sérieuses, qu'on ne peut plus lire. — Piron s'amusait lui-même en amusant les autres. S'il trouvait cela tout simple, pourquoi lui en ferait-on un reproche et un cas de conscience ? D'ailleurs égayer le public, lui *désopiler la rate* pendant quelques heures, comme cela se voit encore tous les soirs, et plus que jamais, dans le Paris nouveau qui avoisine l'ancien boulevard du Temple, n'est-ce pas faire œuvre d'utilité et saine en soi ? Il y a certes des emplois qui sont pires.

Les opéras-comiques de Piron sont de petites pièces faites au plus vite et au jour le jour, pour les besoins du théâtre, et qui

ont presque toutes pour principaux personnages les célèbres acteurs de la pantomime : Arlequin, Pierrot, Colombine, Scaramouche. Avec ces héros pleins de gaieté, de ruse, de fourberie et d'imagination, Piron n'avait qu'à se laisser être lui-même pour inventer, trouver, créer des situations comiques et des farces ; c'étaient autant de canevas sur lesquels la verve des acteurs pouvait encore broder tout à son aise, et s'en donner tant que le public et les tréteaux libres de la Foire en voulaient supporter. Le public ne se plaignait jamais, mais bien souvent il fallait implorer M. de Maurepas pour laisser jouer une nouvelle pièce. — Rameau, enfant de la Bourgogne, a mis en musique beaucoup de couplets de son compatriote Piron, ce qui justifie en effet ce titre d'opéras-comiques, genre alors dans l'enfance, mais une enfance gaie, et qui a eu de tendres et joyeux parrains pour le nourrir au biberon : Lulli, Lalande, Destouches, Campra, Mouret, Favart, etc. Avec un compère tel que Piron, l'Opéra-Comique allait être abreuvé comme Henri IV à sa naissance. Piron lui apportait pour présent une joyeuse coupe de vin de Bourgogne : vin sur lait, c'est santé, dit un proverbe de nourrice. — Il n'en est pas moins vrai que le début de Piron fut une planche de salut pour l'Opéra-Comique. Ce que nous avançons là sera justifié tout à l'heure par le succès d'*Arlequin-Deucalion*, qui sauva et rapporta dans son tonneau la caisse et la fortune de l'entrepreneur du théâtre.

Deux théâtres rivaux se disputaient alors la foire Saint-Germain : l'Opéra-Comique et les Italiens. Ces derniers avaient quitté l'hôtel de Bourgogne, où ils se morfondaient, pour venir disputer le succès et la vogue à l'Opéra-Comique. Ils s'étaient établis sur le préau même de la foire, et ce pouvait être une rude concurrence portée à l'Opéra-Comique sur son propre terrain : le public est si inconstant ! il n'avait qu'à changer ses prédilections et les porter aux derniers venus ! Mais il paraît qu'il n'en fut rien

L'Opéra-Comique conserva toute sa vogue ; on accourait en foule de tout Paris. Les dénonciations d'*immoralité*, de *pièces graveleuses*, ne manquaient pas, et elles venaient le plus souvent des entrepreneurs des autres théâtres. Mais le beau monde ne s'empressait qu'avec plus de curiosité aux pièces dénoncées et courant des risques : on voyait à certains jours de grands éventails se déployer sur le devant des loges ; le public du parterre disait que ces éventails étaient percés à jour. Derrière se cachaient de belles prudes, qui suivaient de plus près, à l'aide de lorgnettes artistement adaptées par l'ouvrier aux riches et grands éventails, le jeu élégant et la *sveltesse* des acteurs. Francisque, l'*impresario* du temps de Piron, habile et élégant Arlequin, qui eut toute la désinvolture, l'agilité et la souplesse de notre grand Debureau, dut faire ainsi plus d'une conquête. — L'Opéra-Comique finit par porter ombrage à la Comédie française elle-même et à l'Opéra, ce grand seigneur, qui firent cause commune avec leurs humbles confrères, les Italiens de la Foire, accusant à la fois le public de mauvais goût, et l'Opéra-Comique de détourner tout le flot de la foule à son profit. Il s'ensuivait des entraves dont la plus singulière est celle qui venait tout d'un coup interdire la parole aux comédiens de l'Opéra-Comique. Ils ne pouvaient plus ni parler ni chanter. — Mais le vaudeville, enfant de la France, ne fut jamais trahi par le parterre ; les acteurs de l'Opéra-Comique avaient recours à un expédient trouvé plus tard, dans leurs faibles moyens, par les primitifs caricaturistes dans l'embarras : ils font sortir les paroles tout écrites de la bouche de leurs personnages. Les artistes de l'Opéra-Comique faisaient descendre leurs paroles du cintre écrites, en grosses lettres, avec leurs airs notés, ou bien ils portaient eux-mêmes leur rôle écrit au bout d'une perche. Il n'était pas défendu aux violons de se faire entendre. — Le violon fut toujours l'âme de la pantomime. — Ceux-ci donnaient le *la*, quelques compères disséminés dans

la salle entonnaient l'air, et le public les suivait en chœur. Ainsi la pièce trouvait à la fois des interprètes sur la scène et dans la salle.

L'histoire du théâtre de la Foire, et celle du théâtre de Piron en particulier, est remplie à chaque instant des plaintes de Francisque. Il avait tout lieu de se plaindre. Entre les entrepreneurs des théâtres rivaux qui lui rognaient sa part et la police qui le surveillait de près, il était fort à la gêne : en ses heures de détresse, il s'adressait à Piron. Piron tira toujours Francisque d'embarras. Ce fut un vrai tour de force que sa première pièce, *Arlequin-Deucalion*, monologue donné à l'Opéra-Comique, le 25 février 1722. Le théâtre se trouvait en ce moment sous le coup d'une de ces entraves qui partaient de haut. La Comédie française avait obtenu contre lui un arrêt qui réduisait l'Opéra-Comique à un simple spectacle de voltigeurs et de danseurs de corde. Ce Francisque n'avait vraiment pas de chance : il venait de perdre toute sa fortune dans l'incendie d'un théâtre qu'il dirigeait à Lyon [1]. Quand il s'était chargé de l'Opéra-

1. Le même malheur lui arriva plus tard à Dijon. Buffon écrivait de Bordeaux, le 22 janvier 1731, au président de Ruffey : « Ce que vous me dites de la stérilité des plaisirs à Dijon ne m'étonne point. C'est souvent qu'on en est réduit à passer le carnaval sans comédie ni bal. Il y en avait une italienne, fort bonne, dans cette ville. Francisque et sa troupe y représentaient avec un succès et un applaudissement infinis ; mais malheureusement le feu prit, il y eut hier huit jours, au bâtiment qui servait aux représentations, et consuma avec huit autres maisons ; il fut mis par un feu d'artifice allumé dans le théâtre pour brûler don Juan, dans *le Festin de Pierre*. Les pauvres comédiens ont perdu toutes leurs hardes ; à peine Francisque put-il se sauver en robe de chambre. Pour surcroît de malheur, on voulait les poursuivre et leur faire payer, par la prison ou autrement, le dommage du feu ; mais tant de gens se sont intéressés pour eux, on leur a fait tant de présents par les quêtes, qu'on dit qu'ils seront bientôt en état de représenter encore dans la salle du concert, qu'on leur donnera pour rien. » (*Correspondance inédite de Buffon*, tome I, page 7.)

Comique, il comptait bien sur la recette de la foire de l'année 1722 pour relever un peu ses affaires, et il avait besoin de beaucoup d'esprit et de gaieté, accompagnés d'un peu de musique, pour maintenir à l'Opéra-Comique toute sa vogue. Mais pour cela, il ne fallait pas se tenir pour battu et se courber devant l'arrêt qui en faisait un rival des baladins de la rue. Il eut beau solliciter, supplier, tout ce qu'il put obtenir de grâce et de faveur fut qu'on lui permît de laisser parler un seul acteur en scène. Francisque se mit donc en quête d'un monologue. Le Sage et Fuzelier refusèrent impitoyablement d'en fabriquer un. La difficulté de faire dire des choses sensées à un seul acteur, qui n'avait aucune réplique à donner ni à recevoir, leur parut plus grande que le profit. Ils abandonnèrent l'Opéra-Comique à son malheureux sort, et allèrent chez les Marionnettes, qui jouaient au moins des pièces à plusieurs personnages. Il fallait, pour sauver la situation, quelqu'un qui n'eût rien à perdre. Piron, qu'on lui avait indiqué comme un garçon d'esprit, parut à Francisque le seul qui pût le sauver dans sa détresse. Il n'avait encore rien donné au théâtre. Francisque courut chez lui, lui conta son cas : « M. Le Sage et M. Fuzelier m'abandonnent ; je suis perdu si vous ne venez à mon secours... » Et il tira cent écus, qu'il lui laissa entre les mains, et s'enfuit en lui disant qu'il en gagnerait bien d'autres à son théâtre s'il voulait l'aider. — Piron, ainsi mis en demeure de gagner les cent écus ou de les rendre, chercha un sujet. A quel moment le monde peut-il raisonnablement n'avoir eu qu'un acteur et qu'un seul personnage? Après le déluge. La mythologie en fera les frais. Deucalion repeuplera le monde. Mais Pyrrha ? Bah ! Pyrrha, on ne la fera pas parler... Ce sera un peu dur pour une femme, mais ainsi le veut l'arrêt ; elle aura de la peine à s'y conformer, mais le public s'en accommodera bien. On peut, à la rigueur, la noyer... mais il est besoin d'elle : Deucalion et Pyrrha ne peuvent se

séparer... Enfin Piron s'en tira tant et si bien que ce fut Francisque qui se crut sauvé du déluge quand il reçut, deux jours après, des mains de l'auteur, le monologue d'*Arlequin-Deucalion*, en trois actes. Quel rôle et quel succès! Francisque jouait en personne Arlequin; il vit en un instant sa salle repeuplée; il paya sur-le-champ cent écus de plus à Piron. — Il n'y eut plus d'autre orage sur la scène qu'un tonnerre d'applaudissements. Arlequin arrive au milieu d'une tempête effroyable, grossie encore par le bruit de l'orchestre, qui fait chorus avec tous les éléments déchaînés : fracas des eaux, mugissement des vents, trompettes qui tonnent et tempêtent, grosses caisses, tambours, violons qui grincent sur la chanterelle, tout est de la partie pour imiter l'orage : c'est le jour des *Ténèbres*. Le ciel et la terre sont en guerre : la terre envoie ses sources, ses rivières, ses fleuves, ses mers, ses océans et tous les trésors d'eau qu'elle recélait dans son sein; le ciel lâche toutes ses cataractes, l'artillerie roule et croule au-dessus des nuages; chaque éclair est un coup de canon; il semble, à voir la scène, que toutes les eaux de l'univers se soient donné rendez-vous au-dessus du plus haut sommet des plus hautes montagnes. Les déluges du *Châtelet* et de la *Gaîté* sont devancés. Comment Arlequin trouve-t-il à poser le pied au milieu de cette immersion générale? La colombe de Noé, qui avait des ailes, n'en serait pas revenue... Arlequin a pris pour monture le ventre d'un tonneau qui nageait au-dessus de l'élément perfide, et il espère bien que cette espèce d'arche, sur laquelle il se sauve à califourchon, le consolera tout à l'heure d'une telle abondance d'eau. Mais il se trompe, l'arche était une boîte de Pandore. Le tonneau, plus perfide que l'onde, renfermait, comme pour nous montrer que les hommes fossiles ne valaient pas mieux que nous, un exemplaire de toutes les vanités humaines et de ce qui cause tous les malheurs, les fléaux, toutes les guerres : un nobiliaire, lorsque la race humaine vient de

périr ! — une paire de pistolets, qui feront tant de mal après le déluge ; — des écus, qu'Arlequin garde dans sa poche, par habitude ; — un factum littéraire en faveur des anciens contre les modernes; la querelle de Boileau et de Perrault renouvelée. Arlequin espère que les Muses du jour et le parterre seront pour les modernes ; il garde le factum précieusement, pour assister plus tard à la querelle. — Ce tonneau sauvé du déluge est comme la fameuse enseigne du cordonnier : *A la botte pleine de malice.* Il y manque les trois êtres vivants, la femme, le chat et le singe, mais ils reviendront plus tard, quand Deucalion et Pyrrha auront jeté des pierres derrière eux. — Arlequin en jette dans tous les jardins. Le commissaire, qui était là pour voir si l'arrêt était bien exécuté, reçoit la sienne en passant, et il fallait bien qu'il prît le mot pour rire. Arlequin commençait à jouir de la suzeraineté du monde noyé, quand il voit venir à lui, dansant, *cascadant,* faisant toutes sortes de pirouettes, Thalie, la muse de la Comédie... française ; il n'a qu'une peur, c'est qu'elle ne parle, et il la chasse en lui criant : « Te tairas-tu, bavarde ? » Et il crie *alerte !* en appelant à son aide M. le commissaire. — Une autre surprise qu'on lui réservait, à M. le commissaire, c'est l'intervention de M. Polichinelle. Quelques coups de *pratique,* un coup de bâton sur le bord du tonneau, deux ou trois *brrr* stridents et vifs, sont les coups de tam-tam qui annoncent l'arrivée de Momus, le dieu du Rire, sous les traits de Polichinelle ; à l'aide de cette divinité protectrice, qui fut toujours celle de Piron, l'auteur va hardiment braver la défense de faire parler plus d'un acteur : Polichinelle, caché au fond du tonneau, montre tout d'un coup sa face réjouie, et se met à donner de bons conseils à Deucalion, effrayé tout d'abord (et il y avait de quoi en présence de M. le commissaire) de trouver un interlocuteur qui parle... dans cette île muette. Les comédiens français n'avaient pas mentionné la voix de Polichinelle dans leur re-

quête; l'organe de cette marionnette échappait à la prescription et à la proscription générales. L'arrêt ne le spécifiait pas et ne mentionnait rien contre lui. Thalie ne pouvait rien cette fois contre ce personnage baragouinant, qui interrompt à chaque instant son discours par des roulements d'rrr, dont la voix est discordante et aigre, qui chante plutôt qu'il ne parle, qui pousse des cris stridents avec sa *pratique* dans la bouche [1]. Polichinelle-Momus rend ses oracles en agitant ses petits bras, et il les rend en vers, ce qui est le langage de Polichinelle, quand il a besoin d'être digne et solennel. C'est l'oracle de la dive bouteille, le seul bon, qui tire Deucalion d'embarras. — Deucalion finit par jeter Polichinelle à la mer; c'était y jeter Le Sage et Fuzelier avec toutes leurs pièces des Marionnettes. L'Opéra-Comique était ainsi vengé de la défection de ces deux auteurs [2]. Polichinelle pousse en l'air un grand cri de joie; le dieu du Rire était las de vivre depuis qu'il ne pouvait plus rire en toute liberté sur la scène de l'Opéra-Comique. Il était heureux de mourir par la main d'un compère, comme Hercule autrefois par la main d'un ami. Son royaume est la Folie, et il craint que Thalie ne le fasse condamner à dire des choses trop raisonnables. — Dans *les Enfants*

1. Piron définit ainsi cette voix dans *Colombine-Nitétis*, parodie en trois actes, mêlée de prose et de vaudevilles, représentée par les marionnettes de la troupe de Francisque, à la foire Saint-Laurent, en 1723 : « Mon cher compère! dit Pierrot à Polichinelle, quel rôle pourriez-vous faire dans une tragédie, avec votre air et votre voix qui ressemble au bruit du vinaigre qu'on met dans une lèchefrite! » Voilà de ces définitions parlantes.

2. Piron, ayant fait ses preuves d'esprit et de talent au théâtre de la Foire, fut vite réconcilié avec Le Sage. Ils se mirent à l'œuvre ensemble l'année suivante (1723), et firent jouer, de compagnie avec un troisième collaborateur, Dorneval, *les Trois Commères*, opéra-comique. On a dit et répété, mais sans preuves, que ce qu'il y avait de meilleur et de plus amusant était de Piron. Entre Le Sage et lui, il sera toujours difficile de faire la part de l'esprit et de la gaieté. Voici au reste ce que Piron a dit lui-

de la Joie[1], quand la Morale se présente pour corriger ses enfants, il craint qu'elle ne les gâte : ses fils sont des sacripans, — Scaramouche, Pierrot et Arlequin, — des vauriens, des *bons à rien*, des fainéants, des gourmands, des voleurs, mais lui qui ne se sent pas tous ces défauts réunis, qui ne s'en connaît que deux, mais les meilleurs et les plus inoffensifs, lui, le bon dieu du Rire qu'il est, il a pour premier mouvement d'envoyer la Morale chez son frère... l'Ennui, logé à l'enseigne de l'Académie royale de musique. Il faut que la Morale consente à partager le royaume du monde avec lui : *Castigat ridendo mores.* Ce n'est qu'au théâtre de la Foire, d'ailleurs, qu'il peut être déraisonnablement permis d'emmancher la marotte de la Folie au sceptre de la Raison : ce sont des gants noirs, les gants de la Sagesse, aux mains de Pierrot enfariné. — Piron vécut de petite guerre à l'Opéra-Comique avec toutes les scènes grandes et pe-

même de la pièce; c'est dans la scène IV du prologue de *Colombine-Nitétis* :

PIERROT, *au docteur*

Est-ce que tu ne vas pas rester ici?

LE DOCTEUR.

Non, je vais aux *Trois Commères ;* on dit que les compères qui ont travaillé après ces commères-là sont d'habiles gens.

PIERROT.

Diable! oui.

LE DOCTEUR.

On dit pourtant qu'ils ont mis chacun quinze jours à faire le premier et le troisième acte, qui ne valent rien.

PIERROT.

Oui, mais ils n'ont pas mis un moment à faire le second, qui est le meilleur.

1. Comédie de Piron, en un acte, avec des agréments, donnée aux Italiens, en 1725.

tites. Il se faisait sur elles l'esprit et les ongles. C'était là sa manière d'alimenter son théâtre à lui, comme Voltaire lui servit plus tard de pierre à aiguiser pour ses épigrammes. Cela ressemble beaucoup au petit journal satirique et malin qui a pris depuis un tel développement en France. Piron aux prises dans *le Charivari* avec *le Figaro*, ou dans *le Figaro* avec *le Charivari*, c'eût été un spectacle amusant pour la galerie contemporaine.

Il leur devait pourtant, à ces tyrans domestiques de la Foire, ennemis de toute joie qui n'était pas à eux, la gloire d'avoir débuté par un chef-d'œuvre. Le succès d'*Arlequin-Deucalion* le sacra le Corneille du genre en deux jours. Ce fut son *Cid* de la farce. Il n'en sut aucun gré à ses *ennemis*, persécuteurs devenus persécutés. Il trouvait trop malice à les poursuivre. Le feu de l'inspiration satirique et railleuse ne l'abandonna jamais contre les détracteurs de l'Opéra-Comique. Il ne cessa de s'exercer sur eux, ce qui ne l'empêcha pas de composer plus tard pour les Italiens [1] et pour la Comédie française.

La même année 1722, à la foire Saint-Laurent, Thalie et les Italiens eurent de nouveau maille à partir avec Momus, sur le théâtre de marionnettes de Francisque. Piron, attaché à la fortune de l'*impresario* et à ses spectacles de toute nature, lui fit *le Mariage de Momus*, opéra-comique en trois actes. — Momus s'amuse à contrefaire Jupiter devant les dieux. Il se met à braire, à mugir, à imiter le cri du canard et d'autres animaux, dans la peau desquels il a plu quelquefois à Jupiter de se travestir : « Écoute, Momus, lui dit Jupiter, je suis bien las de tes plaisanteries. Je suis assez grand seigneur pour ne pas aimer à m'entendre dire mes vérités, et tu me les mets toujours devant

1. En 1725. Ils étaient alors réintegrés à l'hôtel de Bourgogne. Piron y donna *les Enfants de la joie*, comédie, — *les huit Mariannes*, parodie.

le nez! à la fin... — Mariez-moi, dit Momus, l'hymen est un rabat-joie. Vous me verrez bientôt coi, car je vois que tout gaillard que vous êtes, vous n'osez souffler devant votre femme. » Jupiter le prend au mot et envoie chercher Apollon pour le prier de donner Melpomène en mariage à Momus. « De bon cœur, dit le dieu des vers, qui ne ménage pas la critique aux muses tragiques de ce temps-là; aussi bien est-ce une vieille radoteuse qui ne sert plus de rien au Parnasse. » Mais Momus, par incompatibilité de caractère, a horreur de Melpomène, qui, sans cesse, pleure et grogne, et que Piron, du reste, ne sut lui-même, à son jour, ni rajeunir ni rendre plus intéressante. Jupiter propose alors Thalie : « Cela lui conviendra mieux. — Oh! elle est bien loin, s'écrie Apollon. — Et où est-elle? demande Jupiter. — Et que sais-je où diable elle va? Elle est en Italie, Thalie. — Une femme aller là! chante Momus, quelle folie! — Elle devrait en être revenue, en effet, depuis longtemps, pour ce qu'elle y fait, dit Apollon. Dans ce pays-là, me dit-on, la pauvrette est sur la litière, les bourreaux me la mettent sens dessus dessous (*Ceci se chante*)... — Il faut la tirer de là, dit Jupiter. — ...Qu'à cela ne tienne! je l'aurai quand je voudrai. Elle plaira bien à Momus pour femme, celle-là, car elle veut toujours rire. — Oh! mais toujours aussi, dit Momus, ce sont bien des affaires. — Il ne faut pas vous vendre chat en poche, observe Apollon. Elle a un petit défaut. — Et quel? demande Momus. — C'est qu'elle veut parler toute seule où elle est. — Qu'entendez-vous, seule? Elle seule veut-elle parler? Ou veut-elle parler sans auditeurs? — L'un et l'autre; mais je voulais dire seulement le premier. Elle est là-dessus d'une jalousie italienne, et si quelqu'un de la compagnie ose prendre le dé, elle est femme à lui verrouiller le bec d'un revers de sa main. — Qu'elle aille au diable! s'écrie Momus. Je suis né *parole en gueule*, aussi bien qu'elle; et je prétends avoir mon tour comme un autre.

— ... Mais il vous faut tout dire; elle a encore un défaut. — Comment! cela ne finira pas? — Elle est si vieille, dit Apollon, qui n'épargne pas plus Thalie que Melpomène sur cet article, qu'elle en est décrépite et qu'elle radote. Elle ne dit plus que de vieux contes du temps passé, ou que des nouveautés extravagantes. — Eh! fi! fi! du nouveau et du beau, ou point d'affaire! — Mais elle a aussi l'avantage sur ses sœurs de posséder deux langues (l'italien et le français). — Deux langues! s'écrie Momus, tirez, tirez; je voudrais une femme, au contraire, qui n'en eût point du tout. — Eh! que ne parlez-vous! vous allez être servi. Holà! Mercure! va nous chercher la dixième Muse. — Qui est donc celle-là? demande Momus, je n'en ai pas ouï parler. — C'est une Muse encore toute neuve, jolie comme l'Amour, gaie, badine, amusante; vous serez charmé de sa pantomime. — Quel âge? — Vingt ans. — Et elle est muette? — Muette et vive comme un poisson. — Son nom? — La Foire. Elle est fille de Bacchus et de Vénus. Elle tient de son père pour le feu et de sa mère pour les grâces. — C'est dommage pourtant qu'elle soit muette, observe Momus; et cela lui vient-il de naissance? — Non, répond Apollon, elle jasait comme une pie dénichée, quand Thalie, jalouse, lui coupa la langue, au grand regret de nous tous. Tenez, la voici. Avez-vous jamais rien vu de si riant? » Momus, après que la Foire a dansé, répond en chantant : « ... Ah! Jupiter, donnez-moi la Foire... » On n'est pas pour rien au théâtre de la Foire : passons.

Tous ces lazzi restaient-ils sans riposte? Il est permis d'en douter. On n'a pas le relevé de toutes les plaisanteries pour et contre. Les Polichinelles du voisin n'étaient pas manchots. Piron devait recevoir quelquefois des bosses à la tête, et ne pas toujours *s'en sortir*, comme on dit, les grègues nettes. La Foire devait lui rendre ses atouts en monnaie de singe. Sa réputa-

tion redoutable de malice n'empêchait pas les autres de se trouver maîtres chez eux et d'exercer leurs représailles. Le Sage et Fuzelier en ce genre devaient avoir leur petit talent. Mais, encore une fois, je n'ai pas les pièces sous les yeux pour m'élever à la hauteur de ce grand débat.

Il s'en fallait de beaucoup que le théâtre fût sauvé, parce que Piron avait une fois tourné la difficulté. La difficulté, il est vrai, ne faisait qu'aiguiser la malice, mais il fallait sans cesse avoir bec et ongles... et bouche pour parler. De plus, Piron, très-peu prudent de sa nature, trouvait moyen, chemin faisant, de s'attirer des ennemis en dehors des théâtres, dans le monde même de la critique. Moins de quarante jours après le succès d'*Arlequin-Deucalion*, qui avait été, cette année, une des réjouissances du carnaval, il laissait tomber quelques traits irrévérencieux sur le dispensateur de la gloire en ce temps-là, sur la grande Revue du moment, *le Mercure*. — Piron exerçait sa malice partout où il pouvait ; il était de ceux qui pour un bon mot ne craignent pas de perdre vingt amis. Ce fut dans sa pièce de *l'Antre de Trophonius* qu'il se moqua un peu du célèbre recueil. Au milieu d'une agréable conversation entre fripons et friponnes, le dieu Mercure apparaît, appelé par une chanson dont le refrain est :

O puissant dieu des filous!
Venez droit, venez droit, venez droit à nous!

« Messieurs, mesdames, vous me faites trop d'honneur, répond Mercure. Je ne suis qu'un pauvre diable de dieu réformé, indigne d'une si noble invocation... — Ne faites-vous pas toujours les commissions amoureuses de Jupiter? demande Arlequin. — Depuis que tous les dieux et les demi-dieux de l'Olympe se les arrachent des mains, il n'y a pas là-haut de l'eau à boire dans ce métier-là. J'ai été obligé de venir chercher ici-bas de l'em-

ploi; et de dieu que j'étais, de me faire un misérable colporteur, dont il n'est pas que vous n'ayez entendu parler sous le nom de *Mercure galant*. — Ah! quel déchet! s'écrie Scaramouche. C'est comme si de Scaramouche je devenais meunier. C'est donc vous qui courez après les pièces fugitives, qui nous annoncez les morts, les mariages, les naissances, les promotions? — Et les généalogies, ajoute Mercure. — Toutes choses bien intéressantes pour le lecteur! dit Scaramouche. — Assurément! reprend Mercure : et un air tendre, une chanson à boire, un commencement de roman sans queue, une énigme ou deux, deux ou trois jolis logogriphes pour laisser des os à ronger aux beaux esprits de la cour, de la ville et des provinces, et les amuser jusqu'à mon retour lunaire; n'est-ce donc rien [1]? » *Le Mercure* en voulut longtemps à Piron d'avoir pris de telles libertés avec lui. Messieurs les journalistes sont susceptibles; ils l'étaient

1. Boursault avait déjà dit la même chose en vers, dans *la Comédie sans titre*, bien plus connue sous celui de *Mercure galant;* un ami lui avait d'abord conseillé de ne pas prendre ce dernier titre, pour ne pas s'aliéner la critique. Voici comment s'exprime Merlin, valet d'Oronte, qui a tout intérêt à se faire passer pour le directeur du *Mercure*, et qui fait de son valet, une sorte de bibliothèque vivante, chargée de lui fournir tous les jours de quoi alimenter ses prétendues feuilles : « Croyez-vous, dit Merlin à Oronte,

« . . . . . . Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister longtemps à l'emploi qu'on me donne?
Tant que dure le jour j'ai la plume à la main;
Je sers de secrétaire à tout le genre humain.
Fable, histoire, aventure, énigme, idylle, églogue,
Épigramme, sonnet, madrigal, dialogue;
Noces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjoûments,
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterrements,
Enfin quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidèle.
Je me tue en un mot puisque vous le voulez. »

déjà. Cela n'empêcha pas Piron, devenu plus tard un poëte en crédit, d'avoir ce qu'on appelait alors une pension sur *le Mercure*.

On n'en finirait pas si on relevait toutes les allusions satiriques; il faudrait les tirer et les démêler une à une; ce sont des fusées qui s'entre-croisent. Il ne ménage ni les marchands ni les poëtes, ni les médecins (cela va sans dire), ni les procureurs ni les fermiers généraux et les financiers. Dans ce même *Antre de Trophonius*, un voleur arrête Arlequin, qui lui-même vient de voler la caisse de son maître. « La bourse! lui crie le voleur. — Êtes-vous procureur? répond Arlequin. — Ou la vie, ajoute un second voleur. — Êtes-vous médecin, vous? lui demande Arlequin. » Arlequin n'a pas son trésor sur lui. Il croit pouvoir narguer les voleurs. Mais, se sentant pris et cerné, et ne pouvant leur échapper par une gambade ou un saut périlleux : « Enfin, à quoi suis-je taxé? dit-il. — A tout ce que vous portez, répondent les voleurs. — Ah! messieurs, bien à votre service. Fouillez-moi. » — Arlequin croit bien attraper ses voleurs en se laissant fouiller, car il n'a pas un sou vaillant. Cependant un voleur se ravise : « Tout n'est pas perdu pour nous, dit-il. Nous savons assez notre métier pour ne pas ignorer que faute d'argent, nous devons emporter les meubles. Ainsi l'ont ordonné nos seigneurs les fermiers généraux. Nous vous avions taxé à tout ce que vous portiez; vous êtes maintenant taxé à tout ce qui vous porte. Prenez la peine de vous lever, notre brave gentilhomme. » Ils le soulèvent et emportent la malle qu'il essayait de cacher en s'asseyant dessus.

II

Les malheurs de Tirésias fournirent, la même année (1722), au *Mercure* l'occasion de se venger de Piron et de ses saillies. C'est toujours la suite des malheurs du théâtre de Francisque. Les tréteaux de l'Opéra-Comique étaient sans cesse menacés d'orage; la toile qui les recouvrait n'était pas sûre. Malgré un succès de fou rire à la première représentation de *Tirésias*, Francisque et sa troupe allèrent ce soir-là coucher en prison : ils avaient joué sans la permission de parler. Le commissaire n'eut pas de peine à désigner certaines scènes comme lui ayant particulièrement fait dresser les oreilles. — Tirésias changé en femme par Jupiter, parce qu'il refuse à ce dieu de lui laisser prendre sa maîtresse. — Qu'on juge de l'embarras de Tirésias quand il se trouve ensuite en présence de Chariclée, sa fiancée, qui ignore la métamorphose. — Tirésias se résout à prendre les vêtements de son nouveau sexe. — Chariclée prend des habits d'homme pour se mettre à la recherche de celui qu'elle croit ingrat... Elle le rencontre sous ses habits de femme et ne le reconnaît pas... Tirésias, femme, amoureuse de ce beau jeune homme, qu'elle ne reconnaît pas non plus, *le* ou plutôt *la* met dans un embarras mortel en lui avouant sa flamme... Là-dessus une bonne scène de jalousie entre Junon et Jupiter... — Mais finissons-en avec *le Mercure* avant d'entrer dans les querelles des dieux et des déesses. Le commissaire n'osa pas lever la batte tant que le public riait, mais après la représentation il emmena Tirésias, Jupiter, Chariclée, Junon, Ganymède, etc., coucher au *violon*, et ils n'en sortirent pas le

lendemain. On leur fit payer cher la parole qu'ils avaient prise, et ils ne recouvrèrent la liberté qu'à la condition de se renfermer de nouveau dans la boîte de Polichinelle. Piron se remit vite à l'œuvre. Il composa pour les marionnettes, en une nuit, la *Vengeance de Tirésias, ou le Mariage de Momus.* Mais, malgré les bonnes gaietés et les saillies de la pièce, la revanche de *Tirésias* ne fut pas heureuse devant le public. *Tirésias* avait peut-être trop fait rire. Les acteurs de bois tombèrent, les fils auxquels ils étaient attachés les conduisaient mal. *Le Mercure* constata leur chute, en rendant tout ridicule, même l'affiche, qui y prêtait. L'entrepreneur avait eu la malencontreuse idée de mettre sur l'affiche une citation latine, tirée de l'*Énéide*, qui avait l'air de servir d'épigraphe au *Mariage de Momus.* « ... *Quæ sit rebus fortuna videtis !* » Francisque n'avait eu d'autre pensée que de vouloir intéresser le public à son infortune : « Voyez quel malheureux sort est le mien ! je ne puis plus parler, j'en suis réduit à un spectacle de marionnettes. » *Le Mercure*, apparemment, ne l'entendit pas ainsi ; il fit semblant de croire que Francisque espérait faire fortune avec *le Mariage de Momus :* « Les danseurs de corde, dit-il, n'ont pas brillé ce mois-ci (septembre 1722), MALGRÉ l'exclamation latine dont ils avaient embelli leur affiche [1]. »

Et maintenant à la parade. Voici comment les dieux et les

1. Tous ces détails sont donnés très au long, avec des pièces justificatives, dans l'édition des œuvres de Piron e ept volumes, par Rigoley de Juvigny commentateur et biographe de Piron. — Pillons-le, mais nommons-le, ce que n'ont pas fait toujours ceux qui en ont profité. Il a fourni par ses commentaires et les notes, qui sont quelquefois celles de Piron lui-même, et qu'il n'a fait que transcrire, bien des renseignements utiles à l'histoire du théâtre de la Foire. Que la terre lui soit légère pour cet agréable service qu'il a rendu une fois en sa vie aux Muses rieuses, lui qui riait si peu et qu'ont raillé Rivarol et Voltaire.

déesses se querellaient sur le théâtre de la Foire en 1722, plus d'un siècle avant les grands jours d'*Orphée aux Enfers* et de *la Belle Hélène*. — Les dieux de l'antiquité étaient bons diables et toléraient très-bien la parodie burlesque. Ils y prêtaient même par leur vie désordonnée.

Qui a fait plus d'accrocs au contrat conjugal que Jupiter, et comment avons-nous un rapport si exact et si *fidèle* de ses infidélités? Par l'antiquité elle-même, qui nous les a fait savoir et qui les a célébrées à plaisir. La querelle de Jupiter et de Junon n'est pas la moins folle des scènes que nous extrayons ici de *Tirésias*. C'est peut-être celle qui a conservé le plus d'actualité. Jupiter s'y montre *mari;* Junon s'y montre bien femme, et femme vertueuse.

JUPITER, JUNON.

JUPITER, à son aigle.

Va, mon ami, va chercher Ganymède; et dis-lui qu'il apporte du nectar. Je veux prendre ici du poil de la bête. Eh bien! ne voilà-t-il pas ma diable de femme qui est encore sur mes talons! Je méritais bien quelque moment de liberté, pour la peine de n'avoir pas découché; et le pis que j'y trouve, c'est qu'il faut encore lui faire bonne mine. Ah! le maudit meuble, qu'une femme immortelle!

JUNON.

J'aurais été bien étonnée que le jour vous eût retrouvé à mes côtés. Oh ça! pour combien de siècles en voilà-t-il?

JUPITER.

Junon, vous grondez toujours. Cependant vous devriez, pour cette fois-ci, être assez contente.

JUNON.

Voilà de nos gens qui font rarement leur devoir. Ils sont si fiers, quand il leur arrive d'être une fois dans les règles, qu'ils ne cessent pas de s'en targuer.

JUPITER.

Bon ! montons déjà sur nos grands chevaux.

AIR : *De quoi vous plaignez-vous?*

De quoi vous plaignez-vous?
Ah! vous me rompez la tête!
Morbleu ! défaites-vous
De cet esprit jaloux!
Peut-on rien de plus honnête!
Quoique je sois votre époux,
Nous soupons tête à tête,
Et je couche avec vous.

N'allez pas vous en vanter. Je serais au désespoir qu'on le sût dans l'Olympe. De l'amour, entre des époux de notre condition ! Fi ! des bourgeois même en auraient honte. Cependant je brave la mode : j'ai des complaisances ; je vous donne le mouchoir, et vous murmurez ! Oh !... quelles preuves encore voulez-vous d'un feu conjugal ?

JUNON.

Le beau feu d'étoupes ! vantez-vous-en bien : vous avez

bonne grâce. Il en faudrait bien comme celui-là pour éteindre ceux des gourgandines après qui vous courez. Mais on les chauffe de gros bois, celles-là, pendant que d'honnêtes femmes sont régalées d'une diligence.

AIR : *De la jalousie.*

Suis-je une femme sans cervelle?
Pensez-vous que je sois sans yeux?
Si le jour vous étiez fidèle,
La nuit, les choses iraient mieux,
Si vous m'aimiez constamment...

(Jupiter rit)

Bon, bon! riez bien maintenant!
Ah! je veux qu'un jour
Vénus vous attrape :
Vous aurez un jour
Besoin d'Esculape;
Nous rirons à notre tour.

JUPITER.

Ah! belle Junon, ne m'accusez point de libertinage. Avez-vous oublié déjà les serments que je viens de faire d'une inviolable fidélité?

JUNON.

Non; mais c'est vous qui les aurez bientôt oubliés. Preuve de cela, c'est que vous n'avez eu garde de jurer par le Styx. Voyons, faites ce serment-là : vous n'osez?

JUPITER.

Il faudrait aimer avec moins de délicatesse que je n'en ai.

Vous croiriez ne plus devoir ma fidélité qu'à ce terrible serment, et vous ne la tiendrez que de mon cœur. Mais, ma petite femme, ne t'ai-je prouvé ma tendresse que par des serments ? heim !

JUNON.

Encore ! nous y revenons toujours. Eh ! ne vous faites pas tout blanc de cette épée de chevet ! Nous savons bien à qui nous en avons l'obligation.

JUPITER.

Et à qui, si ce n'est à moi ?

JUNON.

Aux fumées du nectar, dont vous vous étiez fait verser plus qu'à votre ordinaire.

JUPITER.

Eh ! ma pleine lune ! canne de sucre ! âme de mon âme ! angle de mon foyer !

JUNON.

Tenez, l'animal, avec ses douceurs orientales !

JUPITER.

En voulez-vous du ponant ? Ma poulette ! mon cœur ! mon petit nez ! ma reine !...

JUNON.

Portez plus loin vos fadeurs.

JUPITER.

Attendez. Vous voulez peut-être des mignardises à la Suisse ? Parti, par mon foi, moi li être toute prête d'en fournir à fous.

Allons, mondame, un petit débauche encore. Recommençons le trinquemane, et fumons chacun son pipe.

GANYMÈDE, en vendeur de tisane, entrant

A la fraîche! qui veut boire?

JUPITER.

Holà! petit garçonne, à boire pour moi et mon choli diablesse.

JUNON, donnant un soufflet à Ganymède.

Retirez-vous, petit coquin : je vous trouve encore bien hardi de me rire au nez! Mais voyez ce petit insolent! Ote-toi de mes yeux!

GANYMÈDE.

Tenez donc, quel mal est-ce que je lui fais? Elle est toujours à me quereller. Je m'en irai, à la fin, et j'enverrai la commission des dieux à tous les diables.

JUPITER.

Et où serais-tu mieux que chez nous, mon enfant?

GANYMÈDE.

Oui! suis-je pas bien gras de vous servir tous? J'aimerais mieux être le dernier des pages de la terre : j'aurais le plaisir de faire enrager tout le monde, au lieu que tout le monde me fait enrager ici.

JUPITER.

Va-t'en, mon fils, va; je mettrai bon ordre à ce que tu n'aies plus à te plaindre. (A Junon.) Écoutez, Junon, je prends mon sérieux : ces façons-là ne me vont point, et vous auriez dû mieux ménager l'amitié que je vous ai témoignée aujourd'hui.

JUNON.

Hom! Je savais bien que vous en seriez bientôt las. Il lui tardait déjà d'avoir à montrer sa mauvaise humeur. Allons, là, faites bien le mauvais : c'est votre tour à cette heure, et c'est à moi à me taire. On sait bien, au fond, pourtant, si j'ai si grand tort ; et si... Ah ! que l'état d'une femme est à plaindre ! Que les hommes sont heureux d'être hommes!

JUPITER.

Ce n'est pas quand ils ont des femmes jalouses et querelleuses comme vous!

JUNON.

L'homme le plus mal marié est plus heureux que la femme qui l'est le mieux. Il est homme, *item*, et c'est assez.

JUPITER.

Si vous l'étiez aujourd'hui, vous demanderiez à redevenir femme demain.

JUNON.

Et quel plaisir avons-nous donc au monde?

JUPITER.

N'eussiez-vous que celui de nous faire enrager.

JUNON.

Laissons la raillerie, et convenez que vous seriez fâché d'être à notre place.

JUPITER.

Point du tout. Les douceurs de l'amour sont toutes pour vous ; et plût aux Destins que je pusse me transplanter dans la peau d'une femelle!

JUNON.

Si les avantages de l'amour étaient de notre côté, vous ne seriez pas les assiégeants.

JUPITER.

Si nous n'étions pas assez sots pour assiéger, vous y perdriez le plus.

JUNON.

Quoi de plus pressant, de plus importun, de plus impatient que vous autres ?

JUPITER.

Ce n'est toutefois pas moi qui le suis le plus de nous deux à présent.

JUNON.

Et qui est-ce qui disait hier avec tant d'ardeur : Allons nous coucher.

JUPITER.

Et qui est-ce qui disait ce matin : Quoi! vous vous levez déjà ?

JUNON.

Mais, enfin, est-ce vous qui nous poursuivez ?

JUPITER.

Pas toujours. Par exemple, voyez Vénus : elle qui se connaît mieux à l'amour qu'une autre, et qui n'y fait pas tant de façons, elle est bien souvent l'assiégeante ; et vous savez comme elle court après les dieux.

JUNON.

Et les dieux n'ont-ils pas couru les premiers après elle ?

Demandez plutôt à Momus si, quand on l'a voulu marier, tout l'Olympe, depuis le blond Phébus jusqu'au sale Vulcain, ne la coucha pas en joue : madame Vénus ne fut pas mal fusillée.

JUPITER.

Mais enfin...

JUNON.

Mais, mais, n'allons pas plus loin. Les beautés du ciel et de la terre ne vous suffisent pas, tandis que je me fixe à vous seul ; concluez.

JUPITER.

J'en conclus ce que je disais tout à l'heure, que toutes les douceurs du mariage apparemment sont pour vous, puisque je n'y en trouve pas assez pour m'y fixer.

JUNON.

Point de subtilités. Parlons de suite : quelles douceurs si grandes, pour nous, dans le mariage ? Captives de mille bienséances dont vous vous affranchissez effrontément, fidèles à des époux volages, bornées dans nos plaisirs...

JUPITER.

Oui ; mais il n'en faut qu'un parfait, pour l'emporter sur tous les nôtres.

JUNON.

Que veut-il dire, avec son plaisir parfait ?

JUPITER.

Suffit : je m'entends bien.

JUNON.

Vous n'entendez rien qui vaille, et je ne vous entends que

trop. Le beau plaisir ! n'eût-il d'autres imperfections que les suites...

JUPITER.

Ah ! les suites ! les suites ! le beau venez-y-voir ! comme si je ne savais pas ce qu'il en est d'accoucher aussi bien que vous, et que je n'eusse pas accouché deux fois, pour ma part : la première de Minerve, et la seconde de Bacchus [1]. Ma foi ! cela m'a fait plus de bien que de mal. Le premier accouchement me guérit d'une migraine, et le second d'une sciatique Si vous n'avez que cela pour vous, j'ai gain de cause.

JUNON.

Je gage que non, et vous que si : qui nous jugera ?

JUPITER.

Cette femme-ci, qui était hier un homme, et qui a été femme toute la nuit, mais femme dans les formes. Sachons d'elle à quoi nous en tenir.

(Tirésias entre, changé en femme, et porte le nom de Tirésie.)

JUPITER.

Eh bien ! qui est-ce qui fut hier bien sot ?

TIRÉSIE.

Ma foi, c'est vous, si vous crûtes que je perdais au change.

JUPITER, à Junon.

Voici qui va mal pour vous.

1. Pline nous a transmis le nom d'un peintre, Ctésiloque, qui représenta Jupiter accouchant de Bacchus, ayant une mitre en tête, et criant comme une femme, au milieu des déesses qui font l'office d'accoucheuses.

JUNON.

Quoi! tu te trouves mieux que tu n'étais?

TIRÉSIE.

Oui.

JUPITER.

Tu ne regrettes pas la force, le courage, la discrétion, le jugement, tant d'autres qualités solides que ce changement t'a ôtées?

TIRÉSIE.

Non, je n'y ai pas le moindre regret. J'ai plus de plaisir à ma malice, à ma légèreté, à mon babil, à ma coquetterie, à mon opiniâtreté, et à toutes les autres qualités semblables qui ornent mon dernier sexe, que je n'en avais à toutes celles que vous dites. Fi! j'en étais toujours aux prises avec moi-même. A présent, que je suis tout caprice, je suis, Dieu merci, la maîtresse chez moi.

JUNON.

Mais rappelle donc ta raison, et songe que...

TIRÉSIE.

Oh! nous n'avons plus rien à démêler ensemble, la raison et moi. (A Jupiter.) Ma foi! je vous suis bien obligée de nous avoir séparées. Vous m'avez débarrassée d'une grande importune, et arraché une méchante épine du pied.

JUPITER.

Tu as beau dire, la raison est la source des vrais plaisirs, et...

TIRÉSIE.

Et vous n'en prenez jamais de plus grands, vous, que lorsque

vous vous changez en bête. Mais voici du galimatias qui ne prouvera rien. Suffit que je me passe fort à mon aise de la raison ; que rien n'est plus joli que de n'en faire qu'à sa tête. Je vis mille fois plus agréablement que je ne faisais. Je ne pense plus qu'aux ajustements, qu'à la bagatelle, qu'à la médisance; qu'à planter là ceux qui m'aiment déjà, pour courir après ceux qui ne m'aiment pas encore. Voilà mes grandes affaires, mes grands plaisirs : je n'en veux pas d'autres ; et, franchement, je serais bien fâchée de redevenir homme.

JUNON.

Mais, malheureuse, songe donc à ton abaissement : tu pouvais, à la faveur des armes, des lettres, ou seulement de ton sexe, sans autre mérite, parvenir à des dignités, à quelque élévation. Au lieu que te voilà femme, et qui dit femme, dit... femme, et rien de plus. Notre sort est le sort des sorts le plus borné. Il se termine à se voir le jouet d'un volage amant ou la victime d'un bourru de mari.

TIRÉSIE.

Et où vivez-vous donc, madame Junon? Cela va peut-être comme cela chez les dieux, qui sont sages; mais c'est tout autre chose chez les hommes. Ils possèdent bien les dignités ; mais nous, faute de cela, nous les possédons eux-mêmes. C'est nous qui faisons parler les juges, agir les puissances, et tout remuer. Les hommes sont comme les marionnettes, personnages muets et immobiles, jusqu'à ce que notre sexe, caché derrière la toile, comme le maître Tabarin, les fasse aller, venir, agir en tout à sa fantaisie. Un de nos grands avantages

encore, c'est d'être quittes de cette vilaine nécessité de se couper la gorge pour le maudit point d'honneur. Oh! je craignais cela comme tous les diables, bien que j'en parlasse aussi fièrement qu'un autre.

JUPITER.

Mais tu n'en es pas encore où tu crois sur l'article de l'honneur. Cet honneur est une incommodité des deux sexes : on le perd dans le tien avec autant de honte et sur aussi peu de chose que dans le nôtre.

TIRÉSIE.

Avec cette différence, heureuse pour nous, que le vôtre se perd avec éclat, et le nôtre *incognito*.

JUPITER.

Ma foi, tous les braves sont indiscrets. Mais ne changeons pas l'état de la question : il ne s'agit ici ni de gloire ni d'honneur, qui sont des plaisirs de l'esprit; il s'agit de ceux...

TIRÉSIE.

Je vous entends. Je ne mets pas non plus dans ceux que j'ai dits l'avantage le plus réel et le plus sensible de ma métamorphose. Oh! que non; puisque je bornerais ma félicité à vivre en mon petit ménage, sans autre amusette que celle de fâcher et d'apaiser nuit et jour un mari. Car, pour que vous le sachiez, les brouilleries des gens mariés sont une vraie toile de Pénélope ; on défait la nuit ce qu'on a fait le jour.

JUNON.

Oui; mais si, dans la querelle, tu as affaire à un brutal, tu

auras toujours les coups pour toi ; et voilà toujours, par provision, pour le plus faible.

TIRÉSIE.

Eh ! là, là, chacun est plus fort à son tour. Croyez-moi, tout est bien partagé.

AIR : *Sur le ritantaleri.*

L'homme a toute l'autorité ; (*bis*)
Mais la femme, de son côté, (*bis*)
S'en dédommage bien aussi
Sur le *ritantaleri,*
Sur le *ritantaleri.*

Pour m'expliquer encore plus clairement, tenez, si l'homme a l'avantage dans la querelle, nous l'avons bien, en récompense, dans le raccommodement. En un mot, le parfait bonheur serait d'être homme du matin au soir, et femme du soir au matin. Voilà ma sentence. Maintenant vous me feriez bien plaisir de vous en aller tous deux, et de me laisser recevoir ici un cavalier que j'attends avec la plus grande impatience du monde.

JUPITER, à Junon.

Adieu, ma petite furie ; j'ai gagné mon procès. Te voilà bien outrée. Pour te dépiquer, je t'abandonne l'arbitre. Venge-toi comme tu voudras.

TIRÉSIE, à Junon.

Comment donc, madame, aurais-je eu le malheur de vous déplaire par ma décision ?

JUNON, en le touchant de son sceptre.

Tiens, puisque tu trouves tant d'avantage à être ce que tu es, il faut me venger par là : reprends ton premier état. (Elle lui rend sa première forme.)

L'honnête Junon, comme on le voit, est la contradiction même.

Dans un autre opéra-comique, qui a pour titre *l'Endriague* (espèce de monstre), une scène rappelle *le Diable boiteux*. Scaramouche se promenant dans une ville dont tous les habitants viennent d'être changés en pierre, soulève les toits comme Asmodée, fait tomber les murailles, et dénonce les fraudes de cette population frappée d'immobilité, et surprise en plein exercice de ses vices et de ses ridicules :

« ...J'ai pris sur le fait, s'écrie Scaramouche[1], montrant les habitants de la ville changés en pierre, des cabaretiers achevant d'empoisonner, en catimini, de mauvais vin, qui n'était déjà que trop malfaisant; des pâtissiers empestant leur pâte, des boulangers sophistiquant la leur; des bouchers qui masculinisaient les vaches et les brebis; des rôtisseurs qui donnaient le fumet de garenne à de vieux clapiers, et cent autres friponneries d'arrière-boutique. Qu'ils seront bien penauds, à la reprise du mouvement, ces deux petits coquins de marmi-

1. Acte II, scène I de *l'Endriague*, opéra-comique avec musique de Rameau (1723).

tons tirant les lardons des rôts qu'ils tournaient! Ils se trouveront la main bien et dûment calcinée. »

Piron les retrouvera, les cuisiniers et les valets infidèles, tou à l'heure; il leur en veut beaucoup à ces empoisonneurs, plus dangereux pour la vie humaine que les auteurs de romans et de tragédies. — Et maintenant voici pour les femmes galantes et la complaisance des maris :

« Il y a, dans ce bel hôtel là-bas, le maître du logis, en robe de chambre et en pantoufles, qui tranche du sultan avec une princesse de théâtre chargée de pierreries, pendant que, dans son appartement, madame, mise à la gribouillette, s'humanise, au contraire, avec un jeune haute-contre, paré comme un prince. J'imagine ici tout reprenant à la fois le mouvement, comme ferait une pendule remontée; l'un trouvant l'autre où je l'ai laissé, le beau tintamarre que ce sera! S'entend, en cas que ce fût madame qui surprît monsieur; car si c'est monsieur qui surprend madame, à sa physionomie il m'a paru du bon ton, il rirait bien. »

Piron y reviendra souvent sur la complaisance des maris, dans ses opéras-comiques. Il n'avait pas à s'en plaindre, lui que les femmes appelaient *le petit binbin.*

« De ce lieu plaisant, ajoute Scaramouche, j'ai passé dans un autre bien différent. »

Nous y arrivons dans cet autre lieu que Piron ne trouvait pas

plaisant, et pour cause, et où le lecteur pourrait être étonné de ne l'avoir pas rencontré encore en se promenant à travers son théâtre ; il ne s'agit de rien moins que de l'Académie, dont il se préoccupa tant, dont il se moqua toujours et où il n'entra jamais :

« Autour d'un bureau vert, en carré long, et qu'on prendrait pour un jeu de billard, sont assis une quarantaine de graves personnages, qui paraissaient dédaigneusement s'ennuyer les uns des autres. Il y en a un, de trois en trois, qui bâille, et les autres prennent du tabac. On voit clairement qu'ils étaient là sans savoir qu'y dire ni qu'y faire. Il semble pourtant que des objets de la plus grande importance avaient fait convoquer cette assemblée, car elle avait l'air d'une tenue d'États. Il y avait tiers état, noblesse et clergé. Mais, encore une fois, l'ennui y présidait si fort, qu'il n'est pas resté grand'-chose à faire à la pétrification. Je les ai tous fouillés, espérant rafler les trésors au moins d'une province : rien moins que cela ! Je n'ai rien trouvé dans la poche de la noblesse et du haut clergé. J'ai bien trouvé dans les poches du tiers état quelque argent, mais monnayé, je ne sais où, à l'immortalité. J'aimerais autant dire, aux espaces imaginaires. Cela n'aurait cours nulle part ; aussi m'en suis-je défait au premier endroit. »

Et les pères qui veulent empêcher leurs fils d'être poëtes ! Piron en savait quelque chose, lui, dont le père, par jalousie de métier, ne voulait pas un rimailleur, ou voulait qu'il allât rimer ailleurs et hors de la famille ! Le père dont il s'agit dans l'opéra-comique *le Caprice* (1724) ne veut pas que son nom aille

à la postérité et n'entend ni rime ni raison. Le fils ne rêve que gloire. Je donne les deux scènes à la suite l'une de l'autre. Je ne puis rien couper dans ces chansons d'une folie mêlée de bon sens ; tout s'y exprime à la fois, et la colère du père, son désespoir, son esprit positif et sa vanité... et le fils, comme on en connaît, qui répond par des raisons très-sages à la vanité du père, mais qui ne craint pas d'être extravagant, pourvu qu'il rime.

LE CAPRICE, UN POÈTE ET SON PÈRE [1]

LE PÈRE, entrant tout en colère contre son fils.

Le malheureux! l'extravagant! Vouloir consulter le Caprice, un aveugle, un fou, plutôt qu'un père sensé, sur le choix de sa profession!

LE CAPRICE.

AIR : *Lanturelu.*

Qui pouvez-vous être,
Pour oser ici,
Sur un ton de maître,
M'insulter ainsi?
Parlez donc, vieux reître,
Vous sentez le vieux battu.

LE PÈRE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

1. Scène XI.

Je suis le père de ce coquin-là, que je devrais faire enfermer à Saint-Lazare, pour lui apprendre à ne vouloir écouter que vous.

LE CAPRICE.

Que moi !

LE PÈRE.

Que vous, qui n'êtes qu'un gâteur de jeunesse.

LE CAPRICE.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Voici bien une autre espèce :
Parlez donc, vieux fou !
Si je gâte la jeunesse,
Je gâte aussi la vieillesse,
Et vous itou,
Et vous itou !

Air : *Hélas ! c'est bien sa faute.*

Puis-je mais de votre chagrin ?
Si votre fils prend mauvais train,
Hélas ! est-ce ma faute ?
J'ai mis dans sa tête un dessein ;
Que la raison l'en ôte,
Lon la !
Que la raison l'en ôte.

Mais quel est-il encore ce dessein que je lui ai mis dans la tête ? voyons...

LE PÈRE.

Beau dessein, ma foi ; le dessein d'être poëte, le dessein d'aller à l'hôpital.

LE POÈTE, avec enthousiasme.

Dites, dites plutôt de monter à la gloire,
Et d'aller prendre place au temple de Mémoire!

LE CAPRICE.

AIR : *des Trembleurs.*

Oui, morbleu! vive la rime!
Vive ce métier sublime,
Qui vous attire l'estime
De tous les honnêtes gens!

LE POÈTE.

Le beau dessein qui m'anime
Est un dessein magnanime,
D'aller sur la double cime,
Pour vivre au delà des temps!

LE PÈRE.

Quelles chiennes de visions! Eh! maroufle, songe à gagner ta vie, avant l'immortalité!

LE POÈTE.

AIR : *Vivent les gueux.*

Ah! mon âme peu commune
Songe au renom,
Plus qu'aux biens de la fortune;
Et mon démon
Porte à la gloire tous mes vœux!

LE PÈRE.

Vivent les gueux!

Misérable! est-ce là le fruit de la bonne éducation que je t'ai donnée? Au lieu de te rendre utile au public par...

LE POÈTE.

AIR : *Il faut que je file, file.*

Est-il rien de plus utile
Qu'un bon rimeur à l'État?
Il répand sa docte bile
Sur le vice, avec éclat;
Et pour les mœurs d'une ville,
Sert plus qu'un bon magistrat.
Est-il rien de plus utile
Qu'un bon rimeur à l'État?

LE PÈRE.

Tu ne t'ôteras pas ces maudites visions-là de la tête! Regarde, malheureux, regarde ton frère le médecin, et ton cousin l'avocat : voilà des gens utiles à la république, cela!

LE POÈTE.

AIR : *du Branle de Metz.*

Vous aurez bientôt des preuves
Qu'ils ne lui servent à rien.
Hélas! déjà je plains bien
Les orphelins et les veuves!
Le médecin les fera;
L'avocat les pille... pille...
Le médecin les fera;
L'avocat les pillera.

AIR : *L'autre jour dans un bocage.*

Et moi, mon père, au contraire,
Remplissant bientôt l'univers
De mes vers,
Loin de nuire, je vais faire
Le bien de cent peuples divers;
Je vais employer les machinistes,
Faire subsister les symphonistes,
Les musiciens,
Comédiens,
Français, forains, italiens,
Les écrivains obligeants,
Faiseurs de Mercures galants,
La Gazette et les journalistes,
Tous les colporteurs,
Les afficheurs
Bons et mauvais.

LE PÈRE.

Les vendeurs de sifflets.

C'est un enfant de perdu ! Hélas! je l'avais mis chez un financier de mes amis, qui m'avait promis de l'avancer. J'espérais mourir le dernier roturier de ma race!

LE POÈTE.

Oh ! j'aime mieux être honnête homme que de m'anoblir.

LE PÈRE.

Va ! je te renonce ! je te déshérite ! je te maudis ! et je t'abandonne à ton caprice ! Cours, vole aux Petites-Maisons, et ne mets jamais le pied dans la mienne. (Le père s'en va.)

LE CAPRICE.

AIR : *Gardez vos moutons.*

Partez, volez sur l'Hélicon,
Votre couronne est prête ;
Laissez dire le vieux barbon,
Faites à votre tête !
Toutes ses raisons
Ne sont que chansons ;
Qu'il jure, qu'il tempête.

LE POÈTE.

AIR : *Amis, sans regretter Paris.*

Reste à savoir par quel chemin
Ma gloire est la plus sûre ;
Du cothurne ou du brodequin,
Lequel est ma chaussure.

LE CAPRICE.

Chaussez, chaussez toujours : tout cela vous ira comme un bas de soie. Un bel esprit doit donner à travers les neuf Muses, comme une boule à travers un jeu de quilles.

LE POÈTE.

Vous avez raison.

AIR : *Tique, tique, taque, et lon lan la.*

J'écrirai de tous les goûts. (*bis*)

LE CAPRICE.

Tous les styles sont à vous : (*bis*)
L'épique et le dramatique,
Tique, tique, taque, lon lan la!
Le lyrique, le comique,
Le tragique, et cætera.

Air : *Le seigneur Turc a raison.*

Que votre esprit conquérant
Vole à tire d'aile,
De la bagatelle au grand,
Du grand à la bagatelle.
Que votre talent banal
Eclate au Palais-Royal
Et chez Polichinelle.

LE POÈTE.

C'est bien dit! *aut Cæsar, aut nihil;* tout, ou rien : soyons universel. Je vais commencer par des opéras; et que j'y réussisse ou non,

Air : *Marotte fait bien la fière.*

Ma muse
N'est pas si buse
De s'en tenir à cela.
Tantôt la trompette,
Tantôt la musette,
Tantôt par ci,
Tantôt par là.

Ma muse
N'est pas si buse
De s'en tenir à cela.

(Il s'en va en sautant et en finissant l'air; le Caprice le rappelle.)

LE CAPRICE.

Écoutez, écoutez : il est bon de vous prévenir un peu sur quelque petit inconvénient du métier.

AIR : *Mais surtout prenez bien garde à votre cotillon.*

Vous trouverez des gens fâcheux,
Qui, lorsque vous mordrez sur eux,
Pourront prendre mal vos bons mots;
Mon ami, *prenez bien garde alors à votre dos* [1].

LE POÈTE.

FIN DE L'AIR : *Quand on obtient ce qu'on aime.*

Bon! bon! pourvu que je rime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix!
Bon! bon! pourvu que je rime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix!

Dans cette pièce légère, Piron, on le voit, préludait de bien loin à *la Métromanie*. Mais c'est de la plaisanterie pure; il n'at-

1. Si Piron s'était soucié davantage de l'honneur et de la dignité des lettres, il ne reprocherait pas à Voltaire les coups de bâton, qui sont une honte pour les mœurs du temps et pour ceux qui les lui firent administrer.

teindra que plus tard à cette éloquence chaleureuse qui fait l'âme et l'honneur de sa haute comédie. Nous ne sommes qu'à l'opéra-comique.

Et messieurs les cuisiniers, ils ont leur tour après les poëtes, et ils dînent mieux ; les voici de nouveau en scène, dans *l'Ane d'or d'Apulée* (1725), prélevant la dîme sur les provisions des maîtres, et toujours prêts à se mettre à table en attendant le dîner. Mais cette fois ils ont compté sans l'âne, qui rafle tout à l'office, quand les gens ont le dos tourné. Cet âne merveilleux, dont la peau cache Arlequin, amant de Colombine, avant de manger la rose qui doit le faire redevenir homme, comme dans le roman d'Apulée, mange et boit les provisions du cuisinier et du maître d'hôtel. C'est ce qui explique la mauvaise humeur de Pierrot dans la scène qu'on va lire, et la querelle qu'il fait à Mezzetin. Pierrot vient d'éprouver un fort désappointement. Il est le cuisinier de la maison ; il avait mis de côté un petit pot de vin de Champagne, une tourte friande et un beau saucisson pour régaler Colombine, car elle est gourmande : « Pour attendrir les cruelles, parlez-moi d'un bon repas, chantait-il, montrant le saucisson ; c'est ainsi qu'on prend les belles. » Mais quand la belle, toute affriandée, attendait qu'on la servît, Pierrot n'a plus rien trouvé dans le coffre où il avait serré les vivres. Les oiseaux avaient déniché. L'âne avait tout mangé et bu, et s'était enfui d'un côté en entendant venir du monde de l'autre. Mais Pierrot est bien loin de soupçonner l'âne : il ne peut accuser que son bon ami Mezzetin, le maître d'hôtel, qu'il a trouvé seul, là, en entrant ; celui-ci l'attendait, au contraire, pour manger quelque chose d'exquis qu'il avait mis *a remotis*, et boire deux coups. Il revient sur la scène, tout chantant, ignorant la déconvenue de son compère :

PIERROT, cuisinier; MEZZETIN, maître d'hôtel [1].

MEZZETIN, sautant de joie.

AIR : *Lampons! lampons!* etc.

En attendant le dîner,
Voici pour le déjeuner :
Un saucisson de Boulogne,
Et du bon vin de Bourgogne;
Lampons, lampons! camarade, lampons!

(Montrant une grande bouteille.)

AIR : *Allons gai.*

Elle est de belle taille,
Le bourgogne excellent :
Ami, faisons ripaille;
Mangeons, buvons d'autant!
Allons, gai, toujours gai, d'un air gai, etc.

PIERROT.

AIR : *Ami, sans regretter Paris.*

Vous faites le mauvais plaisant :
Cela ne vous sied guères.
Cherchez quelque autre complaisant,
Qui souffre vos manières.

1. Acte I, scène VII.

MEZZETIN.

AIR : *Lanturelu.*

Que voulez-vous dire?

PIERROT.

Que tous ces tours-là
Ne me font point rire.

MEZZETIN.

Qu'est-ce donc qu'il a?
Est-il en délire?

PIERROT.

Faites bien le résolu.

MEZZETIN.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu!

PIERROT.

Monsieur Grippe-cire, ne m'échauffez pas les oreilles!

MEZZETIN.

Monsieur Grippe-suif, ne m'échauffez pas les miennes!

PIERROT.

AIR : *Voulez-vous savoir qui des deux.*

Vous savez que les cuisiniers
Se fâchent assez volontiers,
Et que les drôles de ma sorte
Ont la tête chaude...

MEZZETIN.

Oui, vraiment!
Mais chaude ou froide, que m'importe!
Tout cela m'est indifférent.

PIERROT, *en fureur.*

AIR : *des Trembleurs.*

J'ai trop été pacifique!
Crains qu'enfin je ne me pique!
Pille maître et domestique :
Mais ne viens pas jusqu'à moi.

MEZZETIN.

Je ne sais d'où vient ta rage :
Mais, parbleu! tu n'es pas sage
De m'accuser de pillage,
Toi qui pilles plus que moi.

PIERROT.

AIR : *Le fameux Diogène.*

Je saurai, double traître,
Te nuire auprès du maître,
En tout temps, en tous lieux :
Et pour premiers déboires,
Je vais sur tes mémoires
Lui faire ouvrir les yeux.

MEZZETIN.

Sur mes mémoires! Songes-tu que les tiens en sont toujours le premier article?

PIERROT.

Même air.

Il est temps qu'on traverse
Certain petit commerce
Avec le boulanger.

MEZZETIN.

Crois-tu que je te passe
Les tours de passe-passe
Que je sais du boucher?

PIERROT.

AIR : *Vous en venez, ah! je vois bien que vous en venez.*

Et cette épouse clandestine,
Qui fait mal aller la cuisine,
Et chez qui tout le meilleur va :
On le saura, on le saura!
Ta vieille femme le saura :
Elle le saura!

MEZZETIN.

Même air.

Et la marmite de cette autre
Qui bout aux dépens de la nôtre,
Penses-tu que je m'en tairai?
Je le dirai, je le dirai!
A Colombine j'en parlerai!
Je le lui dirai

PIERROT.

AIR : *Mordienne de vous.*

Tu le lui diras ?

MEZZETIN.

Seulement commence :
Fais le premier pas !

PIERROT.

Je perds patience !

(Il lui saute à la gorge.)

Tu le lui diras?

(Ils se battent en disant le reste : Mezzetin s'échappe, et Pierrot court après.)

Gibier de potence,
Tu le lui diras ?

(L'Ane vient.)

MEZZETIN.

Viens, viens ; tu verras !

L'ANE, seul.

(Il trouve ce que venait d'apporter Mezzetin, mange tout, et, avec ses pieds de devant, boit à même. Cette fois, c'est maître Aliboron qui vole les deux voleurs.)

Nous ne voulions que montrer quelques parades au lecteur en le conduisant devant les tréteaux. J'ai extrait tant bien que mal quelques scènes. Ayant lu d'un bout à l'autre tous ces opéras-comiques, qu'en général on lit très-peu, j'ai découpé ce qui m'a paru pouvoir en donner du moins une rapide idée, cédant peut-être un peu trop parfois à mon propre caprice. Je serai plus sévère dans le choix de pièces qu'on trouvera à la suite de cette analyse[1]. — J'ai laissé de côté toutes les *parodies*, genre familier à Piron : ce sont choses faites pour être oubliées et qui ne se comprennent plus le lendemain. — Passé le saint, passée la fête. On ne rit plus quand on ne sait de quoi, et alors on s'ennuie et l'on bâille.

Une seule exception pourtant, et une dernière anecdote :

Un arlequin de la Comédie italienne avait mis, en l'année 1725 ou 26, la cabriole à la mode. Le petit Thomassin était tous les soirs redemandé dans la pièce de *Timon*, après la chute du rideau, pour refaire une cabriole nouvelle. C'était le trait final de la comédie. Le parterre criait : « *Bis! le rideau! la cabriole! Thomassin!* » Il fallait que le rideau se levât et qu'Arlequin revint faire sa culbute. Les auteurs durent monter des pièces à cabriole exprès pour lui. Le public en exigeait une à la fin de toute représentation. Le goût s'en répandit bientôt dans toutes

1. Nous n'en donnons que deux, mais le recueil, pour être suffisamment complet et choisi, devrait offrir encore *l'Antre de Trophonius*, *le Mariage de Momus*, *Crédit est mort*, *l'Enrôlement d'Arlequin*, *le Claperman*, *le Fâcheux Veuvage*. (Celui-ci fut joué trois jours de suite à l'Opéra, les trois derniers jours de la foire, en l'année 1725 ou 26.) C'est ainsi que nous proposerions de faire un choix dans les opéras-comiques de Piron. Nous voudrions bien y joindre *la Rose*, mais décidément il y a trop de *houlette*. Nous ne sommes plus au temps de nos aïeux, où le roman de *la Rose*, avec toute son allégorie minutieuse, trouvait grâce et faveur auprès des plus savants comme des plus galants.

les salles de spectacles; à un moment il ne fut plus question que de la cabriole d'Arlequin; chaque parterre voulut avoir la sienne; et comme Thomassin ne pouvait promener son talent sur toutes les scènes, il fut élu, malgré lui, professeur de cabrioles. Les comédiennes elles-mêmes, avides de gloire et de réputation, et jalouses d'un succès d'un jour, demandaient partout un rôle d'homme : elles voulaient toutes faire Arlequin, et venaient à son école prendre des leçons d'imitation. Elles le regardaient bien et tâchaient d'apprendre son geste de mémoire; puis elles faisaient des répétitions dans le cabinet, devant la glace. Chaque artiste dramatique en ce temps-là se vit obligé d'apprendre à faire des cabrioles. — La Comédie française songea alors qu'il n'était que temps de s'élever elle-même à la hauteur du théâtre de la Foire. Elle s'étudia à faire la cabriole aussi. On lui monta pour ses débuts en ce genre l'*Impromptu de la Folie*, espèce de farce foraine dont Legrand était l'auteur, et dans laquelle les comédiens français parodièrent à qui mieux mieux leurs confrères des Italiens. — Un gentil lutin de la Comédie française, mademoiselle Legrand, la fille de l'auteur, réclama pour elle la batte, le masque et le costume bariolé à mille pièces d'Arlequin. Elle s'attendait bien qu'on lui demanderait la cabriole, elle ne fit pas trop attendre le public pour exécuter la sienne; aux premiers cris de cabriole! elle tourna sur elle-même, la tête en bas, les jambes en l'air et retomba sur ses pieds. Le saut s'était exécuté comme dans un éclair, aussi vite que la pensée. Le parterre était satisfait, il avait son Arlequin faisant la cabriole; on la lui redemanda tous les soirs.

Son succès fit du bruit, et la Foire, jalouse à son tour, ne voulut pas être en reste. Piron, dans le prologue de sa parodie d'*Atis*, introduisit la scène suivante .

LA FOIRE, ARLEQUIN, caché et déguisé sous des vêtements de femme.

LA FOIRE, lui demande :

Et vous, la belle fille, quels talents avez-vous pour briller sur un théâtre?

ARLEQUIN.

J'ai tout.

LA FOIRE.

Mais qu'êtes-vous ordinairement dans une pièce?

ARLEQUIN.

Je suis tout.

LA FOIRE.

Mais encore, dites-moi, quels rôles y faites-vous?

ARLEQUIN.

Je fais tout.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Je fais comme on veut, madame,
La folle et le fou :
Je chante, danse, déclame;
Je fais la fille, la femme,
Et l'homme itou,
Et l'homme itou.

LA FOIRE.

AIR : *Lere la.*

J'ai tout, je suis tout, je fais tout,
Je fais l'homme et la femme itou;
Seule elle est une troupe entière.
Lère la, lere lanlere, lere la, lere lanla.

ARLEQUIN

Ne vous moquez pas; mettez-moi seulement à l'épreuve.

AIR : *Me promenant un matin,* etc.

J'ai le jeu vif et badin :
Je joins l'art à la nature;
Turelure,
Turelure!
Je suis un petit lutin,
Latu, latin, tintin, terelintintin!
Et très-fertile en posture;
Turelure,
Turelure!
Et lonlanla, je veux enfin,
Je veux faire votre Arlequin.

LA FOIRE.

Vous, mademoiselle? Une fille, en habits d'Arlequin!

ARLEQUIN.

Où est la difficulté? J'en serai quitte pour attacher ma ceinture un pied plus bas.

LA FOIRE.

AIR : *de Robin turelure.*

Sous ce vêtement bouffon,
Pour le coup je serai sûre
De la vertu d'un tendron,
Tureluré,
D'en bas jusqu'à la ceinture,
Robin turelure, lure.

Quoi, mademoiselle, vous prendriez les tons d'un Arlequin? vous auriez son geste? vous feriez sa grimace? vous!

ARLEQUIN.

AIR : *Du haut en bas.*

Je la ferai.
Reposez-vous sur ma parole;
Je la ferai.
Et, de plus, j'y réussirai.

LA FOIRE.

Mais à la fin de votre rôle,
Si l'on criait : *la cabriole?*

ARLEQUIN, faisant la cabriole.

Je la ferai.

Tenez, la voilà; qu'à cela ne tienne : mille pour une. Nous sommes bien à une cabriole près, nous autres comédiennes.

AIR : *La bonne aventure, o gué.*

Dans les troupes d'histrions,
Fille qui s'enrôle
A déjà pris des leçons
Et fait gaîment, sans façons,
Une cabriole,
O gué ;
Une cabriole.

(Il s'en va, en faisant encore une cabriole.)

Et c'est aussi la meilleure manière de finir une analyse du théâtre de Piron.

JULES TROUBAT.

ARLEQUIN-DEUCALION

MONOLOGUE EN TROIS ACTES

DONNÉ A L'OPÉRA-COMIQUE, LE 25 FÉVRIER 1722

PERSONNAGES :

ARLEQUIN-DEUCALION, le seul acteur qui parle.

PYRRHA, femme d'Arlequin-Deucalion.

UNE VOIX.

APOLLON, celui de nos jours.

MELPOMÈNE, celle de nos jours.

THALIE.

MOMUS, sous la figure de Polichinelle et parlant de même.

PÉGASE, le moderne.

LES ENFANTS, nés des pierres qu'Arlequin-Deucalion et Pyrrha sa femme ont jetées derrière eux.

DIVERTISSEMENT

SYLPHES.

L'AMOUR.

UNE GRACE, etc.

La Scène est sur le Parnasse où la Fable nous dit qu'aborda Deucalion après le déluge

ARLEQUIN-DEUCALION

MONOLOGUE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le double Coupeau sur les deux aîles et le temple de Thémis, avec une mer immense qui occupe le fond. L'orchestre joue une tempête effroyable. Éclairs, tonnerre, grêle et pluie convenables à un déluge. On voit venir de loin sur les ondes Arlequin, jambe deçà, jambe delà sur un tonneau. Le fracas cesse.

SCÈNE PREMIÈRE

ARLEQUIN-DEUCALION, sur le haut ton de la tragédie.

Quel horrible chaos et quel affreux mélange!
O prodige inouï, qui joins le Tage au Gange!
Neptune, ton courroux ne peut aller plus loin!
Cesse, et de tes fureurs laisse vivre un témoin.
Je promets d'immoler, si d'ici tu m'arraches,
Cent bœufs...

(Il fait un saut périlleux qui le présente sur ses pieds au devant du théâtre.)

Mais me voici sur le plancher des vaches.

Passato il pericolo. (Se retournant du côté de la mer.) Serviteur, seigneur Neptune! Va chercher tes cent bœufs! Non que je

ne voulusse bien te les immoler, ne m'en dût-il rester pour ma part qu'un aloyau! Mais où diable les trouver, quand je suis sur terre le seul animal qui respire à présent?... Ma foi, le genre humain vient de boire une belle rasade! Il en a crevé. J'ai été le plus sobre : seul j'en réchappe. Caron a fait là une belle journée! Il a débarqué tout ce monde-ci dans l'autre : je l'ai manqué belle! Et, franchement, ce n'est pas être malheureux d'attraper le bon billet à une si grosse loterie. Un peu de réflexion pourtant..... Où est donc ce si grand bonheur? Y a-t-il ici tant à rire pour moi?

Me voilà délaissé! Je suis seul en ce monde!
Il n'est plus à ma voix personne qui réponde!

N'importe, parlons toujours; ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude.

Ah! que nous allons faire un beau soliloque! Quel dommage de n'avoir point d'auditeurs! Que de bons mots perdus! Un fameux misanthrope [1] de ma connaissance, que tout le monde courait voir par curiosité, aurait mieux été ici à sa place que je n'y suis à la mienne. Son caractère était celui d'un sauvage qui désirait et qui méritait d'être seul au monde. Ce ne fut jamais là mon goût.

Soit naturel, soit habitude,
Je chéris les mortels, je meurs si je n'en vois;

1. Celui de Delisle de La Drevetière, *Timon le Misanthrope*, comédie en trois actes, en prose, jouée pour la première fois le 2 janvier (1722), aux Italiens, où elle avait eu grand succès. C'était une comédie à la mode.

Et la plus belle solitude
Est un désert affreux pour moi.
Que vais-je devenir dans un tel abandon?
Dieux cruels... Mais, non! Forcés dans vos moyens,
Vous ne faites les maux que pour de plus grands biens[1].

Il arrivera, fin de compte, que je n'en serai que mieux. Les dieux savent bien ce qu'ils font et ce qu'ils défont. Les hommes ne valaient pas le diable. Ils étaient si noircis de crimes que, tenez, tel que me voilà, et peut-être un franc vaurien, je me suis trouvé, au prix d'eux, blanc comme neige[2]. Ma foi, il n'y fallait pas une moindre lessive que ce déluge, pour laver la terre et blanchir l'espèce humaine! Une chose doit être bien nettoyée, quand la mer a passé par-dessus. Voilà tous mes coquins noyés: si cela ne les corrige pas, je ne sais plus ce qu'il y faut faire. Mais un peu de charité! Ménageons les absents. Songeons à nos devoirs. Remercions les dieux de leur bonté, et profitons-en. Faisons-nous à notre état présent et sachons en tirer parti. Qu'ai-je à me plaindre, après tout? Par exemple, je n'ai plus peur que la mauvaise compagnie me fasse perdre. *Item*, toutes mes dettes sont payées. Eh bien, je ne vois personne à qui parler : il n'y aura personne aussi qui me fasse taire. Et puis ne me voilà-t-il pas roi de toute la machine ronde! Jamais monarchie universelle fut-elle acquise à plus

1. Les deux derniers vers sont parodiés de la tragédie de *Romulus*, de La Motte, acte II, scène I. Représentée pour la première fois le 8 janvier 1722, cette tragédie était alors dans toute sa nouveauté. Arlequin s'en préoccupe beaucoup.

2. On sait que le masque d'Arlequin est noir.

juste titre, et fut-elle aussi moins litigieuse?... A propos! voici bien un autre bonheur auquel je ne songeais pas! Allegria! Je suis veuf! Doucement : un peu de bienséance. Pleurons une larme ou deux. Encore faut-il être bon mari une fois en sa vie! Pyrrha! ma pauvre Pyrrha! Il y a une heure et plus que je t'ai perdue; et, comme tu vois, le temps ne t'a pas encore effacée de ma mémoire! O ma tendre moitié! (Ce mot-là me fait faire une plaisante réflexion : c'est que ce n'est qu'en perdant ces moitiés-là, qu'on se retrouve tout entier.) Chère moitié donc, si tu as passé, comme tout le reste, ici dessous, quoique j'y aie quelque petite part, ne me l'impute pas tout à fait. Je t'ai donné le bras sur terre et la main sur les eaux, le plus longtemps que j'ai pu; mais, en conscience, ai-je pu voir voguer près de moi un gros tonneau, sans te laisser aller pour lui? Pardonne la préférence : cela ne m'arrivera plus. Adieu, Pyrrha! demeurons-en paix, chacun de notre côté. Penses-tu que nous recruterions l'espèce, nous, qui depuis longtemps nous disions régulièrement deux ou trois fois par jour que, s'il n'y avait que nous deux au monde, il finirait bientôt? Tu devenais même d'un âge à nous faire tenir parole, malgré les raccommodements. Si je te regrette donc, ce n'est que par pure et loyale amitié pour toi-même, et bien gratuitement. Je parlerai aussi de bonne foi : tu ne m'entends pas pour t'en prévaloir. Conviens de la vérité ou jamais. Ne nous flattons pas. N'étais-tu pas grande menteuse, fort avare, très-bavarde, jalouse à l'excès, même sans te soucier de moi? Justice pour justice, je ne te désavouerai pas qu'au demeurant tu ne fusses la meilleure femme du feu monde. Voilà ton oraison funèbre :

es-tu contente? Reçois de moi ces dernières marques d'une tendresse vraiment conjugale. Adieu. Ma foi, disons vrai : il n'est que le veuvage pour rapprocher les cœurs de deux époux... Çà, çà, c'est trop lamenté ! Il est temps de songer à nous : mangeons un peu. J'ai sauvé mon bissac, et j'ai assez fatigué pour avoir de l'appétit. (Il ouvre son bissac.) Voici un bon gigot froid, un dindon de la bonne faiseuse, un jambon de vingt-huit livres, deux langues et une petite bouteille de demi-setier. C'est encore là un dernier tour de ma chienne de femme, qui n'avait d'autre injure que de m'appeler sac-à-vin. Eh bien, je ferai comme ont fait tous les autres, mais avec modération : je boirai de l'eau; voilà des fontaines à mon service. Dînons. (Il mange goulûment.) *Pian piano, gula mia!* N'allons pas si vite. Il n'est plus ici question de retourner au marché. Ceci avalé, où en ravoir? Parbleu, où je pourrai! Digérons, c'est mon affaire; et quand il n'y aura plus rien,

C'est au Ciel à me secourir :
Je lui laisse le soin de conserver ma vie;
Il ne m'a pas sauvé pour me laisser périr...
Mais je crois que je versifie.

Je m'en suis aperçu déjà une ou deux fois. J'ai pourtant toute ma vie été assez raisonnable. Que diable ceci veut-il dire? sur quelle herbe est-ce que je marche donc? Et quel air est-ce qu'on respire ici? Tâchons de reconnaître où nous sommes. Cela est drôle! (Il regarde à droite et à gauche.) Je m'oriente... Ah! par la ventrebleu, me voilà bien tombé! Miséricorde! Oui... oui... j'y suis!... Voilà la double colline : voici le temple de Thémis!

Ah, ah ! je ne m'étonne plus si je rime ! *Hoimé !* gare la famine ! Je suis sur le Parnasse ! Je suis tout au sommet ! Il y fait diablement sec ! En récompense, il fera cette année bien crotté dans le vallon. Laissons cela : nous y regarderons tantôt de plus près. Au solide ! au solide ! mon demi-setier ! (Il l'avale.) En tout autre temps, j'aurais bien craint ici les écornifleurs.

SCÈNE II

ARLEQUIN-DEUCALION, UNE VOIX.

LA VOIX d'un invisible.

Coquin ! coquin ! maraud !

ARLEQUIN, surpris.

Qui m'en veut ? Qui va là ?

LA VOIX.

A déjeuner ! à déjeuner ! Tôt ! tôt ! Apporte ! apporte !

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas mes écornifleurs ? Décampons ! (Il remet tout dans son bissac, et le jetant précipitamment sur l'épaule gauche, s'en donne par-dessus la droite un grand coup à travers le nez.) Ouf ! je me suis cassé le nez ! Quel chien de coup !

LA VOIX.

Apporte ! apporte !

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte, toi-même ! Qui vive !

LA VOIX.

Vive le roi! vive le roi! (Plusieurs fois.)

ARLEQUIN.

Grand merci : car il n'y a plus d'autre roi que moi. Montre-toi donc! Qui es-tu?

LA VOIX.

Perroquet mignon!

ARLEQUIN.

Ah! c'est un perroquet qui a eu, comme moi, le bonheur d'échapper! Il n'a pas eu grand'peine; il était sur son terrain. Il n'a eu qu'à monter de branche en branche. T'apporte à déjeuner qui voudra! Reprenons le nôtre. Baffrons. (Il mange.) La soif me prend. Courage! Buvons de l'eau. (Il va aux fontaines et boit.) Ah! jarnibleu, quelle eau! qu'elle est forte! La tête m'en tourne : cela vaut du vin. (Il en reboit.) Ma foi, messieurs de Bourgogne, je vous défie d'être plus gais et plus ivres que je me le sens! Mais cela prend. Ne voilà-t-il pas le cœur qui me démange de faire des hommes! Hélas! où est le temps où l'on faisait tout, seul? O Prométhée, mon père, qui eûtes ce beau secret, et qui me donnâtes le jour, sans avoir eu jamais besoin de fille ni de femme pour cela! Pendant que vous allumiez mon corps au feu du soleil, et que vous étiez si près des astres, il ne tint qu'à vous de tirer mon horoscope et d'y lire mon aventure : vous m'auriez laissé la recette d'une si commode génération. J'aurais bientôt du monde avec qui jaser et me désennuyer ici... Ah! ah! Gardez votre recette, mon père, en voici une bien meilleure. Peste, la belle dame! C'en est assez; j'ai mon affaire.

SCÈNE III

ARLEQUIN-DEUCALION, MELPOMÈNE.

MELPOMÈNE entre à pas graves et se promène comme quelqu'un qui rêve profondément. Elle est vêtue en actrice à la romaine; tient le poignard d'une main, attribut de la Tragédie, et la trompette de l'autre, attribut du poëme épique. Elle serpente majestueusement sur la scène, sans prendre garde à Deucalion, faisant des mines passionnées, poussant des ah! des hélas! des dieux! des qu'entends-je! et gesticulant à grand tour de bras.

ARLEQUIN, après avoir tourné longtemps autour d'elle, et l'avoir fixée comiquement.

C'est Melpomène; c'est la muse de la Tragédie. Je ne la reconnaissais pas d'abord, à cause de cette trompette qui me la faisait confondre avec sa sœur Calliope. Je ne songeais pas qu'elles font depuis peu bourse commune, et que ce que nous appelions tragédies, n'était plus qu'un amas de quinze ou dix-huit cents vers *épidramatiques*. Elle me fait peur et pitié. Oh! comme la voilà haut guindée! Quels gestes! Quels regards! De pied en cap elle est toute convulsion. Cette figure-là ne laisserait pas que de me faire rire quelquefois, et de m'amuser. Abordons-la et lui troussons un compliment qui la dispose à notre union. (Il se présente comiquement.) Madame, oserais-je interrompre un instant vos sublimes extravagances? Il ne s'agit que d'une bagatelle; c'est de m'épouser.

J'offre à vos yeux l'unique et précieux reste du feu genre humain, dont, si cela vous plaît, au lieu de notre épithalame, nous ferons l'épitaphe. Oui, madame, vous voyez le genre tout entier, tant mâle que femelle, dans mon seul individu. Mes frères et moi, il n'y a qu'un instant, nous étions rangés sur la surface de la terre, comme des pièces d'échecs sur un échiquier. Rois, reines, cavaliers, piétons, et fous de toutes couleurs, étaient à leurs places. Les dieux s'en jouaient : nous allions et venions à tort, à travers, à leur gré. Je ne sais quel mauvais joueur d'entre eux eut un échec et mat qui lui fit perdre la partie. C'était sa faute : il voulut que ce fût celle des pièces; et, comme ceux qui perdent aux cartes et qui les mordent de rage, dans la sienne, il ramassa pêle-mêle et jeta tout, cul sur tête, dans cette boîte que vous voyez (en se montrant), pions, cavaliers, reines, rois et fous; je suis la petite boîte qui renferme un si bon onguent. Que de moi ressortent canaille et potentats! Prenez la clef, et rouvrez à cette malheureuse multitude. Marions-nous. C'est sauter un peu légèrement de la barrière au but : c'est un trait de mon métier. D'ailleurs, ne nous flattons point; nous n'avons pas de temps à perdre, vous ni moi. Je suis d'un certain âge, aussi bien que vous autres, pucelles de céans. Reculer la queue du roman jusqu'à son douzième volume, ce serait risquer la postérité; et vous toutes, comme moi, êtes ici de moitié dans le profit. Car enfin, que je meure sans lignée, adieu les hommes : plus d'hommes, plus de fous; donc plus de poëtes : et qui vous cultivera dès lors? Qui vous invoquera? Que ferez-vous? (Melpomène le regarde dédaigneusement

s'en va : Arlequin l'arrête.) Madame, êtes-vous muette? (Il crie de toutes ses forces) êtes-vous sourde? (A part.) Attends, attends, voici, voici qui te rendra l'ouïe. (Il tire un sifflet, et lui en donne un grand coup dans le tuyau de l'oreille. Melpomène fait un saut et lui lance un regard de fureur.) Hé, qui diable, madame, on ne saurait avoir raison de vous, sans ce petit instrument-là! (Il reprend le ton héroïque.)

Eh bien! puis-je à présent,
Puis-je espérer l'honneur où mon amour aspire?

(Elle redouble d'indignation, et lui, reprend le ton comique.)

Ah! vous ne voulez pas! Nous allons donc bien rire!

(Sur le ton fier.)

Venez, allons au temple, où je veux, malgré vous,
Vous jurer à l'autel tout l'amour d'un époux [1].

Oh! pour le coup, vous avez raison de faire la mine; je suis en faute. Pardonnez-moi ce vilain mot d'époux : je voulais mieux dire. Ne vous promettre en effet que l'amour d'un époux, ce ne serait pas vous promettre grand'chose... Vous me plantez là! Ah, c'est donc tout de bon! (Il la retient encore par le bras, et, perdant tout respect) : Parlez donc, hé, madame la bégueule, c'est bien faire la renchérie! Sentez-vous bien ce que vous refusez? Ne suis-je pas actuellement le plus grand parti de l'univers, le ciel même y compris? Apprenez

1. Ces deux vers sont encore parodiés de *Romulus*, acte I, scène II.

qu'un homme tel que moi, devenu le seul de son espèce, est plus rare qu'un dieu, et plus nécessaire ici-bas que ne le seront jamais vos sœurs, vous, et votre benêt d'Apollon! Laissez seulement repasser de l'eau quelque temps sous les ponts, vous verrez ce que j'ai de bon bien au soleil, et si quelqu'un de ma richesse ne mérite pas bien les dieux pour alliés[1]. Je ne vous apporte pas moins en mariage que les quatre parties du monde, dont je découvre la dernière du haut de ce mont prophétique. Je vous fixe, pour votre douaire, des millions sans nombre, assignés sur ma galerie du Mogol, et mes mines de Golconde, en attendant celles du Pérou... Cela ne la tente point. Elle me tourne le dos... Adieu donc! J'aurai à choisir entre ses huit sœurs... Madame! Madame!... Attendez que je vous rende un service. Qu'est-ce que c'est que ce chiffon de papier qui traîne à la queue de votre robe? (Il l'ôte et lit :) Cinquième acte de *Romulus*[2].

1. Autre allusion à deux beaux vers de la tragédie de *Romulus*, acte II, scène III. C'est Romulus qui parle :

> Et nous devons toujours compter dans nos projets
> Les dieux pour alliés et les rois pour sujets.

2. Piron pensait apparemment que le cinquième acte de la tragédie de *Romulus* traînait et faisait hors-d'œuvre. La Motte n'était pas de cet avis. Cet homme d'esprit, assez mauvais poëte, mais ingénieux en invention, a raconté lui-même l'effet de son cinquième acte sur le public. On peut assez l'en croire quoique auteur, car il est sincère et véridique : « Je fus témoin, dit-il dans son *Second Discours sur la tragédie à l'occasion de Romulus*, je fus témoin moi-même à la première représentation du grand intérêt qu'on prit à ce personnage. J'avais voulu entendre ma pièce sans paraître, et j'étais placé de manière que je ne pus discerner jusqu'à la fin du cinquième acte si les mur-

SCÈNE IV

THALIE, ARLEQUIN.

THALIE entre en jouant des castagnettes, dansant, chantant, solfiant des airs légers, faisant des entrechats, etc.

ARLEQUIN.

La malpeste! Voici une gaillarde, celle-ci. Monsieur le commissaire, alerte[1]. Je n'en réponds pas. Sauvez-nous l'amende! La commère aura autant de peine à se taire que l'autre en avait à parler. (Elle approche d'Arlequin, la bouche ouverte : il met la main dessus, crie au secours, et dit tout ce qui suit avec une volubilité qui lui coupe continuellement la parole.) Te tairas-tu, serpent! Je te reconnais! Tu es, je gage, Thalie, la muse de

mures de l'assemblée étaient favorables ou contraires : mais quand Tatius vient dire à sa fille que Romulus vit encore, il partit tout à coup un battement de mains général qui m'assura sans équivoque de la joie du spectateur. et ce ne fut pas tout. Quand quelques instants après Romulus parut lui-même, il partit un nouveau battement de mains qui marquait la crainte qu'on avait eue que Tatius ne se fût trompé, et le plaisir de ne pouvoir plus douter de la vie de Romulus. Je ne doutai plus moi-même du succès de la pièce... »

1. Arlequin apostrophe en cet endroit le commissaire qui assistait là d'office, de la part des comédiens français, pour verbaliser en cas de dialogue. L'opéra-comique n'ayant droit qu'à un personnage parlant en était réduit au seul monologue. Nous sourions aujourd'hui de ces entraves. Mais regardons bien; n'en subsiste-t il pas encore des traces? N'en avons-nous pas des restes? Un spirituel directeur, M. Offenbach, ne s'est-il pas vu obligé, à ses pièces de début pour la jolie scène qu'il a créée, à ne composer que des bouffonneries à deux personnages (*les Deux Aveugles*, par exemple)? Et à présent

la Comédie... Te tairas-tu! Il t'appartient bien de babiller, quand ton aînée a la gueule morte!... Tu ne l'ouvres que pour médire du tiers et du quart. Je suis sûr que c'est ta langue qui vient d'allumer contre nous le courroux céleste... en publiant ses fredaines... Petite ridicule, qui ne saurais souffrir que l'on soit en repos!... Que dira-t-elle?... Que dira-t-elle?... Paix! paix! de par le diable, et les comédiens français! Paix donc, bavarde! impertinente! étourdie! Te tairas-tu! Te tairas-tu! Ta la la, ta la la. (Elle s'enfuit de rage, en se bouchant les oreilles.)

SCÈNE V

ARLEQUIN.

Ouf, je n'en puis plus! J'ai perdu haleine. Quel travail de fermer la bouche à une femme en train de parler! (Il est interrompu par les sauts périlleux de cinq ou six de ses camarades.) Tubleu, quelles gambades! Ce sont apparemment les sylphes, habitants de l'air, joyeux de le voir plus serein. Allons voir aux sept autres Muses, à qui jeter le mouchoir. (Exercices des sauteurs.)

même que nous avons la liberté des théâtres, n'est-il pas défendu aux artistes des cafés chantants, quand ils chantent un duo d'opéra, de prendre le costume du rôle et de s'habiller comme pour la scène? Le duo de *la Reine de Chypre*, le duo de *la Muette*, celui de *la Favorite*, y sont chantés en habit noir, cravate blanche et en robe de ville. — Mais ce n'est pas tout : voici, en ce moment, au boulevard des Italiens, une nouvelle salle, *les Fantaisies Parisiennes*, dont la scène est destinée à la représentation d'œuvres dramatiques de tous les genres, opéras-comiques, comédies, vaudevilles, etc., et qui n'a pas le droit de s'intituler un théâtre!

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

PYRRHA.

Elle descend du haut du cintre, assise sur Pégase, qui se renvole et disparaît dès qu'elle a sauté sur terre ; et, comme quelqu'un qui vient d'échapper du plus affreux danger par une voie extraordinaire autant qu'inespérée, elle va, vient et s'agite avec les émotions d'une femme hors d'elle-même. Après s'être enfin remise un peu de cette altération, elle pleure et se lamente en malheureuse qui se croit seule au monde, et tombe accablée enfin de douleur et de lassitude, sur un gazon, où elle s'endort.

SCÈNE II

PYRRHA, APOLLON.

Apollon, une flûte allemande à la main, au lieu de lyre, entre en fredonnant des airs d'opéra, et tout à coup apercevant Pyrrha endormie, tombe en admiration, la considère, se passionne pour elle, s'en approche à pas lents, de peur de l'éveiller, embouche sa flûte, et joue le sommeil d'*Issé* [1].

SCÈNE III

APOLLON, ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN abîmé dans ses pensées, ne voyant ni n'entendant rien.
(A part.)

Quel chien de pays! maugrebleu des caillettes! et ce sont

1. *Issé*, pastorale héroïque, représentée pour la première fois à l'Opéra le

là ce qu'on appelle les Filles de Mémoire! A la bonne heure, de mémoire tant qu'on voudra; ce ne sont pas assurément des filles de jugement : car il faut l'avoir entièrement perdu pour refuser, comme elles font, une main telle que la mienne. J'emploie, depuis deux heures, toute ma rhétorique, pour faire accepter mon auguste personne et mes vastes États, c'est comme si je parlais à des folles. L'une me répond en me raclant le boyau au nez; l'autre me paye d'une cabriole; celle-là, d'une chanson; celle-ci, en me montrant les cornes avec deux pointes de compas, prêtes à me crever les yeux; celle-là tient les yeux fichés au ciel, pendant que je lui marche et remarche sur les deux pieds, comme si je marchais sur les pieds d'une statue de bronze; les autres me donnent de leurs marottes par le nez : ah! la sotte Académie! 1, 2, 3, 4, 5, *ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut :* voilà tout leur dictionnaire. Ces sons-là ne laissent pas pourtant que d'exprimer quelque petite chose; car, lorsqu'une de ces carognes-là m'a chanté je ne sais quel air brusque, j'ai fort bien entendu : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.* Quand une autre m'est venue corner aux oreilles un air terrible, j'ai entendu, comme si je l'entendais encore, qu'elle me disait :

Non, ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne!
Je suis accoutumée a ressentir la haine;
Je ne veux inspirer que l'horreur et l'effroi.

17 décembre 1697; paroles de La Motte, musique de Destouches. Elle n'avait d'abord que trois actes; elle reparut plus tard, le 14 octobre 1708, divisée en cinq actes.

Ainsi du reste. D'abord, ne voyant que chanteuses et danseuses, j'ai cru qu'il n'y avait qu'à rire, que c'était du vin en perce, et que j'étais à même; et me voici tout aussi avancé qu'auparavant. D'où viendrait ce prodige? C'est qu'apparemment celles-ci ont peur des dieux, et qu'à cause des petites tracasseries qu'il vient d'y avoir entre eux et les hommes, elles craindraient de se brouiller en Cour, si elles faisaient bon visage à un disgracié. Elles n'osent en réparer l'espèce. Le scrupule est rare et nouveau parmi des filles de magasin. Eh bien! soit, point de ménage, ce n'est plus ma faute : j'en prends acte. Madame la Postérité, tirez-vous du néant comme vous pourrez. J'y ai regret; car voici le seul temps, l'heureux temps où le père serait aussi certain que la mère. Qui pourrait rendre ma race problématique? Il n'y a de mâle ici que moi. Apollon n'est qu'un efféminé. Depuis des siècles qu'il est avec neuf filles, ne sont-elles pas encore pucelles?... (Il entend ici la flûte d'Apollon, se tourne et le voit.) Qui parle du loup... j'entends son patois; il parle à une belle dormeuse; voyons-la. (Il s'avance, regarde par-dessus l'épaule d'Apollon, et reconnaît Pyrrha. Il revient épouvanté.) Comment! C'est bien le diable! Ma femme!

> Ah! je n'en doute plus, au transport qui m'anime,
> Ma main, tu n'as commis que la moitié du crime[1]!

Malheureux! Je me croyais le plus innocent des humains, parce que les dieux m'avaient sauvé des eaux! J'étais le plus

1. Ces deux vers sont parodiés d'une tragédie de Crébillon, *Rhadamiste et Zénobie* (acte III, scène v), représentée pour la première fois en janvier 1711.

coupable, puisqu'ils me conservaient à ma femme!... Elle s'est bientôt lassée d'être morte! Mais à quelle intention le drôle est-il si près d'elle? Écoutons un peu. (Apollon en est à l'endroit de l'air fait sur ces paroles : *Coulez si lentement*, etc.) Je suis au fait : j'entends tout cela mot à mot. Il parle aux ruisseaux, au zéphyr, à l'écho, et il leur ordonne de couler lentement, de murmurer tout bas, de souffler légèrement, et même à l'écho de se taire : cela est mignon et galant. (La flûte passe à l'air de ces paroles du sommeil d'Issé : *Que d'attraits! que d'appas! Contentez-vous, mes yeux! parcourez tous ses charmes!*) Est-il fou? Le voilà qui parle à ses yeux, comme si ses yeux avaient des oreilles; il leur dit de parcourir les charmes de ma femme! Ah! par ma foi, ils n'auront pas bien du chemin à faire!... ahi! ahi! (*Payez-vous, s'il se peut...*) Doucement, seigneur Apollon! Vous vous passionnez par trop. (Apollon se courbe sur sa belle dormeuse.) Je vais vous payer, moi, en monnaie courante du pays. Comme diable vous y allez! Il n'y aurait qu'à vous laisser faire, vraiment! (Il fait tomber une grêle de coups sur le dos d'Apollon, qui s'enfuit.)

SCÈNE IV

ARLEQUIN, PYRRHA.

Pyrrha, éveillée aux cris d'Apollon, se lève brusquement et voit son mari. Le mari regarde sa femme, comme un homme en extase. L'étonnement de la femme n'est pas moindre. La surprise réciproque donne lieu à une scène muette et comique. ARLEQUIN rompt enfin le silence et déclame :

Victime d'un époux contre vous conjuré,

Victime d'un amour gourmand, désespéré,
Que mon ventre a poussé jusqu'à la barbarie,
Comment diable as-tu fait pour échapper, ma mie[1] ?

PYRRHA met le doigt sur sa bouche, et fait signe qu'elle est muette.

ARLEQUIN.

Elle a perdu la parole ! Ah! je vois ce que c'est! Le saisissement lui aura gelé le bec. Gare le dégel! Ce sera une belle débâcle. Écoute, ma femme, je vois trop ce que tu me veux dire. Je t'ai un peu laissée là dans le besoin ; mais quand je t'aurai tout dit, tu entreras dans mes raisons et tu m'excuseras.

Quand j'eus dévidé tout le peloton de ficelle attachée au cerf-volant sur lequel je t'avais posée, en m'abandonnant sur les eaux, et qu'alors je t'avais perdue de vue dans les airs, je pris le parti, ne pouvant mieux faire, de me nouer vite le reste autour du col et de continuer à nager de mon côté, pendant que, du tien, tu continuais à voler au gré du grand vent qu'il faisait. Tu me servais de voile, et la bise qui te soufflait en poupe me faisait fendre les flots avec une rapidité de tous les diables. Après avoir voyagé de cette étrange façon tous les deux pendant la matinée, nous servant l'un et l'autre, toi, de force mouvante, et moi, de point d'appui, j'entendis sonner midi sous mon ventre à un clocher sur le coq duquel je me trouvais. J'étais à jeun et passablement fatigué; ne voilà-t-il pas que j'aperçois, peu loin de moi, un tonneau roulant sur les ondes; à la vue d'un objet si intéressant, je fais les cinq

1. Ces quatre vers sont la continuation de la parodie de la scène indiquée plus haut de *Rhadamiste et Zénobie*.

sens de nature pour en approcher. Le courant l'entraînait à gauche : le maudit vent qu'il faisait te faisait voler à droite; l'instinct me tirait vers le tonneau. Je voyais l'instant où tu t'allais souiller du meurtre de ton cher époux : tu m'étranglais. Pour t'épargner ce parricide, j'ai tiré des ciseaux de ma poche, et, crac, je me suis mis à l'aise, en te recommandant aux dieux. J'ai agrippé le tonneau, l'ai enjambé; et, ne te voyant pas tomber, je m'étais flatté jusqu'ici, t'ayant laissée plus près du ciel que de la terre, que tu aurais pris le plus court chemin, en achevant la montée, au lieu de tenter la descente. Tu as pensé autrement; tu ne m'as pas voulu quitter, que tu ne me susses noyé. Grâce au ciel, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre : nous voici encore ensemble, et je n'ai été veuf qu'une heure ou deux. Mais, dis-moi, par quelle diable de voiture as-tu pu débarquer du haut des airs ici-bas ?

PYRRHA désigne encore ici, plus fort que la première fois, qu'elle ne saurait parler.

ARLEQUIN.

Ce n'est, ma foi, pas pour rire : voilà une femme devenue absolument muette. Cela lui vient de la peur. Parbleu, la Peur, convenons-en, est une divinité bien puissante. J'ai lu, dans une vieille histoire, qu'elle délia la langue à un enfant de trois mois, qui voyait qu'on allait tuer son père : le prodige était grand, puisqu'il frappa les assassins et les désarma. En voici bien un autre! Arrêter la langue d'une femme, et d'une femme comme la mienne, cela passe le prodige. Il

faut le voir pour le croire. Il se faut résigner à tout; et même tout prendre, tant qu'on peut, du bon côté! Eh bien! j'avais le bonheur d'être veuf; je ne le suis plus : patience! Elle est muette; du moins, il n'y a que demi-mal. (A Pyrrha.) Apprends-nous au moins par quelque signe comment, après t'avoir laissée au haut des nues, je te retrouve ici, sans que tu te sois cassé bras ni jambes.

PYRRHA fait les démonstrations qu'elle imagine, faisant claquer sa langue contre le palais, et remuant ses bras comme deux ailes, pour faire entendre qu'elle est venue, montée sur le cheval Pégase.

ARLEQUIN.

J'y suis. Je t'entends. Tenez, ce sera ce maudit Pégase qu'elle aura trouvé en l'air sous sa main, au moment précis où je tranchais le fil de ses jours. (A part.) Ce cheval-là est né pour se charger de bien mauvaises marchandises. (Haut.) Je te félicite d'une si belle rencontre; et où est-il? Ne pourrais-tu pas me montrer où tu l'as laissé?

PYRRHA lui montre l'endroit où il a disparu, en la posant à terre. Il y court; et Pyrrha, restée seule, fait un monologue-pantomime qui tend à exprimer sa joie et son étonnement.

ARLEQUIN rentre, monté sur Pégase, qui a des oreilles d'âne et des ailes de dindon. Il est caparaçonné d'affiches des pièces nouvelles jouées cette année. *Romulus* est sur le poitrail, et *la Mort d'Annibal*[1] au cul; le cavalier, dans son style polisson, plaisante sur cette *Mort* au cul. Puis, reprenant son style de théâtre : -

Enfin, le voilà donc, ce cheval admirable,
Si fameux, si vanté dans l'histoire et la fable!

1. *Annibal*, tragédie de Marivaux, non pas de l'année, mais de 1720, et la septième ou huitième tragédie d'*Annibal* connue.

Le temps lui a bien accourci les ailes, mais lui a diablement allongé les oreilles, en récompense. Pendant que nous sommes dessus, caracolons un peu et faisons le manége. (Il pique des deux; la mazette rue.) Ma femme, gare! gare! mets-toi de côté : tu vas voir beau jeu, encore que la corde soit rompue. Choisissons : sur quel ton le prendrai-je? Faisons du tragique. Cela est beau, long et facile. Allons, gai! Un impromptu de deux mille vers.

(Il pique, repique; Pégase fait des haut-le-corps, des voltes, etc. Arlequin se tient aux crins et s'écrie :)

Oui, tous ces conquérants rassemblés sur ce bord,
Soldats, sous Alexandre, et rois après sa mort[1]...

(Là, il culbute sur le dos, se relève pesamment, la main sur le bas de l'échine, qu'il se frotte douloureusement, répétant : « Après sa mort... après sa mort... »)

Me voilà tout éclopé. Jarnibleu, c'est bien dommage! J'allais beau train! Regagnons l'étrier.

(Il se rapproche de Pégase, qui continue ses courbettes; il le flatte et fait si bien, qu'il se remet en selle.)

Où en étais-je? Là, là, là, bellement, mon ami! Allons, bride en main! *Pian piano! pian piano!* Un peu d'*épi-dramatique*. Cela repose les poumons. Partons.

(Il rentre en enthousiasme, et prononce avec emphase :)

Je chante Romulus... Pégase, attends, demeures!

1. Les deux premiers vers d'*Artémire* (1720). (Voir pag. 45 de ce vol., la lettre où Piron se prévaut d'avoir raconté cette scène devant Voltaire.)

Je chante Romulus, qui, pendant vingt-quatre heures,
Vit tramer contre lui quatre ou cinq attentats,
Et sut les esquiver par quatre ou cinq combats...

Oh! ma foi, voilà trop de besogne pour le moment : remettons cela à une autre fois, et pelotons en attendant partie. (A Pégase.) Çà, mon drôle, je veux ne faire qu'une petite fable; là, quelque chose de gai, de riant, de léger, d'enfantin. Mettons-nous au pas, comme quand tu vas à la fontaine. Fort bien. (Il récite.)

Dom Jugement, dame Mémoire,
Et demoiselle Imagination...

Et demoiselle Imagination! Voilà un vers heureux! Qu'on dise encore qu'on s'y perd en épithètes superflues! Et demoiselle Imagination! La mesure y est, il n'y a plus qu'une rime à trouver. Et demoiselle Imagination! Les cinq pieds y sont. Parle donc, cheval; où sont les tiens? Es-tu de bronze? Il s'appesantit de plus en plus. Et demoiselle Imagination! Le voilà fourbu! Il s'arrête, il plie le jarret. Et demoiselle Imagination! Il donne de la croupe à terre : nous voici bien! Peste soit de la lourde Imagination, qui rompt bras et jambes à ma rosse. Et demoiselle Imagination! Bon! nous voilà embourbés. Je veux pourtant aller jusqu'à la rime : je n'en suis pas loin. Iras-tu, criquet, chienne de haridelle! Imagination... Imagination... Il faut un coup de feu pour rimer là-dessus. Je m'y rends. Ma femme, par charité, va m'emplir le cul de mon chapeau, de l'eau de l'une de ces fontaines. (Elle prend le chapeau, en creuse la forme, et va puiser.) Tenez, voilà

mon bidet sur ses quatre jambes, comme sur quatre piliers. Quand branlerons-nous d'ici ?

(Pyrrha revient, le chapeau plein : Arlequin le vide, se le renfonce dans la tête, broche son destrier, lâche la bride et s'envole en criant :)

Quelle fureur trouble mes sens !
Quel feu d'enfer en moi s'allume !
Démon des flons flons, je te sens !
Vite, qu'on m'apporte une plume[1]...

(Les deux derniers vers se perdent dans les nues, où l'emporte Pégase.)

PYRRHA, qui le croit perdu, fait tous les gestes d'une femme au désespoir, et qui pense de nouveau être seule au monde.

ARLEQUIN, à la faveur d'un beau saut périlleux, dont Francisque[2] se tirait en maître de l'art, retombe des nues sur le théâtre.

Ouf ! C'est pour l'amour de toi, que je reviens à terre : je serais dans l'Olympe à cette heure, si je ne m'étais heureusement accroché après l'arc-en-ciel, d'où j'ai fait le joli saut que tu viens de voir : heureux de l'avoir perdu, comme toi de l'avoir trouvé. Où en serais-tu ? Quel chien de cheval est-ce là ? S'il n'est aux cieux, il est à tous les diables. Il va toujours trop haut ou trop bas. Bien fou qui s'y frottera désormais, fussent les pages[3] des grandes et petites écuries...

1. Parodie des quatre premiers vers des fameux couplets de 1710, imputés à J. B. Rousseau, et qui eurent pour lui des conséquences si funestes.

2. L'entrepreneur de l'Opéra-Comique, qui jouait les rôles d'Arlequin.

3. Les pages avaient, à ce qu'il paraît, leur entrée gratuite dans les théâtres de la Foire; Arlequin leur fait ici une allusion *ad hominem*.

Or çà, ma chère moitié, parlons d'autre chose. Rentrons dans le domestique, et voyons aux affaires du ménage. Nous voilà face à face, pour le coup, et bien au large. Il n'y a plus que nous d'homme et de femme sur la terre! Le beau lit de Grandeur! Qu'en dis-tu? Il est temps, depuis je ne sais quand, de nous rapprocher une bonne fois, et de nous faire quelque petite compagnie; ou bien, seul à seul, nous allons furieusement nous ennuyer. Hélas! où est le temps que nous peuplions plus que nous ne voulions, et sans qu'il en fût besoin! Nous avions un enfant tous les ans : c'était une rente infaillible; et, malheureusement, nous n'avions alors que celle-là. Comme tout vient mal à propos! En ce temps-là, nous n'avions rien à laisser : aujourd'hui que nous regorgeons de biens, nous nous trouvons sans héritiers. Je ne sais; le cœur me dit pourtant qu'il m'en viendra de façon ou d'autre. Entrons dans le temple de Thémis, que voilà. Graissons le marteau pour que la porte s'ouvre. Avec des offrandes, on a des oracles... Mais quoi! on nous prévient! Une invisible main ouvre les deux battants! L'Amour et la plus jeune des Grâces nous font signe d'avancer. Ce sont deux jolies divinités qui s'intéressent à la population : nous ne pouvons agir sous de meilleurs auspices.

(L'Amour et une jeune Grâce exécutèrent un pas de deux, qui fut fort applaudi : c'était le début de Mlle Sallé et de son frère, devenus depuis si célèbres.)

Nous laissons à Piron et à son premier éditeur la responsabilité de cette indication scénique et biographique que nous reproduisons textuellement.

ACTE III

SCENE PREMIERE

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN, à Pyrrha.

Y entends-tu quelque chose?

PYRRHA fait signe que non.

ARLEQUIN.

Ma foi, ni moi non plus : il vaudrait autant ne nous avoir rien dit. Que nous prenions les os de notre grand'mère, et, qu'après nous être voilés, nous les jetions derrière nous! c'est là de l'algèbre. Notre grand'mère? Est-ce de la mienne, ou de la tienne, ou des deux que l'Oracle veut parler? Ce ne saurait être de la mienne : je suis petit-fils de Prométhée : il n'eut jamais de femme. Tout le monde sait qu'il fabriqua mon père de ses propres mains et qu'il l'anima avec un verre ardent. Pour ta grand'mère à toi, tu n'ignores pas que nous la mîmes, il y a plus de vingt ans, sur un bûcher bien allumé, et que le vent emporta les cendres à tous les diables. Cours après. Je m'y perds. O déesse Thémis! qu'on vous reconnaît bien à ce maudit jargon-là! Je courais à vous, comme on fait pour trouver des lumières; et me voici plus emberlucoqué, et plus incornifistibulé que jamais! Le piquant,

c'est qu'elle m'a dit que, moyennant cela, elle et moi, nous aurions plus de monde que nous ne voudrons ; et je voudrais déjà, aussi bien que toi, voir autour de nous une famille de quinze ou vingt enfants tout formés, comme elle nous promet qu'ils seront tout en naissant. Mais nous renvoyer aussi, pour cela, aux os de nos grand'mères, c'est ne plus rien nous dire. Quand même nous les aurions, le beau passe-temps de les jeter, d'engendrer en les jetant derrière soi ! Le pré ne vaut pas encore si fort la fauchure, que du moins la fauchure ne dût avoir les agréments de l'ancienne façon ! (Il rêve profondément.) Patience ! Je crois entrevoir d'où vient l'obscurité dont on nous a régalés. Nous avions les mains vides. Ce n'est pas là le compte de la divinité du lieu. Je lui ai bien, à la vérité, beaucoup promis; mais elle veut du comptant, comme s'il y avait à cette heure quelque chose à risquer avec moi ! avec le monarque universel ! Voilà pourtant l'enclouure, ou je suis bien trompé !... Paix ! paix ! Je vois venir un autre oracle qui pourra nous expliquer celui-là.

SCÈNE II

APOLLON, ARLEQUIN, PYRRHA.

APOLLON, voyant Arlequin, veut fuir.

ARLEQUIN l'arrête.

Faisons la paix, brave Apollon; j'ai besoin de vous. Touchez là : point de rancune. Vous en contiez à ma femme

je vous en ai un peu voulu d'abord ; mais tout cela ce n'était que pour rire. Expliquez-nous, de grâce, ce que veut dire Thémis. Nous lui demandons comment nous ferons pour repeupler la terre : elle nous dit de jeter derrière nous les os de notre grand'mère ; c'est comme si elle nous avait dit de prendre la lune avec les dents. O vous, recteur de l'Université de l'Olympe, expliquez-nous cet hébreu-là ! Je ne vous demande qu'un monosyllabe. Cela ne commettra pas votre divinité comique.

APOLLON chante l'air qui a pour refrain : *Ne m'entendez-vous pas ?* et finit par prononcer le refrain : *Ne m'entendez-vous pas ?*

ARLEQUIN.

Non. Je suis pris sans vert cette fois-ci. Vous chanterez demain ; parlez à cette heure, et vous expliquez mieux, si vous voulez que je vous entende.

APOLLON gesticule agréablement, en chantant l'air de : *Vous m'entendez bien*, jusqu'aux trois premiers vers.

ARLEQUIN.

Hé bien ?

APOLLON continue l'air et finit par dire le refrain : *Vous m'entendez bien !*

ARLEQUIN.

Comme auparavant, comme si vous n'aviez rien dit. Tirez-nous-en d'un autre.

APOLLON entonne lugubrement l'air des *Pendus*

Or, écoutez, petits et grands...

ARLEQUIN.

Au diable la chienne de musique ! Je vois bien qu'il en faut encore ici venir à battre la mesure.

(Il tire sa batte, Apollon s'enfuit.)

SCÈNE III

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN.

Je suis bien las de tout ceci, et du sot rôle d'avoir à parler seul. Depuis que je suis ici, je n'ai entendu jaspiller que le perroquet et Thémis, qui ne savaient l'un ni l'autre ce qu'ils disaient. N'y a-t-il donc céans que les pierres et les bêtes qui parlent ? Car, pour me faire au langage des neuf femelles et de leur sot président, j'aimerais autant passer ma vie à l'Opéra ; c'est-à-dire, en deux mots, ô mon grand papa, que j'aimerais mieux être côte à côte avec vous sur le mont Caucase, qu'en pareille compagnie sur le mont Parnasse. Que ce gros tonneau, qui m'a sauvé la vie, n'était-il plein de vin, comme je l'ai cru d'abord ! A peine l'avais-je enjambé que je m'en enquis par un petit trou que je fis, et qui me détrompa. La peste ! si c'eût été du vin, je ne consulterais pas d'autre oracle. Voyons, du moins, ce qu'il a dans le ventre. (Il le met sur cul et le défonce.) Ah ! ah ! cela m'a tout l'air d'avoir été le trésor de quelque hobereau, qui n'a pas été aussi heureux que son bagage. (Il tire un gros volume et lit : *Nobiliaire*

de la Thessalie.) Ha, ha, ha, ha! jolie pièce de cabinet, le lendemain d'un déluge! Voilà une lecture bien de saison, bien curieuse, et bien amusante pour ma femme et pour moi! Laissons-la toutefois à nos neveux : si les dieux nous en donnent, et qu'ils soient aussi sages que leurs prédécesseurs le furent peu, que penseront-ils d'une génération de la même espèce qui se sera coupée, et dont le demi-quart d'une aura dit au reste : « Retirez-vous, insectes, vous ne nous ressemblez point : vous et nous, sommes deux. » Cela les fera rire. Ils béniront le brouillement des cartes. Ma suprématie aura soin de les égaliser : les cadets seront frères de leurs aînés; et, l'inégalité détruite, je réponds du bon ordre et de la félicité universelle. Je ne suis pas bête : je remarquais cela longtemps avant que la pluie tombât : elle est tombée; la maudite génération a disparu. Je reste : renouvelons la police, et que tout aille comme il faut. (Il met le Nobiliaire à côté, et tire un sac de procès.) Oh! oh! voici un procès qui a duré plus que le monde!

ÉTIQUETTE :

POUR le sieur MATHANAZE, admirateur des Anciens;

CONTRE dame PHILANTIE, admiratrice des Modernes.

Ce procès ne pouvait mieux tomber. Il est ici chez le juge compétent. Je remettrai tantôt les pièces sur le bureau d'Apollon. Il ferait bien d'être pour l'admirateur des Anciens; mais les neuf Pucelles seront, à coup sûr, pour les Modernes. On se tignonnera, et cela me donnera du passe-temps.

(Il aveint une paire de pistolets.) Tubleu! voici une autre drogue, celle-ci! (Il les examine, les bande, les tourne et les vire.) Il faut dire la vérité, ces coquins d'hommes étaient bien adroits. Si je ne suis le plus fort, a dit l'un, je serai le plus traître. On inventa cela pour tuer, et tuer à coup sûr, à l'aise, en remuant un doigt. Avec cela, le plus lâche tuait le plus brave. Eh fi! Dans les premiers temps on s'assommait avec des pierres et des massues : quelle grossièreté! Vivent les nations policées! Puisque nous ne pouvons nous passer de nous tuer, tuons-nous; soit : mais tuons-nous proprement, facilement, et comme on ne se tuait pas dans les temps de barbarie. Une pincée de poudre, du plomb, gros comme rien, là dedans, paf! je mets un César à terre.

(En disant cela, il lâche le pistolet, qui part; il le laisse choir et lui-même tombe à terre de frayeur. Pyrrha, qui est tombée aussi, se relève la première et lui prend la main pour le relever à son tour.)

ARLEQUIN, d'une voix faible.

Qui est-ce qui me tire? Est-ce Alecton, Mégère, ou Tisiphone? (Il se lève.) Ah! c'est toi, Pyrrha! Je ne suis donc pas encore mort? Continuons de vivre, en attendant mieux. (Il ramasse les pistolets.) Voilà une arme bien brutale! J'en fus aussi toujours l'ennemi capital. Il ne sera pas dit que j'aurai transmis cette machine scandaleuse à la postérité, s'il y en a jamais une. (Il les jette le plus loin qu'il peut dans la mer, l'un après l'autre.) Allez-vous en à tous les diables, d'où vous venez; et que d'ici à la fin des temps on n'entende plus parler de

pistolets, de fusils, ni de Fuzelier[1]. (Il tire du tonneau un nouveau sac de procès.) Autre procès; voyons l'étiquette :

POUR le sieur LYCAON, demandeur;
CONTRE sa mère, ses frères, ses sœurs, ses enfants, ses neveux et autres, défendeurs.

BROCHET, procureur.

Jetons aussi cette pierre de scandale au fond de la mer, après les armes à feu. Avouons que quand les dieux se déterminèrent à la ruine de cette méchante race, il y avait longtemps qu'elle y travaillait de son mieux. Mais voilà des guenilles bien sérieuses! n'en trouverai-je pas qui me donnent un peu à rire? (Il tire un sac d'argent.) Bon! voici qui me fait encore plus prendre mon sérieux. On peut appeler ce sac-ci : le sac aux forfaits et la vraie boîte de Pandore. Que d'horreurs en sont sorties! Quels crimes n'a pas fait commettre l'amour de ces fanfreluches-là! Combien cette rage n'a-t-elle pas fait de juges iniques, de femmes infidèles, d'enfants dénaturés, d'assassins, d'empoisonneurs, de fous, de sots, de méchants! Finissons. Jetons la cause après l'effet. Venez, venez, messieurs les écus, que je vous envoie où vous avez envoyé tant d'hommes! Oh! combien il en a péri, en vous allant chercher! Vous aurez du moins l'avantage sur eux, de n'être pas la pâture des poissons, et de rester entiers au fond

1. Le Sage et son collaborateur Fuzelier déployaient en ce moment toute leur verve chez les Marionnettes, qui faisaient concurrence à l'Opéra-Comique.

des eaux, tels que vous êtes, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau chaos plus parfait que celui-ci. (Il fait un pas vers la mer, et s'arrête, en prenant une poignée d'écus.) Ce que c'est que la raison contre les préjugés et l'habitude! Je me faisais un régal, en homme sensé, de traiter cela, comme au fond cela le mérite, et à cette heure, surtout, plus que jamais : point du tout, je ne sais quoi me retient la main. Je ne sais quelle magie acoquine à ce maudit métal. Je trouve que le jeter là, tout peu qu'il vaut, c'est dommage. Pourquoi le haïr? Thémis, qui est la Justice même, le chérit. Je m'attendris sur sa perte. J'y aurais du regret. Le tact, la vue, l'oreille, s'en réjouissent machinalement. Montrons-le à Thémis; faisons-le sonner devant elle; offrons-le-lui : cela la fera jaser; et cependant visitons le tonneau jusqu'au fond.

(Il tire un Polichinelle, qui, sur-le-champ, parle son baragouin. Il le laisse retomber, de frayeur, au fond du tonneau, posé sur une trappe, d'où le compère a ses aises pour faire parler Polichinelle, dont l'organe n'était pas compris parmi les voix proscrites par l'arrêt du Parlement; ce que n'avaient pas prévu les Comédiens dans leur requête et que le commissaire n'eut pas droit d'empêcher.)

SCÈNE IV

ARLEQUIN, POLICHINELLE-MOMUS, PYRRHA.

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre! (Après s'être rassuré, il repêche la figure, et la relève de façon que le buste et les bras entiers paraissent et restent en

dehors.) C'est apparemment le dieu pénate de notre gentilhomme noyé. Sa figure est bouffonne.

POLICHINELLE, en son baragouin.

Ma foi! l'ami, écoute donc, la tienne ne l'est guère moins

ARLEQUIN.

Oh! oh! *vivat!* Voici quelque chose qui parle! Et qui es-tu?

POLICHINELLE.

Parle avec plus de respect à un dieu. Je ne suis pas moins que Momus, le dieu des fous, et le fou des dieux.

ARLEQUIN, s'agenouillant.

Grand dieu des Petites-Maisons,
Qu'il vous plaise ici nous instruire!

POLICHINELLE.

Je suis tout prêt, tu n'as qu'à dire :
Sur quoi veux-tu de mes leçons?

ARLEQUIN.

Mon épouse et moi nous songeons
Au moyen de pouvoir repeupler votre empire.

Nous avons là-dessus consulté Thémis. Prenez, nous a-t-elle dit, les os de votre grand'mère, et les jetez derrière vous. O vous, qui avez si savamment inspiré tant de commentateurs, ne pourriez-vous pas nous donner la clef de cet oracle?

POLICHINELLE.

Rien n'est plus facile à faire ;
Vous le saurez en deux mots :
La Terre est votre grand'mère,
Et les pierres sont ses os.

Ramassez ici des pierres; jetez-les par-dessus votre tête. Tournez-la! Toi, tu auras fait des garçons, que tu verras aussi sots que toi : elle, des filles, qui lui ressembleront.

ARLEQUIN.

Voilà parler, cela! Rien n'est plus simple. J'enrage de ne l'avoir pas deviné! Morbleu! je t'admire, d'avoir si bien dit, maître fou comme tu l'es.

POLICHINELLE.

Il est bon là! Et qui est-ce qui ne se dément pas quelquefois? Pourquoi le fou, de temps en temps, ne dirait-il pas de bonnes choses, puisque Le Sage, de temps en temps, en dit de si mauvaises?

ARLEQUIN.

Il a raison, et je commence à mieux penser d'Apollon et des Muses, que je ne faisais. Ils font bien d'être muets; il vaut mieux se taire que de mal parler. Et que me demandez-vous, seigneur Momus, pour votre droit d'avis?

POLICHINELLE.

Une petite grâce, qui ne te coûtera guère.

ARLEQUIN.

Et quelle?

POLICHINELLE.

Fais-moi l'amitié de me jeter au fond de la mer.

ARLEQUIN.

Et pourquoi cette vapeur de misanthropie?

POLICHINELLE.

Je deviens honteux et las de mon baragouin.

ARLEQUIN.

Eh bien! demeure ici! Tu ne pouvais être mieux tombé. Te voilà chez Apollon. C'est le grand maître de langue; il t'en enseignera une, propre à mieux prononcer tes oracles.

POLICHINELLE.

Lui et les siens, ne m'apprendront qu'à dire des sottises : jette-moi dans la mer, encore une fois, par charité!

ARLEQUIN.

Volontiers : aussi bien n'ai-je plus besoin de toi.

(Il jette à la mer la Marionnette, qui baragouine un cri de joie en l'air.)

SCENE V

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN.

Çà, çà, ma femme, ayons du monde : voici des pierres. Si l'on ne nous trompe, toutes communes qu'elles sont, elles vaudront mieux que la pierre philosophale, et que son grand œuvre. Voilons-nous. L'Oracle a bien dit : il ne faut voir

goutte, pour ne savoir ce qu'on fait. Ravoir son monde à coups de pierres! cela est drôle! Allons, ma femme, allons, accouchons : pousse comme je fais!

(Ils se mettent à l'opposite l'un de l'autre, chacun au devant d'une coulisse dans laquelle ils jettent leurs pierres. Il sort des garçons du côté d'Arlequin, et des filles du côté de Pyrrha. Les hommes se battent dès qu'ils se voient; Arlequin les sépare et range ceux-ci à sa droite et celles-là à sa gauche.)

SCÈNE VI

ARLEQUIN, PYRRHA, cinq hommes, un laboureur, un artisan, un homme d'épée, un robin et quatre femmes.

ARLEQUIN, séparant encore les hommes prêts à se rebattre.

Le joli présage pour l'amitié fraternelle! Vous ne vous tiendrez pas, canaille humaine! Ma foi! les dieux, avec leur déluge, n'auront fait que de l'eau toute claire, ou je me trompe fort. Çà, qu'on se range! Bon jour, les belles. (Les cinq hommes veulent courir à elles.) Tout beau, messieurs! Cela ne va pas comme vos têtes. Il y faut auparavant quelque petite cérémonie que je vous dirai, qui vous joindra de si près que vous voudrez, et qui rabattra bien de cette fougue. Eh bien, mes enfants, que vous dit le cœur? N'êtes-vous pas bien aises d'être? N'est-ce pas que le jour est une belle chose? Ils me regardent et ne disent mot. Tout est muet! Quoi! mes filles, et vous aussi? Ah! parbleu, j'ai fait là de belle besogne! J'aimerais autant avoir fait des Marionnettes! Après tout, on ne parle pas tout en venant au monde : ils paraissent du moins

entendre ce qu'on leur dit : que sais-je même, s'ils ne parleront pas partout ailleurs qu'ici, où la parole n'est permise apparemment qu'à des génies supérieurs comme le mien? Avant qu'ils en sortent, donnons-leur du moins quelques leçons.

(Au laboureur.)

Tu es mon aîné, toi, et le premier de tous ces drôles-là, comme le plus nécessaire à leur vie. Laboure; en profitant de ta peine, ils te mépriseront : moque-toi d'eux : sue, vis, vis en paix : vis et meurs dans l'innocence. Tu auras toujours cette innocence et cette tranquillité plus qu'eux. Peste, comme je moralise! Ma foi! il n'y a que d'avoir de la famille, qu'elle vienne d'où l'on voudra, pour rendre sérieux.

(A l'artisan.)

Serviteur à monsieur l'artisan! Marche après ton aîné, toi, comme le siècle d'argent suivit le siècle d'or. Il sera nécessaire : tu ne seras qu'utile. Vivant dans les villes, tu seras plus près de la corruption : ne t'y laisse pas aller : travaille en conscience, et vends de même; tu seras heureux.

(A l'homme d'épée, qui tranche du capitan, en lui jetant bas, d'un revers de main, son chapeau à plumet, qu'il a insolemment sur la tête.)

Chapeau bas, devant ton père, quand tes deux aînés sont dans leur devoir. Ne croit-il pas avoir été formé d'une pierre plus précieuse que les autres! Mon gentilhomme, un peu de modestie! Tout ton talent sera de savoir tuer, pour tuer

ceux qui voudront tuer tes frères, et les troubler dans leurs respectables professions.

(Au robin.)

Le vilain garçon! Celui-là me déplaît. Il a, dans sa physionomie, je ne sais quoi de malin, de flasque et de suffisant qui dégoûte et qui révolte. Mon drôle, songe à ce que tu seras. Mets bas cette physionomie et ce vilain masque. Parais sage, humble et tranquille, comme un garçon de boutique qui tient la balance de Thémis pour vendre sa marchandise au poids de son sanctuaire. Je te vois là des yeux fripons, un nez tourné à la friandise et des mains crochues, bien à craindre pour ceux qui auront recours à toi, contre des riches et des belles... Je voudrais, quand j'ai jeté la maudite pierre dont il est formé, l'avoir poussée à cent lieues en mer; ou bien avoir eu la crampe.

(Au cinquième garçon, qui a une large calotte sur la tête, une perruque à la cavalière en bourse, une longue barbe de capucin, un petit collet, un habit de couleur, une épée au côté, un paquet de plumes à la main, un bas blanc, a bas noir, une culotte rouge d'un côté, noire de l'autre, etc., etc., etc.)

Quelle étrange espèce est celle-ci? Je remarque même qu'il n'y a que quatre femelles, et que celui-là n'a pas son vis-à-vis. Ah! j'y suis! Il n'en a que faire pour se multiplier. La race n'en sera que trop nombreuse, sans que le mariage s'en mêle. Ainsi que Prométhée, mon grand-père, ils se perpétueront sans avoir jamais chez eux de femme en couche. J'ai connu de ces gens là à milliers avant le déluge. Les uns

nous en menaçaient de la part des dieux offensés : les autres nous chantaient les mœurs innocentes des premiers temps; et tous accumulaient les crimes et grossissaient l'orage. Ils y sont enveloppés aussi comme les autres.

(Aux filles et aux garçons.)

Or çà, donnez-vous la main. (Le coucou chante.) Tu prends bien ton temps : tu devais bien attendre au moins à la seconde génération.

DIVERTISSEMENT

Les Amours, les Sylphes et une Grâce forment une danse et terminent la pièce.

FIN D'ARLEQUIN-DEUCALION

LES

ENFANTS DE LA JOIE

COMÉDIE EN UN ACTE

AVEC DES AGRÉMENTS

DONNÉE AUX ITALIENS LE 28 NOVEMBRE 1725

PERSONNAGES

MOMUS.
ESCULAPE.
ATÉ.
LUCINE.
SCARAMOUCHE.
PIERROT, acteur muet.
ARLEQUIN.
TROUPE DE RIS ET DE JEUX.
LES TROIS GRACES, travesties en Arlequins.
UN RIS, chantant.
LA MORALE.
GROS-JEAN.
MATHURINE.
UN SUIVANT de Momus.
PIERRETTE et SCARAMOUCHE, pour le ballet de la fin.

LES

ENFANTS DE LA JOIE

COMÉDIE EN UN ACTE

SCÈNE PREMIÈRE

ATÉ, seule.

Je ne me connais plus : qui suis-je, et quel rôle jouons-nous donc à présent sur terre? Ne suis-je plus la terrible Até? Ne suis-je plus la divinité puissante et funeste à qui le sort a commis le soin de faire ici-bas des malheureux? Quoi! je verrai tous mes efforts tourner à l'avantage de ceux que je crois en accabler! Je vois un banquier accrédité, je le veux ruiner, je lui fais faire banqueroute; et cela fait sa fortune! il devient secrétaire du roi! Je le croyais pilorié; je le trouve anobli! Je vois une pauvre fille, un peu jolie, et qui pourrait trouver un parti honnête et sortable, si elle était sage : je lui fais franchir impudemment les bornes de la galanterie; et, quand, avec raison, je me l'imagine à la Salpêtrière, je suis tout étonnée de la rencontrer dans un beau carrosse, quelquefois même avec le carreau de velours sur l'impériale! Je me flatte de mettre le poignard dans le sein d'un homme, en li-

vrant sa femme à des galants; je choisis les plus indiscrets : son aventure éclate; on le montre au doigt; il le voit, il en rit. Et cela s'appelle encore un galant homme! il a les honnêtes gens pour lui! J'enrage! oh! bien, la journée ne se passera pas que je n'aie fait du mal, qui soit bien du mal! Qu'entends-je en cette maison? C'est un bruit de réjouissance, occasionné par quelque mariage ou quelque naissance. Troublons la fête! et sachons... Ah! c'est quelque naissance; j'aperçois Lucine qui tire de ce côté-là. Je n'en suis point connue; abordons-la et faisons-la parler.

SCÈNE II

ATÉ, LUCINE.

ATÉ.

Bonjour, secourable Lucine. Toujours en action pour le service du genre humain. Point de relâche! Savez-vous bien que je vous plains fort, dans votre emploi d'accoucheuse, et que je le conçois très-fatigant?

LUCINE.

Plus fatigant que vous ne pouvez croire, madame. Au bon vieux temps, j'avais encore des moments de loisir; l'Hymen était le seul qui m'employait, et le bon Hymen s'endort quelquefois. Mais, aujourd'hui, j'ai une bonne moitié d'ouvrage, plus qu'il ne m'en fait faire; l'hymen a beau dormir, je n'y gagne rien.

ATÉ.

Et pourrait-on vous demander où vous allez maintenant, sans trop de curiosité?

LUCINE.

J'entre là, où l'on m'attend.

ATÉ.

Là! Eh! mais, je crois connaître le maître de la maison.

LUCINE.

Cela se pourrait fort bien, madame; le beau sexe a toujours assez volontiers sacrifié au dieu porte-marotte, pour en savoir la demeure.

ATÉ.

Ah! oui, vous avez raison! c'est chez Momus. Eh! qu'allez-vous faire chez ce fou-là? Voudrait-il, pour contrefaire Jupiter, accoucher aussi du cerveau?

LUCINE.

Ce n'est pas moi, c'est la Folie qui préside à ces sortes d'accouchements-là, aussi bien qu'à ceux des Muses. C'est pour la femme de Momus que vous me voyez en campagne.

ATÉ.

Ah! je ne savais pas que Momus fût marié.

LUCINE.

S'il est marié! Eh! qui le serait donc? Il sierait bien au dieu des fous, d'être presque le seul à n'avoir pas fait la plus haute de toutes les folies. Assurément il est marié, et bien marié même.

ATÉ.

Avec?

LUCINE.

Avec la Joie. Momus et la Joie. Hem? Ce n'est pas là pour engendrer mélancolie, du moins; qu'en dites-vous?

ATÉ.

Je vous en réponds; et la Joie a-t-elle eu déjà des enfants?

LUCINE.

La Joie? La Joie n'a-t-elle pas je ne sais combien de filles qui courent le monde? Tout Paris en est pavé. Eh! d'où sortez-vous, pour ignorer cela?

ATÉ.

Hélas! je suis une pauvre innocente qui ne sais rien de rien. Et vous dites donc qu'elle est prête encore d'accoucher?

LUCINE.

Oui, madame.

ATÉ.

Et c'est pour cela que tout chante et que tout danse dans la maison?

LUCINE.

Oui, tout est en allégresse : parce que nous avons lu, dans le livre des Destinées, que, de cette couche, il va naître de quoi chasser les chagrins et l'ennui du cœur des malheureux mortels.

ATÉ, à part.

C'est à moi qu'on en veut.

LUCINE.

Et Momus a convoqué les Ris et les Jeux, pour venir célébrer cette heureuse naissance.

ATÉ.

Fort bien; et dites-moi, s'il vous plaît, n'a-t-on pas lu aussi dans le livre des Destinées, qu'il y aurait du rabat-joie à cette fête?

LUCINE.

Non. Pourquoi? Que voulez-vous dire?

ATÉ.

C'est qu'on n'a pas tourné le feuillet, ma mie; adieu.

(Elle veut s'en aller.)

LUCINE, l'arrêtant.

Encore un mot! daignez nous dire, au moins, qui vous êtes.

ATÉ, d'un ton aigre.

Je ne mérite pas qu'on s'en embarrasse. Mais on le saura bientôt! en attendant, réjouissez-vous bien tous. Jusqu'au revoir.

SCÈNE III

LUCINE, seule.

Ouais! je crains bien d'avoir trop parlé. Cette femme m'a la mine d'être une de ces fées malencontreuses, qui tombent ordinairement des nues, au milieu d'une fête, où l'on ne les attend pas, pour faire de mauvais présents aux nouveau-nés.

Que me veut cette autre-ci? N'est-ce pas encore une incommode? En tout cas, tenons mieux notre langue.

SCÈNE IV

LUCINE, LA MORALE.

LA MORALE.

Pourriez-vous me dire, officieuse Lucine, où demeure Momus?

LUCINE.

Que lui voulez-vous, madame?

LA MORALE.

C'est qu'on m'a dit que je le trouverais avec les Ris et les Jeux, dont j'ai besoin.

LUCINE.

Êtes-vous de ces bonnes réjouies qui ne pouvez vous en passer, et qui ne cherchez qu'à me tailler de la besogne?

LA MORALE.

Vous vous trompez bien : je suis la Morale.

LUCINE.

La Morale!

LA MORALE.

Oui, fille de la Sagesse...

LUCINE.

Et sœur de l'Ennui! (A part.) Eh! n'ai-je pas bien dit? autre trouble-fête! (Haut.) Votre frère n'est pas loin.

LA MORALE.

Quel frère? Je n'en ai point; je suis fille unique.

LUCINE.

Ah! sœur dénaturée! Quoi! madame, l'Ennui n'est pas votre frère, et votre frère jumeau? Vous pourrez le désavouer?

LA MORALE.

Non : c'est un enfant supposé, qui, à la faveur de quelque cerveaux démontés, s'est impatronisé, malgré nous, dans la famille.

LUCINE.

Mais, enfin, il vous suit partout : vous gâtez, moyennant cela, toutes les fêtes où vous vous trouvez. Allez voir comme vous faites déserter, depuis quelque temps, tous les spectateurs.

LA MORALE.

N'aurais-je pas nui encore aux *Amusements de l'Automne*[1]? C'est moi qui aurais mené l'Ennui au *Temple de Gnide?* Parlez !

LUCINE.

Oh! pour au *Temple de Gnide,* non; l'Ennui n'y est pas entré de compagnie avec la Morale; les oreilles chastes témoigneront pour vous là-dessus; mais, en récompense, vous

1. *Les Amusements de l'Automne*, par Fuzelier, représentés au Théâtre-Français le 17 octobre 1725 : c'était une pièce à intermèdes, une sorte de divertissement, composé de deux comédies en un acte, en prose, avec un prologue à chacune, et dont la première avait pour titre *le Temple d'Éphèse;* l'autre, *le Temple de Gnide.* (*Le Temple de Gnide* de Montesquieu est de la même année, mais ce n'est pas à celui-là que Piron fait allusion.)

lui donnâtes une belle place au *Temple d'Éphèse;* dites que vous n'étiez pas tous deux dans l'œuvre!

LA MORALE.

Très malgré moi; c'est aussi pour me débarrasser de lui que je viens...

LUCINE.

Et moi, pour me débarrasser de vous, je m'en vais.

LA MORALE.

Je vous suivrai; car j'ai dans l'esprit que Momus, les Ris et les Jeux sont où vous allez. Vos jours de travail sont des jours de fête pour une maison. Où allez-vous? dites-le moi.

LUCINE.

Où je vais? Songez-vous bien à qui vous faites cette question-là?

LA MORALE.

A Lucine, à la déesse qui préside aux accouchements.

LUCINE.

Eh bien! vous qui fréquentez les théâtres, vous avez été à *l'Indiscret*[1]?

LA MORALE.

Oui; mon prétendu frère et moi, nous assistâmes à toutes les représentations. Pourquoi?

LUCINE.

C'est que vous avez dû apprendre là, que la première vertu, c'est de savoir se taire : à quoi j'ajoute que c'est la première

1. Comédie de Voltaire, en un acte, en vers, représentée pour la première fois au mois d'août 1725.

règle des gens de ma profession. Vraiment, vraiment, si nous jasions dans notre métier, il n'y aurait plus de sûreté à être fille! C'est pour cela qu'il a fallu que les hommes devinssent sages-femmes.

LA MORALE.

Ah! c'est m'offenser que de se défier de moi! Je suis fille de la Sagesse; et, par conséquent...

LUCINE.

Vous ne saurez rien! Et, croyez-moi, ne blâmez pas ma discrétion : vous êtes fille, et vous ne savez pas de quoi vous pouvez un jour avoir besoin.

SCÈNE V

MOMUS[1], LA MORALE, LUCINE, MATHURINE.

MOMUS.

Maugrebleu de la cérémonie! je voudrais être à demain.

LA MORALE.

L'étrange figure! Ce ne peut être là que Momus!

MOMUS.

Eh! allons donc, madame Lucine! avancez! A quoi diable vous amusez-vous là, tandis qu'on vous réclame à la maison?

1. Momus a le baudrier, l'épée, le chapeau bordé et le plumet d'un officier; la perruque, le petit rabat et la calotte d'un abbé; une plume à écrire à la main et le masque de Trivelin sur le visage. Il entre en se dépitant et sans voir Lucine.

LUCINE.

Je m'en vais. Mais qui est cette fille-là?

MATHURINE.

Fille, madame! fille vous-même! Si j'étais fille, je ne serais pas, sur votre respect, Madame la nourrice.

LUCINE.

Ah! c'est la nourrice. Il faut être bien sage, du moins, ma mie; entendez-vous?

MOMUS.

C'est pour cela que nous l'avons prise à la campagne.

LA MORALE.

De la médisance! Oh! je n'en doute plus, c'est lui, c'est Momus.

LUCINE.

Point de mari!

MATHURINE.

Je le sais bien; ne vous inquiétez pas; allez, madame, le médecin m'a dit tout ce qu'il fallait faire, et ce qu'il ne fallait pas faire. Gros-Jean aura beau venir : porte close; gnia pu de femme ici pour lui; je sis payée pour ça. Ça me fera un peu mal au cœur : mais que faire? On n'a rian sans peine, en ce monde-ci.

LUCINE.

Prenez-y bien garde, diantre! c'est ici un nourrisson de conséquence. (A la Morale.) Adieu, sœur éternelle de l'Ennui! mes compliments à monsieur votre frère.

LA MORALE.

Allez les lui faire vous-même, si vous voulez. J'aime mieux vous donner son adresse.

MOMUS.

L'adresse de qui?

LUCINE.

De l'Ennui.

MOMUS.

Eh! qui est-ce qui ne la sait pas? N'est-elle pas à tous les coins des rues? Il n'y a qu'à lire l'affiche de l'Académie royale de Musique.

MATHURINE.

Eh! morgué! ne lantiponez donc pas tant; v'là madame la Joie qui braille. Marchons.

SCÈNE VI

MOMUS, LA MORALE.

LA MORALE.

C'est bien à Momus que j'ai l'honneur de parler?

MOMUS.

A lui-même. Vous ne me reconnaissez pas dans ce nouvel habillement?

LA MORALE.

Je ne vous avais jamais vu représenté dans un si bizarre équipage. Où sont vos grelots? où est votre marotte? en un mot, tous vos attributs ordinaires?

MOMUS.

En est-il de particuliers pour Momus? Toutes sortes d'attributs ne me conviennent-ils pas, depuis la foudre de Jupiter jusqu'aux tenailles de Vulcain?

LA MORALE.

Il est vrai que votre esprit de vertige anime tous les états de la vie.

MOMUS.

Vous ne voyez rien sur moi qui n'annonce quelques-unes de mes fonctions principales. Avec l'épée, je tue; avec la plume, je ruine; (prenant son petit collet) avec ceci, je subjugue les belles; (prenant sa calotte) avec cela, je coiffe tout le monde.

LA MORALE.

Mais que veut dire cet air martial que je vois répandu sur vous et qui prime un peu sur tout le reste? cet habit, ce plumet, cette épée, ce baudrier...

MOMUS.

Est-ce que ma plus belle qualité n'est pas celle de colonel du fameux régiment de la calotte[1]?

1. Le marquis d'Argenson s'exprime ainsi, à propos de la savante société de l'Entresol dont il faisait partie et sur laquelle il courait mille sots commérages: «Je ne me levais jamais le matin que je ne me disse: «Aujourd'hui paraîtra quelque brevet de calotte contre nous.» (*Journal et Mémoires du marquis d'Argenson* (10 décembre 1731.) Et le savant éditeur, M. Rathery, nous apprend dans une note (tome I, page 101) que « vers la fin du règne de Louis XIV, on imagina un *Régiment de la calotte*, dont on envoyait des brevets à ceux qu'on supposait avoir la tête légère. Cette plaisanterie qui avait pris naissance parmi les gardes du corps, dans les antichambres de Ver-

LA MORALE.

Quel est ce régiment? Où campe-t-il?

MOMUS.

Où campe le régiment de la calotte? Palsambleu, il est bon là! Et, cadédis! il campe, depuis que le monde est monde, dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique : le quartier général est en France.

LA MORALE.

Il faut bien de la place à ce régiment-là! il est donc bien nombreux?

MOMUS.

Têtebleu! s'il est nombreux! Xerxès, avec son armée de douze cent mille hommes, n'était qu'un aigrefin que j'avais mis à la tête d'un petit détachement d'un homme seulement par brigade. Cela s'appelle un régiment complet.

LA MORALE.

Ah! je vous entends; c'est un régiment où les Sept Sages de la Grèce n'ont pas servi?

MOMUS.

Vous y êtes! c'est le régiment des Fous. Parbleu, madame, convenez d'une chose : tous les hommes manqueront, avant que je sois colonel réformé.

sailles, fut très en vogue sous la Régence; et bientôt tous les personnages de la Cour et de la ville eurent leur brevet. » Ce brevet était accompagné de titres, de certificats et d'une calotte de plomb. — Le Sage, Fuzelier et d'Orneval firent jouer le 1er septembre 1721, et avec succès, un opéra-comique en un acte, intitulé : *le Régiment de la calotte.*

LA MORALE.

Oh! çà, je sais que tout votre badinage, au fond, n'est qu'une raillerie ingénieuse qui vise à corriger les hommes; voulez-vous que nous unissions nos forces, et que...

MOMUS.

Halte-là! Faisons tout dans les règles de l'art militaire. Avant de nous joindre, allons au *qui vive?* Qui êtes-vous?

LA MORALE.

Je suis la Morale.

MOMUS.

La Morale! Ah, fi! gare l'Ennui! sauve qui peut!

LA MORALE, l'arrêtant.

Attendez! Peut-être...

MOMUS.

Rien! rien! point de relation! Vous êtes en pays ennemi! battez la retraite, ou je vais tirer sur vous.

LA MORALE.

Mais je viens pour vous dire que...

MOMUS.

Quoi! qu'allez-vous nous dire? Nous rebattre toujours la même chanson : que l'honneur a pris le chemin des espaces imaginaires; que toutes les vertus sont changées en vices; la sagesse en pédantisme; la valeur en fanfaronnade; la pudeur en grimaces; la justice en chicane, et tous vos autres lieux communs! (Vivement.) Eh bien! oui, madame; oui, morbleu! les hommes sont des insensés, des méchants, des cœurs corrompus; la terre est un hôpital de petites-maisons, d'incurables, si vous voulez : tant mieux; qu'en voulez-vous dire?

De quoi vous mêlez-vous? Ils se trouvent bien comme cela. Rendrez-vous ces animaux-là meilleurs qu'ils ne sont, malgré eux? Prendrez-vous la lune avec les dents?

LA MORALE.

Mon dieu! il n'y a que manière à tout; les hommes ne sont pas si incorrigibles...

MOMUS.

Eh non! de par tous les diables! c'est vous qui l'êtes, avec votre rage de donner inutilement des leçons! Vous ferez accroire aux gens d'affaires qu'ils ne sont pas de qualité, n'est-ce pas? surtout depuis que la noblesse se mésallie pour l'amour de ses créanciers?

LA MORALE.

Peut-être bien.

MOMUS.

Vous ferez quitter à nos jeunes seigneurs leurs dehors efféminés?

LA MORALE.

Je l'espère.

MOMUS.

A nos jeunes dames leurs airs petits-maîtres?

LA MORALE.

Sans doute.

MOMUS.

Vous donnerez un air d'ecclésiastique à un abbé?

LA MORALE.

Oui-da!

MOMUS.

Le sens commun à un bel esprit?

LA MORALE.

Pourquoi non?

MOMUS.

Une conscience et une femme fidèle à un procureur?

LA MORALE.

Assurément.

MOMUS, en colère.

Allez, madame, allez! si je ne craignais de me déshonorer par une action sensée, je vous enrôlerais tout à l'heure, et je vous flanquerais ma calotte sur la tête!

LA MORALE.

Oui, je vous soutiens, moi, que nous ne devons pas abandonner le malade, et que les maladies de l'esprit sont comme celles du corps. Il y a de bons remèdes, il ne manque que de bons médecins.

MOMUS.

Volontiers. Mais qui seront-ils ces bons médecins?

LA MORALE.

Vous et moi; si vous voulez, nous ferons la cure à nous deux. Et voici comment...

SCÈNE VII

MOMUS, LA MORALE, LE SUIVANT DE MOMUS, entrant tout transporté de joie.

LE SUIVANT.

Bonne nouvelle, seigneur! la Joie vient d'accoucher heureusement.

MOMUS.

Et de quoi? Serait-ce encore d'une fille?

LE SUIVANT.

Non; d'un garçon!

MOMUS.

Grâces au ciel! à la fin! *tantæ molis erat!* Est-il joli? Là, me ressemble-t-il?

LE SUIVANT.

C'est une petite miniature! Il est par tout le corps comme vous êtes par le visage.

MOMUS.

Noir?

LE SUIVANT.

Noir comme jais, depuis les pieds jusqu'à la tête exclusivement. Il ressemble, dans son maillot, à une poupée d'ébène, qui a le visage d'ivoire.

MOMUS.

Et comment se porte la mère?

LE SUIVANT.

Fort bien. Les Jeux et les Ris, en recevant l'enfant des mains de Lucine, l'ont nommé Scaramouche.

MOMUS.

Scaramouche? ce nom-là est de mon goût, je le ratifie. Rentrez; voilà qui est bien. Je vous suis.

SCENE VIII

MOMUS, LA MORALE.

LA MORALE.

Je vous félicite, et...

MOMUS.

Laissons cela : revenons, s'il vous plaît, à votre beau projet de réformer les hommes ; je suis curieux de savoir comment nous nous y prendrions.

LA MORALE.

C'est ce que je venais vous communiquer. Écoutez. L'on n'est sourd à ma voix et l'on ne me hait qu'à cause de mes mauvaises compagnies ; le Chagrin, l'Austérité, la Sécheresse et l'Ennui m'environnent et m'obsèdent ordinairement. Leur présence insupportable gâtera toujours tout ce que je ferai ; je veux m'en défaire et vous prier d'une chose.

MOMUS.

De quoi?

LA MORALE.

De me faufiler avec les Ris et les Jeux, dont vous disposez.

MOMUS.

Oui-da! ils deviendraient jolis garçons, ma foi! Pour en faire de petits pédants qui moraliseront comme vous?

LA MORALE.

Non, non, ne craignez rien. Il est même de mon intérêt qu'ils restent comme ils sont.

MOMUS.

Eh bien donc, que ferez-vous d'eux?

LA MORALE.

On s'en laisse aborder volontiers, comme vous savez.

MOMUS.

Après?

LA MORALE.

Je me glisserai dans la foule : les hommes, qui ne s'attendront pas à me trouver là, ne me reconnaîtront pas d'abord. Je parlerai : ils m'écouteront. Je mettrai le Plaisir de la partie ; ils me goûteront tout doucement, et les voilà pris.

MOMUS.

Pas mal imaginé! Mais, ma foi, tout cela, croyez-moi, temps perdu!

LA MORALE.

Que savez-vous? Peut-être que...

MOMUS.

Je connais le genre humain, comme si je l'avais fait. Il a pris son pli depuis cinq ou six mille ans, nous ne le redresserons plus.

LA MORALE.

Essayons toujours! ouais! les choses peuvent...

MOMUS.

A moins de le refondre, vous dis-je ; oui, madame, à moins de faire une refonte générale de toute l'espèce, il n'y a rien à espérer : c'est moi qui vous le dis.

LA MORALE.

Mais...

MOMUS.

Mais, après tout, bons ou mauvais, quelle manie avez-vous de vous en embarrasser? Que nous importe! Si je vous disais même que nous serions des ridicules d'empêcher les hommes de l'être! Oui, et je vous le prouve par une petite historiette, que me conta l'autre jour le dieu des vers, et qui vient parfaitement à ce propos. La voici mot pour mot :

« Tous les gens d'un navire, échappés du naufrage,
» Dormaient paisiblement au bord
» D'une île déserte et sauvage
» Où les avait jetés le sort.
» Des singes...

SCÈNE IX

MOMUS, LA MORALE, LE SUIVANT DE MOMUS,

entrant encore plus transporté que l'autre fois.

LE SUIVANT.

Votre femme vient encore d'en faire un!

MOMUS.

Comment! elle...

LE SUIVANT.

Allegria, seigneur Momus : *Bis repetita placent.* Oui, la Joie vient encore d'accoucher d'un gros garçon.

MOMUS.

La voilà en train de bien faire! Et celui-ci ressemble-t-il au premier?

LE SUIVANT.

La Joie aime la diversité; ils se ressemblent tous deux comme deux chevaux de fiacre. Le premier était noir comme l'encre; celui-ci est blanc comme neige.

MOMUS.

Et comment les Ris et les Jeux l'ont-ils nommé?

LE SUIVANT.

Pierrot.

MOMUS

Scaramouche et Pierrot! les plaisants noms! Par ma foi, je me réjouis de voir ces deux poupons-là! Entrons.

LA MORALE, l'arrêtant.

De grâce, auparavant, voyons le bout de votre histoire.

MOMUS.

De mon histoire?

LA MORALE.

Ou de celle d'Apollon; pour me prouver qu'il y aurait du ridicule à nous de vouloir corriger celui des hommes, quand nous le pourrions.

MOMUS.

Ah! j'oubliais tout cela! Pardonnez aux transports d'un enfant qui vient d'avoir deux pères... d'un père, dis-je, qui vient d'avoir deux enfants. (Au Suivant.) La santé de ma femme?

LE SUIVANT.

Bonne.

MOMUS.

Entrez toujours! je n'ai plus qu'un mot à dire ici. (A la Morale.) Vous allez donc voir que si les hommes sont des impertinents, le meilleur, pour nous, est de les laisser comme ils sont.

SCÈNE X

MOMUS, LA MORALE.

MOMUS, reprend et continue.

« Tous les gens d'un navire, écarté par l'orage,
» Dormaient paisiblement au bord
» D'une île déserte et sauvage
» Où les avait jetés le sort.
» Des singes, habitants de l'île,
» Tandis que tout était tranquille,
» S'introduisent dans le vaisseau;
» Et là, cette gent libertine
» Fouille partout, pille et butine;
» Chacun tire à lui son morceau.
» Puis, regagnant le bord de l'eau,
» La troupe alerte et baladine,
» De son brigandage nouveau,
» Fait l'usage qu'il s'imagine.

» Sur les pieds de derrière un d'entre eux s'élevant,
» Marche à pas grave et pédantesque;
» D'une morgue de juge et d'un air imposant,

» Décorant sa face burlesque,
» Il haussait sa tête à l'évent ;
» Et, d'une robe à longue queue,
» Traînante après lui d'une lieue,
» Balayait le sable mouvant.

» L'autre, le plumet sur la tête,
» L'air étourdi, vif et mutin,
» Ta, ta, ta, contre son voisin,
» S'escrimait d'une longue brette.

» Un autre, l'aiguille à la main,
» A part, avec un ris malin,
» Barbouillait sur une tablette.
» Celui-ci faisait le poëte,
» Et celui-là, le spadassin.

» Devant un miroir de toilette,
» Rencontré parmi le butin,
» Une guenon, difforme et vieille,
» Cherchait de petits airs fripons,
» S'ornait de cent brimborions,
» Se peignait le museau, s'ajustait sur l'oreille
» Un moulinet et des pompons,
» Et se trouvait belle à merveille.

» Nos gens, venant à s'éveiller,
» A cette rare mascarade
» Prirent un plaisir singulier,
» Et de l'animal familier
» Ils admiraient tous la boutade ;
» Quand ne voilà-t-il pas deux fous
» (Tels que vous et moi pourrions l'être)
» Qui lapident les sapajous.

» Adieu, robin, rimeur. coquette, petit-maître !

» Chacun d'eux, se débarrassant
» De son ridicule étalage,
» Ne songea plus au badinage,
» Et se fit, en disparaissant,
» Regretter de tout l'équipage. »

Madame la Morale,

Les hommes extravaguent tous.
Mais pourquoi leur jeter la pierre?
Plus de ridicule sur terre,
De quoi nous divertirons-nous?

LA MORALE.

Moi, je vais vous prouver, par un beau grand discours moral, qu'au contraire, les hommes...:

SCÈNE XI

MOMUS, LA MORALE, LE SUIVANT DE MOMUS, entrant plus transporté encore que les deux premières fois.

LE SUIVANT.

Seigneur! et trois!

MOMUS.

Encore!

LE SUIVANT.

Encore un joli garçon.

MOMUS.

Oh! mais diable aussi, *ter repetita nocent.* Si je n'y vais, cela ne finira pas!

LA MORALE, l'arrêtant.

Votre dernière résolution ?

MOMUS.

C'est pour une autre fois.

LA MORALE.

Un mot !

MOMUS.

Morbleu, madame, laissez-moi aller; voulez-vous que ma femme accouche d'ici à demain? (Au Suivant.) Quel nom donne-t-on à celui-ci?

LE SUIVANT.

Arlequin.

MOMUS.

De quelle couleur est-il? noir? blanc?

LE SUIVANT.

Noir, blanc, jaune, rouge, vert, bleu; de toutes les couleurs.

MOMUS.

Voilà un enfant de toutes pièces : je n'ai jamais fait tout cela moi seul. Adieu, madame, je ne puis résister à ma curiosité. A demain les affaires. (Il s'en va.)

SCÈNE XII

LA MORALE, seule.

Ne le quittons pas. Je conçois de grands desseins sur ces trois enfants. Momus les approuvera lui-même. Entrons. Et

tandis que les Ris et les Jeux sont assemblés ici, ne perdons point de temps ni l'occasion de nous insinuer parmi eux. (Elle entre chez Momus.)

SCÈNE XIII

GROS-JEAN, MATHURINE.

MATHURINE.

Non pas! non pas, s'il vous plaît, point de raison, retirez vous! Je ne sais qui vous êtes.

GROS-JEAN.

Eh! mais, Mathurine, tu n'y penses donc pas, de te vouloir sauver de moi. Parmets du moins...

MATHURINE.

Allons, allons, pas tant de familiarité, ça engendre mépris.

GROS-JEAN.

Comme tu me rebrouis! eh! queman donc, Mathurine, depis six jours queulia qu'on t'a retenue cians pour nourrice, que je nous sommes vu, je n'ai pazu eun petit brin de bon temps. Je pars aujourdi, patience; je plante là le troupiau; je vians à toute jambe; je t'avise de loin; je te cours au-devant, et tu te vires? Dame, aga, ça n'est pas trop bian du moins.

MATHURINE.

Ça sera comme ça voudra, monsieu Gros-Jean; mais ça

sera pourtant comme ça. Allons donc, allons donc! vous dis-je, finissez, et laissez-moi en repos.

GROS-JEAN.

Que je te laisse en repos! voici du fruit nouviau. Et depis quand est-ce que cette fantaisie-là te prend? Pardi, note femme, tu ne disais pas ça...

MATHURINE.

Oh! note mari! laissez là note femme; vote femme est bian, pour à cette heure, vote servante.

GROS-JEAN.

Eh! mais, mais! qué mouche est-ce qui te pique?

MATHURINE.

Qué mouche me pique? Qué mouche me pique? La mouche qui m'a piquée, m'a piquée pour longtemps. A bon entendeur demi-mot.

GROS-JEAN.

Quoi! Mathurine, après que je sis venu tout exprès pour...

MATHURINE.

Oh! bian, monsieu Gros-Jean, si vous êtes venu tout exprès pour... vous n'avez qu'à vous en retourner tout comme vous êtes venu : je suis venu tout exprès pour...

GROS-JEAN.

Tu ne tiendras pas ton courage. Je vois çan que c'est : t'es eune gausseuse, et toutes ces frimes-là ne sont que pour mieux m'agacer. N'est-ce pas?

MATHURINE, *criant de toutes ses forces.*

Ah! ne me touche pas, ou je crierai, du fin haut de ma tête, au loup sur toi.

GROS-JEAN.

Oh! dame, à la parfin, c'est que je nous boutterons en colère! Palsangué! je sis ton homme eune fois!

MATHURINE.

Ça ne fait de rian!

GROS-JEAN.

Ça fait tout. Ça ne fait-il pas que t'es ma femme, et que je sis le maître de... Ouais! Je pense qu'à la campagne sera bientôt comme à la ville; les femmes ne seront plus à leux maris.

MATHURINE.

Non! drez que je sis nourrice, je ne te sis pu rian. Entends-tu?

GROS-JEAN.

Tu ne m'es pu rian? Tu m'es tout ce qui me plaira, et je te le montrerai bian. Lia bonne justice! note mariage n'est pas un mariage de Jean Déveigne : j'ai eun bon contrat de notaire!

MATHURINE.

Et moi une bonne ordonnance de médecin.

GROS-JEAN.

Une ordonnance de médecin, pour n'être plus ma femme?

MATHURINE.

Assurément.

GROS-JEAN.

Eh! mais, ma pauvre Mathurine, je crois...

MATHURINE.

Mathurine! Mathurine! passez vote chemin, Mathurin. Tenez, Mathurine est bian devenue mademoiselle pour vous, monsieur le manant. Lé jan de ce biau palais-ci vous valont bian, je crois, et s'ils me traitont tretous comme eune madame; et je commence bian d'en être eune itou dea! J'ai de biaux habits; on me nourrit à bouche que veux-tu! Je ne fais œuvre de mes dix doigts; on ne veut pas tant seulement que je grouille. Qu'est-ce qui faut donc encore pour être madame? Malgré ça, à la fin de ma journée, on me demande : Madame la nourrice n'est-elle pas fatiguée? — « *Un peu.* » — Et pis, je dors la grasse matinée, il faut voir! Et pis, dez que je sis levée, pendant qu'on me fait brave, c'est de la part de madame stelle-ci; c'est de la part de madame stelle-là, pour savoir comment vous avez passé la nuit. — « *J'ai été agitée; et elle?* — Fort bien. — *J'en suis bien aise.* » — Et si, au fond, je m'en embarrasse comme de ça! Eh bian! ne me vlà-t-il pas eune madame toute crachée? Adieu, monsieur Gros-Jean, je vous recommande bian nos pourciaux : faites bonne chère, et n'épargnez pas le beurre, la vache a du lait. (Elle veut s'en aller.)

GROS-JEAN, l'arrêtant.

Eh! laisse-moi du moins te reluquer à mon gogo! t'es si gentille avec cé braveris-là! Hailas! le magister a bian

raison de dire queuquefois : « *rores mores*, — les honneurs changent les mœurs. » V'là Mathurine en pié : adieu le pauvre Gros-Jean ! (Il pleure.)

MATHURINE, attendrie.

Oh! mais, dame, itou, si tu veux faire comme ça, j'oublierai l'ordonnance.

GROS-JEAN.

Quoi! Mathurine, toi qu'es si piteuse, t'aurais bian le courage de me laisser en aller, sans me baillé queuque petite signifiance d'amitié?

MATHURINE.

Oh! ne pleure donc pas, Gros-Jean; tu n'as que faire de tant geindre; acoute. J'ai biau dire et biau faire, tout ci, tout ça, je sis ce que j'étais dans le fond; je le sens bian. Tians! je t'aime toujours comme je t'aimais : et je voudrais que les médecins fussiont bian loin, avec leuz ordonnances. Mais tant y a que je sis nourrice; et que je ne le sis qu'à condition que je leux obéirai. Je gagne ici gros; vois-tu? v'là deujà eune bourse toute pleine d'argent qu'on m'a baillée.

GROS-JEAN, plus gai, la vidant dans son chapeau.

Jarnigoi! t'as, ma foi! bian raison de dire que tu gagnes gros. Tatigué que v'là d'écus, Mathurine! je n'en avions de nos jours tant veus ensemble!

MATHURINE.

Tu ne pleures donc plus à c'theure?

GROS-JEAN.

Par ma fi! il ne coûtont guère à d'aucunes gens! Eh que-

mant diantre! ton lait tout seul nous rapporte plus, en un jour, que c'tila d'un troupiau de vaches ne ferait en dix ans!

MATHURINE.

Oh çà! voudrais tu être cause qu'on me renvoyît?

GROS-JEAN.

Dame, nennin! Oh! je vois bian pour le present qui faut faire tout comme monsieur le docteur t'a dit! Mathurine, au bout du compte, il est pu savant que nous : et tout médecin qu'il est, il pourrait bian savoir ce qu'il dit; oui!

MATHURINE.

Ces jan-ci m'ont promis de te mettre à ton aise, s'il étion contents de moi; et il le pouvont faire en un tour de main.

GROS-JEAN.

Assurément; s'ils vouliont, drez demain (ça ferait bian bouquer les autes vachés, dis donc!) j'irais gardé lé vaches dans un bon carrosse.

MATHURINE.

Mais tout ça, comme je te dis, à condition que tu ne mettras pas le pied cians.

GROS-JEAN.

Je l'entans bian. V'là qui est fait : qu'à ça ne tienne, je ne li mettrai plus!

MATHURINE.

Et je serions perdus, si on nous voyait tant seulement jazepiller ensemble comme je fons; d'abord on y penserait du mal.

GROS-JEAN.

Ne gâtons pas nos affaires. Adieu. Aye bian soin seulement de m'envoyer les bourses qu'on te baillera.

MATHURINE.

Oh mais! itou, t'es par trop pressé.

GROS-JEAN.

Quand, quand ne seras-tu plus nourrice!

MATHURINE.

Je ne l'ai pas encore été; ce ne sera que tantôt.

GROS-JEAN.

Le plus tôt ce sera le meilleur.

MATHURINE.

Gros-Jean, tu dis que tu me trouves si gentille comme ça?

GROS-JEAN.

Mathurine, l'ordonnance!

MATHURINE.

Encore un petit moment! va!

GROS-JEAN.

Le compère Lucas m'attend dans la cave au cousin Thibaud! bonjour; prenons garde à monsieur le docteur; tu ne sais pas que tout cé jan-là qui savont le grec, sont dé sorciers qui savont tout.

MATHURINE.

Pour voir s'ils savont tout, baillons-li à deviner queuque chose. J'entends le bruit des réjouissances; il va venir du monde! sauvons-nous.

SCÈNE XIV

Le théâtre change et représente un appartement du palais de Momus, où l'on voit Scaramouche, Pierrot et Arlequin couchés chacun dans un berceau couvert d'un tapis de la couleur de l'enfant.

MOMUS, LA MORALE, ESCULAPE, SCARAMOUCHE, PIERROT, ARLEQUIN, LE SUIVANT DE MOMUS, Troupe de Ris, de Jeux, de Caprices, de Grâces, de Quintes et de Fantaisies qui bercent les enfants. Les trois enfants, qui braillent, et la troupe qui les berce, sont quelque temps en scène, avant l'entrée des autres acteurs.

MOMUS.

Voilà qui est bien, je vous crois; j'en suis le père, laissez là vos aphorismes et songez seulement à un renfort de deux nourrices. Que dites-vous de celle que j'ai déjà? L'avez-vous bien visitée?

ESCULAPE.

Je trouve un grand défaut à Mathurine.

MOMUS.

Quel défaut?

ESCULAPE.

Elle a le t.... un peu trop ferme, un peu trop dur[1]. Cela

1. Molière, *le Médecin malgré lui*, acte II, scène v.

SGANARELLE, *en voulant toucher les t..... de la nourrice.*

Mais comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de votre nourrice, et que je visite son sein.

(Il s'approche de Jacqueline.)

LUCAS, *le tirant et lui faisant faire la pirouette.*

Nannain, nannain; je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du médecin de voir les t..... des nourrices.

peut rendre votre enfant camard ; parce qu'en appuyant le nez... Mais où est-elle à présent qu'elle est ici nécessaire? N'aurait-on pas vu rôder Gros-Jean par ici?

LE SUIVANT.

Tout à l'heure, je les vus passer ensemble.

ESCULAPE.

Ah! l'on viole assurément mes lois ; je gage qu'on va les surprendre en contravention. Et vite, et vite, (au Suivant de Momus) courez de ce côté-là! moi, je cours de celui-ci!

(Ils sortent.)

MOMUS, à la troupe.

Oh çà, messieurs les Ris, les Jeux et les Caprices ; vous, mesdames les Grâces, les Quintes et les Fantaisies, voilà la Morale qui demande à vivre parmi vous. Ne refusons rien, dans un jour heureux comme celui-ci ; admettons-la dans notre compagnie, et célébrons tous ensemble la naissance de ces trois petits mignons-là.

ENTRÉE ET BALLET DES RIS, JEUX, ETC.

CHŒUR.

Vive Arlequin ! tourelouribo !
Vivent Scaramouche et Pierrot !

UN RIS, chantant.

Qu'avec nous le joyeux Permesse
Fasse retentir son écho
De ce nouveau cri d'allégresse :

CHŒUR.

Vive Arlequin! tourelouribo!
Vivent Scaramouche et Pierrot!

UN RIS, *chantant.*

Que, las de la triste harmonie
De Melpomène et de Clio,
Chacun chante, en suivant Thalie :

CHŒUR.

Vive Arlequin, tourelouribo!
Vivent Scaramouche et Pierrot!

UN RIS, *chantant.*

Venez, riantes Bagatelles,
Quintes, Caprices, Vertigo,
Emparez-vous de leurs cervelles!

CHŒUR.

Vive Arlequin! tourelouribo!
Vivent Scaramouche et Pierrot!

UN RIS, *chantant.*

Qu'ils soient dignes fils de leur père!
Que cet agréable trio
Fasse dire à la terre entière :

CHŒUR.

Vive Arlequin! tourelouribo!
Vivent Scaramouche et Pierrot!

(La danse reprend et est interrompue par un grand coup de tonnerre et des éclairs.)

SCÈNE XV

ATÉ, et les acteurs de la scène précédente.

ATÉ.

Courage, enfants, courage! vous ne m'attendiez pas ici?

MOMUS.

Quelle diable de visite est ceci?

ATÉ.

Parlez donc, monsieur de la Plaisanterie, je vous trouve plaisant de donner des fêtes sans m'y inviter.

MOMUS.

Parbleu, madame, on n'invite que ses connaissances, et le diable emporte qui vous connaît!

ATÉ.

Tu ne me connais pas, maraud? tu ne me connais pas? La redoutable Até, la déesse du malheur? l'ennemie jurée des Ris, des Jeux, de toi, de ta femme et de toute ta race? Tu ne me connais pas! (La troupe des Ris, Jeux, etc., s'enfuit.) Malheur à vous tous, tant que vous êtes! Je suis fille de la guerre, sœur de la peste, et mère de la famine!

MOMUS.

La belle parenté!

ATÉ.

C'est moi qui fais les procès, les dettes et les mariages.

MOMUS.

La belle besogne!

ATÉ.

Qui ai mis sur terre les conquérants, les femmes et les sergents.

MOMUS.

La bonne marchandise!

ATÉ.

On ne me connaît pas! on me va connaître! on me va connaître!

MOMUS.

Mais, madame la déesse de malheur, vous conviendrez que ce titre-là n'est pas un billet d'entrée dans une fête, et que c'est plutôt un passe-port pour aller à tous les diables, où vous voulez bien que je vous envoie, au nom de la compagnie?

ATÉ.

Poussez, monsieur Momus; fort bien, poussez! j'aime à vous voir sur ce ton-là plaisanter avec moi! cela est digne d'une tête sensée comme la vôtre. Je t'apprendrai que s'il ne faut pas m'inviter pour le plaisir que je fais, il faut m'inviter pour le mal que je puis faire. Tu vas voir beau jeu, attends! attends!

MOMUS.

Ah! madame, point d'esclandre, on n'est ici que pour se divertir.

ATÉ.

Et voilà le mal, justement. Qu'on se querelle, qu'on s'étrangle et qu'on se batte dans une maison, je la laisse en paix : voilà qui est bien. Mais qu'on y rie, qu'on y chante et

qu'on y danse : point de pardon; on me le payera; allons! allons! tapage! tapage!

MOMUS.

Ah! madame, à quoi songez-vous? Une jolie femme comme vous, faire tapage chez un brave colonel! Eh mais! ce serait le monde renversé. Cela nous déshonorerait tous les deux.

ATÉ.

Continue! continue! rira bien qui rira le dernier.

MOMUS.

Faisons mieux : rions tous autant les uns que les autres. Holà! violons, gai! qu'on se réveille! Allons, mettons Madame en belle humeur. Madame, un petit rigaudon! un petit rigaudon [1]!

ATÉ.

Attends, vieux fou! je vas te donner la bourrée, à toi... Mais non, pour te mieux punir, ce n'est pas à toi, c'est à tes magots d'enfants que je veux m'en prendre!

(Elle avance vers les enfants, qui crient.)

1. Je ne puis oublier dans le dix-huitième siècle ce qui m'a fait rire hier dans la soixante-quatrième année du dix-neuvième. Ces lazzi du joyeux colonel Momus à la déesse de malheur, Até, me font penser à une saynète humouristique et toute récente, qui n'a pas encore été jouée : *Polichinelle et la Mort*, par M. Champfleury. Elle est imprimée dans un recueil intitulé : *Les bons contes font les bons amis* (chez Truchy, libraire-éditeur). Il faut voir la colère de la Mort en poursuivant Polichinelle; celui-ci paye d'un lardon chaque coup de faux... qui porte à faux. La Mort finit par être mise en pièces par le bâton de Polichinelle. On assiste presque à la représentation, en feuilletant l'amusant recueil, tant les dessins parlants de M. Morin y accompagnent à propos et y figurent bien le texte.

MOMUS.

Ah! madame, arrêtez! Je prends mon sérieux, puisque ma gaieté vous offense! Si je vous ai déplu, les pauvres petits diables n'en peuvent mais... Ils sont innocents...

ATÉ.

Qu'ils soient ce qu'ils voudront : ils sont à toi : ce sont tes fils : cela suffit. J'en veux au père.

MOMUS.

Hélas! peut-être ne le suis-je pas!

ATÉ.

Peut-être aussi l'es-tu. Tout coup vaille! et premièrement Scaramouche ne sera...

MOMUS.

Madame Até!

ATÉ.

Qu'un bélitre, qu'un matamore et qu'un poltron.

MOMUS.

Voilà mon fils déshonoré!

ATÉ.

Pierrot...

MOMUS.

Madame Até!

ATÉ.

Qu'un butor, qu'un lourdaud, qu'un gueux et qu'un fainéant.

MOMUS.

Voilà un pauvre enfant à l'hôpital.

ATÉ.

Et ton petit drôle d'Arlequin...

MOMUS.

Madame Até!

ATÉ.

Aura tous les vices des deux autres, et sera encore, par-dessus le marché, un balourd et un fripon.

MOMUS.

Bon, voilà l'autre pendu!

ATÉ.

Ce seront, en un mot, trois coquins, trois pendards, trois vagabonds; et afin qu'ils sentent dès à présent les effets de ma colère, je leur donne à tous trois, en ce moment, l'expérience et l'âge de trente ans. Adieu! ris, chante et danse, maintenant.

(Elle s'en va, et les trois enfants sautent à bas de leurs berceaux et paraissent sur pieds comme des hommes faits.)

SCÈNE XVI

MOMUS, LA MORALE, SCARAMOUCHE, PIERROT ET ARLEQUIN.

MOMUS.

Ah! malheureux père! mes chers enfants, vous me voyez au désespoir!

SCARAMOUCHE.

Que vous a-t-on fait? Qui? Qui est-ce? Où est-il? Parle! tue, tue! sabrons! massacrons!

MOMUS.

Bon! tue, tue! sabrons! massacrons! Notre ennemie craint bien les menaces, va!

SCARAMOUCHE.

Son nom? C'est perdre temps en propos superflus.

MOMUS.

C'est une femme.

SCARAMOUCHE.

Une femme! où est-elle? Je veux faire le coup de pistolet avec elle. Où est-elle?

MOMUS.

Elle sort d'ici, après m'avoir outragé sensiblement dans vos personnes.

SCARAMOUCHE.

Une femme! par la mort-tête et la ventrebleu! je cours après; si je la trouve, je lui coupe, rasibus et d'un seul coup, le nez, la jupe et les oreilles. (Il sort.)

MOMUS.

Voilà le matamore! Impitoyable **Até,** ainsi donc on voit opérer déjà vos imprécations. Mes pauvres enfants! que vous êtes à plaindre! et que je suis... (Pierrot pleure, en jetant de hauts cris.) Ne voilà-t-il pas mon butor qui pleure comme un veau, sans savoir encore de quoi? Sors d'ici, nigaud, va-t'en brailler plus loin. (Il sort.) Hélas! leur indigne caractère paraît au jour aussitôt qu'eux. (Surprenant Arlequin la main dans sa poche.) Que fais-tu là, toi?

ARLEQUIN.

Rien.

MOMUS.

Tu ne fais rien, fripon! La honte qui t'oblige à mentir ne te fait-elle pas connaître que tu fais une mauvaise action?

ARLEQUIN.

Non, pardi! cela (montrant ses mains) n'est-il pas fait pour prendre et pour empoigner? Or, quand il n'y a rien à prendre sur soi, il faut bien chercher à prendre ailleurs.

MOMUS.

La belle maxime! qu'en dites-vous, madame la Morale?

LA MORALE.

Non, mon ami, non; le ciel t'a donné ces mains pour travailler à gagner ta vie et non pas...

ARLEQUIN.

Des petits doigts comme ceux-là, pour travailler! ah! ah! en conscience, mademoiselle! regardez-les donc bien; là, dites la vérité; ne les trouvez-vous pas tout faits plutôt pour se glisser tout doucement dans le fond d'un petit gousset? Et puis, tenez, mademoiselle, je me sens d'un naturel si lourd, si fainéant, que d'entendre seulement parler de travailler, les bras m'en tombent (Il laisse tomber ses mains dans les poches de Momus) et je les sens tout engourdis. Ne suis-je pas né pour ne rien faire, après tout? Un fils de colonel est gentilhomme peut-être!

MOMUS, lui trouvant ses mains dans sa poche.

Tes mains ne sortiront pas de là, coquin?

ARLEQUIN.

C'est pour les dégourdir.

MOMUS.

Madame la Morale, prenez pitié de lui, et sermonnez-le-moi de votre mieux.

LA MORALE.

Viens çà ! mon pauvre petit bonhomme, et dis-moi : sais-tu bien où te mène cette inclination-là?

ARLEQUIN.

Pardi, elle me mène directement à la poche des gens.

LA MORALE.

Directement à la potence, malheureux que tu es!

ARLEQUIN.

Oh! que nenni; la première science d'un drôle qui dérobe, c'est de savoir d'abord se dérober à la Justice. La potence, à moi! bon pour quelque petit malheureux larronneau de grand chemin, forcé par la misère à grappiller sur les passants. Mais je prétends, moi, prendre mon vol plus haut. J'espère voler tant et si bien, qu'il n'y aura rien à craindre. Allez, allez, mademoiselle, quand j'aurai cent mille écus en caisse, dites que je suis un sot, si on me voit faire la cabriole.

LA MORALE.

Supposons l'impunité, je le veux; et les remords?

ARLEQUIN.

Les remords? quelle bête est-ce là?

LA MORALE.

Parle de bonne foi; ne te sens-tu rien là, dans le fond du cœur, quand tu veux voler, qui te dit que c'est mal fait, qui t'arrête, qui te retient la main?

ARLEQUIN.

Non, foi d'honnête homme, je n'y sens rien ; au contraire, je sens je ne sais quoi qui me la pousse; ma foi, qui est ma foi jurer!

LA MORALE.

Tant pis! car, dis-moi une chose, quand tu auras bien pris de la peine à mettre en caisse tes cent mille écus, qui te les prendrait? là, voyons.

ARLEQUIN.

Qui me les prendrait?

LA MORALE.

Oui, si quelqu'un te les ôtait?

ARLEQUIN.

Et qui cela?

LA MORALE.

Un autre aussi fripon que toi.

ARLEQUIN.

Ah! vous me rassurez : je ne crains pas cela; il n'y en aura point, et cela ne se peut!

LA MORALE.

Mais si cela se pouvait! suppose; imagine-toi bien, par exemple, que tu as cent mille écus.

ARLEQUIN.

Fort bien, voilà qui est fait; allons, je les ai.

LA MORALE.

Figure-toi qu'ils te font vivre à ton aise; bon feu, bon lit, bonne chère et bon vin.

ARLEQUIN.

Et bon vin ! oui, du meilleur ! ah ! quel plaisir !

LA MORALE.

Oh çà, tu vois bien, te voilà charmé ! rien ne te manque ; et tout cela, grâce à tes cent mille écus.

ARLEQUIN.

Encore ! ne voulez-vous pas que je les aie ?

LA MORALE.

Tu les as, j'en suis contente ! Il vient des voleurs, une nuit, qui te les emportent !

ARLEQUIN.

Au guet ! au guet ! au guet !

LA MORALE.

Attends jusqu'au bout, mon ami ; tu étais donc hier dans l'abondance ; on te vole cette nuit ; aujourd'hui tu te vois dans la misère.

ARLEQUIN.

Ahi ouf !

LA MORALE.

Comment trouves-tu cela ? Voyons, que penses-tu de ceux qui t'emportent ton bien ?

ARLEQUIN.

Les bourreaux me raflent, en une nuit, ce que j'avais amassé, avec bien de la peine, depuis trois ans que je suis dans les affaires. Pardi, oui, c'est être bien méchant, bien maudit !

LA MORALE.

Eh bien !...

ARLEQUIN.

Je vois où vous en voulez venir. Je suis un de ces pendards-là, je ne vaux rien; je me condamne, je m'exécute : oui, vous avez raison, mademoiselle; que je suis malheureux d'être un fripon! Ah! si j'étais riche! (Il pleure.)

MOMUS, baisant la main de la Morale avec transport.

Courage, madame! que je vous ai d'obligation! poursuivez; vous l'avez attendri, vous avez déjà touché son cœur, il se corrigera par vos soins; et malgré la force du penchant... (Il le surprend encore la main dans sa poche.) Heim! je t'y rattrape, misérable!

ARLEQUIN.

La force du penchant! vous avez bien raison, mon père; oui, ma foi, continuez : la force du penchant!

MOMUS.

Que dites-vous de vos leçons, madame la Morale? et vous prétendez corriger les hommes, pourtant!

LA MORALE.

Patience aussi! Écoute, Arlequin.

MOMUS.

Oui, oui, écoute, écoute! va.

LA MORALE.

Écoute, te dis-je!

ARLEQUIN, flairant en l'air de tous les côtés.

Attendez, attendez, mademoiselle... parlez maintenant.

LA MORALE.

Puisque tu connais toi-même... (Arlequin recommence à flairer

comme auparavant.) Ho! mais, écoute-moi donc, si tu veux; que cherche-t-il du nez? Que sens-tu? (Il s'en va.) Où vas-tu?

MOMUS.

Eh! ne sentez-vous pas bien l'odeur du rôt, qui vient de s'exhaler tout à coup jusqu'ici, et qui mène par le nez mon gourmand tout droit à la cuisine? Ah! cruelle Até!

SCÈNE XVII

MOMUS, LA MORALE.

MOMUS continue.

J'ai fait une bonne journée! qu'en dites-vous? Trois jolis enfants, en vérité! le dernier lui seul est, pour sa part, balourd, fainéant, poltron, gourmand et fripon.

LA MORALE.

Quand un mal est encore dans sa naissance, on peut y remédier.

MOMUS.

Oh! voici madame la philosophe, avec ses graves sentences qu'elle croit des selles à tous chevaux! voyons, que dira-t-elle encore? Que ferez-vous? Quel remède apporterez-vous à tout ceci?

LA MORALE.

Un remède bon et efficace. Premièrement, je vous promets que les Ris, les Jeux et moi, nous n'abandonnerons pas d'un instant les enfants.

MOMUS.

Après? c'est déjà quelque chose.

LA MORALE.

Bien plus, en reconnaissance de la grâce que vous m'avez faite aujourd'hui, je vais tout à l'heure engager les trois Grâces à recevoir vos trois fils pour époux. Je veux qu'ils aient chacun la leur.

MOMUS.

Pas une des trois Grâces voudra-t-elle de mon petit fripon d'Arlequin.

LA MORALE.

Ce sera le mieux partagé de ses frères; et, moyennant cette alliance et notre compagnie, je prétends qu'ils m'aident souverainement à corriger les vices et à chasser l'ennui du cœur des malheureux mortels, suivant l'oracle de leur destinée.

MOMUS.

Vous me promettez des merveilles! mais si...

LA MORALE.

Soyez tranquille. Je ne promets rien à l'étourdie; je vous quitte, pour vous ramener dans un moment, avec les Ris et les Jeux qu'Até a mis en fuite, les trois épouses que je destine à vos fils. (Elle s'en va.)

MOMUS.

Que je serais consolé si... Mais j'aperçois Esculape et la nourrice qui se querellent.

SCÈNE XVIII

MOMUS, ESCULAPE, MATHURINE.

ESCULAPE.

Oui-da, oui-da, j'exposerai des nourrissons de cette importance-là à du lait comme le vôtre! attendez-vous-y! point de pardon! congé! congé!

MATHURINE.

Mais quand je vous promets que de ma vie...

ESCULAPE.

Tout à votre aise, à cette heure, m'amie; tout à votre aise. Je vous mets la bride sur le cou! Ah! je vous apprendrai à vous moquer de ce que je vous dis!

MATHURINE.

Quand je vous dis que je n'ons rien fait contre l'ordonnance; c'est Gros-Jean qui m'était venu voir pour une petite affaire de ménage...

ESCULAPE.

Cette petite affaire de ménage-là gâte toutes les nôtres. Suffit que vous l'avez vu, c'est assez; je vous l'avais défendu. Vous êtes jeunes, la vue meut les puissances, les esprits se réveillent, le sang s'agite, un lait s'échauffe, et voilà tout le sein de ma nourrice en désordre. Je ne veux point de cela. Ah! Momus, je vous rencontre! je vous avertis qu'il vous faut une autre nourrice.

MOMUS.

Et moi, je vous avertis que...

ESCULAPE.

Nous ne songions pas, en choisissant une femme à la campagne, que ce sont des créatures sujettes, pour la plupart, à aimer leur mari.

MATHURINE.

Eh bien! oui, pis qui faut tout dire, j'aime le mien; je ne l'ai épousé que pour ça, et ça est permis aux pauvres gens. Dame, itou, je ne vous connais pas, vous autres, gros messieux, aveuque vos emplâtes de médecins. Il faut bien dé façons pour vos marmousets d'enfants. Je ne sais donc pas comment vous les bâtissez! je ne choyons pas tant les nôtres, et s'il avont de bons gros membres bian aussi drus que ceux-là des gentizhommes de qualité. Oh bian! tenez, je me dépite à la parfin. Je ne sis pas nourrice pour un jour eune fois! m'en v'là pour un an; l'année a douze mois! Diantre! j'aurions belle patience. Parlons à la franquette : ardé, monsieu, c'est folie de vous rian promettre, je le sens bian. Ce qui ne se peut, ne se peut. Que madame garde ses enfants, moi, mes moutons, et li ses belles chiennes d'ordonnances; chacun le sien, ce n'est pas trop : si tout chacun, comme dit l'autre, faisait son métier, les vaches seriont mieux gardées. J'ai bian gagné les six journées que j'ai été cians. Vous m'avez baillé de l'argent, je l'ai pris : bonsoir et grand' merci; me voilà partie! (Elle s'en va.)

SCÈNE XIX

MOMUS, ESCULAPE.

MOMUS.

Ta, ta, ta, ta, ta! qu'en dites-vous, mons le médecin? Ne serait-ce pas là une bonne drogue pour guérir la migraine?

ESCULAPE.

Oh çà! songeons à vous trouver trois nourrices.

MOMUS.

Laissez, laissez, mes enfants n'en ont plus besoin, si ce n'est pour ceux qu'ils auront peut-être bientôt.

ESCULAPE.

Que voulez-vous dire?

MOMUS.

Que je les viens de marier.

ESCULAPE.

Je le crois bien, vous êtes assez grand seigneur pour marier vos enfants dès le berceau. Mais cela ne nourrit pas; trouvons toujours des nourrices.

MOMUS.

Il ferait beau les voir téter, avec de la barbe!

ESCULAPE.

Qu'appelez-vous de la barbe?

MOMUS.

Oui, de la barbe. Apprenez que mes enfants ont trente ans, depuis un quart d'heure qu'ils sont au monde.

ESCULAPE.

Monsieur le colonel, vous me voulez escamoter quelque prise d'ellébore!

MOMUS.

Je ne radote point. C'est un effet de la toute-puissance d'Até. Leur mariage est fait, et sera bientôt parfait. Tenez, les voici; ne les trouvez-vous pas de taille à se tirer d'affaire?

SCÈNE XX

MOMUS, LA MORALE, SCARAMOUCHE, PIERROT, ARLEQUIN, LES TROIS GRACES, habillées en Scaramouchette, Arlequine et Pierrette; TROUPE DE RIS, etc.

LA MORALE, à Momus, en lui présentant les Trois Grâces.

Voilà, seigneur Momus, les trois charmantes brus que je vous ai promises. Vous voyez par ces habits, qui sont de leur choix, la satisfaction qu'elles ont du nôtre; ne songeons qu'à célébrer une si belle union, et reposez-vous sur moi du soin de la rendre heureuse.

(Danse de Scaramouche, Pierrot et Arlequin, seuls.)

UN RIS, chantant.

Du grand Momus, enfants joyeux,
Race comique et vagabonde,
Errez sur la terre et sur l'onde,

Et, suivis des Ris, des Jeux,
Conduisez-les par tout le monde!
Au dieu des amants,
Soyez sûrs de plaire!
Il aime les gens
De son caractère;
Pour un rien il fuit.
Rien ne lui suffit;
Il tromperait sa mère.
Rien n'est si poltron,
Si glouton,
Si fripon,
Que le dieu de Cythère.

VAUDEVILLE

Iris dit souvent à Lysandre :
Éloigne-toi; je suis trop tendre!
Tes feux me joûraient quelque tour.
Le berger voudrait s'en défendre,
Mais en fuyant il fait sa cour.
Rien n'est si poltron,
Flon, flon, flon, ton relon ton, ton,
Rien n'est si poltron que l'Amour.

Cueillant seule au bois la noisette,
Quoiqu'elle en eût plein sa pochette,
Et qu'elle en eût pour plus d'un jour,
Lise n'était point satisfaite,
Et se plaignait de son amour.
Rien n'est si glouton,
Flon, flon, flon, ton relon ton, ton,
Rien n'est si glouton que l'Amour.

Sous son petit panier, Jeannette
Tenait cachée une fauvette;
Colin rôda tant à l'entour,
Qu'il l'attrapa, puis fit retraite :
On l'appelle en vain ; il est sourd.
Rien n'est si fripon,
Flon, flon, flon, ton relon ton, ton,
Rien n'est si fripon que l'Amour.

FIN DES ENFANTS DE LA JOIE

EPITRES

A

MADAME DE VILLEREY

En lui envoyant mes Stances sur *les Misères de l'Amour*.

Belle moitié d'un sage époux,
Bien digne du bonheur extrême
D'être uni pour jamais à vous,
Puisqu'il vous estime et vous aime
Au point de se vanter à tous
Que son esclavage est plus doux
Que ne l'est la liberté même :
Il a fallu vous contenter,
Et vous envoyer la satire
Que j'ai promis de vous écrire,
Et que je n'osai réciter.

La honte est bonne à quelque chose :
Vous avez blâmé mes refus;
Lisez, vous en verrez la cause,
Et vous ne les blâmerez plus.

Ma Muse injuste et criminelle
Y blasphémait contre l'Amour :
Hélas! je me souviens du jour,
Qu'outragé par une infidèle,
Plein de rage et de désespoir,
D'une voix hardie et rebelle,
Contre l'Amour et son pouvoir,
J'osai publier ce libelle!
Ce jour, dans l'ouvrage malin,
Mon dépit trouva quelques charmes :
A peine étais-je au lendemain,
Que je l'effaçai de mes larmes!
J'y soutenais que les dégoûts
Suivent une entière victoire;
Maxime que dans mon courroux
Je cherchais à me faire accroire.
En vain, je m'en étais flatté :
Ce dépit passa comme un songe;
Le mal en fut plus irrité,
Et je fus puni du mensonge
En avouant la vérité.
Mais de quoi, charmante Uranie,
M'avisé-je de discourir?

Et par quelle étrange manie
Mon faible et malheureux génie
A-t-il été si loin courir?
Pardonnez-moi cette faiblesse!
Tout farouche que l'on me voit,
J'ai plus aimé que l'on ne croit!
J'aime encore, je le confesse :
Qui sut aimer, aime sans cesse.
L'âme rentre de toutes parts
Dans le pays de la tendresse,
Et c'est le pays des écarts.
Revenons donc à ma promesse,
Et disons la raison qui fit
Que de ma scandaleuse pièce,
Malgré vous tous, j'eus la sagesse
De n'oser faire le récit.
J'y soutiens, comme je l'ai dit,
Que, dès qu'une ardeur amoureuse
Parvient à devenir heureuse,
On la voit bientôt s'amortir.
Eh! quel succès pouvais-je attendre,
Quand votre époux fidèle et tendre
Était là pour me démentir?

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE BELLE-ISLE[1]

Preux Chevalier, que Mars et sa maîtresse
Puissent couvrir de myrte et de lauriers !
Or, écoutez un hère en grand' détresse,
Qui craint bien Dieu, puis après les huissiers.

1. Piron, à l'occasion de cette pièce, a écrit une note explicative que nous allons donner. Oubliant sans doute qu'il l'avait faite, il en a écrit une seconde que les éditeurs nous semblent avoir rapportée à tort à une pièce différente. Selon nous, les deux notes ne sont qu'une variante. On va, du reste, en juger, car nous les donnons toutes deux :

« En arrivant à Paris, dit Piron, je me trouvai dans la nécessité d'entrer
» chez le chevalier de Belle-Isle, qui m'employa à copier toutes sortes de
» vieux grimoires du comte de Boulainvilliers, qu'il regardait comme les
» oracles de la Sibylle. J'avais pour compagnon de travail un soldat aux
» Gardes, qui, de son côté, copiait, à 20 sols par jour, d'autres misères à sa
» portée. Notre laboratoire commun était un bouge de laquais. Ayant travaillé
» pendant quelques mois, n'entendant pas parler du chevalier, ne l'ayant pas
» même aperçu, et ayant besoin d'argent pour vivre, je m'avisai d'attacher

Mon aubergiste, un de mes créanciers,
Pour qui, le plus, je me sens de tendresse
(Même deux fois par jour lui fais caresse),
Jà me reçoit si très-peu volontiers,
Qu'il ferme l'huis dès qu'il voit que j'arrive :
Si faut-il vivre et griffonner pour vous.
Je le voudrais; mais comment, entre nous,
Si n'ai pécune, entend-on que je vive?
Bien mieux : comment (je le demande à tous),
Si je ne vis, entend-on que j'écrive?
Je ne le sais. Or, donnez-moi de quoi.
Voilà le point. Puis excusez ma Muse
De vous offrir vers de pareil aloi.
Faim fait faillir : je l'ai : c'est mon excuse.
Vous déplaît-elle? eh bien, ôtez-la-moi.

» ces vers au col d'une chienne de chasse, qui nous tenait quelquefois compa-
» gnie, espérant que le chevalier, en voyant ces vers, s'informerait au moins
» de qui ils étaient et me payerait; mais je fus trompé dans mon attente. »

Voici la seconde note de Piron, plus abrégée, mais également piquante :

« Il y avait plus de six mois que le chevalier de Belle-Isle m'employait
» à copier je ne sais quelles vieilles rapsodies politiques, et qu'il ne me payait
» pas. J'imaginai d'entourer de ces vers le collier de son chien de chasse fa-
» vori, dans l'espoir que son maître s'informerait de qui pouvaient être ces
» vers, et qu'il me payerait; mais je n'entendis parler ni des vers ni du
» payement : ce qui m'engagea, huit ou quinze jours après, de me servir du
» même stratagème qui me réussit, car je fus payé. »

Nous donnerons les deux pièces à la suite l'une de l'autre. — C'est de la deuxième pièce, selon nous, que Piron a dit qu'elle réussit et qu'elle le fit payer.

VERS

Que j'attachai, le jour de l'an, au cou d'une chienne appelée *Princesse*, appartenant au chevalier de Belle-Isle.

Puissiez-vous, Chevalier, au milieu des batailles
Où vous emportera la défense des lis,
Donner la chasse aux ennemis
Ainsi que je la donne aux cailles!
Ou, si l'Amour vous tient par hasard sous sa loi,
Puisse l'heureuse et tendre amante
Qui vous aura donné sa foi
Être, s'il se peut, caressante
Et fidèle encor plus que moi!
Vous n'aurez pas l'âme assez fière
Pour blâmer ce petit transport
D'une *Princesse* que le sort
A rendu votre prisonnière,
Et qui veut de bon cœur l'être jusqu'à sa mort.
Si j'avais pu gagner les plaines
Et m'échapper de ma prison,

Vous auriez eu, de ma façon,
Quelques perdrix pour vos étrennes.
Puisque je ne l'ai pu, vous n'aurez que des vœux.
Qu'est-ce que des vœux ? Rien. Mais mettez-vous en tête
Que les pauvres chiens sont des gueux.
Je suis chien ; qui pis est, poëte :
Pour une excuse, j'en ai deux.

A

MADEMOISELLE CHÉRÉ[1]

Saint-Ouen, 1732.

O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes,
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous sommes !

1. Les éditeurs de Voltaire et même ceux de Piron ont commis, au sujet de cette Épitre, une singulière erreur, que je suis le premier à signaler. Une certaine *Epître* à une *Mlle Ch...* ayant été attribuée à Voltaire par le *Journal Encyclopédique* du mois de juin 1770 et dans une publication de Laus de Boissy, *le Secrétaire du Parnasse*, les éditeurs dont je parle se sont imaginé qu'il s'agissait de l'Épitre de Piron *A Mlle Chéré*. Comme Voltaire avait pro-

Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincère :
Les belles, faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir ;
Et c'en est ici l'asile,
De ces plaisirs tant aimés.
La paix les tient renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier, il en était plein :
J'en vois naître aujourd'hui mille :
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin,
C'est que le temps soit mobile,
Et que son sable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous ramène à la ville.

testé très-vivement dans une lettre du 7 décembre 1770, adressée à Boissy, contre cette attribution qui lui avait été faite d'une *Epître* à une *Mlle Ch...*, ils n'ont pas hésité à faire l'application des critiques de Voltaire à la pièce même de Piron : ils n'ont pas pris garde que les mots, les expressions que relève Voltaire, ne s'y rencontrent nullement, comme cela saute aux yeux à une simple lecture. La première source de cette erreur qui fait Piron responsable de ce qu'il n'a jamais écrit paraît être dans une note de Delangle, éditeur de la Correspondance de Voltaire (1831). — Il restait toujours pour les curieux, et très-curieux, un point à éclaircir : de qui pouvait être cette *Épître à Mlle Ch..., actrice de la Comédie de Marseille?* Le tome premier du *Secrétaire du Parnasse*, qui manque à la Bibliothèque Impériale, et que la Bibliothèque de l'Arsenal possède, nous apprend par un *errata* et par une lettre même d'explication écrite par Boissy à M. de Voltaire, que l'auteur de cette pièce, toute marseillaise, est un M. de Verlac de la Bastide.

Décrirai-je ces plaisirs
Que rappelle chaque aurore,
Plus riants que les Zéphyrs,
Quand ils vont caresser Flore?
Mais pourquoi les peindre? Hélas!
Un seul mot les rend croyables,
Et vante assez leurs appas.
Ils m'ont rendu supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.

Je veux toutefois les peindre,
Pour occuper mon loisir :
Y puissé-je réussir
De manière à vous contraindre
A venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des beaux yeux qu'on désira!
Des plaisirs, en ce cas-là,
Parfait serait l'assemblage :
Les peigne alors qui pourra!
De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fous et deux sont sages
Providence en tout ceci;
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous ballotte,
Et nous promène à grands pas
Du compas à la marotte,

De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de cette espèce,
Et voyez courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse.
Tantôt les règles en jeu,
Et tantôt les purs caprices.
Voilà quant aux gens du lieu;
Voici quant à ses délices.

Sachez que premièrement
Le prioral ermitage
Consiste en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement,
Très-bien conçu pour l'usage.
Tout s'y resserre ou s'étend
Selon son juste mérite;
C'est pour cela, dit l'ermite,
Que le réfectoire est grand
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cave au galetas,
Voit cette sentence écrite :
« Courte messe et long repas. »
Rien ne manque aux délicats :
Table en entremets féconde,
Cave où le nectar abonde,

Et la glacière à deux pas;
Les lits les meilleurs du monde;
Plume entre deux matelas,
Doux somme entre deux beaux draps;
Un calme dont rien n'approche :
Jamais le moindre fracas
De carrosses ni de cloche :
Paix, bombance, liberté;
Liberté sans anicroche.
L'horloge, à la vérité,
Qui voudra nous le reproche!
Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche.

Une autre félicité,
Après Bénédicité,
C'est de voir, par la fenêtre
De notre salle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraise qui vient de naître;
De voir la petite faux
Moissonner, à notre vue,
Là, de jeunes artichauts,
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier et l'estragon
Qui, tout à l'heure, en salade,
Va piquer, près du dindon,
L'appétit le plus malade.

Du même endroit, nous voyons
Venir l'innocence même,
Lise, qui, sur des clayons,
Nous apporte de la crême,
Blanche un peu plus que sa main,
Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un râtelier des plus nets,
Que ne touchèrent jamais
Capperon ni Carmeline[1].

C'est elle aussi qui, le soir,
En cent postures gentilles
(Où, sans jupe ni mouchoir,
Vous seriez charmante à voir),
Dresse et redresse nos quilles :
Jeu tout des plus innocents,
Où, pour aiguiser nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous exerçons un temps,
Avant que le souper sonne.

Le quiller est dans un bois
Qui touche à la maisonnette,
Bois d'une beauté complète,

1. Fameux dentistes.

Triste et charmant à la fois;
Bois qui peint ces lieux terribles
Où, loin des profanes yeux
Nos druides et leurs dieux
Se rendaient inaccessibles
A nos crédules aïeux;
Mais dans ces cantons paisibles
Et moins superstitieux,
Bois où l'amour a des armes
A qui l'austère pudeur
Se soumettrait sans alarmes;
Bois où, même avec douceur,
Dans les plus cruels malheurs,
L'amant verserait des larmes
Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le sein du repos,
L'âme s'égare et s'oublie;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux,
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte, de Paphos,
De Cythère et d'Idalie.

Jamais, en effet, l'Amour
Ne trouverait un séjour
Plus propre à son badinage :
Qu'il y serait amusé!

Car, je le sais par usage,
C'est un enfant avisé;
Dans un quinconce, il est sage;
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.
Disparaissez, lieux superbes,
Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art;
Où le sable, au lieu des herbes,
Nous attriste le regard;
Lieux où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau;
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symétrie
Et de l'ennuyeux niveau!

Ici l'auguste Nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime et toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit :
Sa variété révèle
Une ressource éternelle
Que jamais rien ne tarit;
Qu'en ce point l'art est loin d'elle!
Son chef-d'œuvre se décrit :

Mais la beauté naturelle
Reste au-dessus du récit.

Sous l'épais et haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le temps, la hache et l'orage,
De l'engageante Chéré,
Je me retrace l'image.
Ah! qu'au fond de ce bocage
Son aspect serait charmant!
Le beau lieu! l'heureux moment!
Que de fleurs sur son passage!
Que de soupirs éloquents!
Que les gages de ma flamme
Seraient tendres et fréquents!
Mais où s'égare mon âme?
O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Chéré!
Que n'êtes-vous où nous sommes!

A

MADAME DE BOULLONGNE

Qui se plaignait de l'insomnie, et ne pouvait s'endormir, qu'un livre à la main; — en lui envoyant une lanterne de nuit et de chevet.

Vous vous plaignez, belle Uranie,
Et ne vous plaignez pas pour rien :
C'est un grand mal que l'insomnie,
Car le sommeil est un grand bien.
Par le secours de la lecture,
Vous espérez vous en tirer;
Mais vous ne pouvez ignorer
Que lire, pendant qu'elle dure,
Ne sert qu'à la faire durer.
Avouez que votre esprit l'aime,
Et, sans vous en apercevoir,
Que vous l'entretenez vous-même
Par la démangeaison extrême
Que vous avez de tout savoir.
De tout savoir! et pourquoi faire?
Qu'auriez-vous plus qu'auparavant?

Quoi que sache le plus savant,
Vous savez mieux : vous savez plaire.
Plus d'une qui, sur ce grand point,
N'aura jamais, n'eut et n'a point
L'honneur d'être votre pareille,
Fière de ses simples attraits,
Vit satisfaite à moins de frais,
N'a d'autre souci qui l'éveille
Que celui d'avoir le teint frais,
L'œil brillant, la bouche vermeille,
Et, pour cela, ne lit jamais,
Dîne, soupe, se couche en paix,
Et dort sur l'une et l'autre oreille.

Mais puisqu'enfin c'est votre goût,
Qu'aux champs, à la ville, partout,
Sans lire vous ne sauriez vivre,
Et que, sur le chevet, surtout,
A la main il vous faut un livre,
Pour mettre à profit les instants
Que le sommeil tarde à se rendre,
Où, tandis qu'il est chez vos gens,
Vous vous ennuyez à l'attendre,
Je ne m'oserais plus répandre
En un trop long raisonnement,
Et je soumets mon sentiment
A la raison qui vous gouverne.
Lisez. Que j'ose seulement,

Moi, petit esprit subalterne,
En présentant cette lanterne,
Hasarder un petit conseil,
Qui, si vous cherchez le sommeil,
N'est rien moins qu'une baliverne.

Attendant l'effet du pavot,
Gardez-vous au moins d'un Voltaire,
D'un Montesquieu, d'un Tannevot [1],
De tel autre qui peut trop plaire :
C'est moins remède que venin,
Morphée étant, quand on l'appelle
Avec tels appeaux à la main,
Un vrai chien de Jean de Nivelle.
De Nivelle [2], plutôt, lisez
Les vers anathématisés :

1. On est à bon droit étonné de trouver le nom d'un Tannevot en pareille compagnie. Cela devait étonner les lecteurs même au dix-huitième siècle. Mais l'Épitre est adressée à Mme de Boullongne, et il faut savoir que Tannevot était le premier commis de M. de Boullongne, contrôleur général des finances. Tout ainsi s'explique, et Piron, en plus d'une circonstance, avait pu avoir à se louer de lui. Ce M. Tannevot, d'ailleurs, n'est pas un littérateur tout à fait inconnu : il avait fait des tragédies, des poésies diverses, un épithalame pour Mgr le Dauphin, des chansons contre les philosophes; il appartenait au parti dévot. Il était membre des Académies de Nancy et des Arcades de Rome. Quand Piron se convertit et fit en vers sa palinodie publique, M. Tannevot le félicita par une lettre qui est imprimée.

2. Nivelle de La Chaussée, connu pour avoir introduit au théâtre la comédie larmoyante, genre le plus antipathique aux vieux rieurs gaulois.

Lisez quelque pièce nouvelle
Qu'a fait réussir la Clairon;
Quelque semblable bagatelle
Que vend Duchesne au quarteron;
Quelque essai d'une Muse obscure,
Débutante dans le *Mercure*,
Ou bien quelque autre rogaton :
Vous dormirez, je vous l'assure.

A

MADAME DE TENCIN

En lui envoyant une chaise percée [1].

Femme au-dessus de bien des hommes
Du siècle héroïque où nous sommes,
Femme digne, tout d'une voix,
Qu'on la célèbre d'âge en âge,

1. Ce genre de plaisanterie est de soi assez répugnant; nos pères en usaient beaucoup : le dix-huitième siècle en était déjà fort dégoûté, mais Piron retardait en cela sur son siècle Il se souvenait trop du théâtre de la Foire, même lorsqu'il n'y était plus. Le public des petits théâtres aimait et demandait alors de ces plaisanteries plus sales que salées, que le public des mêmes

Comme ayant eu tout à la fois
Esprit, beauté, grâces, courage,
Goût et sentiment délicat;
Femme forte que rien n'étonne,
Ni n'enorgueillit ni n'abat;
Femme, au besoin, homme d'État,
Et, s'il le fallait, Amazone;
Je voudrais bien, en vérité,
Ne vous pas moins offrir qu'un trône
De vous mille fois mérité;
Mais on en sait la rareté!
Et nous voyons, loin qu'il en vaque,
Que pour un ..., en voilà deux [1],
Se prenant l'un l'autre aux cheveux,
Pour s'asseoir où fut assis Jacque.
Donc, au lieu d'un siége éminent
Qui branle ou craque à tout moment,
Je vous en offre un bas mais stable,
Plus nécessaire assurément,
Plus utile et plus agréable,
Où vous aurez ceci de doux,

théâtres ne supporterait pas aujourd'hui. Un manuscrit de Collé, cité par Barbier, dans le *Dictionnaire des Ouvrages anonymes*, attribue à Piron une parade qui se trouve dans le *Théâtre des Boulevards ou Recueil de Parades* (1756); elle est intitulée *le Marchand de m*... Passons vite.

1. C'était le temps de la descente du prince Charles-Édouard en Écosse (août 1745).

Qu'à la barbe, au nez des jaloux,
Vous y serez en paix profonde,
Et que, si le tonnerre gronde,
Ce ne sera que dessous vous.

Différence encore infinie :
Cet autre, posté vis-à-vis
Du monde et de la calomnie,
Guindé sur la cérémonie,
Environné de noirs soucis,
Adossé contre l'insomnie,
Altère la santé souvent;
Celui-ci, calme, salutaire,
Loin de l'altérer, au contraire,
L'entretient sans cesse ou la rend.

Du reste, assise en souveraine,
Sur ce siége des plus décents,
Donnez-vous un plaisir de reine;
Étendez-y votre domaine
Sur ce peuple affamé d'encens
Que désaltère l'Hippocrène.
Que messieurs les beaux esprits-nés
Soient ou flétris ou condamnés
A ce tribunal redoutable
Auquel ils seront ajournés,
Comme ils le sont à votre table.

A l'aise et d'un œil équitable,

Là, vous jugerez sans appel
Les vers de messieurs tel et tel.
Gardez les bons, par privilége;
Et pour ceux dont vous direz : Fi!
Laissez-les, en quittant le siége,
Où vous aurez trouvé ceux-ci[1].

A

MADAME DE ***

En lui envoyant des jarretières.

Sur le sommet du mont Ida,
Quand, sous les yeux d'un beau jeune homme,
Vénus, pour obtenir la pomme,
De ses vêtements ne garda
Que la merveilleuse ceinture,
Où l'on prétend que résida

1. Si nous comprenons bien une note de la première édition des Œuvres complètes de Piron, le trait final de cette Épître est une grossièreté à l'adresse de Voltaire. Piron aurait voulu désigner, par le mot *ceux-ci*, un exemplaire de *la Princesse de Navarre*, représentée, peu de mois auparavant, devant la Cour, à Versailles, le 23 février 1745.

Tout le charme de la nature;
Je gage, Iris, que ses appas,
Qui l'emportèrent sur tant d'autres,
Tout considéré, n'allaient pas
A la jarretière des vôtres.
Quoi qu'il en soit, Iris, voilà
Les deux siennes que déroba
Un des plus grands fripons du monde,
Quand, de dessus la belle blonde,
Cotte et chemise, tout tomba.
Et quel était ce fripon-là ?
Pour vous la chose est peu douteuse :
Qui mieux, en effet, le saura
Que sa plus grande recéleuse ?
C'était l'Amour, à qui vos yeux
Et jour et nuit donnent retraite :
Un logement si précieux
Est digne que cher on l'achète.
Aussi, pour avouer la dette
Et commencer à s'acquitter,
Le petit brigand de Cythère
Vous prie humblement d'accepter
Les jarretières de sa mère.

A MONSIEUR

LE COMTE DE LIVRY

Admirons comme les vieux temps
Savent influer sur les nôtres,
Et comme les événements
Sont enchaînés les uns aux autres.

Dans le céleste reposoir,
La Discorde jette une pomme,
Et trois déesses, pour l'avoir,
Lèvent leur jupe aux yeux d'un homme.
Avançons, et vous allez voir
Jusqu'où mène cette aventure.

Le juge fait bien son devoir :
Il allonge la procédure,
Analyse chaque figure,
Voit le blanc, le rouge et le noir,
Mis par les mains de la Nature
Partout où l'on en peut vouloir :
Ma foi ! c'était là, je vous jure,
Un fort joli venez-y-voir.

Vénus gagne enfin la gageure
Qu'elle avait faite à son miroir,
En se parant de sa ceinture.

Pallas et l'autre au désespoir,
En vengeance de cette injure,
Conduisent à Mycène, exprès,
Du bon Priam la géniture :
Pâris voit Hélène de près,
Il enlève la créature;
Toute la Grèce court après,
Et le feu grégeois, en masure,
Change Ilium qui n'en peut mais.

Vénus, en mère consternée,
Tire du feu son cher Énée,
Et le donne à garder aux eaux.
Mais sa rivale forcenée,
Au lieu de laisser en repos
Ce peu de canaille troyenne,
Sans pousser la vengeance à bout,
Aime mieux, résolue à tout,
Faire office de bohémienne.

Elle promet au dieu des vents
De lui faire voir, sous la cotte,
Un tendron tout des plus fringants,
Si de ses ennemis voguants
Il veut bien abîmer la flotte.

Le vieux ribaud, qu'elle dorlote,
Ouvre à ses fils extravagants
La fatale et terrible grotte
Où mitonnent les ouragans.

Hors de la caverne ils s'élancent;
Ils sifflent, et les Troyens dansent
Dans le goût de la Camargo.
Les vents s'en donnent à gogo
Et font un train de l'autre monde;
Neptune sort du sein de l'onde,
Et dit le fameux *Quos ego!*

Ici, Monsieur, admirons comme,
De fil en aiguille, la pomme
Me coûte un louis, à vous cinq [1];
Car d'elle seule est dérivée
L'aventure des Vents, gravée
Par un émule d'Édelinck.

1. « M. le comte de Livry avait regardé, chez moi, une très-belle estampe du *Quos ego*, d'après Coypel. Il me parut, à la manière dont il la regardait, qu'elle lui faisait plaisir; il me demanda combien je l'avais achetée. Je lui répondis : « dix écus. » A peine fut-il sorti, que je lui envoyai l'estampe, et qu'il la trouva en rentrant chez lui. Il me fit l'honneur de venir m'en remercier, et laissa, sans que je m'en aperçusse, cinq louis sur le coin de la cheminée, que le hasard seul, plusieurs jours après, me fit découvrir. »

A MONSIEUR

LE COMTE DE MAUREPAS

Élevez-moi, Monseigneur,
A la place de censeur.
Il est temps qu'on me la donne.
Eh quoi! toujours du dessous!
Être censuré de tous,
Et ne censurer personne!
Aux mauvais écrits du temps,
Comme tant d'honnêtes gens,
Ne pas faire un peu la guerre;
Ne pas même avoir les droits
Qu'eurent sur moi tant de fois
Tous les grimauds du parterre!
N'avoir pas également
Le privilége agréable
De publier poliment,
Le premier, mon jugement
Sur un écrit raisonnable!
Ministre aimé, dont le nom
Court du Mexique au Japon,

Puis, de là, par-dessus l'onde,
Volant du Cafre au Lapon,
Est aux quatre coins du monde;
Suprême dispensateur
De tout grade littéraire,
Pour m'aider en cette affaire,
Encore un coup, Monseigneur,
J'implore votre Grandeur :
De moi faites un censeur.
Le projet vous en doit plaire.
Ce Ministre, dira-t-on,
Outre qu'il fut un Caton,
Eut encore l'art d'en faire,
Et d'en faire un de Piron.
Puissé-je avoir bonne chance !
Puisse le premier labeur
Dont, en juge d'importance,
Je me dirai le lecteur
Par ordre de Monseigneur
Le Chancelier du Royaume,
Être un livre, en plus d'un tome,
Du style de Vaugelas,
Où le temps ne morde pas!
Pur, noble, où rien ne déroge,
Et qui, pour titre, ait : *Éloge*
De Monsieur de Maurepas!

Au beau zèle qui m'enflamme

Je sens bien que de grand cœur
J'en serai l'approbateur,
N'enrageant pas moins, dans l'âme,
De n'en pas être l'auteur [1].

A MONSIEUR

LE COMTE DE VENCE

Sur une estampe de *Cléopâtre* dont il m'avait fait présent.

Enfant de Minerve et de Mars [2],
Comte, qui suivez à la piste
Les Mécènes et les Césars,
Aimable amateur des beaux-arts,
Généreux ami de l'artiste,
Quand vous vîtes mon cabinet
Si rangé, si riant, si net,
Un seul point vous fit quelque peine :

1. « Le ministre mit « Néant » à ma requête, en ajoutant avec bonté qu'il voulait ménager ma vue. »

2. Le comte de Vence, maréchal de camp des armées du roi, était membre honoraire de l'Académie de peinture. Il mourut en 1760.

Ce fut, dans l'obligeant désir
Où vous étiez de l'embellir,
De voir toute l'enceinte pleine
D'estampes et de porcelaine,
Haut, bas, milieu, coins et recoins,
Au point de ne pas trouver place
A la belle estampe sous glace
Qu'aux autres, toutefois, je joins.

L'espace croît dans les besoins :
J'en ai trouvé pour Cléopâtre;
Vos yeux en seront les témoins.
Elle fait ma gloire et mes soins,
Et vraiment j'en suis idolâtre.
J'en ai vu plus d'une, au théâtre [1],
Qui parlait et qui touchait moins.

Oh! qu'il y faisait bien ses foins,
Le trop heureux messire Antoine,
Quand il fourrageait tant d'appas!
Le saint de son nom, qui fut moine,
Pour moins eût mis le froc à bas;
Et, malgré le jeûne et la haire,
La chasteté du solitaire
Aurait, à coup sûr, fait le saut

1. Mlle Clairon, que Piron n'aime pas, sans doute parce qu'elle était l'amie de Voltaire, jouait alors une tragédie de *Cléopâtre*, par Marmontel (mai 1750).

Que tous les diables de Callot
N'ont jamais pu lui faire faire.

A MONSIEUR

LE COMTE DE ***

Qui m'avait promis des perdrix.

En bizarre amateur des endroits solitaires,
Je me promenais l'autre jour
Dans cet agréable séjour,
Fatal aux soins jaloux des maris et des mères :
Solitude où les Ris et les Jeux déchaînés,
Secourus de Bacchus, combattant la Sagesse,
Métamorphosent en Phrynés
Et la Vestale et la Lucrèce.
Ne vous la remettez-vous pas,
Cette lice où l'honneur a fait tant de faux pas?
Cette dangereuse carrière
Où, d'un courage sans pareil,
A mes risques, j'ai laissé faire

A certain jeune téméraire
Le rôle de fils du Soleil?

N'a-t-on pas bien raison de dire que les poëtes sont fous? C'est, en effet, l'être bien, que de perdre le temps, comme je fais, à dire, en quinze vers, que j'étais au bois de Boulogne, et l'être à l'excès que de reprendre le même style, après une si juste réflexion. Vous remontâtes de même sur le siége, après avoir manqué de vous rompre le cou.

Là, tel que les Troyens que nous a peints Virgile,
Qui, lorsque, par un tour adroit,
Le Grec eut, pour un temps, abandonné leur ville,
Aimaient à contempler le rivage et l'endroit
Où furent les tentes d'Achille,
De même, je tournais de tous côtés les yeux,
Et des événements arrivés sur les lieux,
Je retraçais l'image à mon esprit tranquille.
Là, disais-je, un Amour escroc
Sur le bien du prochain fit mille fois main basse;
Ici, dans un amoureux choc
Dont ce gazon foulé nous conserve la trace,
Depuis peu quelque poule a fatigué son coq;
Plus loin, sous ce joli platane,
Sur cette fougère et ces fleurs,

1. « Il m'y avait mené promener en calèche, avec des chevaux neufs, qu'il voulut conduire lui-même, et qui, ayant pris le mors aux dents, pensèrent nous faire périr. »

Le Comte fut heureux et cueillit des faveurs
Qui le mirent à la tisane.
Combien, amants, combien de fois
Avez-vous, dans ce bel asile,
Par ci par là, planté du bois
Qui, dans le même instant, prenait racine en ville ?
Sur l'écorce d'un jeune ormeau,
Entouré d'un débris de verre et de bouteille,
Je crus voir ce quatrain nouveau
Qui semblait gravé de la veille :
« Ci-gît, qui sans regret est mort,
Bien qu'au treizième an de son âge ;
Un doux baiser finit son sort :
Passant, ci-gît un p........ »
Je fus interrompu, là, par un bruit soudain ;
Je me tourne, et je vois le neveu de Dédale
Que cet oncle jaloux, par un coup inhumain,
Voulut précipiter en vain
Dans les lieux où la soif martyrise Tantale...

Ah ! que de verbiage ! je vis un perdreau qui me fit souvenir de la promesse que vous oubliez... etc.

A MONSIEUR

LE COMTE DE LA M***

Qui, en partant pour ses terres du Mans, m'en avait promis des perdrix qu'il ne m'envoyait pas.

Ami, je sors de table et du sein des délices.
Ce qui fut doux à faire est doux à raconter :
Laisse-moi donc me contenter.
Les dieux, en ce repas, à tous mes vœux propices,
M'ont procuré des biens capables de tenter
Les plus délicats Sybarites.
Puissent tous les plaisirs, que là-bas tu médites,
Ressembler à celui que je viens de goûter!
De l'Ordre, ainsi que du Caprice,
Et surtout de la Propreté,
Trois enfants de la Volupté,
Le couvert était l'édifice.
De deux perdrix du Mans d'un excellent fumet,
Une couple admirable a décoré la fête :
Comus sur la cuisson avait eu l'œil au guet;
Bacchus avait préparé le buffet;
Et Cupidon, le tête-à-tête.

Tel qu'on voit le soleil, dans les jours les plus beaux,
Du plus haut de sa carrière,
Sur la surface des eaux,
Lancer, doubler sa lumière :
Tels, autour des flacons remplis d'un jus divin,
Les flambeaux d'une nuit si belle
Lançaient une clarté rebelle,
Qui semblait disputer au vin
Cet éclat ravissant dont un verre étincelle.
Dans le brillant cristal de ce verre enchanté,
Je m'enivrais d'un vin plus doux que l'ambroisie,
Et m'enivrais à la santé
D'une jeune et tendre beauté,
Qu'aussi bien que mon vin, les dieux avaient choisie.
Jusqu'où d'un fol amour ne va pas le transport!
J'ai, sur le rond d'un rouge bord,
Forcé ma belle amante à pencher son visage;
Tandis que, l'œil fixé sur ce joli tableau,
Je buvais lentement avec un chalumeau,
Pour abreuver ainsi mon cœur de son image.
Gens sages, s'il en est, donnez-moi mon congé;
Aux Petites-Maisons, marquez ma résidence;
Chassez-moi d'entre vous : je signe ma sentence;
Mais gardez-vous d'aimer : je serais bien vengé!
J'aurais pourtant de l'indulgence.
Je frondais comme vous : Amour m'a corrigé.

Mon bonheur a fini par le bonheur suprême,

Bonheur qui n'est connu que du parfait amant.
Qu'on se peigne un objet simple, neuf et charmant,
Que nous adorons, qui nous aime :
D'abord d'une rigueur extrême,
Humanisé de moment en moment,
Rendu capable enfin d'un tendre emportement,
Qui tombe dans nos bras, et presque de lui-même.

Tel vient d'être mon sort. O moments fortunés,
Et trop tôt disparus, restez dans ma mémoire!
Mais j'entends mes sens étonnés
Qui se plaignent qu'ici je leur en fais accroire.
« Où prends-tu, disent-ils, une si belle histoire,
Ce repas entre deux amants,
Ce vin tel que les dieux seraient heureux d'en boire,
Ces cristaux, ces perdrix du Mans,
Cette image abreuvante et dont tu te fais gloire?
Où l'eus-tu, cette gloire? et nous, tant de bonheur? »
Où ce fut? Le dirai-je? Au pays des chimères,
Au pays des amis fidèles et sincères,
Où l'on voit des Manceaux de parole et d'honneur
Aux espaces imaginaires.

RÉPONSE

POUR M. LE MARQUIS D'O......

A un fade adulateur, lequel, en flattant le Marquis, voulait l'engager à prendre un jardinier, dont il cherchait à se débarrasser.

Quel écrit me vient d'Avignon!
Il est fade et par trop mignon;
Vous préconisez mon corsage,
Mes yeux, mon nez, ma bouche enfin;
Fi! l'on ne tient un tel langage
Qu'au giton ou qu'à la catin.

Et quant aux qualités du cœur,
Il n'en est point qui fasse honneur,
Si l'on n'y joint la modestie.
Or, contre un éloge imprévu,
Vous savez son antipathie :
M'en avez-vous cru dépourvu?

Mon humeur est de ne vouloir
De férule ni d'encensoir.

Mes pareils n'ont l'âme occupée
Qu'à recevoir, d'un front serein,
Leurs ennemis, à coups d'épée ;
Leurs amis, le verre à la main.
Enfin, je mets, avec mépris,
Fleur et fleurette à même prix.
J'en veux à des choses plus vives.
Rien d'inutile en ma maison !
De vaillants buveurs pour convives :
Pour jardinier, un vigneron.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN

DEPUIS

MONSIEUR LE DUC DE LA VRILLIÈRE

Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer :
Si vous ne voulez vous montrer,
De vos bontés je vous exempte.
Allant vous en rendre, mardi,
Mille et mille actions de grâces,

Il me survint tant de disgrâces,
Que j'en suis encore étourdi.
La malicieuse Fortune,
Pour me jouer tout le matin,
Prit le rôle de la Rancune,
Et fit de moi son Ragotin [1].

J'étais sorti de ma chambrette,
Des Muses tranquille retraite,
Et j'allais chez vous, Monseigneur,
A pied comme un petit rimeur.
Vous demeurez au bout du monde.
Si les pas ne me coûtent rien,
Quand je vais voir les gens de bien,
C'est quand le beau temps me seconde;
Mais il en avint autrement,
Car le ciel, voilant sa lumière,
Voulut impitoyablement
Me baptiser à pleine aiguière.

Faut-il vous tracer un tableau
Plus vrai que ceux de Largillière?
Sous les ailes d'un vieux chapeau
Tenant à l'abri ma crinière,
Je cheminais en serpentant,
Pour éviter, à chaque instant,

1. La Rancune et Ragotin sont deux personnages du *Roman comique*, de Scarron.

Une cascade, une rivière,
Des torrents, qu'à mes environs
Vomissait le haut des maisons.

En tout sens, en toute manière,
Ma démarche en vain biaisait;
Comme je suis court de visière,
Mon mauvais ange me faisait
Heurter de gouttière en gouttière.

Cependant l'orgueilleux ruisseau
A mon courage offre matière;
Je recule un pas en arrière,
Et crois, léger comme un oiseau,
Franchir cette large barrière;
Mais, à coup sûr, j'avais à Dieu
Fait mal, ce jour-là, ma prière;
Je partage en deux la carrière,
Et je me plante au beau milieu.
A cette chute singulière,
De ma moue un Turc eût frémi.
En un bon grand pas et demi,
Je sors de cette fondrière,
Jurant comme un suisse endormi
Qu'un page a pincé par derrière.
Hélas! que j'étais loin encor
De l'hémistiche en lettres d'or
Du bel hôtel de La Vrillière!

Enfin, je respire un moment;
Phœbus avait percé la nue ;
Je redresse mon col de grue
Et suis mon chemin doucement.

Me voilà donc, avec prudence,
Sautant de pavés en pavés,
Les pieds sur la pointe élevés,
Comme au premier pas d'une danse.
Qui m'eût vu marcher en cadence
Eût dit que, durant le chemin,
Je répétais la révérence
Qu'à Monsieur de Saint-Florentin
Préparait ma reconnaissance.

Mais que de peines sans profit!
Tout à coup un fiacre maudit,
Croisant le pauvre philosophe,
Vous lui vient broder son habit,
A n'en pas laisser voir l'étoffe.
Vingt mouches, pour dernier malheur,
Qui n'étaient pas du bon faiseur,
Volent à ma face interdite.
A cette apostrophe subite,
Les bras ouverts, je reste coi :
Un diable aspergé d'eau bénite
N'eût pas enragé plus que moi !

Aux yeux de la foule attentive,
Je me secoue : enfin, j'arrive.
Mais proche de votre palais,
Arlequin fit son personnage.
De loin, j'avais eu du courage,
Je ne fus qu'un poltron de près ;
On ne peut l'être davantage.
De qui, de quoi donc avoir peur ?
Rassurez votre humeur affable.
Ce n'est pas de vous, Monseigneur !
Vous humanisez la grandeur,
Et votre caractère aimable
Imprime un respect sans terreur.
Bien loin de m'être redoutable,
Vous êtes mon cher protecteur.
Vous m'avez été secourable,
Et j'augure bien du début.
Qui redoutais-je donc ? Le diable,
L'ennemi de notre salut.
Non, je ne tiendrai point pour fable
Ce qu'on nous dit de Belzébut.
Las ! il n'est que trop vrai !... le traître
Chez les grands vient nous apparaître,
Tantôt en suisse sans pitié,
Et tantôt en valet-de-pié
Qui nous barre l'aspect du maître,
Pour nous souvent plein d'amitié.
Ce diable est-il qualifié,

Il n'en a que plus de malice.
Hélas! je l'ai bien éprouvé!

Déjà je me croyais sauvé;
Déjà j'avais franchi le suisse,
Passé la cour et le perron;
J'entre dans la salle prochaine
Avec tout aussi peu de peine
Que les ennuyeux chez Piron.

Hardiment j'ouvre une autre salle,
Et m'avançant huit ou dix pas,
De ma figure originale
J'incline le masque assez bas,
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau monsieur froid et bénin,
Représentant l'esprit malin,
Me fait une douce réponse;
Et tandis que très-poliment,
En vrai papelard, il m'exhorte
A patienter un moment,
De pas en pas, tout doucement,
Il me ramène vers la porte,
Où je recule un peu surpris.
Là, ne cessant de me promettre,
Sa bonté daigne me remettre
Où la témérité m'a pris.

Ainsi, quand aux pieds d'une belle,
Sur l'herbe assis nonchalamment,
Un berger timide et fidèle
Veut préparer l'heureux moment,
De la bergère un peu rebelle
D'abord il prend le pied mignon;
Puis, faisant le bon compagnon,
Admire la mule avec elle,
L'ôte, la baise, la remet.
On souffre cette bagatelle :
Mon drôle, suivant son projet,
Conçoit une audace nouvelle :
Sa main veut se glisser plus haut,
Dans l'espérance la plus douce.
Halte-là, s'il vous plaît; bientôt
En vient une qui le repousse.
L'effronté reste un peu confus,
Et tel à peu près que je fus.
Voyons la fin de la querelle.
Au cœur, vrai souverain du lieu,
Un tendre regard en appelle;
L'un devine, l'autre chancelle;
Aux poudres l'Amour met le feu :
Le cœur, à la main vigilante,
Ordonne de se retirer...
Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer.

Et puisse le cœur des bergères,
Quand vous en serez aux genoux,
Aux mains qui feront les sévères,
Donner le même ordre pour vous !

AU MÊME

LA QUENOUILLE UNIQUE ET MERVEILLEUSE

Quand le pauvre Binbin mourut
(Car, puisqu'il faut bientôt qu'il meure,
Autant vaut dire cela fut,
Que cela sera tout à l'heure),
Quand donc j'eus vu le sombre bord,
Tout en descendant de la barque,
Mon premier soin, ce fut d'abord
D'aller remercier la Parque
De m'avoir coupé le filet
D'une vie obscure et chagrine
Pour faire en un cabriolet,
Nommé bière en son origine
D'une célérité divine,
Rouler mon vieil esprit follet
Sur les remparts de Proserpine !

En curieux et franc Binbin,
J'avais bien aussi quelque hâte
De voir en face, un jour, enfin,
Ces trois servantes du destin,
Bien pires que celle à Pilate,
Dont j'avais, à tort, à travers,
En véritable enfant qu'on gâte,
Médit tant de fois dans mes vers.

Mais parlons une fois sans rire.
Disons la pure vérité :
J'avais au trio redouté
Quelque petite chose à dire,
Au sujet d'un mortel chéri
Dont la douce et riante image
Me suit par delà le rivage
Du triste fleuve de l'oubli.

Dieu sait, dès qu'elles m'aperçurent,
Dans quelle surprise elles furent
De voir, pour la première fois,
Une ombre qui riait sous cape
En lieux où pleurent le bourgeois,
Le noble, le prince et le pape.
« Vive la mort! vive Esculape!
S'écria la vieille des trois,
Au ciseau de qui rien n'échappe;
Voici celui *qui ne fut rien*,

Pas même académicien,
Pour avoir fait l'*Ode à Priape.*
Nous lui devons un compliment
Pour une strophe de cette ode,
Où le gaillard, effrontément,
Nous en faisait un à sa mode.
Faisons danser le médisant.
Il s'y vantait en téméraire,
Aussi bien qu'en mauvais plaisant,
Et s'y promettait de nous faire
Ce qu'assurément il n'est guère
En état de faire à présent.

— Or çà, l'ami, sortons d'affaire,
Me dit-elle en s'humanisant,
Et prenant le ton débonnaire :
Nous vous tenons ; voyons un peu,
Avec un septuagénaire,
Si la parole vaut le jeu ! »

Je perdis un peu contenance,
Et rougissant de souvenance :
« Eh ! mon Dieu ! leur dis-je, laissons
Les reproches et les leçons :
J'en eus là-haut ma suffisance.
Eh, quoi donc ! comme un Iroquois,
Traité partout de Turc à More,
Serai-je toujours, suis-je encore

Devant Monsieur de Mirepoix [1] ?
Non, non, je suis devant vous trois,
Et plus sage un peu qu'autrefois;
En mourant, on s'améliore.
Une petite potion
De votre excellent opium
En vaut bien une d'ellébore.

Laissons donc là le temps jadis .
Pour Dieu ! rayons de mon histoire
Un péché qu'à vingt ans je fis,
Et que trente ans, comme on peut croire,
Auraient effacé des esprits
Et fait oublier, sans les cris
D'un prélat d'heureuse mémoire,
Qui crut qu'il était de sa gloire
D'en rafraîchir le souvenir,
Et de rendre le fait notoire
A tous les siècles à venir.
Le saint homme, en grand capitaine,
M'excluant de la Quarantaine,
Me tuait de-honte et de faim :
Je n'avais plus fauteuil ni table;
C'était fait du pauvre Binbin,

1. On sait que M. de Mirepoix, pour empêcher la nomination de Piron à l'Académie française, montra au roi la fameuse Ode (juin 1753).

Sans un seigneur plus équitable
Qui daigna me tendre une main,
Aux malheureux toujours propice.
De mon mal il fit ma santé,
Et mon repos, de mon supplice.
Ainsi, la douce humanité
Me retira du précipice
Qu'avait creusé la piété.
Dames, par curiosité,
Que dans vos magasins je fouille!
Et de l'Humain dont la bonté
Fit toute ma félicité,
Que je voie un peu la quenouille. »

« — Les aveugles sont curieux,
Dit Lachésis la dégourdie,
Par qui toute trame est ourdie;
Tiens, elle te crève les yeux!
Lorgne et disparais : expédie;
Un quinze-vingt, dans le grand tas,
La distinguerait de cent pas,
Tant elle est grosse et rebondie. »

Ma lorgnette en l'air, en effet,
Je la vis, selon mon souhait;
C'est-à-dire dodue, et telle
Que peut-être jamais si belle
Pour Nestor, pour Mathusalem,

Pour un décuple Fontenelle,
Jusqu'aujourd'hui, par le destin,
Ne fut mise encore à la main
De Clotho la sempiternelle.

Cette quenouille est un morceau
Incrusté de nacre et d'ivoire;
Une perle de très-belle eau,
Longuette et finissant en poire,
Tourne, vire et sert de fuseau.
Omphale, beauté lydienne,
En fit présent au fils d'Alcmène,
Quand chez elle il fut séjourner;
Et sur la rive stygienne,
Allant de là se promener,
Ce héros, à la bohémienne,
Eut la sottise de donner
Ce joyau qui ferait tourner
La tête à monsieur de Jullienne [1].

La quenouillée est d'un beau lin,
Plus blanc que la neige, et si fin,
Qu'à l'œil il est imperceptible,
Et qu'il lui serait impossible

1. Célèbre amateur de tableaux et d'objets d'art, qui possédait une très-riche collection, dont on a le catalogue (1767).

D'en distinguer le brin du brin.
Son volume aussi, comme on pense,
Éparpillé, serait immense,
N'était qu'un ruban bleu turquin
L'entoure en serpentant, le serre,
Et, l'emmaillottant tout des mieux,
Fait qu'il ne paraît presque aux yeux
Que de la grosseur ordinaire.

Patience, voici le beau.
C'est que certain petit bourreau,
Marmot n'aimant que le désordre,
Garnement qu'on appelle Amour,
La nuit s'amusant à détordre
Le fil qu'on a tordu le jour,
Aux fileuses du noir séjour
En donne sans cesse à retordre;
Et la trame ainsi devenant
Une toile de Pénélope,
Du mortel chéri, maintenant,
Qu'on tire l'heureux horoscope.

Vivez donc en paix et contents,
Beaux amis et belles amies,
Qui, pour lui, donneriez vos vies :
Vous le posséderez longtemps;
Tandis que moi, dont la fusée

A fait le tour du dévidoir,
Je vais, tout ce temps, sans le voir,
Bien m'ennuyer dans l'Élysée,
Tant beau puisse être le manoir.

BOUQUET

A MADAME D. S. G.

Chaque jour, à Cythère, est un jour solennel.
Les prêtres de Vénus n'y parent son autel
Ni plus ni moins un jour que l'autre.
Son culte n'est-il pas le vôtre?
Et croyez-vous, Annette, être moins à mes yeux
Que la déesse de ces lieux?
Ah! ne vous mettez pas cette hérésie en tête!
Qu'un bouquet doive orner aujourd'hui votre sein,
Plutôt qu'hier ou que demain!
Si, comme il est bien vrai, votre jour de conquête,
Si le jour où tout cède à vos appas vainqueurs,
Si le jour qu'on vous aime est votre jour de fête,
Quel jour ne doit-on pas vous envoyer des fleurs?

ÉPITRE

AU ROI DE PRUSSE[1]

Favori brillant du destin,
Héros du Nord et du Parnasse,
De l'aimable Cour de Berlin,
L'Auguste à la fois et l'Horace;
Roi, dont le nom de toutes parts
Vole et revole sur les ailes
De la Victoire et des Beaux-Arts;
Roi, qu'un témoin, des plus fidèles,
Nous assure être fils de Mars
Et de l'une des neuf Pucelles[2];
Titres pour être des amis

1. « Je m'avisai, par pure plaisanterie, de faire cette Épitre au roi de Prusse, à l'imitation de celle que lui venait d'écrire M. de Voltaire, qui commence ainsi (1er novembre 1744) :

> Du Héros de la Germanie
> Et du plus bel esprit des rois,
> Je n'ai reçu, depuis trois mois,
> Ni beaux vers ni prose jolie, etc. »

2. Dans cette Épitre, Voltaire appelle le roi de Prusse, « fils de Mars et de Calliope. »

Et de Voltaire et de Louis;
Titres de noblesse amphibie
Pour être dignement assis
Au trône et dans l'Académie;
Titres d'où naît la faculté,
Le beau talent, le don commode
De faire, avec facilité,
Une chanson comme un traité,
Une conquête comme une ode;
Prince, enfin, terrible et charmant,
Dont, pour tout dire élégamment,
La main royale est occupée
A manier également
Le compas, la lyre et l'épée;
O le plus bel esprit des rois!
Par quelle rigueur impolie
N'avoir écrit depuis trois mois
« Ni beaux vers ni prose jolie »
A ce roi de nos beaux esprits!
Il peut le tenir à mépris :
Crois-moi, fais pour lui la folie
De laisser là tes beaux projets,
Tes alliés, tous tes sujets,
L'empereur et son adversaire [1];
Qu'ils aillent par delà les ponts!

1. Charles VII et la magnanime *reine* de Hongrie, Marie-Thérèse. C'était pendant la guerre de la Succession d'Autriche (1741-1748).

Voltaire te parle : réponds;
C'est là, c'est là ta grande affaire.
Sache, quand il a la bonté
De relancer Ta Majesté,
Qu'il te sied fort mal de te taire.
Est-ce donc tout que lui déplaire?
Lui déplaire est le vrai danger
Pour qui veut vivre dans l'histoire;
Sa vanité vaut bien ta gloire,
Et les deux sont à ménager.
Garde-toi de désobliger
Le divin auteur de *Mérope* :
Si tu l'oses, je ne sais pas
Ce que diront et tes soldats,
Tes peuples, l'empire et l'Europe.
Peut-être ne diront-ils mot :
Soit. Mais que diront Thîriot
Et les messieurs de chez Procope?
Eh! qui de ces messieurs, grand roi,
Offensé dans son capitaine,
Voudra jamais prendre la peine
De composer un vers pour toi?

Reviens donc à résipiscence,
Et romps au plus tôt le silence,
Si d'abord du sien, puis du leur,
Tu ne veux subir la rigueur
Dont tu sens trop la conséquence.

Mais encore un plus grand malheur
A craindre, en cas d'impénitence :
C'est qu'en rêve, il est dangereux,
Ce Voltaire si doucereux!
En rêve, son audace éclate;
En rêve, il cajola ta sœur [1] !
Prends garde que, dans sa fureur,
En rêve, un jour, il ne te batte.

1. Allusion au beau Madrigal, si connu, de Voltaire :

A LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge :
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, Princesse, et j'osais vous le dire!
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

ÉPITRE AU ROI

Pour obtenir à M. de Fontenelle la permission de passer les Tuileries en chaise à porteurs.

Prince, honneur de la monarchie;
Roi, délices de vos sujets
Et le désespoir de l'envie;
Grand, juste, heureux dans vos projets,
Sur l'éloge de qui s'accordent
L'étranger et le citoyen,
Et qu'avec confiance abordent
La noblesse et le plébéien;
Protecteur de tous gens de bien,
Nommément de l'Académie,
Dont j'ai l'honneur d'être doyen,
Grâce à près de cent ans de vie :
Daignez, Sire, je vous supplie,
Me continuer le moyen
Que j'avais de voir une amie [1]

1. Cette amie était peut-être Mme de Tencin (qui était aussi l'amie de Piron), malade déjà et morte en 1749, l'année suivante. La date de cette Épitre nous est donnée plus loin par une indication précise (1748).

En prison, de l'autorité
Des juges de la Faculté,
Et pour fait de cacochymie.
Hélas! entre elle et moi, le sort,
Pour éternelles galeries,
Vient de poser, du sud au nord,
La rivière et les Tuileries!

Deux serviteurs, auparavant,
L'un derrière, l'autre devant,
Et moi, tant bien que mal à l'aise,
Entre la goutte et mes vieux ans,
Écuyers assez déplaisants,
Empaqueté dans une chaise,
Chez cette dame, à petit bruit,
Depuis nombre et nombre d'années,
Tous les jolis jours que Dieu fit,
Nous allions les après-dînées.

J'arrivais là sans m'échauffer :
Peu de pas en faisaient l'affaire.
Là, près d'elle, nonagénaire,
J'achevais de philosopher,
Passant le temps de ma visite
Au centre d'un cercle d'élite,
Attentif à ma faible voix;
Y parlant beaux-arts et nature,
Sciences et littérature,

Même y politiquant parfois :
Mais cela, Sire, je vous jure,
Par amour pour vous toute pure,
Seulement pour faire, à mon choix,
Venir, comme par aventure,
Le petit mot sur vos exploits,
Et pour bénir les destinées
D'avoir prolongé mes années
Jusqu'aux jours heureux que je vois :
Jours de paix, et de paix durable,
Paix glorieuse au nom français[1],
Digne ouvrage du plus aimable
Et du plus aimé de nos rois.
J'en eusse eu bien encore à dire,
Avant mes cent ans révolus;
Eh ! quel temps y pourrait suffire ?
Des sentiments qui vous sont dus
Et que votre personne inspire,
Le cœur s'emplit de plus en plus.
L'orateur, en paix comme en guerre,
Jamais ne fut donc mieux en fonds.
Je triompherais, j'en réponds :
Mais voilà ma tribune à terre,
Et mes gens par delà les ponts.

1 Paix d'Aix-la-Chapelle (1748).

A travers vos jardins, en chaise,
Permettez que je coure après;
D'un détour affreux, qu'il vous plaise
Me sauver la honte et les frais!
Oui, la honte, car j'envisage
Que ce serait acte peu sage
Et tout des plus irréguliers,
Qu'un homme lettré de mon âge
Prît le chemin des écoliers.

Si Votre Majesté bénigne
D'un *Bon* trouve ce placet digne,
Foi de doyen, je lui promets,
Le premier jour d'Académie,
Avant trois heures et demie,
De le dire à tous mes cadets.
A cette nouvelle, je gage
Que je vais, en bruyants parloirs,
Changer vos tranquilles dortoirs,
Tous nos fauteuils en trémoussoirs,
Et faire, devant votre image,
Jouer trente-neuf encensoirs.
Puis, envers vous, faut-il ensuite
Qu'en belles phrases je m'acquitte,
J'aurai la clef des réservoirs.
Je serai là, dans l'hippodrome
Où Pégase a ses plus beaux airs,
Dans l'endroit de votre royaume,

Le plus fertile en gens diserts.
Sur une si riche matière,
Rester court en terrain si beau,
Dans le milieu de la rivière,
Ce serait ne point trouver d'eau.

En ce pays de connaissance,
Depuis environ soixante ans,
Sous mes yeux, la reconnaissance,
Au sein de la pure éloquence,
Puise et repuise à tous moments,
Pour faits de bien moindre importance,
De merveilleux remercîments.
Mon crédit, en ces lieux, se vante
D'en faire faire à votre gré;
Et pour un que je vous devrai,
Je vous en garantis quarante.

ODES

ODE ANACRÉONTIQUE

Je bénissais ma faible vue :
« Heureux, disais-je, le malheur
Qui ferme la seule avenue
Par où l'amour entre en un cœur! »

Hélas! de cette attente vaine,
Le fils de Vénus, irrité,
Entre les mains de Célimène
Mit un luth qu'il avait monté!

J'ouvre l'oreille; que de charmes!
L'amour entre avec les accords.
Je brûle : on me hait; que de larmes!
Que de regrets et de remords!

Quoi! chez moi ce feu tyrannique
Par cent portes pourra passer,
Lorsque Célimène a l'unique
Par où je le puisse chasser!

STANCES

La femme est un sot animal :
Le pécheur, à qui Dieu veut mal,
Dit le sage, est amoureux d'elle;
Oui, ce feu, qui paraît si doux,
Est la marque la plus cruelle
Qu'on ait du céleste courroux!

Que ne peut le sexe adoré!
Nous périssons, bon gré, mal gré,
Lorsque ce démon nous possède ;
Notre cœur, notre âme en dépend ;
Honneur, étude, tout y cède;
L'âge vient, et l'on s'en repent,

Ce penchant n'apporte aucun fruit :
L'amant, toutefois, jour et nuit

Veille, va, revient, se démène;
Cela s'appelle, en vérité,
Chercher, avec bien de la peine,
Les malheurs de l'oisiveté.

L'amour, par ses indignes feux,
Nous ôte l'avantage heureux
Qu'ici-bas la raison nous donne;
Et, pour s'en venger, à son tour,
La raison toujours empoisonne
Les plus doux moments de l'amour.

Tel est le sort des amoureux :
Le désir ardent d'être heureux
Longtemps les tyrannise en maître.
Le sont-ils enfin devenus,
La crainte de ne le plus être
Fait qu'ils ne le sont déjà plus.

Si l'amour, selon nos désirs,
Nous procure quelques plaisirs,
Un chagrin les balance au double.
Et puis, sont-ils jamais complets?
Délicat, toujours on les trouble;
Brutal, on les goûte imparfaits.

Cependant, du vieillard ailé
Le sable fatal a coulé :

Le plaisir avec lui s'envole;
L'amour nous laisse à mi-chemin.
Qu'emportons-nous de son école?
De l'ignorance et du chagrin.

Lis, travaille, compose, écris,
J...[1]; conçois un beau mépris
Pour une insipide mollesse;
Thésaurise, en tes jeunes ans,
De quoi pouvoir, dans la vieillesse,
Adoucir tes ennuis pesants.

Mon cinquième lustre a passé;
Le tien a déjà commencé :
Tu vois mes regrets; fais-toi sage.
Qu'un ami, tel que je le suis,
Ne m'imprima-t-il à ton âge
Ce que je conseille aujourd'hui!

1. C'était à son ami Jehannin que Piron adressait ces Stances. (Le nom se prononçait probablement *Jeannin*, sans tenir compte de l'*h*, sans quoi le vers aurait une syllabe de trop.)

LES MISÈRES DE L'AMOUR

Que l'homme est sot et ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer!
D'abord il craint, il dissimule,
Ne fait longtemps que soupirer.

S'il ose enfin se déclarer,
On s'irrite, on fait l'inhumaine :
N'importe, il veut persévérer;
Que de soins, d'ennuis et de peine!

On l'aime : tant pis! double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.
Contre-temps, humeur incertaine,
Père, mère, époux, tout fait peur.

Est-ce tout? Non : reste l'honneur;
L'honneur, du plaisir l'antipode.
On veut le vaincre, il est vainqueur :
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival : autre incommode.
Loin des yeux le sommeil s'enfuit;
Jaloux, on veille, on tourne, on rôde;
Ce n'est qu'alarmes jour et nuit.

Après bien des maux et du bruit,
Un baiser finit l'aventure :
Le feu s'éteint, le dégoût suit;
Le pré valait-il la fauchure [1] ?

1. Nous croyons ne pas déplaire au lecteur en remettant ici, sous ses yeux, les *Stances* philosophiques de J. B. Rousseau sur les Misères de l'homme, que Piron a prises pour thème, et d'après lesquelles il a modulé *les Misères de l'Amour* : les deux pièces font un parfait pendant, et l'une ne dépare pas l'autre :

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs;
Un pédant porteur de tristesse;
Des livres de toutes couleurs,
Des châtiments de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état;
Des créanciers, une maîtresse
Le tiraillent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat :
L'ambition le sollicite,
Richesses, honneurs, faux éclat,
Femme, famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite;
Mauvaise humeur, infirmité;
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiègent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin peu regretté;
C'était bien la peine de naître.

Nous suivons de préférence le texte qui se trouve dans le *Mercure galant* du mois de juin 1711, et qui nous a été indiqué par M. Ravenel, à l'exception de la dernière Stance que nous prenons telle qu'elle est dans les Œuvres de

---

STANCES

AU DOCTEUR PROCOPE[1]

Parfumé de l'encens du Pinde,
Au sommet duquel on te guinde,
Ami, ne te moques-tu pas
De revendiquer l'aromate
Dont notre sottise, ici-bas,
Suffumige un fils d'Hippocrate?

J. B. Rousseau. — Notre excellent guide et conseiller, M. Ravenel, nous signale encore d'autres *Misères*, burlesquement parodiées sur les mêmes Stances : les *Misères d'un livre*, qui va finir chez l'épicier; — *c'était bien la peine d'écrire...* (Voir *Discours en vers et autres poésies*, Genève, Bousquet, 1749, in-18, page 11; et *Œuvres en vers et en prose de M. Desforges-Maillard*, Amsterdam, 1759, in-12, tome II, page 145.)

1. Procope-Couteaux, médecin, né à Paris en 1684, fils d'un limonadier qui s'établit en face de la Comédie française (alors dans le faubourg Saint-Germain), et fonda le célèbre café Procope, rendez-vous des auteurs et des beaux-esprits pendant le dix-huitième siècle. Procope fils, qui étudia la médecine et prit le grade de docteur en 1708, n'eut donc qu'à naître dans le café de son père pour respirer l'esprit dès le berceau : il en eut et prodigieusement. Mais la fée Carabosse le doua aussi de la façon la plus malheureuse à sa naissance, car il était contrefait, petit et d'un visage peu agréable : avec cela, grand coureur de ruelles. — Tous les instincts et les attributs des bossus, dira-t-on. — Il les avait tous, en effet, et jamais dicton ne fut mieux justifié. Le docteur

Mais quelque injuste que puisse être
Le chagrin que tu fais paraître,
Je ne m'en veux pas moins de mal.
Chasse mon tort de ta mémoire :
A Sylva je te crois égal,
Si de l'égaler tu fais gloire.

Pour adoucir un peu le crime,
Un autre dirait que la rime
Le conduisit à ce faux pas;
Qu'elle en fait faire au plus habile;
Que Boileau même, en pareil cas,
Bronche entre Quinault et Virgile.

Procope, tout contrefait qu'il était, fut très-aimé des belles et très-recherché, non comme médecin, mais pour ses qualités aimables; il n'eut pas besoin d'autre profession, et resta jusqu'à sa mort, qui arriva en 1753, un bel-esprit et un homme à bonnes fortunes. Les médecins, ses confrères, le priaient d'aller aux Eaux tenir compagnie à leurs malades de qualité. A Paris, il fréquentait les spectacles, donnait des conseils aux comédiens; il fut auteur à ses moments et à ses heures. On a de lui des vers dans les mercures et gazettes de l'époque, des pièces de théâtre en collaboration avec Guyot de Merville, Romagnesi, La Grange; — en 1724, il donna au Théâtre-Français une comédie-prologue en un acte, *l'Assemblée des Comédiens*, qui n'a pas été imprimée. Il exerça aussi sa spirituelle verve sur des sujets de médecine, qu'il fit semblant de traiter sérieusement et qui soulevèrent des polémiques et des discussions. Tel qu'il est, c'est une figurine spirituelle et originale du dix-huitième siècle ; je la recommande à M. Monselet, pour une galerie prochaine d'*Oubliés* et de *Dédaignés*. — Piron le piqua un jour à un endroit faible et sensible, dans une Épigramme contre des médecins célèbres; il fit rimer *Procope* avec *hysope*, — mais tout le monde pensait à Ésope. Le docteur Procope ne prit pas, à ce qu'il paraît, la plaisanterie en riant, et Piron lui adressa, en manière d'excuses, les Stances qu'on va lire, et qui peuvent ne

Mais la rime est-elle une excuse
Que puisse alléguer une muse
Pour qui l'honneur a des appas?
Non, non, aisée ou difficile,
Cent Richelet ne valent pas
La civilité puérile.

Je n'ai voulu, je le déclare,
Noter le docte ni l'ignare.
Que fait l'ignare ou le savant
A qui se rit de l'art funeste
Où le plus versé, très-souvent,
Est le plus semblable à la peste?

semble: elles-mêmes qu'une demi-réparation. Mais lisons d'abord l'Épigramme; elle est intitulée *Beati pauperes!*

Un pauvre hère, enfant de l'Hélicon,
Gisait mourant, à peu près, sur la paille;
Et, pour payer casse ou catholicon,
Dans son coffret n'avait denier ni maille.
Un gros banquier, regorgeant de mitraille,
En même temps était malade aussi :
« Guérissez-moi ! s'écriait celui-ci,
« Voilà de l'or. » — « Chers enfants d'Esculape,
« S'écriait l'autre, en cas que j'en réchappe,
« Je vous promets au Pinde un beau loyer! »

La Faculté vers ce lieu ne galope :
En l'autre parc, elle aime à giboyer;
Si que bientôt, de Vernage à Procope,
D'Isez à Pousse et d'Astruc à Boyer,
Depuis le cèdre enfin jusqu'à l'hysope,
A son chevet, notre veau d'or eut tout.
L'art s'étala pour lui de bout en bout.
Le pauvret n'eut pour lui que la nature.
Qu'en advint-il? Le pauvret est debout,
Et le richard est dans la sépulture.

Des trois filandières sinistres
Je voulais nommer les ministres,
Sans songer au point décisif;
Et seulement dans l'apologue,
Citer d'entre eux le plus oisif,
En l'opposant au plus en vogue.

Or, je te sais l'ami des belles,
Le favori des neuf Pucelles,
Le charme de tes auditeurs;
Un Catulle, un Alcibiade;
Je te sais mille admirateurs,
Et ne te sais pas un malade.

L'honneur du Pinde et de Cythère,
J'ai cru que tu ne songeais guère
A l'emploi de docte assassin;
Que tu te piquais peu de l'être;
Enfin, je t'ai cru médecin
Comme plus d'un évêque est prêtre.

C'est là l'esprit de l'antithèse;
Mais, pour peu qu'elle te déplaise,
Publie à tous mon repentir!
Je publierai mon témoignage,
Et ne craindrai plus de mentir
En te comparant à Vernage.

Outre cette palinodie,
En cas de grave maladie,
Dont on pourrait mal augurer,
Le coupable avec diligence
T'appellera, pour assurer
Sa guérison ou ta vengeance.

CONTES[1]

ROSINE

OU

TOUT VIENT A POINT QUI PEUT ATTENDRE[2]

Chacun trouve à la fin son compte.
Gens mécontents de votre état,
Patientez. C'est de ce conte
La morale et le résultat.

1. Nous ne donnons, dans cette édition, que ce qui nous paraît avoir quelque intérêt pour le lecteur. Avec Piron, le choix, même ainsi entendu, n'est pas sans difficulté. Le style chez lui manque trop souvent là même où l'esprit ne manque pas. Après *la Métromanie*, après *Arlequin-Deucalion*, après un choix d'une ou de deux pièces de vers, un goût sobre et sévère voudrait qu'on passât immédiatement aux Epigrammes. Nous ne pouvons, cependant, supprimer, de notre autorité privée, la catégorie des *Contes*, que des lecteurs ou de précédents éditeurs des Œuvres de Piron nous reprocheraient l'avoir omise. Force nous est bien toutefois d'omettre en cette matière ce qui est le plus recherché des amateurs et ce qui les affriande le plus. — Mais décidément nous ne réimprimerons pas *le Sallon*, satire lourde et ennuyeuse, qu'un contemporain a justement appréciée ainsi : « M. Piron a fait une satire en vers, intitulée *le Sallon*. C'est une critique du temps, qui ne contient rien de neuf ni de piquant : c'est un très-mauvais ouvrage. » (*Mémoires secrets* dits *de Bachaumont*, 18 janvier 1762.)

2. Quelques éditeurs ont mis : « *Tout vient à point à qui peut attendre.* »

Rosine à peine avait quinze ans.
Peignons d'un trait ses agréments :
Le moindre de tous était l'âge.
Ne détaillons pas davantage
Un portrait qui court les romans.
Rosine, en un mot, était belle,
Belle à mériter mille amants.
Pas un pourtant n'approchait d'elle.

Son père vivait en dévot,
Et sa mère était une prude :
Couple aussi rigoureux que sot,
Aussi ridicule que rude.
Nuit et jour en inquiétude,
Et l'œil ouvert sur le tendron,
Crainte de quelque tour fripon
Que se reprochait leur sagesse,

C'est plus correct et surtout plus moderne. Mais nous avons cru devoir maintenir la vieille expression, dont nous avons trouvé un exemple dans une chanson d'amour du poëte Clément Marot (1525) : « *Tout vient à poinct qui peult attendre.* » C'est le dernier vers et le dernier mot de deux couplets, chantés par une femme aimée, qui répond à l'ami qui a du souci pour elle, en lui donnant de tendres espérances et en lui faisant les promesses les plus douces. Piron devait connaître cette chanson, lui qui lisait beaucoup les vieux auteurs français et dont le style se ressent souvent de cette fréquentation avec la vieille langue.

Et qui, dans leur temps de faiblesse,
Avait hâté leur union.
Il n'est argus pires, dit-on,
Que les argus de cette espèce.
Mais il n'en est ni plus ni moins :
Ils en furent pour leurs alarmes.
Rosine prit garde à ses charmes
Et sentit ses petits besoins.
Le sein naissant de la fillette
Couva bientôt certains désirs,
Sources de maints profonds soupirs,
Qui le soulevaient en cachette.

Et quand, surtout, ces déplaisirs?
Sans faute, aux heures de toilette.
« Hélas! disait-elle souvent,
Quand sa parure était complète,
Et qu'elle se mirait seulette,
Je jette bien ma poudre au vent!
Quoi donc ! J'aurai toute ma vie,
Pour tous jeux, pour tout entretien,
J'aurai, pour toute compagnie,
Mon oiseau, ma chatte et mon chien!
Avec le monde qui m'oublie,
Tout commerce m'est interdit.
Et pour qui me suis-je embellie?
C'est bien me parer à crédit!
Me parer est grande folie!

Que m'importe d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit?
Veut-on me laisser mourir fille?
Si je puis, il n'en sera rien;
Et j'y saurai plus d'un moyen.
Ah! qu'une mère de famille
A de beaux droits qui m'iraient bien!
Droit d'être coquette ou béguine,
D'être précieuse ou badine;
D'agacer un cercle flatteur,
Ou de passer, à la sourdine,
Le temps avec un directeur;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine;
Droit d'oser tout sous la courtine :
De faire la paix ou le bruit;
D'être caressante la nuit,
Et le jour de faire la mine;
Droit, s'il arrivait un malheur,
De convoler en tout honneur;
Tant d'autres droits que j'imagine,
Droits si bien dus à nos appas,
Dont la jouissance est si belle!
Puissance maritale, hélas!
Bientôt ne me viendras-tu pas
Délivrer de la paternelle? »

Le ciel prit au mot la pucelle.

Le père avait un vieux château
Au bord de la mer infidèle.
Un jour que, sur une nacelle,
La belle s'égayait sur l'eau,
Une bourrasque, un vent de terre,
Fait faire largue à son bateau.
A point nommé, passe un corsaire
Qui la ramasse en son vaisseau,
Cingle en Afrique et, sur la plage,
Met sa belle proie à l'encan.

Un beau jeune mahométan
(Nommons Osmin le personnage)
La convoite, et paye au forban
Tout ce qu'on veut et davantage.
Et croyez que le musulman
N'eut pas plus regret à la somme,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme
Rosine en eut à sa maman.

Or, déjà, le Turc, à son dam,
Avait vingt-neuf femmes; en somme,
En avoir trente était son plan;
Et cela, grâce à l'Alcoran,
Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, et qu'on m'assomme
Si demain je n'ai le turban!

Ainsi payée en belle espèce,
L'ouaille fut mise au bercail,
Non sans quelques mots de tendresse ;
Bref, et laissant tout long détail,
Rosine entra dans le sérail
Moins en esclave qu'en princesse.

Pendant le jour, tout fut des mieux.
Rien d'abord qui ne rit aux yeux.
Mais, à la fin de la journée,
Voici la chance bien tournée.

Dans un spacieux promenoir,
Elle trentième est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée
Quand, face à face, par un noir,
Ces anges, rangés sur deux lignes,
A l'arrivante firent voir
Vingt-neuf rivales, toutes dignes,
Comme elle, de n'en point avoir.
Le fier Osmin, à pas tranquilles,
Grave comme un consul romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promène entre les deux files,
Lève un menton, découvre un sein,
L'admire à son aise ; examine
Le lis, la neige et le jasmin
Du demi- g lobe que termine

Un petit bouton de carmin ;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine,
En fait autant à son germain;
Puis, de belle en belle, chemine,
Et devant qu'il se détermine,
Refait trente fois le chemin.
Cependant, des fines femelles,
Pour fixer les faveurs d'Osmin,
C'est à qui joûra des prunelles;
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuse d'entre elles,
Remet le reste au lendemain;
Et Rosine était de ce reste.
Nouvel état, en vérité,
Pour peu qu'il dure, plus funeste
Que le premier qu'elle a quitté!
« Mais c'est un choix peu médité;
» L'injustice est trop manifeste :
» Demain j'aurai la primauté. »
Des femmes, en fait de beauté,
Tout monologue est peu modeste.

D'un second choix moins indigeste,
Espérance endort vanité;
Le tiers jour, pas plus d'équité.
Soit guignon, soit mauvais manége,
Soit tous les deux : que vous dirai-je?

Elle en est au vingtième jour
Sans avoir encore eu son tour.

Elle ne retient plus ses larmes :
« Quel est donc l'étrange séjour
» Où j'étale aux yeux tous mes charmes
» Sans pouvoir inspirer d'amour?
» Ah! disait la belle éplorée,
» Que mon cœur s'était bien mépris!
» Hélas! si j'étais ignorée,
» Du moins j'ignorais les mépris!
» Être vingt fois déshonorée!

» O l'indigne et l'affreux destin!
» M'a-t-il un moment désirée?
» Le tyran! de quel air hautain
» Il se présente à notre vue!
» Ce coup d'œil errant, incertain,
» De quelque attrait qu'on soit pourvue!
» Ce geste presque du dédain,
» Porteur de l'arrêt qui me tue,
» En m'exposant au ris malin
» De celle dont il s'infatue!
» Quel empire absolu sur nous!
» Comme sous lui tout s'humilie!
» Quelles rivales! quel époux!
» Mais que leur nombre multiplie;
» Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie,

» Et que, tandis que je le fuis,
» Aux pieds du monstre prosternées,
» Les lâches passent les journées
» A briguer de honteuses nuits;
» Pour nous, songeons mieux qui nous sommes,
» Relevons un rang avili;
» Méritons un sexe embelli
» Pour commander à tous les hommes.
» Fuyons de ces barbares lieux
» Où la beauté n'a point d'empire,
» Et couronnons, sous d'autres cieux,
» Quelque amant moins audacieux,
» Quelque amant, du moins, qui soupire. »
Elle aurait pu fuir à l'instant;
Si demeura-t-elle pourtant,
Curieuse encore de voir celle
Qu'Osmin recevrait dans son lit.

Point de mouchoir encor pour elle :
Donc l'héroïsme ne faillit
De la reprendre de plus belle.

Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invite à l'escalade.
Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, saute et s'évade
Du plus austère des couvents,
Trouve un brigantin, s'en empare,

Manœuvre de son mieux, démarre,
Et s'abandonne au gré des vents.

Rosine avait lu les romans :
Leurs plus rares événements
Pour elle étaient mots d'Évangile ;
Mais l'héroïne au cœur d'argile
Manqua de foi bien des moments,
Et bien des fois, malgré ses dents,
Elle observa jeûne et vigile.

Après quelques jours de gros temps,
Où des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeants,
Elle et son bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une île
Qu'habitaient de fort bonnes gens.

A quel degré, sous quelle zone,
Ce pays-là? Je n'en sais rien :
Le fait est qu'il différait bien
Avec celui des Amazones.
C'étaient femmes sans homme : ici,
C'étaient, dans l'île, hommes sans femme;
La dernière avait rendu l'âme.
Un cocu dirait : Dieu merci!
Mais moi qui ne le serai mie,

Femme n'ayant ains[1] bonne amie,
N'ai garde de parler ainsi.

Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'était mise
Sur tout le beau sexe du lieu.
Le nom du mal importe peu;
Mais enfin telle en fut la crise,
Que fille, mère et, de par Dieu,
Voire la grand'mère y fut prise.
De l'Ile-Veuve, cependant,
Nulle terre n'était voïsine;
Onc on n'y connut la marine :
Donc, nul remède à l'accident.
Jugez, cette vérité sue,
Si Rosine y fut bien reçue.
L'État était républicain,
Partant, tout commun, perte ou gain :
Si qu'au ciel chacun rendant grâce,
Compta qu'il aurait de sa race.
Pour moi, la façon d'en avoir
Eût fait mon seul et bel espoir

Chacun prétend donc à l'aubaine,
Sans que personne ose y toucher,

1. Ains, vieux mot qui signifie Mais.

Pas seulement en approcher ;
C'était déjà leur souveraine :
Un objet si rare et si cher
Même est pour eux plus qu'une reine.
C'est quand parfois le bien nous faut,
Qu'alors le prisons ce qu'il vaut.

En pompe et de fleurs couronnée,
Dans un palais elle est menée.
D'abord on lui fait sa maison;
Cour leste, amoureuse et galante;
La garde, ainsi que de raison,
Sage, discrète et vigilante;
Cœurs sans nombre pour tout blason.
Quant à l'étiquette, excellente :
Plus d'une femme en conviendra
Elle porte qu'avant huitaine,
Sa Majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira.
Le choix, au cas qu'elle soit mère,
Une fois par an changera ;
Quatre fois, en cas du contraire :
Qu'au reste, tout ce qu'en secret
Elle fera, sera bien fait,
Et que ce sera son affaire.

Quel heureux et prompt changement!
De honte ainsi gloire est voisine :

Fortune, par ce règlement,
De toute l'île, en un moment,
Forme un beau sérail à Rosine.
Que lui désirer de plus doux!
Elle peut avoir plus d'époux
Qu'un sultan jamais n'eut d'épouses;
Faire, en un jour, plus de jaloux
Que l'autre, en mille ans, de jalouses!
Et notez que murs ni verrous
De ses plaisirs ne lui répondent;
Au-devant d'elle ils volent tous;
Sous ses pas d'eux-mêmes ils abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous!
Comparez sa gloire à la vôtre;
Que l'une est au-dessus de l'autre!
Quels droits, selon vous, à l'orgueil
Présentent la plus douce amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'usurpe la force?

Par la ville, où tout l'adorait,
(Ce n'est conte de Mélusine)
Tant que le joli jour durait,
Sur un char élevé, Rosine
Roulait, cherchant qui lui plairait.
Vous eussiez vu, sur son passage,
Les hommes, ces bons habitants,
Du moins sensé jusqu'au plus sage,

Petits, plus souples que des gants,
S'empresser à lui rendre hommage;
Et maints Adonis arrogants,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les sens,
De leurs grâces faire étalage;
Rire pour faire voir leurs dents,
Minauder et mettre en usage
Tout l'art des coquettes du temps,
Qu'on reproche à nos jeunes gens;
Enfin, pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage,
Qu'aux yeux du plus fier des sultans
N'en fait le sexe qu'il outrage.

Le sort bientôt se déclara.
Le lot fut pour un insulaire,
Beau, bien fait, jeune, et cætera :
Hylas est le nom qu'il aura;
Le reste m'est peu nécessaire.
Suffit qu'il eut le don de plaire;
Que la sympathie opéra,
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'hymen en locataire entra,
Et l'amour en propriétaire.

Hylas époux, Hylas heureux,
N'en devint que plus amoureux,

Que plus aimé, que plus aimable :
On vit la paix inaltérable
Et l'hymen en même maison.
Je vous en ai dit la raison :
Cet hymen était peu durable;
Ils allaient être désunis.
Trois mois, incessamment finis,
De fruits n'offraient point d'apparences.
D'Hylas imaginez les transes;
Céder un si parfait bonheur!
Se dessaisir de tant de charmes!
Le désespoir entre en son cœur;
La rage y resserre les larmes.
Il y parut à sa pâleur.
« Q'avez-vous, Hylas? » dit la belle.
— « Ce que j'ai, dit-il; ah! cruelle,
Demain je vous perds pour toujours,
Et vous me tenez ce discours!
Avez-vous déjà, dans votre âme,
Nommé celui qui jouira
Du prix qui n'est dû qu'à la flamme
De l'époux qui vous adora?
D'un tendre amant qui vous adore,
Comme les dieux sont adorés;
Qui va vous adorer encore,
Tandis que vous le trahirez!
Demain mon sort n'est plus le vôtre;
Demain votre cœur m'est fermé,

Et ce cœur n'est pas alarmé!
Rosine entre les bras d'un autre!
Rosine qui m'a tant aimé!... »
— « Et qui plus que jamais vous aime,
Interrompt-elle en soupirant.
Ma tendresse est toujours extrême,
Pour vous je suis toujours la même;
Que ce baiser en soit garant!
Mais mon pouvoir n'est pas suprême,
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux, moins que captive,
De vous seul en vain je fais cas.
Les lois sont faites, cher Hylas;
Il faudra bien que je les suive :
Mais je ne vous oublîrai pas. »

A cet arrêt, qui l'assassine,
Il jette un cri plus douloureux;
Tient des propos plus langoureux
Que tous les héros de Racine.
Il voulut se percer le sein :
Vingt fois on désarma sa main;
Rosine, aussi vive, aussi tendre,
S'emportait contre le destin :

« Mais, cher Hylas, que faire enfin?
Pour être à vous, par où m'y prendre? »

— « Fuyons, dit-il, et promptement!

Pourquoi répugner à la fuite?
Confions-nous à l'élément
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule, vous l'osâtes braver
Dans votre première aventure;
Les arbitres de la nature
Ont pris soin de vous conserver :
C'est qu'ils voulaient vous réserver
A la tendresse la plus pure.
Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous est sûre!
Venez avec moi l'éprouver.
Venez : à ce nœud légitime
Je vois ce que vous immolez,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette île entière est ma victime :
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux et d'honneurs,
Pour courir un risque effroyable :
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable;
Mais, Rosine, vous me suivrez!
C'est avec moi que vous vivrez!
Et pour vous seule je veux vivre.
Est-il ici-bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'Amour nous livre?
Ah! quand c'est lui qui se fait suivre,

Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du monde!
J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
Bravé le fer, la flamme et l'onde,
Pour être à vous jusqu'au tombeau! »

Il en jura : la belle, en somme
(Qui n'avait pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort
Qu'elle abandonnait pour un homme),
La belle, dis-je, avec transport,
En amante un peu trop fidèle,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeait d'elle.

« Eh bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons! un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons : je vous suis. » De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles,
Par l'aveugle Amour conseillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique,
Presque aussi mal appareillé
Que lorsqu'il arriva d'Afrique,
Mais un peu mieux ravitaillé;
Et Rosine, heureuse et tranquille,

Était déjà bien loin de l'île
Quand le monde y fut réveillé.

Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose ou rien :
Chacun fit bien ou mal; mais certe,
Que chacun fît ou mal ou bien,
L'île au bout d'un temps fut déserte.

Cependant Rosine en repos,
Voguant à la merci des flots,
Semblait avoir, dans ses voyages,
Éole et Neptune à ses gages.
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutefois des plus courts.
Elle voyait mille avantages
A ses innocentes amours;
Et pour n'avoir pas à se plaindre,
En soi-même elle se peignait
Mille inconvénients à craindre,
Dans l'état qu'elle abandonnait,
Et qu'elle eût dû plus tôt se peindre :
Car en effet le dénoûment,
A moins d'un secours tout céleste,
Après un beau commencement,
Lui pouvait devenir funeste.

Un bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrète,

Dont le tour ne fût pas venu,
A l'époux nouveau parvenu
De force à la fin l'eût soustraite,
Sans nul égard à l'étiquette :
Les sénateurs, sur ce viol,
Auraient, en confisquant le vol,
Fait justice du bourguemestre,
Et dit que chacun d'eux en paix
Exercerait seul désormais
L'emploi de mari par semestre.
Le peuple se fût révolté.
Quel enfer alors eût-ce été
Que ce beau paradis terrestre,
Surtout si, pendant un traité
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la reine en séquestre
Chez le plus vieux de la cité?
Quel embarras de tout côté!
Ici, quelle paix, au contraire!

« Je serai donc heureuse enfin!
S'imaginait-elle en chemin.
J'ai trouvé le point salutaire :
Un seul homme fait mon destin,
Seule j'ai son cœur et sa main ;
Rien jusqu'ici ne m'a dû plaire,
Pas le moindre amant chez ma mère!
Trente rivales chez Osmin!

Dans l'île un monde à satisfaire !
Ennui, dépit, dégoûts, misère !
Mais un tendre époux, plein de feu,
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu :
C'est assez et c'est mon affaire. »

Avec ce beau raisonnement,
Rosine est, par la Providence,
De vague en vague, heureusement
Poussée au lieu de sa naissance :
Mais, par malheur pour la constance
De son époux toujours amant,
Son lieu natal était la France.
Père, mère, tout était mort;
Elle, unique et riche héritière;
Partant, le mari, gros milord,
Et sa bonne fortune entière.
D'abord il en parut confus.
Rien n'égalait sa gratitude.
Vertu, de toutes les vertus,
Dont l'homme, en la vantant le plus
Se fait le moins une habitude.

Des libres façons du pays,
Bientôt l'insensé prend ombrage :
Devient jaloux jusqu'à la rage,
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine, qui prévoit l'orage,
Cherche à rassurer son époux

Par un volontaire esclavage :
Mais rassure-t-on un jaloux?
Il faudrait qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie;
Ne s'éloigne plus qu'en furie,
Et que sur la foi des verrous;
Bientôt encore il s'en défie,
Et l'outrageante jalousie,
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie :
Clé maudite! infâme instrument,
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,
Condamne la dernière porte,
Par où se peut glisser l'amant!

Jusque-là, soumise et fidèle,
Rosine ne murmure pas :
Tout ce qui tranquillise Hylas,
Produit le même effet en elle.
Mais, gens de bien, admirez tous
L'iniquité du personnage!
De l'ingrat, qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts,
Et fausser la foi qui l'engage!
L'air du pays, me direz-vous,
Influait : mais être volage,

Sans rien rabattre du jaloux!
Ce n'est ni le droit ni l'usage.
La belle en eut le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle :
Elle regretta du passé
Jusqu'à la maison paternelle :
Le regret, surtout, lui rappelle
L'île dont elle avait été
L'amour et la divinité.
Vrai paradis perdu pour elle;
D'où, pour se voir abandonner,
En aveugle et tendre victime,
Elle s'était laissé traîner
Du sein des plaisirs dans l'abîme!
Même encore au sérail, du moins,
Entre elle et ses vingt-neuf rivales,
Le Turc eût partagé ses soins.
L'espace d'un mois, de tous points,
Les eût rendu toutes égales.
Trente maîtresses, sur son cœur,
Avaient prétention commune :
S'il en mécontentait quelqu'une
Par une trop volage ardeur,
Il n'en abandonnait aucune :
Au lieu qu'Hylas, n'en eût-il qu'une,
Cette une a toute la faveur,
L'épouse toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.

Elle était trop infortunée.
Le ciel enfin la secourut :
Elle changea de destinée :
Un beau matin, l'ingrat mourut,
Et serviteur à l'hyménée!
Rosine en réchappe à vingt ans,
Fraîche, comme rose au printemps,
De toute gentillesse ornée;
Riche, point des plus importants,
Appât de triomphante espèce,
Grâce aux nobles cœurs de ce temps.
A beauté, chevance et jeunesse,
Ajoutons pleine liberté;
Plus de savoir, moins de simplesse,
La voilà, sans difficulté,
Plus heureuse qu'une princesse.

Des autres états, celui-ci
Est l'agréable raccourci.

Sans père ni mère, elle est fille :
Sans mari, mère de famille :
Sur ces petits-maîtres altiers,
Qui sont, par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins son trentième :
Chez elle enfin, par ses appas,
Attirant la Cour et la ville,

Elle peut choisir entre mille,
Et jouir, jusqu'à son trépas,
Des prérogatives de l'île,
Sans en craindre les embarras.

LA CHAINE DES ÉVÉNEMENTS [1]

Comme souvent tout s'enfile ici-bas!
Des Bernardins pâturaient en lieu gras :
Près de leur clos vivaient des Bernardines.
(Observez bien chaque chose en son rang)

1. Nous avons hésité d'abord, mais il nous a paru difficile de ne pas donner un court échantillon du vrai conteur en Piron. La plupart des contes, imprimés dans les éditions ordinaires, sont, il faut en convenir, assez mauvais, et répondent peu à la célébrité de l'auteur en ce genre. Les contes, relégués dans l'édition des *Œuvres badines*, ne sont pas de nature à être reproduits dans une édition honnête. Voici le seul des contes un peu légers qu'on puisse offrir comme *spécimen* du talent de Piron, bien inférieur, selon nous, même en ce genre, à Voltaire. Ce qui est à remarquer dans cette petite pièce, c'est la rapidité, la concision parfaite; pas un mot inutile, pas une concession à la rime, pas une épithète superflue. Ce conte, d'ailleurs, a été imprimé dans l'édition des Œuvres de Piron, donnée par le très-honorable magistrat et conseiller au Parlement, Rigoley de Juvigny; il a été réimprimé en 1821, sous la Restauration. Il rentre dans l'éternelle gaudriole, chère à nos aïeux, et dans ce thème gaulois équivoque, qui, à force de se répéter, a perdu, sans doute, de son piquant. Mais c'est un petit modèle de concision littéraire. On dirait vraiment que c'est une gageure.

Un large étang nourrissait les béguines :
Une haie vive entourait cet étang.
Sur cette haie, il vint des cantharides :
Survint un vent qui les souffla dans l'eau.
Dans l'eau nageaient des grenouilles avides,
Qui, de l'essaim, ne firent qu'un morceau.
Grenouille, après, servie au réfectoire,
De sa substance enflamma la nonnain :
D'où s'ensuivit l'esclandre qu'on peut croire.
Un feu subit, et rien moins que divin :
Grand carillon! si qu'au bruit du tocsin,
Vinrent, non pas les pompes de la ville,
Mais celles-là du benoît Bernardin.
Comme souvent, ici-bas, tout etc.

LE MOINE BRIDÉ

OU

LA BRIDE NE FAIT PAS LE CHEVAL

Blaise, à la ville, un jour ayant porté
Et bien vendu son avoine et son orge,
Sur un cheval qu'il avait acheté,
S'en revenait monté comme un saint George.
Saint George, soit. Mais saint George descend

A ses besoins, ou quand le pied lui gèle.
Les pieds gelés, Blaise en vain s'en défend :
Il lui fallut abandonner la selle,
De cavalier devenir fantassin,
De son cheval lui-même être le guide;
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.

Suivaient de loin deux grisons bien dispos,
Non des grisons de l'espèce indolente
De celui-là qui porta sur son dos
Le palfrenier du fameux Rossinante.
C'étaient vraiment bien d'autres animaux :
C'étaient de ceux que Boccace nous vante,
De ces matois connus par plus d'un tour
Ou de galant, ou d'espiègle, ou d'ivrogne:
De ces bons saints qui se firent, un jour,
Martyriser et cuire en Catalogne :
Deux cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivaient de loin et l'homme et le genet.

« Sus, sus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
Vois, devant nous, ce rustre et son cheval!
Faisons un tour, ici, de carnaval!
Entendons-nous, et la monture est nôtre.
Seulement songe à nous bien seconder.
Goutte ne faut avoir ici, ni crampe :
Je le saurai doucement débrider.

Toi, cependant, habile à t'évader,
Sur le cheval, monte, pique et décampe :
Puis, sur nos pas, derrière ce rocher,
Tandis qu'à fin je mènerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher :
Je suis un sot, ou tu n'attendras guère,
Que sain et sauf je n'aille t'y chercher. »

Le complot fait, et la marche hâtée,
Gaillardement, à l'œuvre les voilà.
Déjà, par l'un, voici la bride ôtée,
Et proprement à son col ajustée ;
Tandis que l'autre en galopant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupède
Fût et ne pût de Blaise être entendu :
Le paillasson, sur la plaine étendu,
Un pied de neige, y mettait bon remède.

Au lieu marqué le cavalier alla ;
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,
Resté pour gage, et seul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaise, pas à pas,
La bride au cou pendante et négligée,
La tête basse et l'échine allongée,
Allait un train dont il était bien las ;
Quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier :
Figurez-vous quelle surprise extrême,

Se retournant, de voir un cordelier!
Est-il esprit si fort qui n'y succombe?
En cas pareil, en croiriez-vous vos yeux?
Au pauvre Blaise, homme simple et pieux,
La bride échappe, et de la main lui tombe.

Le papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, et d'un cœur de colombe,
Bien tendrement, laissant couler des pleurs,
S'écrie : « Hélas! je suis Père Panuce,
De saint François indigne et lâche enfant,
Que de la chair le démon triomphant
Dans ses filets fit tomber par astuce!
Que voulez-vous? Le plus sage a bronché.
Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon : j'y mordis : je péchai :
J'y remordis : j'y restais attaché;
C'en était fait : j'allais, en proie au diable,
Être du vice à jamais entiché.
Mais Dieu qui veut, en père pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abîme infernal,
Où m'entraînait cette habitude au mal,
Et m'emmener à la résipiscence,
Constitua mon âme en pénitence,
Pendant sept ans, dans le corps d'un cheval;
Le terme expire, et vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté.

Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître.
A vous je suis : vous m'avez acheté. »

— « Eh oui, dit Blaise, au diable soit l'emplette !
J'eus belle affaire à vos péchés passés,
Pour en payer ainsi les pots cassés !
De Dieu pourtant la volonté soit faite !
Car, après tout, comme vous, j'ai péché :
J'ai, comme vous, mérité pénitence :
Chacun son tour. Toute la différence
Qu'ici je vois (dont je suis bien fâché),
La vôtre est faite, et la mienne commence :
Quitte j'en suis encore à bon marché.
Dieu m'aurait pu sept ans envoyer paître.
Un roi pécheur fut ours pendant sept ans :
Vous fûtes, vous, cheval, un pareil temps ;
Un temps pareil, âne je pouvais être,
Et maintenant, travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerais mon frein.
Eh bien ! je perds une assez grosse somme :
Mais cinq cents francs ne sont la mort d'un homme.
Soyez donc libre, et libre sans rançon.
Vous serez sage, et vous n'irez pas, comme
Un étourdi, remordre à l'hameçon :
Qui de si près a frisé les chaudières,
Sur son salut n'est pas si négligent :
Père Panuce, au moins pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prières ! »

Notre bon Père alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre,
Son chapelet et le pied du manant,
Gai, sur ses pas s'en retourne en grand erre,
Tandis que triste, et le gousset vidé,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
En véritable et franc oison bridé,
Regagne à pied son petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tu longtemps, comme on peut croire,
Si quelques mois après, dans une foire,
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandait son compère Grégoire.
Il s'émerveille, et souriant à part :
« Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achète point ce cheval, et pour cause :
Tu t'en mordrais les pouces tôt ou tard.
Je le connais. Sois bien sûr d'une chose,
C'est qu'un beau jour, te panadant en roi,
Sur cette bête, en effet, assez belle,
Crac! en chemin, tout à coup, au lieu d'elle,
Tu trouveras un cordelier sous toi. »

— « Un cordelier ! tu voudrais que je crusse...
Un cordelier ! tu gausses? » — « Point du tout ;
Un maître moine, ayant cordon, capuce,
Grise vêture ; et nom, Père Panuce. »

Lors, il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route et la métamorphose,
Et l'hameçon fatal au Franciscain,
Et les sept ans de purgatoire; enfin
Tout ce qu'il sait : le reste il le suppose.
« Tiens, poursuit-il : à peine le bourreau
S'est retrouvé sous sa première peau
Et sous le froc, que perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut si bien dû,
A l'hameçon il aura remordu;
Et le voilà. » — « Peste! interrompt Grégoire.
Qu'il aille au diable avec son hameçon,
Et ses sept ans de nouveau purgatoire.
Vraiment, sans toi, j'étais joli garçon!
C'est cinq cents francs que je gagne. Allons boire. »

LE PIGEON ET L'HIRONDELLE

FABLE

Jadis un pigeon ramier
S'entêta d'une hirondelle.
Il ne fut pas le premier,
Ni le dernier épris d'elle.

Elle était jeune, était belle
(Ou peu s'en était fallu),
Et ce peu la laissait telle,
Qu'une plus belle eût moins plu.
Bref, le fuyard, dit l'histoire,
S'empêtra dans le lien :
Pigeon n'aime que trop bien,
N'étant pas, comme on peut croire,
L'oiseau de Vénus pour rien.
On l'aimait, en récompense,
Peut-être au fond, presque point,
Mais assez en apparence;
Et c'est toujours un grand point
Pour l'amant en défiance.
Déjà, cependant, en l'air
Régnait l'orageux Borée :
Déjà s'approchait l'hiver.

Au voyage d'outre-mer,
L'hirondelle est préparée :
Ne plus vivre en même lieu !
O disgrâce sans égale !
Arriva l'heure fatale,
Qu'il fallut se dire adieu.
Quand ce mot des bouches tombe,
Malheur aux cœurs de colombe !
« Consolez-vous, mon ami,
Lui répétait l'hirondelle :

C'est trop pleuré, trop gémi,
Je vaux une tourterelle.
Je retournerai fidèle,
Et sans déchet, ni demi. »
A ces mots, la favorite
Passe au pays tempéré;
Et par un bras d'Amphitrite,
Le couple est tôt séparé.
L'oiseau reste, se désole.
Eh! pourquoi ces cris perçants?
Le voyage, pour qui vole,
Ne paraît pas des plus grands.
Trois mois ne sont pas mille ans,
Surtout trois mois d'espérance.
Non; mais, pour un tendre amant,
Fut-il jamais courte absence,
Ni petit éloignement?
A chaque moment qui passe,
L'amour, en cas pareil, fait
Compter plus d'un siècle, et met,
Entre l'un et l'autre objet,
Les deux pôles pour espace.

Enfin le printemps paraît,
Et ramène l'hirondelle :
Le pigeon la voit, l'appelle,
Et Progné le reconnaît.
« Que me voulez-vous? » dit-elle.

— « Ce que je vous veux, cruelle !
Quoi ! vous !... » Mais sourde à ses cris,
L'infidèle vole et passe ;
Le pigeon meurt sur la place ;
Et je n'en suis pas surpris.

POÉSIES DIVERSES

A L'AIMABLE V...

A mon départ de Dijon, en 1719.

Belle et jeune Amarille, avant l'heure fatale
Qui me va pour jamais arracher de ces lieux,
Souffrez qu'un instant de morale
Se mêle à mes derniers adieux.
Pour enchaîner les cœurs, vous n'avez qu'à paraître,
Et vous en avez un facile à s'enflammer :
Vous êtes telle qu'il faut être
Pour être aimée et pour aimer.
Je ne bornerai point le pouvoir de vos charmes :
Bientôt le temps rapide en saura disposer;
Mais épargnez-vous les alarmes
Que vous seule devez causer.
N'aimez jamais. Fuyez l'amour impitoyable !
Malheur au faible cœur qui s'y laisse emporter !
Son joug est un fardeau qui nous semble agréable
Tant qu'un autre avec nous se plaît à le porter ;

Mais cet autre bientôt vient à se rebuter :
Tout le fardeau nous reste alors et nous accable.
Sous un air simple et doucereux,
C'est un enfant malin dont le ris puérile
Ne promet rien d'abord que de doux et d'heureux;
Mais ce ris est plus dangereux
Que les larmes du crocodile.
C'est un monstre plein de venin,
Dont la seule approche empoisonne,
Et qui, sous un masque bénin,
Cache une face de Gorgone;
Un barbare, un tyran, un traître, un séducteur,
De l'aveugle jeunesse ardent persécuteur,
Pour vous d'autant plus redoutable,
Que, rencontrant dans vos appas
De quoi se rendre inévitable,
Il est sans cesse sur vos pas.
Qu'est-ce au fond qu'une tendre flamme?
Tout en est vain, tout en est faux;
Si vous en exceptez les maux,
Rien de vrai, de réel, ne s'y présente à l'âme.
Entretiens dérobés, ouvertures de cœurs
Contre des parents en furie,
Soupirs, complots secrets, doux baisers, tendres pleurs,
Jalousie obligeante et sur-le-champ guérie :
Tout cela, source de malheurs!
C'est pour ces douceurs délicates
Que le perfide amour nous mène à mille ennuis;

Qu'il me parut charmant quand vous me l'inspirâtes !
Qu'il me l'a paru peu depuis!
Je ne fus pas longtemps paisible !
Tout me devint contraire après que tout m'eût ri.
Revers, en amour, infaillible!
Pensez-vous en être à l'abri?
N'est-il pas des ingrats comme il est des ingrates?
Votre cœur seul est-il léger?
Peut-être le rival, pour qui vous me l'ôtâtes,
Est sur le point de me venger.
Et qu'avez-vous qui vous réponde
Que vous ne soyez pas, comme un autre, en danger?
Est-ce sur vos attraits que votre espoir se fonde?
Inutile et faible raison !
Les bords de Naxe [1] ont vu les plus beaux yeux du monde
D'un fugitif ingrat pleurer la trahison.
Le caprice est la loi qui seule est obéie;
Tel adore aujourd'hui qui demain peut haïr.
Vous n'aviez qu'un moyen de n'être point trahie :
C'était de ne me point trahir.
Vous l'avez fait : ma perte en rendra témoignage.
C'est à moi d'en gémir, à vous d'en profiter;
Heureux dans mes malheurs si, du moins, leur image
Sert à vous les faire éviter !

1. L'île de Naxos, où Ariane fut, dit-on, abandonnée par Thésée.

MADRIGAL

Vous dites que jamais lettre ne fut si tendre!
Quand vous saurez d'où j'ai ce talent merveilleux,
Il cessera de vous surprendre.
Voulant écrire un jour à celle dont les yeux
Ont allumé le feu qui me consume,
Selon l'amoureuse coutume,
Des deux mains impatiemment
Je cherchais partout une plume :
Amour passait en ce moment
Auprès de ma fenêtre, ainsi qu'une hirondelle,
J'y courus si légèrement,
Que je lui pris une plume de l'aile.

LE BON PARTAGE

Un jour le dieu de qui la loi
Sur la terre et les cieux domine,
Nous amena, Morphée et moi,
Auprès du chevet de Rosine :

« Partageons, nous dit-il, la belle entre nous trois;
Que chacun de nous dans son choix
Trouve, s'il peut, son avantage;
Pour moi, depuis longtemps, mes vœux sont décidés;
Je prends son cœur pour mon partage.
Adieu vous dis : à vous le dez. »
Alors, examinant cette beauté céleste,
Je dis au dieu Morphée : « Ami, prends ses beaux yeux. »
Il le fit, et, content d'un lot si précieux,
Il me laissa prendre le reste.

LE BERGER MALADROIT

Sur un tendre gazon, Célimène, étendue,
Laissait à ses pieds son amant,
Et l'écoutait nonchalamment
Sans lui répondre un mot, sans en paraître émue.
« Tournez du moins vers moi la vue,
Lui disait-il languissamment;
Bergère, après avoir aimé si constamment,
Toute ma peine est donc perdue!
Où vîtes-vous plus de respect?
Où voyez-vous plus de tendresse?

Les aurai-je toujours, quand j'éprouve, à regret,
Que l'un m'est inutile et que l'autre vous blesse?
Comment, de vous, se fait-on donc aimer?
Que dois-je !... » D'en plus dire il ne prit pas la peine,
Voyant les yeux de Célimène
S'appesantir et se fermer.
« Elle s'endort! ah! la cruelle!
Dit tout bas l'innocent berger.
Laissons-la donc en paix, et nous éloignons d'elle.
Adieu! repose, ingrate! et je vais m'affliger
De ne pouvoir être infidèle. »
Dans la mélancolie aimant à se plonger,
A ces mots il passa dans un lieu solitaire.
Pouvait-il pis ni mieux faire
S'il eût voulu se venger?

A LA PRINCESSE HÉRÉDITAIRE DE SUÈDE

En lui envoyant un éteignoir à ressort.

Sage et brusque éteignoir, sachez au gré des gens
Vous bien tenir, tomber à temps;
Et comme un capuchon, guidé sur la bougie,
Quand la Princesse lit, demeurez en arrêt

Tant que le livre lui plaît,
Et partez dès qu'il ennuie.
L'avis serait-il obscur?
Pour jouer à coup plus sûr,
En deux mots je le renferme :
Des moments dans son lit à l'amour dérobés,
Respectez la durée, et marquez bien le terme :
Quand elle est seule, tenez ferme;
Quand le prince arrive, tombez.

A

MADEMOISELLE LE COUVREUR

Qui jouait le rôle d'*Angélique* dans ma comédie de l'*École des Pères.*

Un émule de Praxitèle,
Et de son siècle le Coustou,
Fit une Vénus, mais si belle,
Si belle, qu'il en devint fou.

« Vénus, s'écriait-il sans cesse,
Ta gloire animait mon ciseau!
Sers donc maintenant ma tendresse!
Anime cet objet si beau! »

Vénus entendit sa prière :
La pierre, en effet, respira.
De ce moment le statuaire
N'aima plus, il idolâtra.

Bientôt il fut aimé lui-même;
Et ce que mille extravagants
Envieraient comme un bien suprême,
A coup sûr il en eut les gants.

Bergers, gravez bien sur les arbres
Ce que je viens de vous narrer;
L'amour peut attendrir les marbres :
C'est le sens qu'il en faut tirer.

Et vous, déesse de la scène,
Que tous les jours nous encensons,
Vous que Thalie et Melpomène
Préfèrent à leurs nourrissons,

Reine du prestige agréable
Et de la douce illusion,
Belle LE COUVREUR, à ma fable
Souffrez une autre allusion.

Mon *Angélique* est ma statue,
Et vous venez de l'animer :
Ma fable est la vérité nue,
Pour peu que vous veuillez m'aimer

A UNE DAME[1]

Qui me demandait des vers, pour un envoi de manchettes qu'elle faisait à M. le duc... L. T. M.

L'an passé fut l'an de bêtise :
Aujourd'hui l'esprit fait la loi :
C'est cette loi qui m'autorise
A versifier cet envoi.

L'esprit, qui dans mon cœur pétille,
Fait feu des quatre pieds pour vous :
Je veux qu'à chaque mot il brille ;
Saint Marivaux, priez pour nous !

Beau Thyrsis, voilà des manchettes
Qu'Églé vous offre poliment
Pour ombrager vos mains blanchettes...
C'est déjà rimer joliment.

1. « L'année précédente, j'avais fait pour elle un envoi en prose, qui avait été trouvé très-mauvais. Celui-ci ne devait guère paraître meilleur. »

Mais à peine, hélas! je m'admire,
Que je me sens humilié;
Reste à raisonner : eh! que dire
Sur un sujet si délié?

Paix! je vais consulter *l'Oracle*[1],
Auquel on court de tous côtés.
J'en reviens; écoutez : miracle!
C'est lui qui m'inspire : écoutez.

Lucinde aime Charmant : Lucinde
Au col une laisse lui met;
Mais moi, qui ne suis pas si dinde[2],
Je vous la veux mettre au poignet.

J'enchaîne plus galamment qu'elle :
Sa laisse n'était qu'un ruban,
Et la mienne, de la dentelle :
Beau duc, adonisez-vous-en.

Surtout, pour une bagatelle,
Thyrsis, ne la chiffonnez pas;
Et soyez aussi jaloux d'elle
Qu'un jeune abbé de ses rabats.

1. Pièce du jour de M. de Saint-Foix, qui eut un succès prodigieux (1740).

2. Lucinde dans cette pièce joue, à l'égard d'un jeune garçon, le rôle que joue le garçon de Frère Philippe, à l'égard des jeunes filles qu'il croit des oies.

Sachez lui faire faire place :
Ne jetez pas un mot au vent,
Que vous ne l'ayez avec grâce
Bien retroussée auparavant.

Item, quand vous voudrez écrire ;
Item, quand vous prendrez au plat ;
Item, lorsque vous voudrez rire
Et badiner avec un chat.

Mais souvenez-vous, en revanche,
Qu'à la ruelle de nos lits,
C'est une autre paire de manche :
Oubliez-les près de Philis.

Les braves mignons de couchettes
N'y sont pas si près regardants,
Et ménagent peu leurs manchettes
Avec qui veut perdre ses gants.

Ne les mettez qu'aux jours de fêtes :
C'est-à-dire, en langue d'amant,
Qu'avec vos habits de conquêtes
Et vos boutons de diamant.

Que le poignet elle vous ceigne :
Et qu'elle vous serve toujours
De parure et jamais d'enseigne
Le Ciel bénira vos amours.

PLACE

A MONSEIGNEUR LE DUC

Pour Aubert, surintendant de sa musique, qui demandait, pour sa femme, une place chez S. A. S. à 1,000 livres de gages, couchée sur l'État pour 1,500 livres.

« Grand prince, sur ces vers, daignez jeter les yeux.
Je ne viens point ici, d'un encens ennuyeux,
Vous offrir la vaine fumée.
Vous avez des aïeux qu'on ne peut trop vanter :
Vous avez des vertus qu'on ne peut trop chanter :
Mais de cela, sans moi, la terre est informée.
Je prends pour vous des soins moins superflus.
Si vous les approuvez, vous payerez bien mes peines.
Je songe (vous rirez de ces mots ingénus)
Je songe à vous donner aujourd'hui vos étrennes,
Et veux de cinq cents francs grossir vos revenus,
Ce qui ne me coûtera guère ;
Savez-vous comment? Le voici :
L'autre jour, en rêvant tout seul à vos affaires,
Je rêvais aux miennes aussi ;
Je fis une remarque à mon gré très-utile
Pour votre intérêt et le mien :

L'homme vit plus d'un jour : quelquefois, plus de mille.
Encor que vous ayez passablement de bien,
Un peu d'économie, au fond, ne gâte rien.
Croyez-moi, Monseigneur, point de dépenses folles!
De votre clavecin les sons et les claviers
Vous coûtent, tous les ans, cent cinquante pistoles :
Quinze cents beaux francs tout entiers.
Faisons mon profit et le vôtre.
Ma femme, à vous servir, s'offre très-volontiers.
De ces quinze cents francs donnez-lui les deux tiers :
Elle et moi, nous vous donnons l'autre. »

RONDEAU

Pour un financier, qui me demandait un Rondeau, en réponse d'un autre qu'on lui avait envoyé le jour de saint Antoine, sa fête.

De saint Antoine, exemple des ermites,
Feu mon parrain me donna le surnom :
Onc il ne fut de ces porte-guignon,
Lorgneurs du sexe, écumeurs de marmites,
Tels que l'étaient Frèr-Luce et Frèr-Oignon.

Il fut pieux, simple, modeste et bon,
Et fit très-bien. Mais moi, pour tous mérites

J'ai seulement la simplesse et le nom
De saint Antoine.

Honneur et gloire au saint! Mais quand vous fîtes,
Pour moi chétif, un bouquet si mignon,
Par Apollon et ses Neuf favorites!
C'était bien là jeter vos marguerites,
Et les semer devant le compagnon
De saint Antoine!

Monseigneur le comte de Saint-Florentin ayant eu la bonté de m'écrire que le roi m'avait accordé une pension sur *le Mercure*, je lui envoyai sur-le-champ, en réponse, les vers suivants, sur lesquels il ne faut chercher ni mettre d'air; car ce n'est rien moins qu'une chanson.

Celui qui me donna la vie,
En mourant ne me laissa rien.
Bon appétit, niaiserie
Et gaîté furent tout mon bien.

Une épouse habile et bien née
M'affila tant soit peu le bec;
Mais, du reste, peu fortunée,
Ne me laissa que du pain sec.

Un seigneur, d'exquise mémoire,
Ne voulant pas que son Binbin
Mangeât ce peu de pain sans boire,
Chez Mirey [1] me laissa du vin.

Un inconnu, non moins aimable,
Voulut que j'eusse, à ses dépens,
De quoi mettre couteau sur table,
Et me renta de six cents francs.

Vous, Monseigneur, pour autre chose
Qui pouvait me manquer encor,
De ma bourse, en triplant la dose,
Vous venez de faire un puits d'or.

Voilà cinq bienfaits d'importance;
Et je n'ai rien pour prix, sinon
Un cœur plein de reconnaissance.
Le partagerai-je en cinq? Non.

Mon cœur était une tontine
Où quiconque a mis son denier,
Hors vous, en paradis festine;
Ayez tout comme le dernier.

1. Marchand de vin du roi et ancien échevin.

RONDEAU

Vivent les bruns, en dépit des blondins!
Vive la brune, en dépit de la blonde!
Dans tes tournois, dis-nous, dieu des jardins,
Des deux couleurs laquelle est plus féconde
En beaux faits d'arme et gentils paladins!

Blonde aura bien beaux doigts incarnadins,
Blonds auront bien jolis airs grenadins;
Mais quant au point où ta gloire se fonde,
Vivent les bruns!

Du ciel un jour laissant les citadins,
Vénus tâta des galants de ce monde :
Pour tous les blonds elle n'eut que dédains,
Si qu'on l'ouït, en finissant sa ronde,
Dire tout haut et se plaignant des reins :
« Vivent les bruns! »

CHANSONS

Air : *De la Frelane.*

Vive notre vénérable abbé [1]
Qui siége à table mieux qu'au jubé !
Le service était, ma foi, bien tombé :
Sans lui, le réfectoire était flambé.
Son devancier parlait latin ;
Celui-ci se connaît en vin ;
C'est un bon vivant,
Nargue du savant !
Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?
Du vent,
Souvent.
Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant.
L'abbé, le moine, le frère servant,
N'observent le silence qu'en buvant.

1. Il s'agit de l'abbé Legendre, frère de M[me] Doublet, « le premier homme de table qu'il y ait eu, a dit Collé, et le dernier des Français qui en ait encore soutenu les plaisirs. » Voilà, certes, un brevet de joyeuseté qu'on ne contestera pas.

Jamais de carême, ni d'avent :
L'abbé les a mis hors du couvent.
Dans ce bel institut de son estoc,
Chacun de nous vit ferme comme un roc :
Pas un, de son froc,
Ne ferait le troc,
Pour tout l'or du monde en bloc.
Tic toc, chic choc, cric croc !
Chantons frère Roc,
En vidant ce broc.

Vive notre vénérable abbé,
Qui siége à table mieux qu'au jubé !
Le service était, ma foi, bien tombé :
Sans lui, le réfectoire était flambé.

Air : *De l'ouverture de Bellérophon.*

Prends ton froc,
Ton sac et ton broc;
Sus ! frère Roc,
Va faire le pieux escroc.
Dans le dortoir,
Tout est, ce soir,

Au désespoir;
Il y faut pourvoir;
C'est ton devoir.
J'ai voulu voir
Notre réservoir;
J'ai visité la cave et le saloir :
Tout le salé
S'en est allé,
Est avalé;
Le vin de Condrieu
Nous dit adieu;
Père Mathieu
Blasphème, au lieu
De prier Dieu.
Si ton retour n'est prompt,
Tous nos moines se damneront.
Prends ton minois
Humble et courtois,
Ta doucereuse voix,
Et le cordon de saint François.
Le sexe, plein de charité
Pour la communauté,
Fournira de quoi mettre au pot.
Tends à propos ton esquipot;
L'affaire est de ton tripot;
Mais sois fidèle au dépôt.
Le diable
Étranglerait

Qui rognerait
Notre prébende respectable.
Va, reviens,
Et te souviens
Qu'un bon frère quêteur vaut mieux que cent gardiens.

Sur l'air de *Cahin-caha.*

Dans ma jeunesse,
Cythère fut la Cour
Où je fis mon séjour :
Sur l'échelle d'Amour
Je montais nuit et jour,
Et remontais sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
Sérieux et grave,
Du régime esclave,
Je lis Boerhave,
Descends dans ma cave,
Et remonte cahin-caha,
Et remonte cahin-caha.

Sur l'air : *Comment faire.*

Les saumaises, les casaubons,
Ne sont que de petits garçons,
Auprès du bonhomme Grégoire :
Lui seul il en sait plus que tous.
Que sait-il ? me demandez-vous ;
Il sait boire.

Air à boire.

Amour, adieu pour la dernière fois !
Que Bacchus, avec toi, partage la victoire :
La moitié de ma vie a coulé sous tes lois ;
J'en passerai le reste à boire.
Tu voudrais m'arrêter en vain ;
Nargue d'Iris et de ses charmes !
Ton funeste flambeau s'est éteint dans mes larmes ;
Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin.

Air : *Jupin de grand matin.*

Ce petit air badin,
Ce transport soudain
Marque un mauvais dessein :
Tout ce train
Me lasse à la fin :
De dessus mon sein
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds ?
Vous essayez
De passer le genou :
Êtes-vous fou ?
Voulez-vous bien finir,
Et vous tenir !
Il arrivera, monsieur,
Un malheur.
Ah ! c'est trop s'oublier !
Je vais crier :
Tout me manque à la fois,
Et force, et voix...
En entrant, avez-vous
Tiré du moins sur nous
Les verroux ?

ÉPIGRAMMES

« Songe à finir, disait une rusée
A Fontenelle, attentif à briller.
Qu'hier au soir, je fus mal avisée
De te laisser ici déshabiller !
L'aurore luit ; mes gens vont s'éveiller ! »
— « Rassurez-vous, lui repart Fontenelle,
La nuit sera, si je veux, éternelle,
Puisque du jour je tiens l'astre en mes bras. »
— « Encor ! pour Dieu, bel esprit, ce dit-elle,
Deviens un sot, finis, ou bien t'en vas! »

N'allez la voir de près comme j'ai fait,
Ou votre cœur m'en dira des nouvelles.
Beauté n'est rien : son principal attrait,
C'est cet air fin, ces grâces naturelles,
Ce qui jadis entre trois Immortelles,
Fit dire à c'il qui les considéra :
« Toutes les trois sont également belles ;
Mais c'est pourtant celle-ci qui l'aura. »

C'est trop peu que d'une amourette,
Pour satisfaire à tous mes vœux :
A la vestale, à la coquette,
Tour à tour je fais les doux yeux ;
Et c'est le sort le plus heureux,
Où l'homme à mon gré puisse atteindre :
La vestale allume les feux,
Et l'autre sert à les éteindre.

Le dieu d'Amour, un jour en voltigeant,
Vit la bergère à qui je rends hommage :
« Certes, dit-il, ce visage est trop gent,
Pour n'en avoir une éternelle image. »
Couleurs adonc il met en étalage,
Pinceau mignon dont le charme ravit;
Rien ne manquait pour commencer l'ouvrage,
Fors une toile, et mon cœur en servit.

Dont bien me fâche, au beau milieu du cœur
Je porte empreint le portrait d'une blonde :

Las, c'est bonté, puis après c'est rigueur!
Onc il ne fut humeur si vagabonde.
Autant vaudrait se reposer sur l'onde.
Or, trop est trop : va-t'en, fuis, vole, Amour;
Pour elle, en moi, ne fais plus long séjour.
Fuis, te dis: Ouais! Fuis donc! Point de nouvelles!
D'où vient ceci? Je devine le tour :
Le feu de ses regards aura brûlé tes ailes.

Vous brûlez d'être possesseur
De cette jeune demoiselle.
Que de grâces! quelle douceur!
Vous diriez un ange femelle.
La tenez-vous, et vous tient-elle;
Sous l'enveloppe, qui d'abord
Vous plut, et vous tenta si fort,
Vous trouvez le diable et sa griffe,
Qui vous font envier le sort
D'Ixion, Tantale et Sisyphe.

Un beau matin, l'orgueilleux Cupidon,
Voulant de cœurs faire moisson nouvelle,

Prit son carquois, son arc et son brandon,
Puis descendit de la voûte éternelle.
Mais vous voyant, il dit : « J'en ai dans l'aile,
Et suis sur terre inutile aujourd'hui.
Plus de beautés sont en cette mortelle,
Que je n'eus onc de traits en mon étui. »

A la Bl...

Lise dit que je ne vois goutte,
Et de mes mauvais yeux se moque à tout moment.
Lise, vous avez tort : pensez-vous qu'on en doute,
Depuis qu'on m'a vu votre amant?

Je soupirais, devisant à part moi
Du sort félon qui par trop me rudoie.
« Ami, d'où vient, dit Nanon, tel émoi? »
Mes maux cuisants bientôt je lui déploie :
Puis, en parlant, je la vois qui larmoie.
O doux soulas! Adieu, détresse, ennuis!
Qu'à son vouloir Fortune me foudroie!
M'amour me plaint, plus à plaindre ne suis.

En envoyant à l'illustre Crébillon un exemplaire de ma comédie des *Fils ingrats* (1728).

Tout de moi vous pèse et vous choque :
Je n'ai plus espoir ni demi.
D'une amitié peu réciproque,
Adieu le nœud mal affermi!
Mais, malgré le sort ennemi,
Mon hommage est tel qu'il doit être :
Ne pouvant le rendre à l'ami,
Qu'au moins je le rende à mon maître!

Dans un bon corps, Nature et Maladie
Étaient aux mains. Une aveugle vient là :
C'est Médecine, une aveugle étourdie,
Qui croit par force y mettre le holà.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà,
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure,
Sur celle-ci, comme sur celle-là,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut Nature.

Contre l'abbé Des Fontaines.

Un écrivain fameux par cent libelles
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail?
S'y plairait-il? Penserait-il y plaire?
Non. C'est l'eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Je ferai peindre un satyre bien gras,
Nez aplati, front sans pudeur aucune,
Queue au derrière, oreilles de Midas,
De Cerberus les trois gueules en une,
Mordant partout, aboyant à la lune.
Bref, en carré deux morceaux de linon
Je ferai pendre au col du compagnon,
L'ourlet bien blanc, et la toile bien bleue :
De prime abord, à ce portrait mignon,
Je gage, abbé, que ton chien battra queue [1].

1. Dans un remarquable article à propos de Piron, M. Paul de Saint-Vic-

---

Nymphes des bois, s'il vous rencontre un jour,
Ce beau sylvain, que je veux faire peindre,
Ne fuyez point. Contre vous son amour
N'entreprend rien : vous n'avez rien à craindre.
Par courtoisie, il pourrait pourtant feindre
Une algarade; alors doublez le pas,
Pour feindre aussi : mais laissez-vous atteindre
Vous le verrez dans un bel embarras!

LA FORGE DES FURIES

Monsieur l'abbé, lorsque l'Envie
A vidé tous ses arsenaux,
Chez vous elle se réfugie.
Vos yeux lui servent de fourneaux,
Pour y forger des traits nouveaux.
Le bonheur d'autrui les allume.
Votre lourde et bruyante plume
Se change en marteau dans sa main :
Votre front devient son enclume,
Et votre cœur son magasin.

tor, citant cette Épigramme, l'a comparée, comme portrait sanglant et fouillé, au célèbre bronze antique du *Marsyas écorché*. (Voir le feuilleton de *la Presse*, du 10 juillet 1865.)

Contre Marmontel.

On ne voit qu'auteurs de préceptes,
De méthodes, d'arts et d'Essais :
Mille Rose-Croix, point d'adeptes ;
Mille professeurs, nul profès.
Les Grecs, les Latins, les Français,
Nous laissant, entre autres sornettes,
Des Poétiques fort bien faites,
Marmontel en fait après eux.
Eh! l'ami! fais-nous des poëtes.
Sois-le toi-même, si tu peux[1] !

Épigramme de Marmontel contre moi.

Le vieil auteur du Cantique à Priape,
Le cœur contrit, s'en allait à la Trappe,

1. L'Épigramme est spirituelle et de bonne guerre. Marmontel, certes, n'est pas un grand poëte, mais dans sa *Poétique* ou *Éléments de Littérature*, il y a d'excellents articles où il s'est montré bon critique et homme de goût.

Pleurant le mal qu'il avait fait jadis.
Mais son curé lui dit : « Bon métromane,
C'est bien assez de ton *De Profundis* [1] ;
Rassure-toi; le Seigneur ne condamne
Que les vers doux, faciles, arrondis,
Qui savent plaire à ce monde profane.
Ce qui séduit, voilà ce qui nous damne.
Les rimeurs durs vont tous en paradis. »

Je répondis à cette Épigramme par celle-ci :

Vieil apprenti, soyez plus avisé
Une autre fois, et nous crierons merveille!
Tirez plus juste où vous aurez visé,
Ou du sifflet vous aurez par l'oreille.
Jamais bévue a-t-elle été pareille?
O le plus lourd de tous les étourdis!
Vous séparez les élus des maudits;
Puis envoyez, par deux arrêts notables,
Votre ennemi Piron en paradis,
Et votre ami Voltaire à tous les diables.

1. Le *De Profundis* avait paru dans *le Mercure*, en mai 1765.

Contre La Chaussée.

Sur l'air *de Joconde.*

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie?
L'une est chaussée et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus,
Nargue de *la chaussée.*

Sur l'*Esprit des Lois* et les autres Œuvres du président de Montesquieu

Torrents fougueux, vieux arbres, hauts rochers,
Verte prairie, humble et riant bocage,
Tranquilles eaux, jardins, guérets, vergers,
Composeraient un parfait paysage :

1. Piron avait pour Montesquieu une admiration que devait redoubler la reconnaissance : l'illustre Président avait tout fait pour sa nomination à l'A-

Or, de ce rare et sublime assemblage,
Printemps, hiver, en tout temps, en tout lieu,
Désirez-vous avoir la vive image?
Ayez toujours à la main MONTESQUIEU.

A monsieur l'abbé Trublet.

Sur ses *Essais de Morale* (1735).

Honneur et gloire à l'auteur des *Essais*
Et de *Morale* et de *Littérature!*
Plus on te lit, plus, cher abbé, tu plais :
Tu parviendras à la race future.

cadémie, et lorsque Piron fut exclu par la Cour, il avait plaidé avec chaleur pour lui obtenir le dédommagement d'une pension. La définition pittoresque que Piron donne ici du chef-d'œuvre de Montesquieu est d'ailleurs plus exacte qu'il ne le semblerait à un premier coup d'œil superficiel. Montesquieu est réellement poëte : il l'est par la conception comme par l'expression. Il y a, dans l'*Esprit des Lois*, des oppositions, des contrastes ménagés, qui font assez bien l'effet d'un paysage plein de mouvement. Un des derniers panégyristes de Montesquieu, M. de Raynal, premier avocat général à la Cour de cassation, dans un récent Discours de rentrée (1865), a parfaitement caractérisé cette composition abrupte et savante, et ces mille accidents d'artiste et de peintre qui animent l'œuvre de Montesquieu : « Il aime, a dit l'éloquent magistrat, à traduire sa pensée sous la forme du dialogue, de l'allégorie, de la fiction; de là, entre autres exemples, les Troglodytes, Lysimaque, le dialogue de Sylla et d'Eucrate. — Il aime à se mettre en scène, à faire assister

Ce n'est ici gracieuse imposture
Ni faux encens : ton œil observateur
Perce les plis et les replis du cœur,
Y voit très-clair et très-bien y sait lire :
Au fond du mien, lis donc, à ton honneur,
Plus mille fois que l'esprit ne peut dire [1].

Au même,

A sa réception à l'Académie française (1761).

L'abbé Gédoyn, en galant glorieux,
Faisait fanfare et se vantait sans cesse,
Ninon ayant dix-sept lustres et mieux,
D'en avoir eu la dernière caresse.
Le beau triomphe! et la rare prouesse!
L'Académie aujourd'hui de ses fleurs

son lecteur, par des saillies inattendues, au travail même de sa pensée. « Je suis embarrassé de tout ce que mon sujet me présente ;... j'écarte à droite et à gauche ; je perce et je me fais jour. » Ou bien : « Je ne sais si c'est l'esprit ou le cœur qui me dicte cet article-ci. » — Ou bien encore : « Je voudrais couler sur une rivière tranquille; je suis entraîné par un torrent. »

1. Piron, en louant ici l'abbé Trublet, s'est comme oublié lui-même et a mis totalement de côté son talent d'épigrammatiste. Il n'a fait là qu'un petit Madrigal, inspiré, croyons-le, par l'amitié. L'abbé Trublet restera à jamais célèbre par les vers de Voltaire dans *le Pauvre Diable.* On n'en fera jamais un moraliste qui lit dans le cœur humain. C'est tout au plus le type du petit littérateur, empressé, soigneux, et à la suite.

A, cher abbé, couronné tes labeurs :
Ta gloire est bien à plus haut apogée !
Tu viens d'avoir les dernières faveurs
D'une catin bien autrement âgée.

Contre Voltaire.

Son enseigne est *à l'Encyclopédie*.
Que vous plaît-il? de l'anglais, du toscan?
Vers, prose, algèbre, opéra, comédie?
Poëme épique, histoire, ode ou roman?
Parlez! C'est fait. Vous lui donnez un an?
Vous l'insultez!... En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout... Peste! voici merveilles!
Et la besogne est-elle bonne?... Oh! non!

Sur l'auteur dont l'épiderme
Est collé tout près des os,
La mort tarde à frapper ferme,
Crainte d'ébrécher sa faux.

Dès qu'il aura les yeux clos
(Car si faut-il qu'il y vienne),
Adieu renom, bruit et los;
Le temps jouera de la sienne.

Contre l'Académie française.

En France, on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur, quand d'écrits il assomme :
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième on fait asseoir cet homme;
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme :
Plus n'en avez prose ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est, en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

Gens de tous états, de tout âge,
Ou bien ou mal ou non lettrés,
De Cour, de ville ou de village,
Castorisés, casqués, mitrés,
Messieurs les beaux esprits titrés,
Au diable soit la pétaudière
Où l'on dit à Nivelle : « Entrez; »
Et « *Nescio vos* » à Molière.

N'aspirez plus au cercle des Quarante,
Preux chevaliers, ni vous, gentils prélats.
Si de lauriers la couronne vous tente,
Dans votre choix soyez plus délicats.
Vanité folle en a pour tous états.
Voyez ailleurs; car, à ne vous rien taire,
De celle-ci l'éclat imaginaire,
A gens d'élite et de votre façon,
Va comme irait une mitre à Voltaire,
Ou le plumet à l'abbé Terrasson [1].

TRIOLET

Grâce à monsieur l'abbé Ségui,
Messieurs, vous revoilà quarante.
On dit que vous faites aussi
Grâce à monsieur l'abbé Ségui.
Par la mort de je ne sais qui [2],
Vous n'étiez plus que neuf et trente :
Grâce à monsieur l'abbé Ségui,
Messieurs, vous revoilà quarante.

1. L'abbé Terrasson fut reçu de l'Académie française en 1732.

2. L'abbé Ségui fut reçu, en 1736, de l'Académie française, en remplacement de M. Adam, secrétaire des commandements du prince de Conti.

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle :
Il est bien sourd. Tant mieux pour lui.
Mais non muet; tant pis pour elle [1].

A quoi ressemble en un point
Votre illustre Compagnie?
Vous ne vous en doutez point,
Messieurs de l'Académie :
A la grande confrérie,
Plus grande à Paris qu'ailleurs.
D'elle nos mauvais railleurs
Font, d'un ton de petits-maîtres,
Cent contes tous des meilleurs;
Puis finissent par en être.

1. Cette épigramme n'est que l'abrégé de celle que M. de La Condamine fit lui-même, et qu'il publia la veille de sa réception à l'Académie française. La voici :

Apollon n'avait plus que trente-huit apôtres;
La Condamine entre eux vient s'asseoir aujourd'hui.
Il est bien sourd, tant mieux pour lui;
Mais non muet, et tant pis pour les autres.

(La Condamine prononça son Discours de réception à l'Académie française le 12 janvier 1761. Huit jours après, le 19, Watelet prononça le sien. Il y avait donc, en effet, deux fauteuils vacants, et *Apollon n'avait plus que trente-huit*

A la ville de Montpellier.

Secourable Mont des Pucelles[1],
Puissiez-vous longtemps prospérer !
Puissent de vos plantes nouvelles
Les vertus toujours opérer,
Et ne jamais dégénérer,
Comme la robe mémorable,
Qui fut un harnais honorable,
Tant que Rabelais l'eut sur lui ;
Mais qui, par un sort déplorable,
N'est plus qu'un bât d'âne aujourd'hui.

apôtres, quand La Condamine entra à l'Académie. Il y succédait à M. de Vauréal, ancien évêque de Rennes. Watelet était nommé en remplacement de M. de Mirabaud, instituteur des jeunes princesses d'Orléans, et qui était devenu secrétaire perpétuel de la Compagnie.)

1. On a longtemps cru que l'origine du nom de Montpellier était *Mons Puellarum*. Le savant historien, M. Germain, discute cette étymologie, et en donne quelques autres, sans s'arrêter à aucune. Quant à la robe de Rabelais, elle est proverbiale et légendaire. On a dit que cette vieille robe avait été si souvent rapiécée qu'il ne restait plus rien de la première. L'Épigramme de Piron est un trait de plus qui l'accroche et la déchire; mais que prouve un trait malin, lancé au hasard, contre l'antique et illustre École, qui, dans le siècle même de Piron, produisait Barthez ?

A Maupertuis.

Sur l'*Eloge* funèbre de M. de Montesquieu, qu'il lut à l'Académie de Berlin.

Sur l'air *de Joconde.*

Est-ce donc là comme tu fais
Une Oraison funèbre?
Laisse l'éloquence aux profès,
Et retourne à l'algèbre :
Je lis ton Discours, et n'y voi
Que la folie extrême
De dire bien du mal de moi,
Et du bien de toi-même.

Paul Piron à *Pierre* Maupertuis.

D'être gai, *Paul* a cent raisons pour une :
Des gens de bien il est aimé, chéri;
Tous, à l'envi, plaignent son infortune.

D'Olivet, seul, dans sa barbe en a ri.
D'ACHILLE, enfin, la pique a tout guéri.
Paul toutefois n'est pas si gai qu'on pense :
En France heureux, *Paul* est un peu marri
Que *Pierre*, en Prusse, ait crié sa sentence[1].

1. On a déjà lu cette Épigramme dans la préface de *la Métromanie*, où Piron a exprimé toute sa mauvaise humeur contre Maupertuis. Nous avons voulu chercher, dans les paroles même de ce dernier, le passage qui avait provoqué, de la part de Piron, tant de récriminations et d'amertume. Nous le donnerons ici comme étant le récit parfaitement exact de ce qui s'était passé, en dernier lieu, à l'occasion de l'Académie : « M. de Montesquieu, avait dit Maupertuis dans l'*Éloge* funèbre, prononcé devant l'Académie de Berlin, le 5 juin 1755, M. de Montesquieu n'était pas seulement un de ces hommes dont les talents honorent une Académie; ses vertus et la considération qu'elles lui avaient attirée, l'y rendaient encore plus utile. Lorsque l'Académie française eut à remplir la place de M. l'archevêque de Sens, tous les suffrages s'allaient réunir pour un homme qui avait donné les plus fortes preuves du mérite académique : mais dans cent ouvrages excellents, il s'en était trouvé un seul, fruit malheureux de la jeunesse de l'auteur : ce n'était cependant point un de ces écarts frénétiques, où l'on ose attaquer la Divinité ou déchirer les hommes. C'était un petit poëme qu'Horace et Pétrone auraient avoué, mais dans lequel les mœurs étaient trop peu respectées. M. de Montesquieu, alors directeur de l'Académie, reçut ordre de se rendre à Versailles; et le roi lui dit qu'il ne voulait point que Piron fût élu. M. de Montesquieu en rendit compte à l'Académie : mais en même temps il instruisit une dame protectrice des talents, parce qu'elle les possède tous, du mérite et de la mauvaise fortune de celui que l'Académie ne pouvait plus songer à admettre. Dans une lettre qu'il écrivit à Mme la marquise de Pompadour, il en fit une peinture si vive, que deux jours après M. Piron reçu une pension de cent pistoles, dont la bonté du roi consolait le mérite, qu sa justice ne lui avait pas permis de récompenser autrement. » — On s'explique peu, après avoir lu cette page, la mauvaise humeur de Piron. En bonne conscience, il ne devait à Maupertuis que des remerciments. Mais Piron était bourguignon, et la moutarde lui montait vite au nez.

Sur l'air *de Joconde.*

Un pieux évêque a repris[1]
Et puni ma jeunesse.
Mais le roi très-chrétien a pris
Pitié de ma vieillesse.
L'histoire n'en finirait pas,
En deux mots je l'achève :
La crosse m'avait mis à bas,
Le sceptre me relève.

Ma dernière Épigramme.

J'achève ici-bas ma route.
C'était un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goutte ;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage,

1. M. de Mirepoix.

Pour aller je ne sais où.
Adieu, Piron, bon voyage!

Epitaphe d'un grammairien.

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré piqueur de diphthongue;
Endoctriné de tout point
Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue;
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle et l'V consonne.
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignonne :
Son huile il y consuma;
Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone
Tout le monde il assomma.
Du reste il n'aima personne;
Personne aussi ne l'aima[1].

1. Cette Épigramme est contre l'abbé d'Olivet, soupçonné d'avoir agi pour faire exclure Piron de l'Académie.

Mon épitaphe.

Ci-gît... Qui? Quoi? Ma foi, personne, rien.
Un qui, vivant, ne fut valet ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin ni prêtre;
Marguillier, même académicien,
Ni frimaçon. Il ne voulut rien être,
Et véquit nul : en quoi certe il fit bien;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose!

Pour le soulagement des mémoires, et pour le mieux, j'ai cru devoir réduire cette Épitaphe à deux vers :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien [1].

1. Nous rapprochons de la célèbre Épitaphe de Piron celle que Mercier qui fut de l'Académie et qui mourut le 25 avril 1814, avait composée pour lui-même :

Ci-gît Mercier, qui fut académicien,
Et qui cependant ne fut rien.

(Voir, dans *les Oubliés et les Dédaignés*, l'originale et piquante Étude de M. Monselet sur Mercier.)

Lettre de Piron à Baculard d'Arnaud, à propos de *l'Écossaise*[1].

« 20 mai 1760.

» Je vous rends grâces, monsieur, de votre attention, et de m'avoir fait lire *l'Écossaise*, que je vous renvoie. Il s'en faut bien que j'en pense tout le bien qu'on m'en avait dit. Le suffrage universel part sans doute du même principe que le grand cours dont est honorée la pièce du jour. Des chiens se houspillent dans la rue : tous les badauds mettent la tête aux fenêtres, les animent, les harcellent, et, quand le combat est fini, se retirent et n'y songent plus, pendant que les combattants s'en vont léchant leurs plaies. Fréron a ici les oreilles horriblement déchirées : de quoi cela guérit-il? Il n'en va déchirer qu'à plus belles dents. Les sots recommenceront de s'en amuser, sans que dans tout cela les honnêtes gens trouvent le mot pour rire. Du vinaigre et de la moutarde partout, du sel nulle part. Pourquoi, par exemple, avoir fait de ce pauvre diable

1. Nous empruntons cette lettre à l'intéressant et curieux Recueil de M. Ludovic Lalanne, *la Correspondance littéraire* (n° du 5 octobre 1859), où elle a été publiée pour la première fois. M. Honoré Bonhomme l'a reproduite depuis, dans le nouveau volume ou *Complément* qu'il a ajouté aux *Œuvres inédites* et posthumes de Piron (librairie Sartorius, 1865). Tout écrit de Piron, comme un arbre son fruit, doit porter avec lui son Épigramme. Mais nous avons cru ici que l'Épigramme, qui termine cette lettre, n'avait qu'à perdre à être séparée de la prose qui la précède, et que, selon nous, elle ne vaut pas.

de Fréron un pendard formidable? Il n'y a là que du faux et de l'outré, et rien de plaisant. Fréron ne cherche à ôter la vie à personne; il cherche la sienne, et c'est tout, en nous déprimant, à la vérité, *ab hoc* et *ab hac;* mais cela n'a jamais fait tort à qui que ce soit, ni n'en saurait faire. Ce n'est nullement être un pendard, encore moins un pendard formidable. Qu'il laboure et soit bien payé; que je rie et fasse quelquefois rire; qu'il ait du pain et moi du bon temps, voilà pour mon compte tout ce que j'en pense, et tout ce que, pour le leur, devraient penser les bonnes gens qu'il mordille! Voltaire n'a-t-il point honte de se mettre en frais d'une comédie de cinq actes pour tomber sur le corpuscule de son pauvre petit adversaire? Hercule lever sa massue le plus haut qu'il peut sur la tête du pygmée! Il est écrasé, le beau fait d'armes! Le beau treizième par-dessus les douze travaux! Vive ma première Épigramme!

La pauvre espèce en champ clos qu'un Zoïle!
Rien de si plat ni moins franc du collier.
Dans la mêlée il tranche de l'Achille,
Et c'est Thersite en combat singulier.
Par passe-temps, jadis bon chevalier,
Je voulus bien désarçonner le maître[1] :
C'est de mon fait : mais fesser l'écolier,
C'est fait de cuistre, et je ne veux point l'être. »

1 L'abbé Des Fontaines.

Le 20 janvier 1768, Buffon écrivait à Gueneau de Montbeillard :

« Nos poëtes se percent d'épigrammes. En voici une bien courte et bonne (si vous connaissiez l'homme !) de Piron contre Poinsinet :

Pégase constipé s'efforçait un matin :
Le petit Poinsinet fut son premier crottin[1]. »

ALLÉGORIE

Soleil, descends; ton char est fait pour moi !
Place au démon de l'Encyclopédie !
De ce grand nom l'éclat te congédie,
Et le destin me nomme à ton emploi.
Le soleil dit : « Monte, éclaire et sieds-toi :
Mais tiens-toi bien ; l'entreprise est hardie.

1. Correspondance inédite de Buffon, tome I, page 113 (1860).

Le ciel te voit, la terre t'étudie;
Au moindre écart, tout est en désarroi.
Ne nous va pas, roulant à l'étourdie,
Au lieu de jour, donner la comédie;
Comme, à son dam, se fiant trop à soi,
Fit autrefois le galant de Lydie. »

A tout cela, traité de rapsodie,
L'Encyclopède arrogamment répond :
« *Fiat lux !* Gare ! » Il dit, et le coq chante.
La lune au loin se retire expirante;
Son feu l'éteint, la dissout et la fond.
Lumineux seul au centre du grand rond,
De ses coursiers l'agilité l'enchante;
Il se promène en astre vagabond,
Il fait claquer son fouet en furibond;
Et cette aubade imprévue et tranchante
Frappe des airs l'écho vaste et profond;
Les coursiers même en prennent l'épouvante.
Le premier tire en bas, et le second
Veut s'élancer au céleste plafond.
Un limonier s'abat, l'autre se cabre;
Ils ne vont plus que par saut et par bond.
Char, roue, essieu, timon, tout se délabre.
Nuit, crépuscule et jour, tout se confond.
Le Lapon sue et l'Américain gèle.
Bientôt la peur devient universelle.
Le chaos voit son règne rétabli.

Jupiter vient au secours de Cybèle :
Un trait de feu fend la voûte éternelle;
De sa lueur tout le globe est rempli.

Sur l'insensé, dont le bras affaibli
Reste inactif, éclate enfin la bombe.
Du char alors notre Phaéthon tombe,
Plonge, et se perd dans le fleuve d'oubli.

De Profundis clamavi ad te, Domine[1] !

C'est du fond de mon cœur, grand Dieu, que je t'implore !
Du fond d'un cœur frappé d'un salutaire effroi,
Que le remords poursuit, que le regret dévore,
Et qui toujours espère en toi !

1. M. Lud. Lalanne a reproduit, il y a quelques années, dans un article de l'*Athenæum français* (5e année, janvier-juillet 1856), un choix assez considérable de *Poésies sacrées* de Piron. — La paraphrase du *De Profundis*, que nous donnons ici, parut pour la première fois dans *le Mercure* (mai 1765). C'est, croyons-nous, la meilleure pièce des *Poésies sacrées*, et celle à laquelle Piron attachait le plus d'importance, puisqu'il voulut lui donner le caractère d'une expiation publique et d'un exemple : « ..... Pour qu'on se donne la peine de la lire, écrivait-il à l'auteur du *Mercure* (qui était alors M. de La Place), on ferait bien de l'annoncer, dans la table, sous mon nom. Ce n'est pas qu'il fasse grand'chose au fond de l'affaire

Exauce un moribond qui t'invoque et t'appelle!
Des humains n'es-tu pas le Père en les créant?
Pour n'être qu'un objet de l'ire paternelle,
M'aurais-tu tiré du néant?

Remets-moi sous ton aile, et deviens mon refuge!
J'ai suivi le torrent d'un siècle vicieux :
Eh! qui de nous, hélas! si tu n es que son Juge,
Sera pardonnable à tes yeux?

« Dieu pardonne, dit l'homme, il connaît ma faiblesse.
Puis-je tant en avoir, qu'il n'ait plus de bonté? »
Sur ce principe, il s'ouvre et s'élargit sans cesse
Les routes de l'iniquité.

mais c'est qu'on aime les contrastes; et prévenu qu'on est sur le caractère de mon âme, d'après le malheureux égarement de mon esprit, dont je me rendis coupable il y a plus de cinquante ans, je m'imagine que les vrais dévots, les faux, et ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, seront un peu curieux de voir où cette âme en est dans ses derniers sentiments, et comment ce même esprit s'y prend pour les exprimer. Savons-nous si cette lecture ne produira pas quelque bon effet? Ce serait toujours avoir édifié trop tard, pour qui eut le malheur de scandaliser si tôt. Encore vaut-il mieux, pour une muse chrétienne et libertine, de prêcher sur l'échelle que jamais. Du reste comme on croit bien, l'orgueil poétique n'est ici pour quoi que ce soit au monde. Loin de courir à l'encens, je vais au-devant des humiliations, et je m'attends bien à la mauvaise pitié et aux plaisanteries de nos mondains, qui, comme vous savez, parmi vos lecteurs, sont cent contre une bonne âme qui m'approuvera, sans avoir même envie ni lieu d'applaudir à mes vers. Qu'il en soit ce qu'il plaira à Dieu; du moins je me serai satisfait, et j'aurai pacifié ma conscience du mieux que j'aurai pu, en attendant la rémission d'en-haut.. »

Bientôt devoirs, salut, tout sort de sa mémoire :
De ta grâce il oublie et le prix et le don,
Et la part qu'il avait à l'éternelle gloire,
Et la ressource du pardon.

De l'infernal abîme, il voit enfin la flamme,
Et la voit quand il touche à son dernier moment :
Contrit, moins qu'effrayé, pour lors il te réclame,
Et te réclame vainement.

Comme il l'a commencée, achevant sa carrière,
Sans amour, sans espoir, il n'a que des remords;
Ta clémence longtemps attendit sa prière,
Et ta justice est sourde alors.

Tel est le jour affreux dont sa nuit est suivie :
Sur moi-même, tel est le retour accablant :
Ainsi, sur le tableau de ma coupable vie,
J'arrête mes yeux en tremblant.

Dejà mon âme est-elle une âme réprouvée ?
Perdrai-je, en la rendant, l'espérance et la foi ?
Non, Seigneur, ta parole est trop avant gravée,
Et trop vivifiante en moi.

Tu l'as dit : « Qu'Israël en repos vive et meure !
» Mes bras lui sont ouverts en tout temps, en tout lieu :
Que de son premier jour jusqu'à sa dernière heure,
» Il ait confiance en son Dieu.

» S'il a prévariqué, qu'il se repente, m'aime,
» Me remontre un cœur pur, tel que je lui donnai :
» Qu'à tous ses ennemis il pardonne lui-même ;
» Et tout lui sera pardonné. »

Mourant dans cet esprit, dans cette confiance,
Quand donc au tribunal je serai présenté,
Que ta Miséricorde y tenant la balance,
Désarme ta sévérité !

VERS

AU BAS D'UN CRUCIFIX

O de l'amour divin sacrifice éclatant !
De Satan foudroyé quels sont donc les prestiges?
Admirons à la fois et pleurons deux prodiges :
Un Dieu mourant pour l'homme, et l'homme impénitent.

FIN

TABLE

DES

ŒUVRES CHOISIES DE PIRON

Pages

LA MÉTROMANIE

EPITRES

ODES

CONTES

POÉSIES DIVERSES

CHANSONS

ÉPIGRAMMES

PARIS. IMPRIMERIE CH. BLOT, RUE BLEUE, 7

Piron, Alexis
Oeuvres

